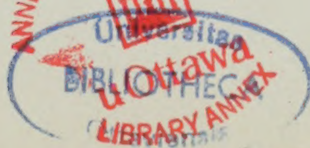



ANNEXE DE LA BIBLIOTHÈQUE
Universitas
BIBLIOTHECA
u Ottawa
LIBRARY ANNEX


HISTOIRE

D'UNE

DEMOISELLE DE MODES

PARIS, IMP. L. POCHY, 52, RUE DU CHATEAU. — 16832-6-06

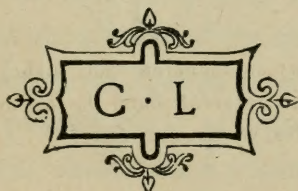
PHILIPPE LAUTREY

(madame Armand de Caillavet, l'égérie d'A. France

HISTOIRE

D'UNE

DEMOISELLE DE MODES



PARIS
CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS
3, RUE AUBER, 3

HISTOIRE

D'UNE

DEMOISELLE DE MODES

I

Un vent frais soufflait. Le ciel était triste et de lourds nuages pesaient sur la rivière. A l'ouest, une bande orange gardait encore l'éclat du soleil disparu, le grand poudroiement d'or qu'il avait soulevé.

La rivière passait lente et grise. Elle glissait entre les roseaux qui semblaient s'accrocher à elle par la pointe fine de leurs lames vertes, pour retenir au passage le bord de sa robe moirée.

Et venue de loin, elle paraissait comme appesantie par la longueur de la route et par tout ce qu'elle avait reflété de rives et de villes, de villages, de clochers, de chaumières et de châteaux, de joies et de deuils, depuis que jour et nuit elle voyageait.

Traversant ce pays de Gascogne, elle se déroulait maintenant parmi des prés, coupés de plantations

d'osiers. A perte de vue et de tous côtés, la vigne envahissante couvrait la plaine et les coteaux de ses rangs serrés.

Avant d'arriver à Port-Saint-Pierre, la rivière formait un coude, s'en venait d'une grande courbe parmi les hautes herbes et les saules qu'elle baignait. — Et, continuant sa route vers le nord-ouest, elle s'attardait, se jouait en méandres par les campagnes, longeait de riches bourgades, arrosait Bordeaux aux quais magnifiques, puis, suivant les rives basses du Médoc, traînait dans les vases jusqu'au bec d'Ambez où, lourde, immense, accrue de la Dordogne, elle allait devenir la Gironde.

A Port-Saint-Pierre, tout près de l'eau, une petite fille était arrêtée, coiffée d'un béret blanc d'où coulait une longue natte blonde, son petit cabas au bras, toute claire dans le grand paysage sombre. Et le regard au loin vers les lueurs du soleil couché, immobile et perdue dans son rêve, elle semblait chercher où pouvait bien mener ce chemin, ce beau chemin d'or entr'ouvert parmi les nuages. Le jour mourait, quelques feux, comme des lumières tombées d'en haut, erraient maintenant à la surface des flots. Un homme de haute taille vint à passer. Il dit :

— C'est toi, Louison? Il faut rentrer.

L'enfant suivit. Quelques pas, et ils s'arrêtèrent devant une maisonnette. Posée au bord du chemin de halage, toute petite, elle ressemblait à un jouet fané. Elle était rose clair avec des volets gris et un balcon qui n'avait plus de couleur d'aucune sorte. Trois marches usées, posées de côté, donnaient accès à la porte

d'entrée; sur le rebord de pierre qui courait le long de l'étroite terrasse étaient rangés des pots de terre. Flétrie et pauvrette, la demeure modeste se parait de l'éclat riant fleurs. Des géraniums flamboyaient, des citronniers nains portaient leurs fruits lourds, des œillets à la chair précieuse, aux nuances rares, se dressaient sur leurs hautes tiges. Et, le soir, la brise jetait aux passants de la route des parfums de vanille et d'orange que coupait l'odeur fine et aiguë de la feuille de verveine.

L'homme et l'enfant entrèrent dans la maison fleurie. Et ce fut dans l'escalier un bruit de petits pas et de petites voix. Sur la table rustique était préparé le repas du soir, et sous la lampe allumée, près du feu de cuisine qui brillait, entre sa femme et ses trois filles, Louise, Élise et Marie, Jean Kérouall, charpentier, mangea la soupe en famille.

II

Jean Kérouall avait débarqué un jour sur le quai de Bordeaux, venant d'Audierne à bord du caboteur *Sainte-Anne-d'Auray*, qui transportait de Bretagne en Gironde des sardines dans leurs petites boîtes de fer-blanc. Libéré du service maritime, il s'était engagé chez le patron Lerouzic à raison de soixante-dix francs par mois, plus une part sur la marchandise.

Après une rude traversée, il gardait en marchant le balancement de la mer et la griserie du vent et de l'eau salée. Grand et beau, il avait un air de force et d'innocence, des cheveux pâles et des yeux clairs, yeux de marin, lointains, perdus, qui semblaient guetter dans les brumes de l'horizon les formes naissantes et mystérieuses de pays inconnus.

Dans ce temps-là, vers 1866, Bordeaux était encore une ville quasiment maritime; son port, aujourd'hui morne, abandonné et comme enlizé, s'emplissait de navires venus de toutes parts.

La Norvège envoyait, pour en faire des mâts, les troncs de ses sapins géants; les carreaux d'indigo du Bengale apportaient ce bleu vif que l'on ne savait pas encore fabriquer au moyen de l'aniline, et les épices du Sénégal mêlaient leurs senteurs âcres à l'odeur du goudron. Le quai était comme toujours plein de monde et de bruit. A partir du cours Napoléon et de la grande porte des Salinières, les maisons s'ennoblissaient, s'alignaient dans ce bel ordre qui fait de l'ancienne capitale de la Guyenne la plus distinguée des villes de France. Sous les balcons en fer forgé, les clefs de voûte, mascarons grimaçants, têtes de dieux et de nymphes, gardaient la symétrie dans leur fantaisie et leur variété. Puis le quai passait devant cette place de la Bourse chef-d'œuvre de Gabriel formé par les deux hôtels en pendant de la Bourse et la Douane, opposant leurs frontons décorés des attributs du commerce et de la navigation : œuvre dernière de l'ancien régime, Bordeaux en conserve la belle tenue et l'élégance hautaine.

Jean Kérouall, venu des bords saumâtres de l'Océan, aux villes grises et sans joie, s'égayait de ce tumulte, de ces figures riantes, de ces cris qui remplissaient l'air de leurs appels bruyants, comme ceux qui sortiraient d'un immense bosquet au printemps. Il s'amusait de cette vie largement répandue, mouvante, accueillante, et de l'air de fête de cette cité, vraie porte du Midi, offrant au long de ses étalages les fruits abondants de ses riches campagnes.

En flânant par les rues, Jean rencontra son camarade Pierre Leghoët, de Quimper. Pierre connaissait Bordeaux : il en voulut faire les honneurs.

On fréquenta quelques cabarets, on acheta du tabac et on alla fumer « sur Tourny », parmi les beaux cafés, où le haut commerce tient ses assises. Dans le jardin public, on s'étonna de la grandeur des magnolias, aux feuilles vernissées, aux fleurs de porcelaine. Enfin, l'on parcourut, effaré et silencieux, les salles du musée sonores et vides.

A la tombée du jour, Jean, resté seul, passa devant une église au porche richement sculpté. Il y entra. L'ombre emplissait déjà la nef, où flottaient l'odeur de l'encens et le murmure des prières.

A l'entrée, une vieille vendait des cierges qu'elle allumait ensuite et posait sur un candélabre de fer armé de pointes. Et ces petites flammes vacillantes et brûlant l'une contre l'autre étaient, dans l'obscur vaisseau, le foyer lumineux et ardent d'où montaient les vœux et les vains désirs des hommes.

Comme il allait traverser l'église, brusquement, contre

un pilier, il heurta une femme qui venait en sens opposé. Il entendit un léger cri, hâta le pas et, ayant franchi le porche, sous le demi-jour encore épars et à la lueur des premiers quinquets, elle lui apparut petite, toute jeune et charmante. Son trouble s'en accrut. Il était avec les femmes, dont il n'avait jamais fréquenté que les plus infimes, d'une timidité extrême. Il marcha d'abord un peu en arrière d'elle, puis, forçant son courage, il s'excusa très humblement.

La jeune fille était de bonne tenue, et savait qu'il ne convient pas de se laisser aborder par des hommes dans la rue. Mais celui-ci était si poli! Et puis il portait un jersey et un béret de marin, et elle connaissait bien les marins, qui souvent venaient voir les constructions au chantier où était employé son père. Elle répondit :

— Ce n'est rien, monsieur, ne vous mettez pas en peine.

Elle avait ce parler de Gascogne, qui sembla à Jean musical et délicieux.

Tous deux, maintenant, suivaient le quai Sainte-Croix.

A l'angle d'une ruelle obscure, une enfant présenta des fleurs dans un panier. Le marin choisit deux roses qu'il offrit. Elle les accepta, disant :

— Je vous remercie, monsieur, vous êtes bien honnête.

L'audace de Jean s'arrêta là. Il crut devoir disparaître; mais, de loin, et sans qu'on le pût voir, il continua à suivre. La jeune fille fit quelques pas encore,

puis, traversant, s'arrêta devant un chantier fermé de planches. A la vitre d'une maisonnette engagée dans la clôture, elle donna deux coups légers. Un vieil homme se montra, et ensemble ils s'éloignèrent en longeant le quai.

Le lendemain matin, Jean alla rôder autour du chantier. Il apprit que c'était là un des ateliers des «Chantiers de l'Océan », qu'on y construisait des navires de guerre et aussi des bâtiments de commerce. Sur un écriteau apposé à la porte il lut : « On demande des ouvriers charpentiers. » Soudain il se mit à réfléchir. D'ordinaire, il ne réfléchissait guère, il rêvait, et ses rêves avaient les formes indécises des nuages qu'emporte le vent.

Cette fois, une idée précise, dominante, lui venait. On cherchait des ouvriers charpentiers ; mais lui, Jean Kérouall, il était charpentier ! Tout jeune, il avait manié la scie et la varlope chez le père Guilleric, près de Quimper. Alors !...

A voyager toujours sur ce caboteur, quel sort l'attendait ? Un maigre salaire, et sa pauvre part toujours contestée par un capitaine avide, brutal et sournois. De famille, de foyer, il ne lui en restait quasi plus. Son père, ses deux frères, péris dans la pêche d'Islande; la cabane vendue, la mère fuyant cet océan dévoreur qui lui avait pris tous ses hommes, réfugiée dans les terres, auprès de sa fille, mariée à un cultivateur. Rien là-bas ne l'attachait plus. Jean, le cœur battant, frappa à la porte du chantier. Qu'une petite fille invisible et toute-puissante eût mené jusque-là le rude Breton, il n'en

savait rien, et n'y pensait pas. Certes il revoyait sans cesse une forme légère et rapide glissant dans l'ombre devant lui. Mais quant à rapprocher les deux choses, à les déduire l'une de l'autre, l'idée ne lui en était même pas venue.

Un enfant ouvrit. Son béret à la main, très poli, Jean demanda le contremaître.

— Monsieur Coste, dit l'enfant.

Et il montra sous le hangar un gros homme qui donnait des ordres.

Jean le reconnut et perdit contenance. Mais le père Coste comme on l'appelait familièrement, affectueusement aussi, était bon enfant. On s'expliqua : on pourrait s'entendre; seulement il fallait se mettre d'accord avec le patron, ne pas se faire des ennuis avec la marine.

Deux jours après, Jean entrait au chantier.

Quand il revit Marie Coste, elle lui parut tout autre et il s'en troubla. Pourtant sa beauté se précisait mieux encore au grand jour, gagnait en éclat ce qu'elle perdait en mystère. Elle semblait, vraie fleur de son pays, fine, au profil net, brune et dorée comme ces Maures qui passèrent là jadis en conquérants ravisseurs. Et le mouchoir à la bordelaise, ce turban accommodé spirituellement et qu'importa peut-être jadis quelque voyageuse revenue d'Orient, la coiffait le mieux du monde.

Jean fut reçu chez les Coste. C'étaient de bonnes gens, simples et aisés. La maman Coste posait sur la table la soupière toute fumante et accueillait d'un sourire.

La fille aînée, Félicité, ambitieuse, très adroite, hantée de rêves de fortune, était depuis deux ans à Paris, dans le commerce.

Six mois après son entrée au chantier, Jean Kérouall épousait Marie Coste. Au bout d'un an de mariage, une fille, une petite Louise, naquit. Le jeune ménage était heureux, lorsque la guerre éclata.

Vers la fin de 1870, Jean fut incorporé dans la 4me division du 21e corps d'armée, sous les ordres du capitaine de frégate Gougeard. Il prit part, dans l'armée de Chanzy, à la bataille du Mans. A son retour à Bordeaux, une seconde petite fille, Élise, était survenue. Mais la guerre avait porté un coup terrible à la construction maritime. Dans les ateliers, les travaux languissaient, diminuaient de jour en jour. Le père Coste pensait à se retirer, à vivre de son mince avoir dans quelque coin suburbain.

Ce fut vers ce temps que, sa marraine étant morte, Marie Kérouall hérita d'une maisonnette située à Port-Saint-Pierre, sur la rivière. Le ménage résolut aussitôt de s'y installer. Jean trouverait à exercer dans le pays son métier de charpentier, et la dépense serait bien moindre que dans une grande ville. On partit. Et bientôt vint au monde la troisième et dernière petite fille, Marie.

La vie parut d'abord étroite et monotone, mais on s'y fit peu à peu. Quoique la cage ne fût pas grande pour tant d'oiselets, l'ordre et la propreté la rendaient tout de même plaisante. Jean Kérouall avait gardé son âme rêveuse de Breton, et parfois, la nuit, quand

le vent courait sur la berge et agitait en passant les toiles qui séchaient le long du balcon, il croyait naviguer encore et entendre les grandes voiles secouées par la tempête.

III

Port-Saint-Pierre, qui n'était qu'un petit chef-lieu de canton, devait à sa situation riveraine une vie et une animation renouvelées sans cesse. Quatre fois par jour, les bateaux montant et descendant la Garonne déposaient sur la berge allants et venants. Les vins blancs renommés des coteaux du Haut-Saint-Pierre attiraient aussi beaucoup de négociants et de courtiers.

Vue de la rivière, la petite bourgade se posait assez gracieusement à mi-colline. Quelques maisons et castels s'étageaient au-dessus des carrières blanches, parmi des bouquets d'arbres. Tout en haut du coteau, Château-Gorsac s'élevait, imposant et dominateur.

Mais, pour qui traversait son unique rue coupée de quelques ruelles, Port-Saint-Pierre ne faisait pas très brillante figure. Ses habitations pauvres, usées, jamais repeintes, qui d'ailleurs ne furent guère belles en leur primeur, semblaient avoir pris, en vieillissant, l'insouciance et même le cynisme de leur laideur.

Et sur les petits trottoirs encombrés d'objets de ménage, de chaises d'enfants, de sacs à fourrage, de caisses éventrées, il ne restait de place qu'à peine pour les chats et pour les poulets.

Le soir, l'aspect s'améliorait un peu. Sur la grande place, le cercle et l'Hôtel du Commerce prenaient sous l'éclairage, derrière les stores baissés, quelque chose de discret, d'intime, d'attirant. Dans la rue, les boutiques, si ternes le jour, avec leurs vitres salies de poussière et de mouches, livraient sous la lumière du gaz tout leur mystère et ressemblaient à de petites chapelles d'Orient pleines de lueurs et d'icones et d'objets singuliers. Chez le liquoriste, les flacons remplis d'or et de pierreries en fusion jetaient mille feux, et les bocaux du pharmacien, rouges ou violets, avaient un air de dignité superbe et quasiment épiscopale. Tout au bout de la rue, la forge apparaissait fantastique, prenait dans l'ombre les proportions immenses de quelque gouffre d'enfer.

Sur la maisonnette, au bord de l'eau, les années avaient passé. Jean Kérouall, qui ne s'était jamais fait aux habitudes locales, et ne fréquentait ni le café ni le cercle, où l'on jouait au billard en se contant les nouvelles, avait acheté un petit bateau de pêche. Ce lui fut une grande joie. Il n'aimait que le ciel et l'eau, et, ses filets tendus, il se couchait au fond de sa barque et regardait courir les nuages.

Les trois fillettes avaient grandi. Louise, l'aînée, marchait sur ses dix-neuf ans. C'était une singulière petite fille. Douce et souriante, elle parlait si peu que l'on

doutait parfois qn'elle fût du pays et en comprît la langue. Lorsque, devant les portes ou aux sorties d'églises, les babillages commençaient, que tous les petits gosiers lançaient à la fois leurs notes aiguës, concert strident où toutes les voix étaient fraîches, si l'on disait : « Et toi, Louise? » elle répondait : « Moi, j'écoute... ».

Mais sa figure surprenait encore bien plus que ses façons. Quand, fine, svelte et lumineuse, Louise Kérouall traversait Port-Saint-Pierre, le cadre n'était pas en harmonie avec elle, il lui aurait fallu se mouvoir parmi des choses nobles, sur des fonds d'élégance et de beauté. Et, bien à son insu, elle humiliait en passant la pauvre rue de village malpropre et mal bâtie.

La bonne madame Kérouall s'étonnait elle-même de cette fille qui lui était venue, de cette reine de l'Armorique, nimbée d'or et qui lui ressemblait si peu. Et les garçons s'effarouchaient d'elle, la trouvaient étrange, trop différente des autres, et ne lui disaient rien.

Ce fut à l'automne de 1886 que l'on se prépara chez les Kérouall à recevoir la tante Félicité. On ne s'était pas vu depuis longtemps, depuis la mort des parents Coste, mais on avait gardé des rapports affectueux, et l'on s'écrivait deux fois par an.

Félicité avait prospéré. Dans la grande maison de modes où elle était entrée elle s'était fait une place prépondérante. Et l'humble maisonnée attendait avec quelque émoi l'arrivée de la belle dame de Paris.

On renonçait à la prendre à demeure, n'ayant pas

pour elle de chambre convenable, mais, à deux pas, chez l'épicier, se trouvait une pièce meublée si richement, avec bandes de tapisserie brodées à la main, glaces aux cadres superbes, vases dorés, que messieurs les conseillers généraux et députés en tournée la préféraient à l'Hôtel du Commerce. Il avait même été question d'y faire coucher Monseigneur quand il était venu pour la confirmation, mais le presbytère déclara qu'il s'en trouverait mortellement offensé.

Félicité occuperait donc cette belle chambre; quant aux repas, elle les prendrait chez les Kérouall.

Elle arriva un soir de septembre. Toute la famille attendait, pour l'accueillir, au ponton du bateau à vapeur. Lorsqu'elle apparut, souriante, jeune, très élégante dans sa robe bien faite, c'est à peine si sa sœur l'osa reconnaître. Elle se montrait toute chargée de sacs et de petits paniers, — des friandises sans doute, — et deux hommes de peine la suivaient, portant ses « chapelières », comme on dit là-bas. Le luxe de ce bagage causa quelque surprise. On s'embrassa : Marie, Jean, et puis les petites, en commençant par la dernière... Mais quand elle en vint à Louise, elle la regarda, et, de surprise, lui prit le visage entre ses deux mains pour la mieux voir.

— Et cependant, dit-elle, comme se parlant à elle-même, je ne m'étonne pas facilement !

Ce fut une immense allégresse, après la distribution des bonbons fins et autres sucreries, de voir déballer les chapelières de tante Félicité. Que de

cadeaux, que d'émerveillements ! D'abord les jolis vêtements, robes, chapeaux, et une toque pour Louise. Une toque de Paris ! Jamais on n'en avait vu, même aux dames des châteaux. Et puis les colifichets, bagues, colliers, boîtes à broder, boîtes de perles, boîtes pour fabriquer des fleurs artificielles. Il y avait de quoi se parer et s'amuser toute la vie. Enfin, un beau service à thé en doublé pour Marie et une pipe en écume, une pipe invraisemblable, une pipe d'amiral, pour Jean. Aucune des petites Kérouall ne dormit de toute la nuit.

Les vendanges se faisaient de bonne heure, cette année-là. Sur les routes passaient de lourdes charrettes attelées de chevaux et de bœufs, et chargées de comportes où le raisin s'empilait, se pressait, coulait en gouttes épaisses. La nature entière s'attendrissait et l'odeur de vin fermenté, répandue partout, grisait le pays.

Cette année aussi, le comice agricole se devait réunir à Port-Saint-Pierre. Depuis plusieurs jours l'activité était grande sur la place. On y élevait un hangar où auraient lieu l'exposition et le banquet. Jean Kérouall dirigeait les travaux. Tout autour régnaient des gradins où se placeraient les produits viticoles et agricoles envoyés au concours. On y verrait des pieds de vigne entiers et l'on pourrait apprécier l'heureux résultat de la greffe française sur racine américaine. Et les cultures diverses, les fruits, les céréales, auraient leur part d'attention, d'honneurs et de récompenses.

Festin, discours, fanfares, orphéons, de l'héroïsme, du civisme, du patriotisme, sur fond d'Andrinople et de velours de coton, — le tout pour trois francs cinquante.

Mais l'attrait « distingué », et qui intéressait la jeunesse, c'était le bal, qui aurait lieu le même soir, à Château-Gorsac : M. le comte de Leuze invitait le pays à venir danser chez lui.

Député de la sixième circonscription de la Gironde, âgé pour lors d'environ trente-six ans, le comte de Leuze était un joli garçon, qui avait surtout le goût des femmes. Député, il l'était, comme il était propriétaire de Château-Gorsac, par héritage et par la grâce de Dieu. C'est une grâce inexplicable, et par cela même auguste.

Le feu comte, père du comte actuel, avait été un politique par inclination, par besoin d'agitation, et aussi par le sentiment grave, ingénu et profond, qu'il devait ses talents à son pays. D'ailleurs il avait plus de zèle que de lucidité, plus de lucidité que de finesse, plus de finesse que de sagesse, mais il réussit tout de même, du moins auprès du plus grand nombre, puisqu'il garda son siège jusqu'à sa mort.

En ne faisant rien, son fils réussit mieux encore. Il avait le don de plaire avec facilité. Son indolence, qui semblait conquise sur ses plaisirs, pouvait passer pour de la méditation, et quant à ses plaisirs, ils étaient une forme de son activité et permettaient d'espérer qu'elle en saurait prendre d'autres.

D'ailleurs son élégance laissait à ses opinions quelque

chose d'imprécis, de flottant et de gracieux, et, comme dans ce temps-là on n'était pas divisé par les haines violentes qui ont éclaté depuis, ce rallié paraissait n'avoir fait qu'une avance polie, qui ne le séparait de personne et n'était que le comble des bonnes façons.

Lorsque vint le soir du bal, succédant à la journée du comice, un air de fièvre courait dans Port-Saint-Pierre. Par petits paquets, on se groupait, on prenait en si grand nombre, la route qui montait vers le Haut-Saint-Pierre, que cela ressemblait à quelque migration, au déplacement de toute une fourmilière humaine.

Chez les Kérouall, on avait beaucoup hésité sur ce qu'on ferait. Jean ne se souciait guère d'aller à la fête, Marie ne donnait pas d'avis, Louise était de celui de son père; mais ce fut Félicité qui l'emporta et entraîna tout le monde.

Au moment où l'on partait, Louise parut, tenant à la main un chapeau de paille, œuvre innocente de quelque ouvrière locale.

— Qu'est-ce que c'est? dit Félicité. Veux-tu vite cacher cela?...

Et, saisissant un bout de mousseline, elle le noua légèrement avec une adresse de fée, autour des cheveux blonds.

— Comme ceci, tu peux aller.

Depuis longtemps elle blâmait ces modes « à l'instar » de Paris et regrettait le coquet mouchoir.

Troublant la paix du soir, des rafales de musique volèrent au-devant d'eux dès le tournant de la route

Parmi toute cette joie, seuls restaient graves, étrangers, dédaigneux, les grands arbres sombres rangés en bordure. Mais, la grille franchie, ils étaient, eux aussi, de la fête, reliés par des guirlandes de lumière, ornés de lanternes vénitiennes. Un nuage de poussière soulevé par les danseurs flottait sur le sable et sur les gazons, et, dans les allées, des couples se promenaient, respirant un instant, avant de reprendre leurs ébats. Ils s'y livraient de tout cœur, mais leurs danses semblaient des sauts et des bonds et le rythme et la grâce en étaient absents.

Les Kérouall s'étaient placés modestement au dernier rang des curieux. Soudain, et sans l'avoir vu venir, Louise aperçut le comte de Leuze, debout à son côté, vêtu de clair, souriant, charmant.

— Mademoiselle, dit-il, voulez-vous m'accorder la prochaine danse ?

Le comte ouvrait d'habitude le bal avec la femme de son régisseur et s'en tenait là. Interdite, elle n'osait répondre ; Félicité, la poussant, lui dit :

— Allons, va, petite.

Comment danserait-elle? Légère et adroite, elle s'abandonna au bras de son cavalier, qui l'enlevait, l'emportait au-dessus du sol. Tout à coup, un peu à l'écart, dans un bosquet, ils s'arrêtèrent. Louise restait éblouie au milieu d'une immense lueur qui tournait, tandis que la terre se dérobait sous elle. Le comte de Leuze la gardait dans ses bras.

— Mademoiselle, fit-il, parlant bas et très vite, ceci est une occasion que je guettais depuis long-

temps. Je m'intéresse beaucoup à vous. J'ai des choses à vous dire. Venez me voir demain, vers le soir. Vous trouverez entr'ouverte la petite porte qui est au bas du mur de clôture et je vous attendrai dans le pavillon, à gauche de l'allée.

M. le comte de Leuze avait la grande habitude des femmes, mais il ne s'était guère adonné aux fillettes. S'adressant d'ordinaire à des personnes averties, il ne comprit pas que son langage mesuré et volontairement froid pouvait déconcerter une ingénue. Louise était romanesque; la grossièreté de la jeunesse du pays la froissait, mais les paroles irréprochablement correctes du gentilhomme la laissèrent troublée et incertaine. Elle se dit qu'elle en causerait avec tante Félicité, à qui elle trouvait beaucoup d'esprit.

Le lendemain matin, la tante et la nièce allèrent porter des lettres à la poste. La saison s'avançait, les clientes rentraient, Félicité était rappelée par les affaires.

— Petite, dit-elle tout à coup, parle moi franchement, te plais-tu ici ?

Elle l'observait depuis son arrivée. Elle la voyait toujours douce et d'humeur égale, elle ne la croyait pas heureuse.

Occupée à son métier de couturière, Louise tout le jour cousait, assise sur le balcon. Puis, vers le soir, elle s'accoudait, et, comme du temps où elle était encore petite fille, son regard errait au loin, parmi les lueurs du soleil couchant. Et il lui semblait que dans les nuages apparaissaient des pays merveilleux, des Labradors,

des Florides, des Antilles, dont les marins qui furent ses ancêtres avaient mis en elle les brillantes images.

Puis le soleil s'éteignait, l'horizon devenait sombre, Port-Saint-Pierre se refermait sur elle comme une prison.

Avant de répondre à sa tante, Louise réfléchit. Elle se disait qu'en avouant son ennui elle trahirait l'affection qui l'unissait à ses parents, à ses petites sœurs, mais sa sincérité l'emporta :

— Non, ma tante, dit-elle, je ne m'y plais pas, mais je sais que j'ai tort et que c'est mal.

Félicité la rassura. Sa résolution, toutefois, fut prise : elle emmènerait Louise à Paris.

Comme elles s'en retournaient, la nièce conta à sa tante l'incident de la veille, et les propos du comte de Leuze. Alors Félicité aperçut comme en une vision la pauvre innocente livrée aux aventures rurales, et M. le comte de Leuze, qui passait pour généreux, entr'ouvrant son portefeuille armorié pour en tirer un billet de mille francs.

— « Il se faisait grand temps que j'arrive ! » se dit-elle avec émoi.

IV

Ce ne fut pas sans peine que Félicité décida les Kérouall à lui confier Louise. Jean surtout tenait à sa petite Bretonne, la mêlait à ses rêves, formait le projet

de la mener en mer vers les côtes de son pays pour lui montrer les belles grèves et ces pointes et ces rochers contre lesquels, d'une colère inlassable, les lames viennent se briser.

Mais Marie, plus pratique, représenta à Jean qu'il ne fallait pas mécontenter Félicité, si bonne pour eux et dont l'amitié pouvait être si utile à leur fille.

Ils consentirent. Louise reverrait ses parents aux vacances. Et d'ici là, si elle s'ennuyait, si l'air de la ville ne lui valait rien, il serait facile de s'en revenir.

L'heure du départ arriva. On était réuni sur la berge pour les adieux. Les petites s'attachaient à la robe de leur grande sœur, Jean restait silencieux et morne, et Marie, tout agitée, recommandait surtout à sa fille de bien faire attention à ces voitures qui écrasent tant de monde à Paris !

— Sois sans crainte, ma bonne Marie, dit Félicité, je te promets que cette enfant ne sortira pas seule de longtemps : les fillettes, là-bas, courent bien d'autres dangers que celui d'être écrasées.

On s'embarqua, et l'on resta se guettant, se faisant des signes de la main, disputant à la distance qui toujours croissait des formes de plus en plus petites et imprécises.

Seul se dressait encore, dominant le coteau, Château-Gorsac tout blanc, flanqué de ses quatre tours aux toits d'ardoise.

A ses pieds, comme une ample draperie, s'étalaient ses vignes, qui donnent un si joli vin blanc sec, troisième crû « classé », bien connu des amateurs.

On dîna à la gare en arrivant à Bordeaux, avant de prendre l'express de nuit. Puis le train partit, roula à travers des pays de gloire et de beauté sur lesquels l'ombre jetait le mystère de ses voiles bleus. Et, dans le bruit et l'appel des stations et les secousses et les arrêts, le trajet s'accomplit. Sous le matin grisâtre, faisant retentir les longs sifflets de l'approche, le train s'engagea parmi les innombrables réseaux qui. rayonnant autour de la grande ville, semblent comme le symbole de la complication de cette vie où l'on va entrer.

Le réveil des villes est sans grâce. A peine sortie de la gare, la tête cassée par le bruit des malles jetées avec fracas sur l'omnibus, Louise regarda autour d'elle. Naïvement elle crut que Paris allait lui apparaître dans sa beauté célèbre, tous ses monuments groupés en quelque vue panoramique vaste et prestigieuse. Elle vit des quais pâles, sévères, laborieux, où parmi la poussière volaient les feuilles sèches, l'horizon embrumé, sali de fumée, et, tout près, les charrettes municipales, pleines de débris, toute la voirie des heures matinales accomplissant ses travaux méthodiques. A ce spectacle, Louise ferma ses paupières sur ses yeux lourds de sommeil.

Mais, aux Champs-Élysées, elle se réveilla à demi, et l'avenue fuyant jusqu'à l'Arc de Triomphe se déploya en une vision surprenante que jamais ensuite elle ne devait retrouver.

Puis l'omnibus s'engagea du côté des Ternes et s'arrêta avenue de Villiers.

Un troisième au-dessus de l'entresol, avenant et de très bon air, le salon peint en gris clair, avec fauteuils Louis XVI brodés au point représentant des bergers et des bergères, des glaces dans de vieux cadres, des groupes de biscuit, le tout d'une élégance discrète et aimable.

La matinée se passa à déballer, à ranger avec l'aide de Rosalie, la femme de chambre. Félicité avait le coup d'œil prompt et l'art du commandement. De sorte que vers midi une chambre ingénieusement combinée était prête pour Louise.

Après le déjeuner, servi dans une jolie salle à manger tendue de satin de Chine et garnie de vieilles porcelaines, Félicité se rendit au magasin, laissant sa nièce se reposer jusqu'au soir. Avant de la quitter, elle lui dit :

— Nous irons dîner chez un voisin.

Celui qu'elle désignait de façon aussi vague était M. Julien Toussard, de la maison Rogé, Toussard et Cie, l'ami de toute sa vie, qu'elle avait connu dans les années riantes et légères de ses débuts à Paris et qui, côte à côte avec elle, énergique, ambitieux, tenace, franchissant toutes les étapes, lui gardait au cours d'une fortune grandissante un attachement inébranlable. Fils d'un fabricant d'appareils de chauffage de la rue Paradis-Poissonnière, Julien Toussard avait dès l'enfance crayonné des guirlandes, des colonnades de temples et des jardins sur les murs de l'étroite boutique. Mais, lorsqu'il voulut entrer à l'École des Arts décoratifs, son père se brouilla avec lui. Pour vivre, il dut longtemps colorier des reproductions du XVIIIe siècle, que les marchands vendaient ensuite comme gravures

anciennes. Intelligent, très laborieux, plein d'originalité, il intéressa ses professeurs, qui le recommandèrent. Un beau matin, la fortune se glissa dans sa mansarde, où dansait justement un rayon de soleil. La maison Perraut, Massin et Rogé lui demandait de passer à ses bureaux et d'apporter ses cartons. Peu de temps après, il était engagé comme dessinateur.

L'entrée de Julien Toussard dans cette importante maison qui « faisait » la soierie, le velours, le satin, les gazes, les tulles, les dentelles de fantaisie et fournissait la « mode », la « haute confection » et « l'exportation », eut des conséquences inattendues. Julien était réfléchi autant qu'audacieux : en maniant son crayon, il s'aperçut que la mode française, jadis si libre, si brillante et charmante, s'était depuis un demi-siècle singulièrement embourgeoisée, affadie, perdue dans les plis lourds d'une convention médiocre. Il songea à quelque princesse que de méchants génies auraient fagotée, défigurée, cachant sous de vulgaires parures tous ses attraits et tous ses charmes, et il résolut de la délivrer, de lui rendre sa tournure gracieuse, de rattacher les guirlandes et les piquants atours qui l'ornaient jadis.

Son projet prenait comme un air de chevalerie.

Le succès dépassa ce qu'on avait pu croire. Ce fut un véritable renouveau, et l'art délicat de la toilette refleurit tel qu'en ses plus beaux jours.

Julien Toussard rencontra Félicité, presque dès l'époque où il avait été employé chez Perraut, Massin et Rogé. Un matin, on le fit appeler au rayon de dentelles pour s'entendre avec une employée de

Rachel Block. — Cette maison commençait sa vogue et déjà lançait les modèles. Il s'agissait d'une commande pressée : un motif de style Louis XVI, pour border de longues voilettes. La personne chargée de cette commission montrait tant de goût et d'intelligence que Julien en fut très frappé. Il remarqua aussi la beauté de ses yeux et un signe au coin de ses lèvres, qu'elle avait très rouges.

Son dessin terminé, Julien l'alla présenter et demanda mademoiselle Félicité. En ce matin de printemps, les rues étaient pleines de fleurs offertes en bottes ou étalées en parterres dans les voitures ambulantes, et la tiédeur de l'air emplissait les âmes de douceur.

Que se passa-t-il? Félicité permit à Julien de l'accompagner, un jour prochain, au Salon de peinture. Ils y furent et, depuis lors, ne se quittèrent jamais plus.

La carrière de Julien Toussard fut belle et rapide et lorsque MM. Perrat et Massin se retirèrent, M. Rogé offrit à l'habile dessinateur de se l'associer. Une petite part d'héritage venue de son père lui permit de verser une commandite dans la maison. Sur le balcon de la rue du Quatre-Septembre s'étala désormais, en grandes lettres d'or, la raison sociale « Rogé, Toussard et Cie ». De nombreuses médailles obtenues au cours de diverses expositions confirmèrent le succès et la renommée déjà acquises, et, à la suite de l'exposition de Vienne, Toussard recevait du ministère du Commerce la croix de la Légion d'honneur, qu'il aurait pu tenir aussi bien de celui des Beaux-Arts.

Vers sept heures et demie, Félicité et sa nièce descen-

dirent trois étages : M. Toussard occupait l'entresol. Dès la porte de l'antichambre, qu'un jeune domestique ouvrit, une grande lueur les salua : on avait illuminé comme pour une fête, et cette clarté, qui troublait Louise, semblait en même temps lui faire accueil.

Julien Toussard parut. Depuis les jours où, jeune et timide, il avait déclaré sa flamme à l'aimable Félicité, plus de vingt années s'étaient écoulées. Maintenant il était chauve, avec un peu de ventre et une barbe courte et drue. Mais ses yeux brun clair, pleins de reflets joyeux, gardaient toute leur jeunesse.

Il s'avança, puis aussitôt s'arrêta, feignant l'indignation :

— Non, s'écria-t-il, on prévient le monde, on ne cause pas un pareil saisissement!... Et c'est vous, madame Félicité, vous que j'appelais une dame de raison, qui montrez cette imprudence!... Mais l'avez-vous seulement regardée, votre nièce, pour l'amener dans une maison tranquille, dans un quartier paisible ? D'abord le propriétaire n'en voudra pas : il loge bourgeoisement, il n'entend pas avoir chez lui des phénomènes.

Pendant ce discours, qu'il débitait avec une gravité comique, la pauvre Louise ne savait quelle contenance prendre et se sentait prête à pleurer. La voyant si désemparée, sa tante en eut pitié :

— Allons, petite, ne te démonte pas! Monsieur Toussard aime à plaisanter, mais, cette fois, il abuse un peu de ton innocence. Tu verras comme bientôt, toi aussi, tu te moqueras de lui... D'ailleurs, mon ami, qu'est-ce à dire? ajouta-t-elle, Louise est jolie, c'est

convenu, mais vous savez bien que Paris, c'est la foire à la beauté, et, quand on ne bat pas la grosse caisse, le monde vous laisse en paix.

L'appartement de Julien Toussard tenait de la boutique, du musée et du cabinet d'amateur. Dans la vaste pièce qui servait à son travail, les livres, les documents, les gravures s'entassaient, s'échappaient des armoires trop pleines, se répandaient sur les tables et jusque sur les sièges. Autour des murs régnaient de grandes vitrines où des étoffes anciennes étaient rangées. Dans un coin, l'Orient montrait les gazes brodées d'animaux étranges que portèrent les impératrices de Byzance; puis, c'étaient les velours et les dentelles d'or de la Renaissance, les brocatelles Louis XIV, enfin les soies, les satins, les damas, les lampas et les gourgourans du XVIIIe siècle, toute l'histoire de France par le tissu, depuis un lambeau de la chape de l'évêque Amelgard jusqu'à la berthe de moire antique orange venant de la dernière robe que fit Worth pour l'impératrice Eugénie.

Mais la salle à manger appelait les convives. Un lustre garni de bougies jaunes éclairait la tenture de vieux cuir fauve, décorée de motifs chinois dans le goût du Bérain. Sur la table, parée de fleurs disposées en guirlandes, brillait d'un doux éclat un beau service en porcelaine de Chine. On prit place, et Louise, qui s'étonnait de tout, ne disait rien, craignant de faire sourire, tandis que le regard d'admiration très amusée de Toussard ne la quittait pas et continuait à la troubler.

— Voici donc une petite demoiselle, dit-il, qui

vient à Paris pour faire des chapeaux. Mais savez-vous que coiffer des Parisiennes, c'est bien plus difficile que de fabriquer des lois et même de diriger des ministères? Il y a peut-être trois femmes qui s'en tirent, et madame ici présente est du nombre.

Félicité ne releva pas le compliment :

— Rassurez-vous, on ne demande pas aux débutantes de faire des chapeaux! On les charge d'abord de les épousseter, de les lever le matin, de les coucher le soir : les chapeaux se reposent, la nuit, comme les personnes. D'ailleurs, Louise n'ira pas dans les ateliers; elle sera au salon avec moi et elle apprendra en observant.

— Mais je lui en montrerai, moi, des chapeaux! s'écria Toussard, des livres entiers où sont figurés des chapeaux! Voulez-vous le hennin d'Isabeau de Bavière, la coiffe de Marie Stuart, le chaperon de Marguerite de Valois, la fontange de la duchesse de Bourgogne, la casquette de madame Tallien ou le turban de madame de Staël, le tout visible ici dans quelques instants et pour rien?

Louise l'écoutait avec un mélange de surprise et d'effroi, puis elle remarqua tristement :

— Mon Dieu, que de choses je vais avoir à apprendre, et combien je me sens ignorante et ridicule! Chez nous on ne connaît que le mouchoir... car, pour le reste, ma tante m'a dit de ne pas appeler cela des chapeaux, mais plutôt des infamies.

Le dîner s'acheva parmi des propos divers; puis, lorsqu'on se fut levé de table, on se rendit au boudoir.

C'était une toute petite pièce, la seule que M. Toussard avait eu le goût et le loisïr d'achever. Sur les panneaux de gros de Tours qui en faisaient la tenture, des instruments de pêche et de jardinage étaient brodés ; ils venaient d'un salon de musique de la reine Marie-Antoinette. La pièce ne contenait que peu d'objets, mais tous rares et exquis.

— Je ne le montre pas à tout le monde, fit Toussard, j'ai peur que la laideur et la bêtise ne le gâtent, rien qu'en y passant. Mais vous, dit-il à Louise, vous le parez, et un jour que j'aurai le temps, je vous mettrai un bel habit de l'époque et vous me ferez les honneurs de mon boudoir.

Le jeune domestique entra pour annoncer que le café était servi, et aussi que monsieur et madame Flandin venaient d'arriver.

Toussard alla saluer ses visiteurs.

Ceux-ci étaient assis côte à côte sur le canapé, au seul endroit où les livres et les gravures avaient laissé vide un petit espace. Ils se levèrent. Flandin, dont le grand talent de dessinateur et de peintre n'intéressait encore que de rares connaisseurs, était un petit homme à l'air innocent et vif, au sourire mélancolique et fin. Il tenait à la main un chapeau pointu du genre tyrolien. Madame Flandin, copieuse et maussade, montrait un visage énormément fardé. De ce qu'elle avait été finalement épousée, elle laissait voir un immense orgueil et une violence agressive. Mais elle méprisait son mari parce qu'il était modeste et pauvre.

— Je suis tout à fait heureux de vous voir, dit Toussard, et de vous apprendre que nous avons réussi. L'État fera quelques bons achats à votre exposition... Et, comment va-t-elle, cette exposition ?

Hélas ! elle ne marchait pas fort : on venait en passant, on venait pas mal et on approuvait, il y en avait même qui approuvaient beaucoup, mais ce n'était jamais ceux qui auraient pu acheter.

— Les capitaux sont toujours muets, interrompit Toussard, et généralement sourds. Ce qui est absurde, c'est que dans quelque temps tout cela se payera horriblement cher. Il y aura eu l'intermédiaire, l'heureux intermédiaire, le plus heureux des trois, et dans ce cas aussi le plus perspicace... Enfin, mon bon ami, soignez-vous bien, tâchez de vivre assez longtemps pour être contemporain de votre gloire.

Madame Flandin, qui n'avait pas ouvert la bouche, considérait dans une surprise indignée cette Louise dont la beauté lui paraissait vraiment déplacée.

Toussard s'en aperçut et fit très sérieusement :

— Vous avez raison de regarder mademoiselle, c'est une curiosité. Elle est engagée chez Barnum pour y représenter le type parfait de la race caucasique.

Ce propos, d'une gaieté facile, tomba dans le mépris, l'indifférence ou l'inattention. Mais Toussard n'était pas vaniteux et se donnait des divertissements pour lui seul. Félicité s'étant levée dit qu'elles avaient voyagé toute la nuit et que sa nièce devait tomber de sommeil.

A ce moment, Flandin tira d'un carton resté à ses pieds une aquarelle qu'il remit à Toussard.

— C'est le croquis du Pont des Arts que vous m'avez demandé l'autre jour : j'ai terminé le premier plan, j'espère que vous en serez content.

Et le pauvre grand artiste remit son feutre pointu, et s'en alla à travers la nuit avec sa femme ridicule et méchante, tandis que la petite Louise Kérouall s'endormait et rêvait qu'elle montait dans un char qui avait la forme d'un chapeau et qui l'emportait, l'emportait..

V

Un Paris matinal d'octobre sans volupté ni flânerie, des employés, des ouvrières marchant vite parmi les voitures rares, le coupé du financier emporté au trot d'un demi-sang et le fiacre du commis se rendant aux ordres. — Et, sous le ciel gris plein de nuages légers, e vent qui soulève et entraîne en rondes éperdues es feuilles tombées, mène, lui aussi, comme tant d'autres travailleurs, sa rude besogne, le balayage grandiose et municipal de cette fête qui fut l'été.

Louise et Félicité s'en allaient à pied rue de la Paix et, se hâtant, semblaient faire partie de ce Paris laborieux qui chaque matin court à sa tâche.

Longeant les avenues où les arbres en bordure étendaient leurs branches dépouillées, elles avaient mis en fuite les petits oiseaux, ces pierrots parisiens, si vigilants sous la modestie de leur robe couleur de boue et couleur de feuille morte. Quelques passants s'étaient retournés, mais Félicité, ce matin-là, avait mis tout son art à éteindre l'éclat de sa nièce. « Après, — on s'y ferait, — pensait-elle, mais il fallait sauver le premier moment. » C'est absolument ce que conseillait, dans une crainte tout opposée, le prince de Metternich lorsqu'on amena l'archiduchesse Marie-Louise, à Napoléon. L'histoire nous apprend à quel point fut évitée l'impression fâcheuse que l'on redoutait. Quand elles arrivèrent place de l'Opéra, la rue de la Paix apparut toute courte dans l'alignement de ses maisons de style Louis-Philippe. Au bout se dressait la colonne guerrière coulée dans le bronze des canons ennemis, mais paisible et plus semblable à quelque phare bienveillant qu'au monument célébrant des victoires sanglantes.

— C'est ici, à gauche, dit Félicité, montrant le balcon sur lequel s'allongeaient les lettres d'or : « Rachel Block. »

— C'est ici, répéta Louise. Mon Dieu, si je pouvais ne pas monter !...

— Que tu es enfant ! Tu vas voir, on sera très gentil pour toi.

Elles entrèrent :

— D'ailleurs, ajouta-t-elle, personne ne doit être encore au magasin.

En effet, elles virent les salons presque vides, tout clairs et limpides avec leurs tentures de soie pâle et les glaces qui se renvoyaient la lumière.

Félicité passa dans l'atelier : les ouvrières y étaient déjà en nombre. Elle donna quelques ordres, s'enquit des commandes pressées, puis, appelant Louise :

— Mesdemoiselles, voici ma nièce que je vous présente.

Une cinquantaine de têtes se levèrent de dessus leur ouvrage et apparurent sous la clarté crue du jour rasant. Dans le négligé et le dépeigné de la tenue de travail, aucune n'était jolie, mais toutes paraissaient vives, intelligentes, fines, de cette finesse de Paris, qui s'aiguise chaque jour aux pierres mêmes de ses trottoirs. Une petite secousse courut dans les rangs, puis jaillit un filet aigre de murmures. Comme on redoutait Félicité, une jeune fille dit simplement :

— Nous sommes charmées, mademoiselle, de faire votre connaissance?

Mais ensuite elles s'en donnèrent :

« Vraiment, on s'en fichait un peu que sa nièce fût belle !... fallait-il pas, peut-être l'applaudir comme un numéro de café chantant...

Et Virginie, qu'on n'employait qu'à coudre des fonds de chapeaux parce qu'elle n'avait pas de soin, ajouta :

— Elle fera pas mal de lui mettre une courroie pour la tenir en laisse, et de lui faire graver son nom sur une plaque avec son adresse, si elle venait à se perdre, d'autant qu'elle a l'air joliment gniolle !

Et Marguerite s'écria :

— Ayez pas peur, ça ne restera pas dans les modes une semaine : ça sera levé avant!

La grande Suzanne, l'artiste de l'atelier, celle qui chiffonnait un nœud comme personne, ajouta tristement :

— Bien sûr que si j'avais cette figure-là, je ne traînerais pas ici ; mais je suis laide et j'ai du talent : alors je me marierai.

Cependant les « vendeuses » arrivaient, une à une, mal éveillées encore, plus fatiguées que ne le comportait leur état, mais toutes élégantes, charmantes, mises en perfection. Et, parmi les voiles qu'elles dénouaient, dans le frisson de leurs jupes et les plis soyeux de leurs corsages, flottait un parfum discret de volupté et d'amour.

Blottie dans un coin, Louise les regardait, surprise qu'il existât des créatures de tant de grâce et de beauté, ignorant ce que le coiffeur et le tailleur avaient apporté de science à parfaire ces chefs-d'œuvre vivants, malheureuse aussi de se croire si gauche, si maladroite, si villageoise !

La toilette des salons s'achevait. Sur leurs champignons, les chapeaux tirés des armoires étaient rangés en ordre de bataille.

— Viens, Louise, viens aider ces demoiselles ! dit Félicité.

Deux ou trois jeunes filles se tournèrent du côté de cette Louise qu'on invitait à venir aider et grognèrent :

— Ces nouvelles, ça veut tout faire et ça ne sait que gêner.

« Cette fille-là, quand l'envie lui en viendra, aidera surtout un monsieur à se ruiner ! » pensa Laure, une « première » qui était très jolie, et connaissait la vie.

Cependant le magasin s'animait peu à peu.

Quelques clientes matinales se présentaient, mais leurs chapeaux n'étaient pas prêts à essayer : on les priait de revenir. Des ouvrières passaient, allant à la « manutention » chercher des fournitures, et les vendeuses inoccupées se confiaient leurs affaires en regardant dans la rue.

Enfin, sur le coup de midi, madame Rachel Block parut. Grande, mince, elle avait dû être très belle. Ses yeux noirs, ses cheveux blancs qu'elle poudrait, sa mise un peu théâtrale la faisaient ressembler à quelque tragédienne du XVIIIe siècle, à cette Sarah Siddons, dont les maîtres de l'école anglaise ont immortalisé les traits. Juive d'origine, d'une famille d'artistes adonnés à la musique et à la peinture, elle n'avait pas débuté dans le commerce, et les habitués des spectacles de la fin de l'Empire se rappelaient avoir admiré cette tête fine et expressive dont l'ombre des baignoires voilait mal l'éclat.

Puis, un jour, elle disparut. Après la guerre, un élégant magasin s'ouvrit sous son nom, rue de la Paix, et attira vite une brillante clientèle. On raconta qu'elle s'était mariée, que la maison, très sérieusement commanditée, était dirigée par des personnes habiles et d'un goût sûr.

Et maintenant, après vingt ans de succès avérés, Rachel Block promenait sa grâce un peu nonchalante à travers ses salons fréquentés par le plus beau monde. La connaissance du métier lui était venue avec la pratique. Elle savait d'un regard découvrir le défaut d'un chapeau, voir sur quel point il trahissait celle qu'il avait pour objet de parer et d'embellir. Et les plus grandes dames s'empressaient à solliciter son attention.

Mais ce qu'elle avait surtout acquis, c'était un admirable sens des affaires, une sûreté, une rapidité à calculer dont s'étonnaient ses caissiers. Son bel œil velouté, dont les flammes se noyaient de langueur, courait sans défaillance le long des colonnes hérissées de chiffres des livres de comptabilité. Ses deux frères, dont l'un était peintre et l'autre premier violon à l'Opéra, lui avaient composé un entourage d'artistes, et parmi les actrices, toutes en renom, qu'elle coiffait, plusieurs la fréquentaient affectueusement.

Ce matin-là, Félicité, l'abordant, lui dit :

— Madame, permettez-moi de vous présenter ma nièce, que vous voulez bien employer chez vous. Elle a très peur, malgré tout ce que j'ai dit pour la rassurer.

Rachel Block posa sur Louise un long et caressant regard :

— Mademoiselle, vous êtes ici chez votre tante autant que chez moi.

A ce moment, un laquais en culotte de panne rouge se montra à la porte des salons. La grande-duchesse Marie Ivanowna, souffrante, dans un hôtel voisin,

demandait sa vendeuse et un choix des plus nouveaux modèles.

Le moment du déjeuner était venu: on s'en allait par petites bandes, et, dans les salons vides et silencieux, les miroirs ne reflétèrent plus que des chapeaux.

Dressés sur les champignons, ils semblaient déjà des ébauches de femmes ou du moins d'âmes de femmes. Il y en avait qui exprimaient l'orgueil, presque l'insolence, d'autres se paraient d'une grâce coquette, s'enguirlandaient de fleurs; il y en avait de pudiques sous des voiles, de provocants par le caprice et la fantaisie des garnitures, d'extravagants pour personnes tumultueuses et exotiques, de mièvres et de délicats pour dames précieuses, de raides et de secs pour les revêches, et même d'absurdes — afin de pouvoir répondre à toutes les mentalités... Il appartenait aux vendeuses de démêler, de choisir avec discernement ce qui convenait, de découvrir en un mot les affinités mystérieuses entre telle cliente et telle coiffure.

On revenait de déjeuner un peu moins régulièrement qu'on n'y était allé. Les flâneuses, les rêveuses et les bavardes s'attardaient. Mais vers deux heures tout le monde était à son poste, quoique l'envahissement n'eût lieu qu'un peu plus tard.

Quand l'humanité, assurant ses besoins primordiaux, se fut mise en garde contre le froid et la faim, le goût de la parure est sans doute un des premiers qu'elle songea à satisfaire. Les sauvages, avant que fleurît aucune industrie, se composèrent des ornements de plumes et des

colliers rustiques faits de grains d'arbustes. Depuis lors, on a beaucoup compliqué pour contenter des goûts de plus en plus exigeants.

Un Anglais, philosophe et morose, rencontra, sur un bateau qui remontait le Rhin, une jolie femme à laquelle il dit :

— Mesdames, ce que vous préférez en ce monde, ce sont vos chapeaux.

Cet Anglais avait la vue courte et brouillée, comme tous les gens maussades, car ce qui rend son chapeau cher à une femme, c'est qu'elle voit en lui un moyen de s'embellir, de plaire, de conquérir, de se faire aimer.

Certes il serait fort exagéré de prétendre que la foule qui se pressait dans les magasins de Rachel Block fût toute entière préoccupée des choses de l'amour. De respectables dames y venaient avec leurs filles, parce qu'on était sûr d'être bien coiffée et à sa physionomie; d'autres, des vaniteuses, s'y rendaient parce que cela était élégant, bien porté, et le troupeau innombrable des moutons de Panurge s'y engouffrait parce que le mouton de devant y était d'abord entré. Mais il y avait aussi des chercheuses, des curieuses, qui voulaient du rare et de l'inédit, pour tirer d'elles-mêmes un aspect nouveau, apparaître autres, inconnues et toutes neuves.

Pendant deux heures le flot, tantôt rapide, tantôt calmé, ne s'arrêta pas. Les jupes se frôlaient, les coudes se heurtaient, l'air s'emplissait de parfums. Les glaces devant lesquelles on essayait étaient prises d'assaut —

et l'on trompait les impatientes en leur disant qu'on allait être à elles.

D'ailleurs, selon la classe et l'état de la visiteuse, l'accueil différait sensiblement. Pour la grande mondaine, c'était l'empressement vif et bruyant, et l'appel jeté à la porte des ateliers :

— Tout de suite les chapeaux de madame la comtesse de X...!

La demi-mondaine était reçue de façon plus discrète, mais non moins flatteuse. On venait la saluer, on lui parlait à voix basse, en montrant un intérêt, une sympathie véritables. Mais l'enthousiasme complet et san, réserve n'éclatait qu'à l'entrée de la comédienne célèbre. Pour elle, toutes accouraient, l'entourant, l'adulants la félicitant, l'enviant, l'aimant. On eût dit qu'elle apportait avec elle tous les hommages, toutes les acclamations, toutes les fleurs tombées à ses pieds, et c'était avec une émotion mêlée de trouble et d'orgueil qu'on lui essayait les chapeaux destinés à sa prochaine « création ».

Le soir vint ; les salons, que le gaz éclairait depuis longtemps déjà, se vidèrent peu à peu. Lasses, les vendeuses se reposaient un instant, notaient les dernières commandes, avant de se retirer.

— Eh bien, petite Louise, dit gaiement Félicité, ça n'a pas été trop mal pour un début. Tu ne t'es trompée que deux fois en allant à la manutention, et encore la seconde t'a valu un succès, puisque la dame a trouvé tes fleurs bien plus jolies que celles qu'elle demandait... Pour te récompenser, je vais te faire voir la rue de la Paix.

Toutes deux descendirent. La rue était encore sillonnée de passants et de voitures, et le cordon des becs de gaz s'allongeait, pareil à des colliers de lumière, et, des deux côtés du trottoir, les boutiques étincelaient. Dans les vitrines garnies de velours grenat, l'éclairage, savamment conduit, frappait les diamants, — telles les projections dardées sur les danseuses dans les ballets-pantomimes. — Et, sous ces rayons, les pierreries s'animaient, ruisselaient, lançaient des jets de feu, gerbes et étoiles qui se jouaient en fusées de toutes couleurs et semblaient le crépitement de ces pierres précieuses qui se consumaient. Le rubis brûlait d'une flamme sanglante et l'eau verte de l'émeraude était comme empoisonnée. Tout près, pour ménager un repos à l'œil, luisait la douceur charmante des perles, s'arrondissant sous la nacre délicieuse de leur peau.

Sautoirs et bracelets, triples et quadruples rangs, rangs à l'infini, d'où pendaient de lourdes poires, rangs serrés, dits à la chien, torsades, fleurs, papillons, nœuds, feuillages, toutes les fantaisies, tous les caprices s'étalaient. On voyait des diadèmes de reines et des couronnes de pairesses, et des couronnes de duchesses, faites de feuilles de fraisiers, et des plastrons de pierreries et des plaques et des agrafes de ceintures pour souverains d'Orient et pour maharajahs des Indes, et des bonnets surmontés d'aigrettes pour le shah de Perse...

Parmi ces éblouissements, Félicité désignait en passant à Louise les portes des temples célèbres de la couture, tous voisins et groupés par une sorte d'attirance qui faisait de cette rue de vingt-cinq maisons un des

endroits où vient se déverser la fortune du monde. Or tiré des mines du Cap ou du Klondyke sous la sueur des noirs et des jaunes, pétroles jaillissant du sol, continents traversés, perforés, océans soumis, profondeurs creusées par des milliers de bras, épuisant des tribus entières, luttes formidable des géants de l'agio, royauté des mers, royauté des terres, royauté des fers et des aciers, royauté des porcs et des moutons, royauté des prairies et des forêts, efforts démesurés des machines à fondre, à broyer, à transporter, sources incalculables de richesses, tout affluant, aboutissant là, venant arroser cette rue insatiable, couler en lingots, en chèques, en billets, autour de ces joyaux, de ces parures, de ces chiffons sans prix, nuages de tulle, ruchés, plissés, bouillonnés, gazes lamées, merveilles impalpables, suavités, vapeurs.

— Mademoiselle, voulez-vous accepter oune zolie bague ? dit, d'un fort accent « rasta », un beau brun aux cheveux luisants arrêté derrière Louise.

VI

Louise entra dans sa vie nouvelle comme si elle n'en eût jamais connu d'autre. Tout de suite elle fut de cette ville dont l'âme légère et fine pénètre les sens, et court ainsi qu'un feu subtil à travers l'opacité des

corps. Fille de marins, elle avait, si l'on peut dire, l'instinct de se laisser porter sur les flots, et elle s'abandonnait, souple et ingénieuse, à la puissance des choses. Elle fut chez elle dans le salon de la maison de modes, et aussi dans les rues élégantes qui semblaient comme la patrie naturelle de sa beauté claire et charmante. Telle une fleur plantée en un riche terrain et qui, de l'air et de l'eau qui passent, et du rayon qui luit, et du sol en qui elle plonge, fait le rose éclatant de ses pétales.

Cette silencieuse avait un don rapide d'assimilation qui surprenait. Au bout de peu de jours, elle savait rassortir, opposer, faire chanter les couleurs. Bien mieux, elle savait répondre aux clientes avec gentillesse et à-propos.

Dès le lendemain de son entrée au magasin, madame Block avait dit à Félicité :

— Elle est terriblement jolie, votre nièce, et dépasse de beaucoup l'agrément réglementaire que nous demandons à nos vendeuses. Mais tant pis, nous nous en arrangerons : car elle paraît intelligente... et puis elle est votre nièce, ma bonne Félicité !

Toussard s'était pris d'amitié pour Louise ; il l'estimait, lui trouvait du goût et des curiosités. Il lui prêtait des livres, et, quand il en avait le temps, il l'emmenait dans les musées et vers ces coins pittoresques du vieux Paris qui disparaissent de jour en jour devant l'accroissement de la ville nouvelle.

Un matin, comme la jeune fille arrivait rue de la Paix, le petit chasseur qui se tenait au bas de l'escalier lui remit une lettre.

Cela était expressément défendu; et l'on avait dû acheter assez cher la petite âme vénale enfermée sous la tunique à triple rang de boutons de cuivre. Louise prit la lettre par distraction et la glissa dans sa poche. Mais, dès l'abord, la chose lui parut méprisable. Le soir, elle la montra à sa tante, qui haussa les épaules et lui dit de ne plus accepter de telles correspondances.

Écrite d'un style naïf et ampoulé, cette missive pouvait être également l'œuvre d'un adolescent ou d'un vieillard. L'emphase et l'emploi fleuri des mots se rencontrent aussi bien au matin qu'au soir de la vie; l'aurore a ses roses comme le couchant. Méprisée et jetée au vent, cette lettre toutefois fut la première d'une série dont il eût été bien impossible, dans les années qui suivirent, d'évaluer le nombre. Madame de Staal de Launay a dit que les conquêtes qui intéressent le plus une femme sont la première et la dernière. A ce titre, Louise garda le souvenir de la lettre remise par le petit chasseur.

Au magasin, on l'aimait assez, malgré le renom qu'elle y avait vite acquis. Les clientes maintenant demandaient qu'on leur montrât la petite Bretonne que l'on disait si belle, et c'était à elle que l'on essayait les modèles présentés aux commissionnaires. Pourtant on ne lui en voulait pas trop, parce qu'elle ne semblait pas tirer d'orgueil des dons qu'on lui voyait, qu'elle mettait de la douceur, et de la bonne grâce à écouter les histoires des autres. De ces histoires, on lui en racontait beaucoup. Quoique la plupart de ses camarades la tinssent pour sage, aucune ne la

supposait innocente, et, de fait, elle ne l'était pas : nulle fille de la campagne ne saurait le rester, et l'entière innocence est une fleur de serre, une culture de luxe qui ne supporte pas l'air libre. Louise sut bientôt la plupart des romans intimes, des aventures légères ou sérieuses dont ces demoiselles étaient les héroïnes. D'ailleurs, à toutes l'aventure paraissait sérieuse, puisqu'elle se proportionnait à leur mentalité et à leur don d'émotion.

La personne la plus en vue du magasin était cette Laure, qui, elle, ne disait rien, puisque tout le monde, le tout Paris même, connaissait sa vie. Amie d'un fils d'agent de change, elle portait avec discrétion des bijoux dont le prix dépassait certainement ses appointements, pourtant assez sérieux. Quoique son amant désirât lui voir quitter la maison de modes, elle s'y refusait, trouvant plus honorable de vivre, au moins en partie, de son travail, et se plaisant à être en rapport avec des dames de tous les mondes, qui toutes la traitaient obligeamment. Et madame Block tenait à Laure, qui était une excellente vendeuse.

Une autre première, Irène, avait formé un attachement dans le haut commerce, mais, comme son ami était marié à une cliente du magasin, on ne parlait que très mystérieusement de cette liaison. Plusieurs s'étaient mises en ménage avec des commissionnaires, fournisseurs de la maison. D'autres songeaient au mariage, et l'une d'elles additionnait avec mélancolie les longs mois d'un service militaire qui retenait son fiancé au loin. Chacune suivait son rêve, mais, pour les

romanesques et les sentimentales, rien ne valait les artistes. Ceux-là mettaient vraiment dans la vie d'une femme de l'imprévu, du charme, de la poésie. Et, l'existence plus précaire et incertaine qu'offraient d'habitude les rapins à leurs compagnes pouvait sembler par cela même plus émouvante et pittoresque.

Une certaine Éliane s'était prise d'une grande amitié pour Louise et faisait d'elle sa confidente. Fille d'honnêtes commerçants de Neuilly, elle avait quitté ses parents pour suivre un peintre dont elle était éperdue. Elle montrait à Louise, dans un petit carnet qu'elle portait sur son cœur, la photographie d'un grand diable, à la tournure militaire, à la moustache en croc :

— N'est-ce pas, qu'il a l'air à la fois héroïque et spirituel ? Car il a de l'esprit comme personne, et bon avec cela ! le malheur, c'est que toutes les femmes le poursuivent. Je suis sûre qu'il m'aime; mais les hommes, c'est si léger et si vaniteux !

Et la petite Éliane se lamentait.

M. Émile Poncelet, qui troublait à ce point les cœurs, était en effet léger, vaniteux, et, sans l'ombre de méchanceté, doué de tout ce qu'il fallait pour causer du tourment à ses amies. Quant à sa peinture, elle était encore moins méchante que lui. Sous son pinceau naquirent successivement des moissonneuses, des pêcheuses, des faneuses, des glaneuses, qui toutes se ressemblaient entre elles, et, pour le moment, ressemblaient vaguement à Éliane. Et ces tableautins se vendaient en Amérique, à Nice et dans les villes d'eaux et fréquentées.

« Ce sont les étrangers qui à présent mènent le goût », disait gravement Éliane qui avait entendu tenir ce propos à M. Poncelet.

Un jour, Louise, arrivant au magasin un peu plus tard que de coutume, trouva toutes ces demoiselles dans un grand émoi. Lucrèce, la jolie Lucrèce, abandonnée la veille par son amant, qui se mariait, avait tenté de s'empoisonner dans la nuit. On était parvenu à la sauver en lui faisant avaler de force un litre de lait, mais elle restait si faible et si accablée qu'on gardait encore de l'inquiétude. Laure avait été la voir. Le soir, on sut que Lucrèce allait mieux et l'on échangea des pensées pleines de sagesse sur les folies où entraîne l'amour et sur l'ingratitude des hommes.

Au moment du jour de l'an, Louise reçut, avenue de Villiers, une immense corbeille de fleurs rares ornée de nœuds. Sur une carte piquée au ruban et ne portant pas de nom se lisait : « A mademoiselle Louise, un admirateur timide. » Quelques jours après, parut une nouvelle corbeille, pareillement adressée, et il en fut ainsi pendant un mois. Enfin l'on sut au magasin, par certaines indiscrétions, que l'auteur de ces galanteries luxueuses était M. Périer, le grand fabricant de fleurs et plumes, fournisseur ordinaire de la maison. Quoique marié et père de deux grandes filles, il était connu dans tout ce petit monde pour des façons où la timidité n'entrait en rien. Jadis il avait essayé déjà de conquérir Laure, mais c'était un homme pratique et qui ne s'entêtait que raisonnablement...

Cependant on touchait à la fin de l'hiver, les jours allongeaient. Maintenant Louise et sa tante prenaient l'habitude de revenir à pied chez elles. Il fallait bien, disait Félicité, dégourdir un peu les jambes de cette petite campagnarde. Mais bientôt elle fut agacée de voir à quel point on les suivait. Et il n'y avait pas de la faute de Louise, dont la tenue était parfaite et qui presque toujours ne s'apercevait de rien. Il ne se passait plus guère de semaine où la jeune fille ne reçût une ou plusieurs lettres qui se pouvaient répartir exactement en deux catégories, d'une part, les insolents, de l'autre, les imbéciles. C'est Toussard qui faisait le classement — pour jouir, disait-il, de la beauté morale, et intellectuelle de ses contemporains.

Et l'on proposait de tout à cette pauvre Louise : des emplois fort singuliers, fort peu avouables, des rendez-vous à tant l'heure, et des voyages en Angleterre, des attachements profonds et des rencontres sans lendemain. Certains se recommandaient de leur banquier, et il y avait aussi des vers; — mais les vers libres gardaient une forme respectueuse, tandis que les alexandrins se piquaient de gaillardise.

Des dames écrivaient également. L'une, qui signait : « Comtesse Bertrande de Sainte-Croix » invitait « mademoiselle de Kérouall » à ses cinq à sept fréquentés par la meilleure société parisienne et cosmopolite. Une autre dame, de moins illustre naissance, offrait des toilettes et des bijoux à des prix très modiques, avec le moyen de les avoir pour moins cher encore.

On jetait le tout au feu, et, quand les papiers, réduits en petits lambeaux noircis et déchiquetés comme les ailes que Callot met à ses diablotins s'envolaient par la cheminée :

— On dirait le courrier d'enfer qui s'en retourne d'où il est venu, s'écriait alors Toussard...

Mars était venu : l'agitation ne régnait pas seulement dans la mode et dans la couture, Paris aussi apprêtait sa parure, sa magnifique et charmante parure du printemps. Sous les averses légères, les giboulées, les pluies bienfaisantes, le renouveau se préparait, et, rompant l'écorce, les bourgeons se montraient tout serrés et roulés en cocons.

Et tout à coup, surprenant comme un visiteur venu de nuit, il fut là, le printemps, dans sa grâce, dans sa fraîcheur, dans l'éclat presque oublié de sa jeunesse riante. Les feuilles, toutes les feuilles à la fois s'étaient ouvertes, pareilles à de petits éventails, et s'agitaient, semblant dire : « C'est la vie, nous sommes dans la vie. » Et les fleurs nouvelles s'épanouissaient, heureuses, chatoyantes, lançant le gai tumulte de leurs couleurs variées, formant les guirlandes et les trophées de cette fête dont elles étaient l'emblème.

L'air léger frémissait, chargé de parfums, et, toute nacrée par la clarté du ciel, la Seine coulait douce et luisante, coquette, onduleuse et jolie ; elle glissait sous les ponts qui rejoignaient entre elles deux rives fortunées.

Puis la fête devint plus belle encore, plus riche, plus

fastueuse; du haut en bas des marronniers, par milliers et par milliers, s'allumaient, en un incomparable décor, des candélabres roses et des candélabres blancs, et, sous l'immense coupole étincelante et d'un bleu profond, couchée, noyée de rayons, la ville s'offrait comme une amoureuse, parmi ses bouquets de feuillages et de verdure.

Maintenant les jeunes filles paraissaient, chaque jour, rue de la Paix, le corsage embaumé et fleuri, et sur leurs joues et sur leurs lèvres le printemps aussi semblait s'être posé.

Éliane disait à Louise :

— Comment faites-vous pour vivre sans amour, vous que tant de gens voudraient aimer ?

Et, quand le soir, elle voyait tout l'atelier, tous ces chiffons sans beauté s'éparpiller, courir furtives à leurs pauvres rendez-vous, il lui venait au cœur un peu de tristesse.

VII

Il faisait, ce matin-là, un joli temps tout moiré et traversé de bleu et de blanc. Louise arriva au magasin, vêtue d'une robe claire, et, comme ces demoiselles, elle avait attaché un bouquet de roses à son corsage. Au moment où elle s'enfonçait sous la porte cochère,

elle vit qu'un jeune homme brusquement s'arrêtait. L'espace d'une seconde, sous les rayons d'un soleil qui éblouissait, il lui apparut blond, mince, de petite taille, d'élégante allure.

Elle eut une assez vive surprise lorsque, le lendemain, l'inconnu entra dans les salons et demanda madame Félicité. Mis avec recherche, il portait à la boutonnière un magnifique œillet blanc. Il expliqua qu'une partie de sa famille habitait l'Autriche, et qu'il désirait choisir des chapeaux pour les expédier à Vienne. Comme d'habitude, on appela Louise pour lui faire essayer les modèles.

Assise devant une glace, elle sentait les regards de feu de l'étranger aller d'elle à son visage reflété, et elle en éprouvait un grand trouble. Elle chercha même un prétexte pour qu'Éliane vînt la remplacer, mais elle ne réussit pas à s'échapper.

Ce client singulier s'embrouilla d'ailleurs dans ses commandes, ne sachant plus si c'était quatre ou six chapeaux qu'il lui fallait, et finalement il donna son adresse : « Baron Epstein, rue d'Anjou, 49 bis. »

— Quel original! s'écrièrent ces demoiselles, on ne sait s'il rêve ou s'il veille; et, si ses parentes sont bien coiffées, ce sera certes par la grâce de Dieu. Seulement, il n'y a pas à dire, c'est un joli garçon.

— Avez-vous remarqué le rubis qu'il portait au petit doigt? fit Marguerite. Je le troquerais bien contre ma petite bague, avec du retour s'il l'exigeait.

— Ne voyez-vous pas qu'il est venu pour Louise ? dit Irène, il ne la quittait pas des yeux.

— Sapristi! fit Marguerite, six chapeaux à cent cinquante francs l'un dans l'autre!... Il en coûte moins cher pour voir la belle Fatma à la foire de Neuilly.

On alla déjeuner, le reste des conversations se perdit dans l'escalier.

Le baron Fernand Epstein, à propos de qui s'étaient échangées ces réflexions, était bien connu, à la Bourse, dans les restaurants à la mode et les foyers des théâtres. D'origine autrichienne par son père, hongroise par sa mère, il était arrivé tout enfant à Paris, à l'époque où un krach mémorable effondrait en quelques mois la place de Vienne, ruinant la petite et la moyenne finance et forçant nombre de familles à s'expatrier. M. Epstein père, atteint lui aussi par ces désastres, vint en France avec sa famille. Il y trouva de nombreuses relations. Parmi les alliés de sa femme, brillamment apparentée à la noblesse magyare, il ne rencontra qu'un mince secours, mais lui-même tenait par des racines profondes au monde des affaires. De sang mixte, que les mariages et les conversions tendaient depuis plusieurs générations à purifier, ce fut tout de même l'antique reliquat, les gouttes persistantes du vieux sang d'Orient, incorrigiblement sémite, qui le sauvèrent.

Autour de lui, les appuis s'empressèrent, et, comme il avait gardé quelque élégance dans la détresse, son relèvement prit très vite l'éclat de la fortune. Sa maison, que ne fréquentaient d'abord que des gens de Bourse,

devint agréable grâce à la baronne qui sut attirer ses compatriotes, et, parmi eux, des attachés d'ambassade, des *sportsmen* et des musiciens en renom.

Fernand avait grandi dans ce milieu pittoresque et mouvementé. De bonne heure, il laissa voir des dons variés, beaucoup de vivacité et de souplesse dans l'esprit — et de l'application quand il le fallait. C'était un enfant charmant, doux et impétueux et cachant sous la grâce une volonté tendue et tenace.

A vingt et un ans, il entra dans les affaires. La maison de coulisse fondée par son père était alors dans une prospérité à laquelle une récente commandite allait donner un essor nouveau. Fernand montra tout de suite des aptitudes remarquables. D'ailleurs, rien dans ce monde de la finance ne lui était étranger : de tout temps, il en avait su le jargon, qui avait comme bercé son enfance, et les « primes », et les « reports », et les « compensations », lui représentaient des choses vivantes, émouvantes même. Bien souvent, chez son père, il avait senti courir cette fièvre qui s'allumait brusque et violente parmi ces gens soucieux, et il avait deviné ces âmes qui battaient d'un autre pouls, du pouls sourd, cruel, déchirant parfois, de la spéculation.

Chez Fernand, se mêlait à l'âpre énergie d'une race opprimée l'ambitieuse ardeur d'une race conquérante, et il avait résolu de devenir un grand financier. La pensée toujours en éveil, agitée de projets, il ne jouissait que hâtivement de tout ce que lui offrait la jeunesse, et, quoique sensuel et avide de plaisirs, il n'y rencontrait guère le délassement ni l'oubli complet, atteint à son

tour de cette fièvre redoutable qui l'emportait toujours au delà, vers le lendemain plein de doute et d'espoir.

Et ainsi près de dix années s'étaient écoulées, et la maison Epstein, habilement dirigée, profitant d'un très heureux courant d'affaires, était dans les plus considérées de la place. Quoique son ambition veillât toujours, Fernand connut enfin quelque sérénité.

Mais les succès faciles de sa vie galante ne l'amusaient plus qu'en passant. Romanesque, et trempé à son insu de sentimentalité germanique, les Parisiennes lui paraissaient légères, blagueuses, sans poésie, et il n'en avait sérieusement aimé aucune.

Or, en ce matin de mai qui avait fait apparaître Louise à ses yeux, il se trouvait précisément libre de cœur et l'esprit assez dégagé de soucis. L'image de la jeune fille vint donc se couler en une âme presque limpide et elle s'y glissa d'une telle force qu'il n'eut plus d'autre pensée que de cette blonde d'aspect modeste et de surprenante beauté.

Comme les amoureux véritables, il fut maladroit. Sa visite au magasin ne l'avait conduit à rien ; il n'osait écrire ou envoyer des fleurs, ayant su que ces avances seraient mal prises. Du moins la verrait-il, chaque jour, un instant, le matin et le soir, à l'entrée et à la sortie du magasin.

Mais il s'aperçut vite que ce jeu ne pourrait durer sans ridicule, et ainsi advint-il qu'à cause d'une petite demoiselle de modes le baron Fernand Epstein, homme riche, coté, élégant, devenait très malheureux.

Par-dessus les livres de compte et les bordereaux, l'image de Louise se posait sans cesse, claire, lumineuse, divine, des roses au corsage, toute rose elle-même de se sentir tant regardée.

Il se mit alors à la suivre de loin, se montrant tout à coup à l'angle d'une rue, l'œil fixe et avide, de sorte que le jeune fille croyait le voir partout et se demandait, inquiète, si les voies publiques n'étaient pas machinées. Bientôt il lui sembla que la silhouette de Fernand se détachait seule parmi toutes les autres, et un tressaillement la prenait quand elle l'apercevait.

Et Félicité, qui le voyait aussi, mais moins souvent parce qu'elle avait la vue basse, n'en disait rien pour ne pas donner d'importance à la chose et pour que sa nièce ne se montât pas la tête.

Plus amoureux chaque jour, Epstein songea bien à utiliser une dame, qu'il savait habile, et qui se ferait une joie de le servir, mais il y renonça ne voulant pas mêler une personne de ce genre à une aventure qui lui tenait aussi profondément à cœur.

Enfin, comme il ne pensait plus à autre chose, une idée lui vint. Louise étant sortie, un soir, du magasin avec Éliane, il se dit qu'il s'adresserait à Éliane.

Deux jours plus tard, Louise, en arrivant le matin, fut abordée par son amie, qui l'entraîna dans un coin encore libre.

— Figurez-vous, lui dit-elle, qu'il y a quelqu'un qui est en train de mourir de chagrin à cause de vous.

— Vraiment! s'écria Louise.

— Oh! n'ayez pas l'air étonnée, vous savez très bien de qui je veux parler. Il vous suit partout, il en a perdu l'âme et les sens : jamais je n'ai vu un jeune homme aussi malheureux et aussi épris.

Dans son zèle, elle faisait bon marché même de l'amour de Poncelet pour elle.

— Louise, continua-t-elle, si vous avez un peu de cœur, vous consentirez à l'écouter, ne fût-ce qu'un instant. Il m'a tant émue que je n'ai pas hésité à me charger de vous parler.

A ce moment, les deux amies se virent interrompues par madame Block, qui cherchait Louise pour qu'elle essayât les nouveaux modèles. Dans la journée, elles ne purent se rejoindre que furtivement.

— Que dois-je dire? murmura Éliane.

— Je ne sais, répondit Louise.

Un grand trouble maintenant la tenait, ne la quittait plus et elle croyait sentir tout autour d'elle les flammes d'un buisson ardent qui se rapprochaient, l'effleuraient, et bientôt la consumeraient tout à fait.

Le surlendemain, Éliane vint à Louise très gravement.

— Écoutez, j'ai de l'amitié pour vous, je serais désolée que vous causiez un grand malheur. Je l'ai revu : il est à moitié fou, il parle de se tuer. Je lui ai promis de vous emmener jusqu'aux Tuileries. Il nous y attend. Nous ne serons que quelques instants. Dépêchons-nous.

Louise, sans mot dire, mit son chapeau et suivit.

La terrasse des Feuillants était presque déserte à cette heure matinale. Des oiseaux s'y ébattaient, cherchant du bec les miettes de pain offertes la veille par des enfants ou de vieux messieurs sensibles et désœuvrés. A côté de l'escalier, près des bronzes où Cain a représenté des bêtes féroces, Fernand Epstein se tenait, fiévreux, mordant le sable de son talon et de sa canne. Tendu, rongeant son frein, il révélait quelque chose de cette primitive violence dont le grand animalier montrait tout à côté d'expressives images. Mal habitué à patienter et à souffrir, depuis près d'un mois qu'il languissait, son amour impuissant devenait sombre, presque sauvage. Il ne sourit pas en apercevant les deux jolies filles, il salua seulement et dit d'un ton qui marquait bien plus d'irritation que de joie :

— Enfin !

Et, comme Louise et Éliane allaient descendre les marches qui conduisaient au jardin, il se plaça devant elles et, saisissant Louise par le bras, dit brusquement :

— Suivez-moi : ma voiture attend à deux pas, cet endroit est insupportable.

Éliane s'écria que c'était impossible, qu'elles étaient parties sans prévenir et que cela ferait au magasin un beau scandale.

— Songez donc, ajouta-t-elle, à ce que penserait la tante de Louise ! — Expliquez-vous en deux mots, vous saurez bien ensuite vous retrouver.

— Puisque mademoiselle ne m'accorde que deux

mots, reprit Fernand d'une voix où sifflait quelque rage, je ne dirai que l'essentiel. Sachez que les choses ne peuvent durer ainsi plus longtemps. Si vous refusez de m'entendre, — et il regarda Louise, — vous serez seule cause de ce qui arrivera.

Louise, blême, tremblante, restait silencieuse.

On avait descendu l'escalier, et maintenant Fernand marchait à grands pas entre les caisses d'orangers alignées et jetait à travers les parfums légers et tendres ses paroles de colère.

— Je veux vous voir, vous ne pouvez pas me refuser de vous voir et de vous parler. Mais je veux que ce soit ailleurs que dans un lieu public, où déjà on nous observe.

A droite, sous les arbres, ils entrèrent dans le grand cercle magique, tracé à la craie, d'une partie de billes. Des enfants poussèrent des cris tumultueux, les billes roulaient, heurtaient leurs pieds; ils s'éloignèrent, allèrent jusqu'à un groupe de chaises. La violence de Fernand était tombée tout à coup, il s'assit, très las et défait, et les rayons de soleil qui filtraient éclairèrent sa détresse et sa fatigue.

— Vous ne savez pas, dit-il, vous ne pouvez pas savoir à quel point je suis malheureux.

Des larmes paraissaient dans ses yeux clairs, et le noble jardin de Lenôtre, de si belle et si grande tenue, aujourd'hui profané, livré comme un carrefour aux passants hâtifs, couvrit de ses ombrages appauvris une douleur sincère.

Se rapprochant de Louise, Fernand ajouta :

— Sans doute, il vous est difficile de vous échapper; mais je serai, le soir, tous les soirs, en face de chez vous en voiture : vous viendrez quand vous pourrez. Je vous assure que vous n'avez rien à craindre : je suis auprès de vous tremblant comme un enfant ; mais promettez, dites que vous viendrez.

— Je tâcherai, répondit Louise.

Elle lui abandonna sa main, qu'il baisa longuement.

Les deux jeunes filles s'enfuirent, se glissèrent dans le fiacre qui les avait attendues à l'angle de la rue de Castiglione : elles n'avaient pas un instant à perdre.

Lorsqu'elles ouvrirent la porte du magasin, en face d'elles, à côté de la caisse, Félicité apparut sévère.

— D'où venez-vous, mesdemoiselles ? dit-elle, vivement.

On s'était concerté. Éliane expliqua que Louise l'avait accompagnée pour la conseiller dans le choix d'une chemisette.

— Ah ! c'est Louise maintenant qui donne des conseils ! fit ironiquement Félicité. Je croyais, Éliane, que vous n'aviez besoin de l'avis de personne.

Le soir, comme elles rentraient toutes deux :

— Écoute, ma petite, dit la tante à sa nièce, je me suis chargée de toi parce que je t'ai crue sage et raisonnable : ne me force pas à le regretter. Songe que la vie, la vie tout entière d'une pauvre fille, est à la merci d'un instant de folie et d'égarement. Sois prudente, je t'en supplie. Dis-toi aussi que les hommes se conduisent

presque toujours avec les femmes comme des brigands. Ils ont tout juste les scrupules des détrousseurs de grands chemins... Quand il sera revenu, tu pourras en causer avec monsieur Toussard : il t'édifiera.

En effet, Toussard était parti pour Lyon depuis quelques jours.

Dès le soir même, le coupé du baron Epstein vint se poster dans l'avenue. C'était une voiture de la Compagnie, luisante, toute neuve, et ses deux lanternes dardaient leurs yeux ronds dans les allées solitaires. La soirée était chaude, les fenêtres ouvertes, et Louise, accoudée au balcon, sentait son cœur battre follement. Au-dessous d'elle, les branches des arbres se rejoignaient, formaient deux voûtes sombres qui s'en allaient au loin, à l'inconnu, au mystère. Et il lui semblait que c'était sa propre destinée qui glissait et fuyait par ces longs couloirs d'ombre.

Vers onze heures, le coupé s'éloigna, mais Louise roula longtemps sur l'oreiller sa tête brûlante, se disant : « Comment faire? comment le rejoindre et l'empêcher de se désespérer ? »

Le lendemain, au magasin, Éliane lui dit :

— Il y a une chose qu'il m'a demandé de ne pas vous répéter, mais que je vous répète tout de même. Il est très riche et assurera le sort de toute votre vie. Je sais bien que cela ne vous décidera pas, mais vous verrez du moins à quel point il tient à vous.

Et, tout le jour, Louise songeait : « Comment faire ? comment le rejoindre? » C'était une pensée aiguë qui la traversait, telle une petite lame froide et cuisante.

Il restait bien la chance que Félicité irait, le soir, chez une amie, mais cette chance était petite et ces absences assez rares. Si encore M. Toussard eût été à Paris, il aurait peut-être proposé quelque partie de théâtre, quelque promenade, et elle pouvait prétexter une migraine pour ne pas sortir. Mais il n'y était pas.

Une seconde soirée se passa. Il semblait maintenant à Louise que les feux des lanternes brillaient de colère, allaient embraser les allées paisibles. Sa détresse grandissait d'instant en instant. Félicité remarquait son agitation et lui en demandait la cause.

— Je crois, ajoutait-elle, que ton amie Éliane te monte la tête : C'est une bonne fille, mais elle n'a ni sens ni raison. Je t'en ai prévenue quand j'ai vu que tu te liais avec elle.

Le lendemain, au matin, Louise pensa :

« Il faut, d'ici à ce soir, trouver un moyen. »

Ce qu'elle imagina ne fut ni bien habile ni bien ingénieux. Elle feindrait un grand malaise, se coucherait au lieu de dîner, et aurait l'air de s'endormir. Puis elle sortirait de sa chambre, le plus doucement possible, et gagnerait la porte.

Félicité s'émut des plaintes de sa nièce, dit qu'en effet depuis plusieurs jours elle lui voyait un air de fatigue et la força, quand elle fut couchée, de boire une tisane calmante.

Un silence profond régnait dans l'avenue où les deux lanternes jetaient leur appel coutumier, lorsque Félicité, qui dans sa chambre écrivait à Toussard, entendit le bruit très net de la porte de l'antichambre

que l'on ouvrait avec précaution. Elle s'élança, trouva le battant poussé, mais point refermé, et, s'avançant sur le palier, aperçut Louise qui descendait l'escalier. Elle eut le temps de saisir le chapeau d'une bonne accroché là par hasard, et suivit sa nièce en ayant soin d'étouffer ses pas. Elle arriva sous la voûte : le coupé se montra et elle comprit tout.

Déjà Louise traversait l'avenue : Félicité obliqua à droite, puis d'un bond fut auprès de la voiture, au moment où la jeune fille allait s'y glisser. Elle l'écarta d'un geste presque brutal.

— Rentre à l'instant ! dit-elle d'une voix basse et indignée.

Elle-même ne bougea pas. Par l'autre portière, Fernand Epstein était descendu. Il congédia son cocher.

— Madame, dit-il, en saluant, je sens tout ce que vous êtes en droit de penser de moi, et sous quel jour odieux je dois vous apparaître. Et devant votre colère si légitime je reste désolé et accablé de confusion. Mais du moins sachez que, malgré tout, je n'ai pas cessé, je ne cesserai jamais d'être un honnête homme.

— Cependant, interrompit Félicité, vous m'avouerez que dans le cas présent vous n'en tenez pas précisément la conduite. Nous serons sans doute d'accord là-dessus, monsieur le baron.

Pendant ce dialogue, ils allaient le long de l'avenue, et l'habitude du monde et des convenances était à des titres différents si forte chez ces deux person-

nes qu'ils avaient repris un ton qui, pour des passants, semblait celui d'une conversation.

— Madame, je ne veux pas me défendre, continua Fernand, mais je vous demanderai pourtant de me juger. J'ai conçu pour votre nièce une passion qui me fait perdre le repos et la santé. Je ne songeais pas à l'enlever comme vous l'avez cru peut-être; je voulais seulement lui parler, tâcher de l'émouvoir, lui inspirer quelque pitié. Je sais, madame, à quels devoirs s'engage celui qui, ayant fait un pareil rêve, le poursuit avec une ardeur désespérée. Croyez que ces devoirs, je les revendique tous, et que je mettrai aux pieds de Louise Kérouall ma vie, ma fortune, tout le dévouement, tout l'amour dont je suis capable.

— Monsieur, reprit Félicité, cette enfant m'a été confiée par son père et sa mère, qui sont des gens très honnêtes, très pauvres, et qui ne savent rien de la vie. En me chargeant d'elle, j'ai assumé une responsabilité, à laquelle je serais inconsolable de manquer. J'ignore quel sera le sort de la pauvre Louise, car l'avenir d'une jeune fille, c'est un saut dans l'inconnu. Mon devoir est simple, et je m'efforcerai de le remplir. Je dois la protéger, la mettre en garde contre les dangers qui l'environnent. Et vous, monsieur, qui êtes arrivé, je le vois, hélas! à la troubler profondément, je vous supplie de ne pas chercher à l'entraîner, par des protestations et par l'étalage de sentiments moins sérieux sans doute que vous ne le croyez vous-même. Ce ne serait de votre part ni généreux ni honorable.

— Madame, dit Fernand, je vous jure que ma vie est attachée au bonheur que je poursuis. Je vous jure aussi de ne plus rien tenter à votre insu, et je vous remercie du plus profond du cœur d'avoir mis quelque indulgence à m'écouter.

Et il s'en alla dans la nuit, du pas léger et ferme de la jeunesse et de l'espoir...

Le lendemain matin, Rosalie annonça qu'on demandait à voir madame, de la part du baron Epstein. Puis un jeune homme parut, et tendit une lettre à laquelle monsieur le baron serait heureux d'avoir une réponse.

Ayant rompu le cachet armorié, Félicité lut ces mots tracés d'une écriture rapide :

« Je me permets, madame, de venir dès ce matin prendre de vos nouvelles. Je me sens encore bien coupable envers vous, et je serais heureux de savoir que les ennuis causés par moi n'ont pas eu de suite. M'accorderez-vous la permission de venir m'en informer moi-même et aurez-vous la bonté de m'en fixer le moment ?

» Croyez-moi à vous très respectueusement. »

FERNAND EPSTEIN.

« *P.-S.* — Vous trouverez ci-inclus un chiffon de papier : je vous supplie de l'accepter pour mademoiselle Louise, comme un premier témoignage de profonde amitié et de culte fervent. »

L'enveloppe contenait un chèque de cent mille francs.

— Veuillez dire à monsieur le baron qu'il aura une réponse avant midi.

Depuis la veille, depuis le drame de l'avenue, Félicité n'avait pas revu sa nièce. Celle-ci, d'ordinaire, paraissait vers neuf heures, et l'on prenait ensemble le petit déjeuner. Mais, ce jour-là, elle ne s'était pas montrée. Un peu inquiète, Félicité entra chez la jeune fille et, à travers l'ombre qui emplissait encore la chambre, elle l'aperçut, à moitié vêtue, assise, accablée et défaite, avec ses longs cheveux répandus, qui faisaient d'elle l'image du repentir d'une faute non commise encore.

— Eh bien, ma pauvre enfant, dit-elle, tu allais donc te conduire comme une folle !

— Ma tante, fit Louise, d'une voix brisée et qui s'entendait à peine, j'ai réfléchi toute la nuit : il vaut mieux que je m'en retourne là-bas, chez nous.

— Écoute, ma petite fille, je ne te ferai pas de reproches, mais je te demande de m'expliquer à quoi tu pensais en t'engageant si aveuglément dans une pareille aventure.

— Je pensais seulement, fit Louise, calmer un peu ce jeune homme, l'empêcher de se désespérer tout à fait. Il m'inspirait beaucoup d'inquiétude et d'intérêt. Alors, je suis allée à lui, étant sûre qu'il ne manquerait pas à ce qu'il devait.

— Mais enfin, reprit Félicité, avec quelque impatience, on ne se compromet pas à ce point uniquement par pitié. Je te supplie d'être franche : l'aimes-tu ?

Il y eut un long silence. Puis, comme dans un murmure, Louise dit :

— Je crois.., je crois que je l'aime.

Ce fut tout. Des pleurs noyèrent l'aveu de cet amour, pleurs d'aurore ingénus et frais comme la rosée, mais pleins déjà de l'amertume et du sel dont la vie est trempée.

Devant ce qui lui semblait désormais inévitable, Félicité, qui était sage, n'en demanda pas plus long. Elle engagea sa nièce à se reposer, prit un fiacre et se fit conduire au Crédit Lyonnais. Elle y trouva une personne qui s'occupait habituellement de ses affaires et de ses placements. Il lui fallait, avant une heure, des renseignements très sûrs et confidentiels sur la maison Epstein. Ils furent tels qu'à midi Fernand était avisé qu'il pourrait se présenter, le lendemain soir, avenue de Villiers.

Ce lendemain, qui était un jeudi, la journée fut très chaude; vers le soir, une buée, comme une haleine ardente, montait de la ville, et l'on voyait dans les avenues les petits fiacres s'en aller du trot menu de leurs bêtes fatiguées, au-devant d'une brise, d'une bouffée d'air.

Dès le matin, Félicité avait prévenu Louise de la visite qu'elle recevrait, et la jeune fille en éprouvait un trouble si grand que tout autre sentiment disparaissait maintenant dans une confusion sans bornes.

Quand Fernand arriva, on était tellement las et énervé que, pour fuir les sujets sérieux, on se hâta d'en choisir tout de suite de très insignifiants. On alla sur le balcon, et l'on parla du temps. On dit qu'à Paris on ne respirait plus, que les soirées n'apportaient pas

un souffle, et que les étoiles avaient l'air de petits brasiers qui renvoyaient de nouveaux feux. Fernand raconta que sa famille était installée sur les hauteurs de la Celle-Saint-Cloud, et que, du moins, la nuit, on y jouissait d'une fraîcheur délicieuse.

Et, comme Félicité était rentrée au salon pour préparer des boissons glacées :

— Si vous vouliez, dit-il à Louise, je vous emmènerais à la campagne, un de ces soirs. Dites que vous voulez bien.

Sa voix se faisait douce, insinuante, et, lui prenant la main, il semblait l'attirer à lui de toute la force de son désir.

Elle, comme vaincue, ne disait rien.

Puis, brusquement, il la quitta, et s'approchant de Félicité :

— Nous venons de faire un projet, mademoiselle Louise et moi, dit-il, du ton le plus naturel. Je viendrai la prendre après-demain, pour aller dîner à Versailles. Quelques heures passées là-bas sous les arbres lui feront grand bien.

Félicité tendit au baron un verre d'orangeade, et l'on se mit à boire par petites gorgées, sans plus rien se dire. Enfin, pour rompre le silence, Félicité parla de la campagne, du repos qu'on y goûtait. Il est vrai qu'elle-même n'en avait guère joui, consacrant presque toujours ses vacances à quelque voyage.

Lorsque Fernand se retira, il resta entendu que, le samedi, à cinq heures et demie, il viendrait chercher Louise.

Et ce fut entre eux trois un accord tacite pour ne pas effleurer, pour laisser sous ses voiles, si légers pourtant et si palpitants, la chose délicate qui les avait réunis ce soir-là.

VIII

Quand, le samedi, elles revinrent ensemble du magasin, Félicité dit à Louise :

— Le temps est superbe. Mets ta robe blanche et ton chapeau rose : on est très élégant au restaurant de l'Abreuvoir.

Ce qu'il entrait de symbolique dans cette parure, ce par quoi elle évoquait les victimes antiques, pâles théories de vierges vêtues de blanc, couronnées de roses, pour se rendre au sacrifice, certes Félicité ne s'en doutait guère. Elle voulait que sa nièce fût jolie, et que sa toilette toute fraîche servît encore à rehausser sa beauté.

Félicité avait beaucoup de sens et de clarté dans l'esprit, elle ne le chargeait pas de vains scrupules. Elle était d'une race pratique, peu nourrie d'idéal, et ne croyait pas mal faire en envoyant sa nièce à Versailles, avec un joli garçon, riche et follement épris. Elle pensait que c'était une façon de débuter dans la vie qui en valait bien une autre, et que peut-être Louise ne retirerait de cette aventure que des choses

excellentes. Enfant du peuple, vivant sur les confins du monde, dont, en femme avisée, elle savait tous les dessous, Félicité se disait que la régularité de la vie, si propice aux classes bourgeoises, est souvent bien lourde aux filles pauvres, et qu'en somme on fait comme on peut pour se tirer d'affaire.

Lorsque Fernand sonna à la porte, Louise était prête. Sa tante lui tendit son petit sac et lui caressa affectueusement la joue en disant :

— A demain...

Dans le coupé qui les conduisit à la gare, un peu de gêne fut entre eux, mais en wagon on se mit à causer du dîner qu'on allait faire, des plats que l'on préférait, puis on se raconta quelques histoires domestiques.

Là-bas en Gironde, disait Louise, dans la maisonnette, au bord de l'eau, tout était cuit à la graisse et à l'ail et le pays entier sentait l'ail; les baisers que les garçons donnaient aux filles en étaient tout embaumés.

La famille Epstein avait gardé le goût de la cuisine viennoise. On y servait la volaille à la compote, et les poissons accommodés aux raisins de Corinthe. Et l'on s'attendrissait devant des monceaux de pâtisserie.

Versailles. Ils se rendirent tout de suite au restaurant. Des salons clairs, d'une grande distinction, quelque chose de louis-quatorzien qui intimidait un peu; mais les maîtres d'hôtel souriants, leurs menus à la main, rassurèrent vite. On dîna gaiement, lentement, on but un peu de champagne. Après le dîner, Louise s'attarda dans le petit salon, à regarder des vues au

fond d'un stéréoscope. Il y en avait tant que cela n'en finissait pas. Fernand s'exaspérait, mais n'osait rien dire.

Les salons étaient maintenant presque vides, les garçons erraient, désœuvrés, maussades.

— Mignonne, je crois que l'on n'attend plus que notre départ pour éteindre : voulez-vous que nous montions ?

Louise se leva, automatique, et suivit.

Depuis quelque temps, il semblait que sa vie se déroulât sans que sa volonté y fût pour rien. Au haut de l'escalier, Fernand ouvrit une porte.

— Voici votre chambre, dit-il en se retirant.

Cretonne rose et bambou, la chambre était avenante et banale comme la dame caissière elle-même. Mais, par la fenêtre, on voyait monter les grands arbres, et sous la lune, dans son plein, luisaient les marbres augustes, contemporains de Louis XIV. Louise, ôtant son chapeau, se vit dans la glace, pâle et toute drôle. Elle s'assit sur un petit fauteuil au coin de la cheminée. Elle ne pensait plus à rien : la chose qu'elle prévoyait lui était apparue de tant de façons, si diverses, si variées, et même si extravagantes, qu'elle avait usé toute idée et ne sentait plus qu'un grand émoi, qui la tenait toute glacée, et faisait battre son cœur jusque dans sa gorge.

La lune jetait maintenant au travers de la chambre une grande flèche d'argent. Louise ferma les yeux, et la lueur blanche l'enveloppa, la vêtant de rayons comme une princesse de féerie. Alors peu à peu, doucement, sa

pensée s'éteignit, sa tête se renversa, elle s'en alla à l'oubli, au sommeil. Dans l'abandon d'elle-même, les bras entr'ouverts, elle était touchante comme une petite fille égarée au fond d'un bois.

Un coup léger, frappé à la porte, la fit tressaillir, se dresser. Elle ne répondit pas, la voix morte; elle ouvrit. Une chaude étreinte la saisit, l'enlaça, la fit glisser sur le bord du lit, tandis qu'une brûlure lui fermait les lèvres. Elle ne bougeait pas.

— Louise, ma petite Louise ! dit Fernand.

Puis, s'étant détaché d'elle, il la regarda.

— Vous êtes jolie, dit-il, ce que vous êtes jolie !

Et ces mots, qu'il répétait comme un refrain et comme une litanie, se perdaient en murmure, et devenaient le souffle d'une plume dont il l'aurait éventée.

Il ajouta :

— Et vous êtes sensationnelle... Avez-vous vu l'émoi que vous jetiez tout à l'heure dans le restaurant ? Tous, hommes et femmes, les yeux arrêtés sur vous, ils en oubliaient de manger. Jusqu'aux garçons qui restaient figés, leurs plats à la main. Vrai, c'était comique. Une autre fois je vous cacherai.

Ce projet n'était pas sincère : en réalité il avait joui comme un enfant d'un succès dont il prenait sa part.

Il se remit à lui caresser les cheveux et la nuque et, passant les doigts dans l'ouverture du corsage, il tâcha d'en défaire les agrafes. Mais il tremblait et ne pouvait pas. Alors il se leva, étendit les bras d'un

grand geste de désir, et, montrant le lit, dit d'une voix un peu rauque :

— Viens là.

Louise, derrière le rideau qui la cachait, laissa glisser un à un ses vêtements. Quand, à peine voilée par sa fine chemise, elle apparut, dans sa sveltesse de nymphe, éclatante et rose comme une fleur de pommier, il s'élança, l'emporta, et tous deux, sous les yeux de l'immuable nature, formèrent à nouveau ce groupe du ravisseur et de la jeune femme, sujet dont les sculpteurs du XVIIe siècle exécutèrent pour ces mêmes jardins de Versailles tant de variantes d'une si noble élégance, mais dont les longs âges d'inconscience perdus dans l'incommensurable passé avaient eu la vision première bien avant même que les cavernes prêtassent leur mystère, ou que les légendes antiques eussent divinisé la beauté farouche de ces accouplements.

Sous la vigueur de l'étreinte, Louise ne respirait plus, et, lorsque son genou frôla le drap, elle sentit qu'elle glissait dans l'abîme.

Et, sous la nuit complice et sournoise, le drame éternel, monotone et cruel s'accomplit.

Vers deux heures du matin, Fernand alluma une cigarette. Il prenait plaisir à mêler une habitude familière à une aventure aussi rare et délicieuse, et il lui semblait que les spirales de fumée, qui se déroulaient en légers rubans bleus, montaient dans l'intimité de la petite chambre comme des nuages d'encens, pour célébrer ses amours. Il en reçut une impression presque religieuse, dont il s'attendrit. Louise, à ses côtés, dormait

maintenant d'un sommeil paisible : il ne la troubla pas.

Et la nuit s'écoula...

Une fine lueur rose traîna sur la cime des arbres, puis le jour naquit et tous les buissons lancèrent à la fois leurs clameurs et leurs appels. Le jour entra, vif, impérieux, dissipant l'ombre d'un coup de son pied léger, jetant à travers les lames des persiennes de grandes raies de lumière qui se mirent à danser sur le parquet.

Louise se réveilla. Quelques secondes, elle fut dans l'oubli de tout. Puis, brusquement, impitoyablement, la mémoire lui revint. De tous les coins, comme un troupeau qui se presse à l'appel, ses souvenirs accoururent. Elle reconnut la chambre, le lit, et, de se voir seule, se sentit un peu soulagée.

Une grande tristesse morne pesa sur elle. Alors, c'était donc ainsi la fin de l'illusion ; toutes les visions dont elle s'enchantait, quand le soir la brise légère passait dans ses cheveux, glissait en frôlements d'ailes le long de sa chair, tout menait à cela inévitablement. Et tous les beaux romans qu'elle avait imaginés, pleins de cavaliers charmants, rêveurs mélancoliques, voilà comment et de quelle façon ils s'achevaient.

Pauvre Louise ! elle était moins meurtrie dans son corps douloureux que dans son âme effarée, par la révélation de ce mystère brutal et absurde qu'est l'amour.

Et toutes ces petites filles de là-bas qui l'avaient trompée, quand elle les voyait, le soir, s'é-

chapper en liesse, pour se hâter vers ces plaisirs, ces caresses! Qu'y découvraient-elles donc?... et comment se pouvaient-elles tant réjouir de cette chose?...

Louise referma les yeux, pour dormir, pour mourir. Mais la lumière continuait à danser dans la chambre et lutinait la jolie fille. D'impatience, elle se leva, se plongea le visage dans l'eau froide, puis laissa les goutelettes s'écouler le long de ses doigts et sur sa poitrine.

Cette fraîcheur lui fit du bien, lui rendit le sentiment de sa force, de sa jeunesse, de sa beauté, mit entre elle et le clair matin qui commençait une telle harmonie, si profonde et si aimable, qu'il lui sembla que le jour lui-même se penchait vers elle et la saluait. Et le goût de la vie lui revint.

Elle s'habilla, et quand, vêtue de blanc, elle s'aperçut dans le miroir, éclatante et suave, elle vit bien que rien n'était changé, qu'elle était toujours la petite Louise Kérouall, la plus jolie fille de la rue de la Paix. Un coup frappé à la porte, et Fernand entra :

— Comment, déjà prête !

Il paraissait un peu déçu. Puis, devant le fauteuil où elle était assise, il s'agenouilla, et, l'attirant, lui donna de petits baisers mêlés de mots tendres.

— Et toi, dit-il, m'aimes-tu un peu?

Louise sourit, ne répondit pas. Sa beauté lui donnait, comme aux déesses, le droit de garder le silence et de contenter tout de même ses adorateurs. Se laisser aimer était déjà une grâce suffisante.

On convint d'aller se promener On ne visiterait pas

le château, ce jour-là ; il faisait trop beau, et puis il ne fallait pas se fatiguer. On verrait les jardins, ensuite les grandes eaux, et l'on s'en irait aux Trianons dans l'après-midi.

Louise ne connaissait pas Versailles : tous les dimanches, avec Félicité, elle se rendait au Bois, et très souvent, aux courses. Longchamp et Auteuil étaient pour la grande ouvrière en chapeaux des terrains précieux d'observation et d'étude : elle y retrouvait les clientes, jugeait comment se comportaient au grand jour les créations de la maison, et surtout suivait, surveillait les maisons rivales.

Louise et Fernand montèrent l'allée des Marmousets, et atteignirent ces parterres à la française où les fleurs de la saison s'alignaient en cordons réguliers et éclatants. Puis, parvenus à la terrasse, ils virent le château se déployer dans la majesté charmante et harmonieuse de ses proportions parfaites. Il semblait tout clair et aérien sous la lumière limpide du ciel. Louise s'en émerveilla. Cette petite fille, qui si longtemps n'avait regardé que des peupliers et des saules se refléter dans la rivière, avait pris très vite la notion des choses d'art. Au magasin, on vivait parmi les vieilles gravures, on cherchait à reconstituer des modes anciennes, et les salons, du goût le plus sûr et le plus délicat, étaient décorés de frises et de panneaux d'après Delafosse et Salambier. A leurs pieds, maintenant, se succédaient, par étages, les massifs, les bassins de marbre et de bronze, luisant au soleil, et les ifs sombres rangés le long du peuple

blanc des statues. Tout apparut en une perspective surprenante, vrai décor de faste et de gloire fuyant jusqu'au déroulement du Tapis Vert, que bornait au fond le Grand Canal.

Ils descendirent, entrèrent dans les bosquets. Ils n'en savaient pas bien les noms, et les admiraient un peu confusément. Mais la beauté, la fraîcheur et la solitude de ces grandes futaies, à cette heure encore matinale, ravissaient les deux promeneurs.

Aux rencontres des routes, se découvrait quelque déesse de plomb, couronnée d'algues ou de fleurs, chef-d'œuvre des Keller, perdue dans les roseaux au milieu d'une vasque, ou quelque ingénieux château d'eau s'élevant parmi le feuillage. Tout à coup un temple ravissant, imprévu, se dressa devant eux. Il était de marbre rose et gris, circulaire et composé de fines colonnettes accouplées, que reliaient entre elles des arcades. Sous chaque arcade était posée une fontaine en forme de coupe; un groupe occupait le milieu. Louise et Fernand voulurent s'arrêter, s'assirent sur un banc de pierre. Un enchantement coulait en eux, les isolant, les enfermant dans cet endroit de rêve. La lumière jetait des taches d'or sur le sable; des oiseaux, au milieu du grand silence, sautillaient dans l'herbe. Fernand glissa son bras autour de Louise. Elle sourit, s'émerveillant de la douceur des choses. Une langueur, un calme délicieux venaient à Fernand lui-même, apaisant sa fièvre et cette inquiétude qui toujours l'emportait au delà du présent.

— Tu n'es pas fatiguée, ma chérie ? dit-il.

— Oh ! non, pas du tout. Au magasin il faut être sur ses jambes toute la journée, guetter les clientes à l'entrée, les escorter, leur essayer vingt chapeaux. Et puis, quand on croit en avoir fini, tout recommence à la porte, avec les recommandations, les hésitations. Laure disait l'autre jour : « Je parie qu'elles font moins de manières pour choisir leurs amants... »

Fernand offrit son bras et Louise s'y appuya légèrement. Ils rentrèrent pour déjeuner.

Vers deux heures, sous la poussée de la foule, ils s'en allèrent au bassin de Neptune : les grandes eaux éclataient.

Ce furent d'immenses jets, des gerbes irisées, qui s'entre-croisèrent, des panaches laissant retomber leur écume en longues chevelures blanches, puis s'éparpillant en poudre, en gouttes de cristal, le tout rythmé, mesuré, réglé comme par un professeur de danse.

Puis ce ne fut plus rien, et, de sa courte durée, ce spectacle prenait quelque chose de mesquin.

L'effort combiné de la ville de Versailles et de la Compagnie de l'Ouest n'en pouvait davantage, et sans doute fallait-il pour suffire à ces jeux magnifiques et fastueux l'oppression et la misère de tout un peuple.

La visite aux Trianons se fit un peu vite, à travers quelques bousculades. On parcourut rapidement et sans guère s'arrêter les appartements de la reine Marie-Antoinette. Dans la glace d'un petit salon, Louise s'aperçut tout à coup ; elle recula comme devant une vision : sur

le miroir éteint, encadré de fleurs de bronze délicatement ciselées, elle apparaissait ainsi qu'une figure du temps passé, irréelle, lointaine, surnaturelle.

Ensuite ils se promenèrent sous les grands ombrages, s'émurent à propos devant ces décors d'opéra-comique : la maison de la reine, la laiterie, le corps de garde et la tour de Marlborough, vieux jouets que la suite a rendus tragiques.

Le soir, ils décidèrent d'aller dîner à Saint-Cloud, au restaurant de la Porte Verte. Tout en terrasse avec ses petites tables alignées, éclairées de grosses lanternes de couleur, il ressemblait à quelque enluminure japonaise. Louise s'amusa du bruit, de l'impatience de tous ces dîneurs mal servis et se dépensant en vaines paroles et en colères impuissantes.

Ils rentrèrent : la nuit s'était parée de ses voiles les plus rares, avait mis toutes ses pierreries, tous ses diamants. toutes ses escarboucles ; à leur côté, la Seine traînait sur ses flots le filet d'argent de quelque pêche enchantée.

Ils allaient bientôt se quitter. Fernand serrait Louise contre lui, disant :

— Ma chérie, je voudrais un mot que je pourrais emporter comme un souvenir de toi et qui me rassure. Tu es trop belle : j'ai peur.

— Vous avez été très bon pour moi, répondit Louise, et vous pouvez avoir confiance, je vous le promets.

Ils arrivaient. Devant la porte, une dernière fois, lèvres contre lèvres, il la tint dans ses bras. Puis il dit :

— Je ne te verrai pas demain : c'est jour de liquidation. Mais après-demain je viendrai et nous causerons.

Félicité ouvrit la porte elle-même. Elles s'embrassèrent.

— Comment vas-tu, petite ?

Mais tout de suite elle comprit qu'elle ne saurait rien : Louise avait son front obstiné de Bretonne, et la tête baissée, elle dit :

— Je suis heureuse d'avoir vu Versailles; comme c'est beau !

IX

Fernand Epstein occupait, rue d'Anjou, un entresol qu'il avait meublé avec plus de soin et de recherche qu'il n'en prêtait d'ordinaire aux détails matériels. Cet homme d'affaires était un grand idéaliste. Plus que les poètes, il vivait dans le rêve et la fièvre : car, tandis que ceux-là donnent à leurs songes une forme et une substance, lui, au contraire, peuplait la réalité de ses visions.

Un célèbre artiste anglais, fabricant de papiers peints, connu aussi pour ses beaux vers et ses opinions socialistes, avait garni et décoré l'appartement du baron.

Dans ce temps-là, le style anglais, dénommé depuis « Art Nouveau », ne se trouvait pas encore à bon compte dans toutes les boutiques. Singulier et rare, il alliait à la perfection du travail des bois, la fantaisie chimérique des étoffes, d'un goût si vieux qu'il paraissait venir du fond des légendes et des contes de fées. Et les grandes fleurs mystérieuses mettaient quelques frissons parmi ces meubles d'une élégance un peu sèche, d'un fini et d'une commodité qui se prêtaient à toutes les exigences de la vie moderne. Souvent, aux heures de lassitude, Fernand se plaisait à suivre le long des murs les branches qui montaient, autour de lui, en haies enchantées.

Dans le cabinet de toilette, le tapissier avait hasardé un peu d'Orient. Des rideaux de soie rose flottaient devant de fins moucharabys et des cuivres gravés garnissaient la toilette, sous forme de vasques, de cuvettes et d'amphores.

Ce fut très peu de jours après le voyage à Versailles que Louise vint pour la première fois au logis de Fernand Epstein.

Dans la salle à manger, où il la reçut d'abord, des fleurs en gerbes emplissaient des vases de faïence, fusées d'iris et de glaïeuls s'élançant parmi les roseaux et les feuillages.

Des velours sombres drapaient les fenêtres et les portes, et sur la table s'étalait un grand massif de roses. Il y en avait de pâles et d'ardentes, de vives et de mourantes, de diaphanes, de sombres, de presque tragiques, France, Niel, Gloire de Dijon, Malmaison, et

les dernières venues, les Caroline Tousté, les Capitaine Christie, presque toutes étaient là.

— Le jour où tu m'es apparue, ma chérie, dit Fernand, tu portais des roses à ton corsage : c'est pourquoi j'en ai mis pour t'accueillir, je les ai toutes invitées.

Des fruits, des pâtisseries, quelques vins doux étaient cachés parmi les fleurs. On goûta.

Maintenant Louise n'avait plus son angoisse du premier jour : elle savait. Même elle éprouvait quelque douceur à se voir tant aimée. Mais elle sentait bien qu'une chose lui restait déconcertante, et elle en demeurait troublée.

Dans la chambre à coucher où des rideaux aux légères arabesques d'or tamisaient la lumière, devant le lit béant sous l'amas des coussins de dentelle et de soie, il lui semblait qu'elle allait prendre part à quelque rite étrange dont le sens lui échappait encore.

Au moment où elle posait la tête sur l'oreiller, Fernand lui attacha au cou un joli rang de perles.

— Ce n'est rien encore, fit-il, mais un jour je veux que tu aies les plus beaux, les plus rares bijoux.

— Mon ami, reprit Louise, ne dites pas de folies, je suis une pauvre petite fille, que vous avez déjà bien trop comblée.

— Ma bien-aimée, tu m'as apporté une telle joie que je voudrais mettre à tes pieds tous les trésors du monde. Comme une fée, tu es entrée dans ma vie, et les ombres ont fui devant toi. Car je crois aux fées-moi. Quand j'étais enfant, ma mère me racontait beau,

coup de légendes, des *Mærchen*, comme disent les Allemands, et j'y voyais passer des fées, de belles dames en robes d'or, avec de longs cheveux d'or répandus sur leurs épaules. Quand je t'ai vue, je t'ai reconnue, mais aucune n'était aussi belle que toi.

Il la prit dans ses bras, et ils s'aimèrent sous l'ombre dorée, parmi l'odeur des roses...

Et ce fut une suite de jours d'amour, dans le silence de la ville désertée, au milieu des roses exhalant leurs parfums comme des cassolettes.

En cette glorieuse saison d'été, dite morte-saison dans les maisons de modes et les ateliers de couture, Louise quittait le magasin plus tôt et venait rue d'Anjou. Puis Fernand la reconduisait chez elle, discrètement et sans se montrer.

Cependant M. Toussard avait prolongé son absence. A Lyon, il s'était attardé à relever au Musée des tissus ces beaux motifs Louis XV où les fleurs sont traitées avec un réalisme et un souci de la nature, que les Orientaux seuls avaient atteint jusque-là. Puis il était allé voir à Turin, à Milan, à Gênes, des correspondants et des clients, et dans cette dernière ville il s'était arrêté à copier sur les portraits de Van Dyck les motifs des velours et des brocarts dont s'habillaient les dames de ce temps-là. Mais maintenant il allait rentrer. Félicité, toujours prudente, s'inquiétait de la façon dont elle lui ferait connaître l'aventure de Louise, car elle avait évité de lui en parler dans ses lettres. Quoiqu'il vécût avec elle-même dans des liens qui, pour des raisons tout à son honneur à elle, restaient jusqu'ici irrégu-

liers, quoiqu'il fût d'esprit frondeur et d'âme libre, Toussard gardait beaucoup des préjugés de la petite bourgeoisie dont il était issu. Félicité voyait à l'avance le soubresaut dont il accueillerait les aveux qu'elle croyait devoir lui faire.

Elle alla donc l'attendre à la gare de Lyon, afin d'avoir le temps de lui parler. Toussard s'était pris pour Louise d'une amitié véritable, et bien qu'il n'eût guère formé à son sujet de projets d'avenir précis, cependant en pensée il ne la mêlait jamais qu'à des visions de bonheur paisible et honnête. Aussi lorsque, les premières paroles de bienvenue échangées, et tous deux installés dans la voiture qui les emportait, Félicité lui dit avec mille précautions ce qu'il en était, il frappa du pied une avec telle violence que le cocher se retourna.

— J'aurais dû m'en douter! s'écria Toussard furieux; voilà comment se conduisent les femmes livrées à elles-mêmes!... D'ailleurs, jamais vous ne me ferez croire que vous ne pouviez rien empêcher. Quand cette petite est arrivée de chez elle, il n'y a pas dix mois, à peine osait-elle parler ou lever les yeux, et maintenant on m'annonce que mademoiselle s'est mise avec un financier et que c'est la chose la plus simple et la plus naturelle du monde... Et d'abord, qu'est-ce que ce monsieur ? Vous en êtes-vous informée, seulement ?

Félicité jugea sage de ne pas interrompre Toussard et de laisser sa colère s'user contre l'irréparable. Enfin, le voyant un peu calmé, elle reprit :

— Il est vrai que Louise est douce et craintive,

mais elle est insaisissable, tenace et secrète, et j'ai senti, à n'en pouvoir douter, qu'elle m'échappait entièrement. J'avais, il est vrai, la ressource de la renvoyer à ses parents, mais c'était la livrer à d'autres, à de pires aventures. Alors, mon ami, accablez-moi, si vous voulez, j'ai fait la part du feu. Elle est grande, je vous l'accorde, mais du moins Louise est heureuse, elle est adorée par un homme intelligent et de cœur, et son sort est assuré. Cela vous indigne, mais enfin que rêviez-vous pour elle?

— D'abord, reprit Toussard, elle pouvait se tenir tranquille : elle n'a pas vingt ans. Eh! bon Dieu, mes deux nièces, qui sont plus âgées qu'elle, vivent parfaitement contentes auprès de leur mère. Elles se marieront, un jour ou l'autre; en attendant, elles font de la broderie et peignent des abat-jour.

— Tout cela est fort bien, mon cher ami, dit Félicité. Mais ma pauvre Louise, où vouliez-vous qu'elle trouve à se marier convenablement? Ses parents sont des ouvriers, ses sœurs seront sans doute des paysannes; elle n'avait pas un sou. Sa beauté, qui a séduit un homme riche, est plutôt pour épouvanter des gens modestes: dans son village, aucun garçon ne l'abordait. Elle est intelligente, mais elle n'a ni l'activité ni le courage qui m'ont permis de lutter dans la vie; jamais elle n'aurait su, dans un humble ménage, au milieu des misères quotidiennes, se tirer d'affaire joyeusement, comme le font tant de petites filles du peuple. Cette Louise, voyez-vous, mon ami, est un objet rare et d'exception : on ne peut la juger d'après les règles

communes. C'est une rêveuse et une charmeuse et, quoi qu'on en ait, sa grâce et sa gentillesse sont irrésistibles.

Félicité vit bien que Toussard se laissait toucher par ce portrait, d'ailleurs fidèle, de la jeune fille, mais son retour était tout à fait gâté et il ne cachait pas la tristesse qu'il en éprouvait. En montant l'escalier, il dit :

— Je vous attends à dîner tout à l'heure, mais venez seule : j'aime mieux ne pas la voir en ce moment.

Louise s'affligea beaucoup quand elle sut la colère de son bon ami Toussard, et elle ne songea plus qu'à tâcher de se faire pardonner. Affectueuse et reconnaissante, elle goûtait même sa franchise un peu rude qui parfois piquait comme un air salin. Elle le trouvait pittoresque, imprévu, amusant à l'égal de ces vieilles rues et de ces boutiques où il l'emmenait parfois, où ne régnait pas la correction froide des beaux quartiers et où l'on découvrait des choses inattendues et que personne n'avait su voir. Et puis, ayant l'instinct de son charme et de sa puissance, elle devait forcément être tentée de s'en servir, et ne pouvait se résigner à déplaire. En la comparant à ses deux nièces, il méconnaissait qu'autour d'une fille comme Louise flottaient mille tentations qui n'assaillaient pas les demoiselles Toussard.

Ce fut le lendemain matin qu'elle sonna d'un petit coup timide chez M. Toussard. Elle avait très peur et il lui semblait que c'était le battement de son propre cœur qui retentissait dans l'appel du timbre. Même elle

n'avait rien dit à Félicité pour ne pas user à l'avance son courage.

Le domestique la laissa entrer sans l'annoncer, de sorte qu'elle frappa — combien craintivement encore ! — à la porte du cabinet :

— Entrez ! fit Toussard, sans méfiance.

Quand il vit Louise, il eut le sentiment qu'elle était devenue tout à coup très lointaine, et comme étrangère, et il ne lui parla pas. Puis, l'ayant considérée quelques instants, il dit :

— Je vous regarde, et je cherche à raccorder ce que je pensais de vous, et ce que j'en sais maintenant.

Devant cet accueil glacial, Louise perdit toute contenance et se mit à sangloter dans son petit mouchoir. Des frissons secouaient sa nuque et soulevaient son joli buste sous son clair corsage d'été.

Alors Toussard ajouta :

— Pourquoi vous désolez-vous ? Vous avez fait ce qui vous convenait et je ne pense pas que mon blâme puisse vous importer beaucoup.

A ces mots, Louise découvrit son visage tout inondé de larmes et s'écria :

— Ah ! monsieur Toussard, que vous êtes injuste et cruel pour moi ! Je ne me consolerai jamais si vous ne me pardonnez pas.

— Mais, petite malheureuse, reprit Toussard d'une voix plus douce, si je vous en veux, c'est que, vous ayant porté beaucoup d'intérêt, je m'afflige de la conduite que vous avez tenue, et que j'étais si loin d'attendre de vous. Quand je suis parti, il y a six

semaines, il n'était pas question de ce jeune homme. Qu'a-t-il donc fait pour vous séduire si vite et si complètement ?

Louise avait repris un peu d'assurauce.

— Je vais vous le dire franchement, monsieur Toussard. J'ai vu qu'il tenait tant à moi qu'il ferait quelque folie si je le repoussais. Alors...

— Ah ! petite bête, petite bête ! on vous a chanté cet air-là ? Mais, ma pauvre enfant, cette rengaine est aussi vieille que le monde : les perroquets du Paradis Terrestre devaient la débiter déjà aux perruches leurs compagnes... Et, depuis qu'il a réussi, il ne déchante pas, le beau monsieur ?

— Non, monsieur Toussard, il est toujours le même

— Tant mieux ! fit ironiquement Toussard ; mais arrangez-vous pour que je ne le voie pas, pour que je ne le voie jamais.

Le lendemain, Toussard disait à Félicité :

— Vous savez, j'ai causé avec Louise, je l'ai trouvée très calme, au fond. A vous entendre, ma bonne amie, elle était éperdue, affolée comme une héroïne de roman, et même de roman-feuilleton. Cette petite a pu être flattée, attendrie même ; mais, s'il croit avoir inspiré une grande passion, il se trompe, le financier.

Au magasin, c'était à présent le repos complet ; les clientes parties pour la mer ou la Suisse, quelques étrangères de passage venaient seules troubler la somnolence où ces demoiselles restaient plongées, dans le demi-jour des stores baissés, sous les chemisettes légères et qui semblaient fastidieuses encore par ces

journées accablantes. D'ailleurs elles étaient maintenant clairsemées, prenant leurs vacances à tour de rôle. Éliane était à Barbizon avec Poncelet, et lui posait des bûcheronnes et des bouquetières. Elle invitait avec beaucoup d'insistance son amie à venir la voir, mais cela n'avait pu s'arranger encore.

Louise devait avoir son congé au mois d'août. Depuis longtemps il était convenu qu'elle consacrerait ce temps à sa famille. Or, à ce sujet, Félicité lui donna une très bonne idée.

— A Port-Saint-Pierre, lui dit-elle, tu te trouveras dépaysée et malheureuse, et la curiosité des voisins te paraîtra insupportable. Nous allons réunir quelques sous, et on louera une gentille maisonnette à Arcachon. Tu t'y installeras avec tous les Kérouall. Tes petites sœurs en auront une joie folle, et ton père sera si près de la mer qu'il pourra presque l'entendre gronder.

Un vieil ami de la famille, qui habitait Bordeaux, fut chargé de cette affaire.

Cependant la pensée de ne plus voir Louise désolait Fernand. Quoiqu'il l'aimât avec la fougue et l'ardeur qu'il mettait aux choses qui le touchaient, il disait au contraire qu'elle lui donnait une paix, une sérénité délicieuses.

Deux fois oriental de race, par son père et par sa mère, il adorait l'éclat, et cette fille d'une beauté si rare était pour lui un sujet d'orgueil et de joie profonde. Il aurait voulu la parer ainsi qu'une idole, et, comme il avait le goût des pierreries, il lui donnait des bagues si riches qu'elle n'osait les porter.

Elle restait simple malgré tout. Elle n'avait rien changé à ses allures, ni à ses toilettes de petite demoiselle de modes, évitant tout ce qui était voyant et frappait les regards, qu'elle n'attirait déjà que trop. Ses succès continuaient. Les élèves de rhétorique du lycée Condorcet, qui la rencontraient presque chaque matin au croisement de la rue du Havre et du boulevard Haussmann, lui envoyèrent un magnifique bouquet, qu'on reçut par tolérance et qui portait cette inscription :

« A mademoiselle Louise, la gloire de la rue de la Paix, ces fleurs de Rhétorique (division C). »

Toutefois l'étrange correspondance dont elle avait été accablée s'était singulièrement ralentie, donnant à penser que le monde interlope de la galanterie possédait une police très sûrement renseignée.

Louise partit à la fin de juillet, en même temps que Félicité et Toussard, qui s'en allaient en Belgique et en Hollande. Elle se sépara très affectueusement de sa tante, cordialement de Toussard, qui avait fini par ne plus croire à une chose dont on ne lui avait jamais reparlé.

Et, en disant adieu à Fernand, sur le quai de la gare, elle lui promit de lui écrire tous les jours.

X

En roulant parmi les villes et les villages et la verdure, sous la poussière amassée durant une longue sécheresse, Louise pensait à cette autre Louise qui faisait le voyage inverse dix mois auparavant et qui n'était plus, et qui ne serait plus jamais. Elle songeait aux dernières semaines, à ces journées brûlantes où, dans l'odeur des roses, elle avait été si ardemment aimée : il lui semblait qu'une buée de tristesse montait de ces souvenirs et les voilait. Pourquoi? Elle n'en savait rien, elle était bien incapable même d'en chercher les raisons. Les âmes, comme des harpes, frémissent sous le vent qui passe. Et, sans doute, en elle, les cordes de la joie n'avaient pas été touchées.

Sur le quai de la gare, à Bordeaux, toute sa famille attendait. Louise sauta du wagon, et ce furent d'abord des étreintes et des cris, où l'on ne se voyait ni ne s'entendait plus. Enfin on se calma, et la petite Parisienne, regardant les siens, s'aperçut qu'elle les avait un peu oubliés. Ils lui parurent lointains et falots.

On reprit le train pour Arcachon ; on était très heureux, malgré quelque contrainte. Du nouveau, de l'inconnu était entre eux, dont ces gens simples sentaient le malaise. Cependant Louise se montra très gentille, fit de son mieux.

Les petites Kérouall avaient grandi; la dernière, Marie, ressemblait à sa sœur aînée, la seconde serait tout le portrait de sa mère, une brune piquante, à la façon de Bordeaux.

Le chalet plut beaucoup. On s'y installa avec zèle et ardeur sous le jour déclinant, et Jean Kérouall s'en fut, jusqu'à la nuit tombée, regarder cette baie où venaient mourir les grandes palpitations de l'Océan.

Louise vécut des jours paisibles dans la chaleur d'août, le long de ce bassin qui renvoyait les rayons ainsi qu'un miroir. Vers le soir, elle s'en allait sous les pins, qui gardaient un peu de fraîcheur, et elle rêvait aux lendemains obscurs, où l'emportait sa destinée.

Fernand écrivait presque chaque jour. Ses lettres marquaient beaucoup de tendresse, de l'inquiétude et l'impatient désir de la revoir. Lui aussi avait pris quelques jours de vacances, était allé en Suisse, dans une station à la mode. Mais, tout près des neiges, à une altitude où nos arbres et nos plantes ne sauraient plus vivre, s'épanouissaient encore les élégances, les exigences de la vie mondaine. Quoiqu'il s'en plaignît, Fernand tout de même subissait le joug dont il prétendait souffrir. Il questionnait Louise sur sa vie, s'informait si là-bas elle n'avait pas trouvé de nouveaux adorateurs. Enfin sa dernière lettre finissait sur ces mots :

Dix jours encore, ma bien-aimée à traîner ma peine et mon ennui, et puis ce sera le bonheur infini. Je ferme les yeux pour te mieux voir. Je t'aime éperdument.

Les craintes de Fernand n'étaient pas tout à fait vaines, car, même sur cette plage familiale, et malgré la discrétion de ses allures, Louise ne restait pas inaperçue. Un beau brun d'une Espagne indéterminée, mâtinée d'Amérique, logé au Grand-Hôtel, roulait sous un *sombrero* des regards terribles.

Un soir, il lui fit donner une sérénade à la mode de son pays, par des tziganes qui étaient peut-être de Montmartre. Le commerce de vin de Bordeaux témoigna, lui aussi, son admiration. Deux courtiers et le fils d'un grand négociant rôdaient fréquemment autour du chalet des Kérouall.

Enfin les derniers jours de vacances s'égrenèrent, ainsi qu'il arrive toujours, bien plus vite que les premiers. Louise partit.

A Paris, Fernand devait l'attendre à la gare. Il le lui avait demandé si instamment qu'elle avait trompé Félicité sur l'heure de son retour et l'avait ensuite déroutée par une dépêche pour qu'elle ne vînt pas à sa rencontre.

Fernand fut d'une telle joie en revoyant Louise qu'il semblait qu'il ne l'eût conquise que ce matin-là.

Il l'emporta comme une proie vers sa voiture, puis, après l'avoir longtemps serrée entre ses bras, il dit en la regardant :

— Et tu es vraiment une fée... ma fée... Depuis que tu es à moi, il semble que la chance et le succès soient entrés dans ma vie. Tout me réussit au delà de mon espoir. Aussi je te ferai heureuse et riche à l'égal d'une princesse.

Louise ne prêtait qu'une attention distraite à ces propos qui lui paraissaient vains et chimériques. Elle souriait doucement, elle souriait aussi à Paris, la ville accueillante et charmante où les femmes sont reines. Elle revit les quais, d'une grâce si noble, et, près du pont Royal, elle se pencha pour regarder au fond Notre-Dame et la Sainte-Chapelle.

L'appartement de la rue d'Anjou était fleuri de roses auxquelles se mêlaient les premiers chrysanthèmes. Louise et Fernand déjeunèrent de café au lait, à la mode viennoise.

Dans la chambre à coucher, il voulut, parmi ses cheveux, poser des fleurs en diamants, et, comme elle se défendait, il dit :

— Ma bien-aimée c'est en signe d'adoration. Chez nous, en Autriche, on est mystique et religieux : nos Vierges ont des bijoux aussi beaux que ceux de nos impératrices.

Louise lui trouvait de l'enfantillage et un peu de folie, mais elle fut tout de même touchée et se donna plus tendrement qu'elle ne l'avait fait encore.

Dans l'après-midi, en la reconduisant chez elle, il dit :

— Cela ne pourra pas toujours durer, ton petit emploi de la rue de la Paix. Du reste, nous causerons de bien des choses, la prochaine fois : aujourd'hui nous n'avions pas le temps.

Louise parut avenue de Villiers à l'heure vraisemblable du train de Bordeaux. A cause de Toussard, qui se trouvait là, Félicité ne dit rien, mais la jeune fille sentit bien qu'elle n'était pas dupe de cette arrivée si confusé-

ment annoncée. On parla des Kérouall, du séjour d'Arcachon, de madame Block et de ces demoiselles.

— A propos, dit Félicité, tu sais qu'Éliane se marie avec monsieur Poncelet. Sans doute, elle a dû te l'écrire.

Louise n'avait pas reçu de lettre.

Toussard fut charmant. Peut-être avait-il chassé de sa pensée ce qui lui avait tant déplu, ou, s'il y songeait encore, supposait-il que le financier avait dû être liquidé en fin de saison.

Le lendemain, au matin, Louise se rendit à la rue de la Paix, où elle fut accueillie avec égards et amitié. Quoiqu'elle eût toujours gardé beaucoup de discrétion, on en savait assez pour que l'importance de sa conquête l'entourât de quelque prestige : la richesse, à l'égal de la sainteté, met un nimbe autour des personnes.

Comme elle félicitait Éliane de son prochain mariage, celle-ci marqua son désir de lui raconter comment les choses s'étaient passées et l'on se donna rendez-vous au thé du boulevard Haussmann, où elles seraient tranquilles pour causer.

A midi, toutes deux se retrouvèrent dans l'élégante boutique, devant une petite table laquée de vert. On leur servit du thé et des œufs. Éliane, très émue, commença son récit :

— Vous savez que j'étais à Barbizon avec Poncelet. Je ne l'avais jamais vu plus gentil, plus aux petits soins pour moi. Il travaillait beaucoup. Je lui posais toutes les figures, et, en variant la couleur des cheveux et des yeux, je vous demande s'il était possible de s'en aper-

cevoir. Cependant, une fois il me dit que je n'avais pas assez de carrure pour la bûcheronne qui devait porter des fagots sur le dos, mais je déclarai formellement que je ne voulais pas de modèles chez nous.

» Un jour, je fus appelée à Paris auprès de ma pauvre grand'mère qui tout à coup se sentit au plus mal. Quand j'arrivai, elle était morte, et, pour ne pas me rencontrer avec le reste de la famille, je repartis tout de suite. Ma bonne amie, quand je rentrai à Barbizon (ici Éliane s'arrêta quelques secondes et reprit comme en trémolo), quand je rentrai, je trouvai chez nous cette grande fille, le modèle de monsieur Juillard, une effrontée, une coquine. Ce qu'elle posait, vous le devinez sans peine. Je voulus m'en aller immédiatement, mais Poncelet me retint, se jeta à mes pieds, jurant qu'il n'aimait que moi, et que pour le prouver il me suppliait de l'épouser : — Comme cela, ajouta-t-il, tu seras tranquille.

» Alors, continua Éliane très gravement, nous nous marions. C'est en effet une grande sécurité pour moi, car vous pensez bien que, quand il sera mon mari, il y regardera à deux fois avant de me tromper.

Louise écoutait, ne disant rien, ne trouvant rien à dire, s'émerveillant seulement du prodigieux don d'illusion de son amie. Celle-ci poursuivait :

— Mes parents ont été très bien : nous sommes réconciliés et ils me donnent une petite dot... Nous ne nous marierons qu'en décembre, à cause du deuil, et, naturellement, je compte sur vous pour être ma demoiselle d'honneur.

Éliane se tut, et durant un instant on n'entendit plus que le cliquetis des petites cuillers heurtant les porcelaines et le bruit, monotone comme une roue de moulin, des conversations d'Anglaises de passage, revenant d'un *trip* sur le continent.

Enfin Louise trouva le courage de dire à Éliane qu'elle souhaitait de tout son cœur la voir heureuse. Mais elle sentait toute la vanité de ce souhait et tout le comique désolant de ce mariage que l'ironie du sort faisait naître d'une trahison. Les deux amies sortirent un peu tristes de la maison de thé, l'abri momentané où, parmi les légères vapeurs bleues, était apparue si incertaine, si fragile, la destinée d'Éliane.

La seconde fois que Louise se rendit chez Fernand, il la reçut dans le salon où, sur une tenture de velours vert, se détachaient, pâles et charmantes et naïvement fantastiques, des aquarelles de Walter Crane.

— Je veux te parler ici, ma chérie, dit-il, parce qu'après on oublie tout ce qu'on avait à se dire.

Il lui expliqua qu'il désirait beaucoup lui voir quitter son magasin, où elle se fatiguait bien inutilement. Ensuite, tout en gardant avec elle les plus affectueux rapports, pourquoi continuer d'habiter chez sa tante, dans une petite chambre bonne pour une fillette ?

— Je te voudrais, fit-il, un logis plus digne de toi, et tu aurais naturellement un état de maison, avec tout ce qu'il faut à la plus jolie femme de Paris pour se mouvoir à l'aise.

Il venait d'acheter un hôtel sur le parc Monceau,

mais qui servirait surtout pour la réception, et, tendrement il ajouta :

— Je viendrai chez toi toutes les fois que tu voudras bien de moi.

Louise avait laissé parler Fernand, mais sa décision était bien arrêtée, et même la chose avait déjà été élucidée entre elle et Félicité.

— Mon ami, dit-elle, je vous remercie, mais comme toujours vous formez à mon sujet des projets beaucoup trop magnifiques. Laissez-moi donc rester la petite modiste que vous avez remarquée et aimée. La vie que vous m'offrez changerait tout, ferait de moi une demi-mondaine, une « fille », comme disent ces demoiselles, quand madame Arlette de Saint-Omer ou quelque autre de ce genre a voulu prendre des airs de princesse avec nous... Et puis voyez-vous, Fernand, je n'ai rien de ce qu'il faut pour être une femme à la mode, et vous faire honneur. Je suis timide et gauche, et, si je devais apparaître dans une avant-scène avec l'aisance et l'insolence que je leur vois, j'aurais envie de pleurer, de m'aller cacher... Prenez-moi pour ce que je suis, pour une petite villageoise qui a eu la chance de vous plaire, mais qu'il ne convient pas de tirer de son obscurité. D'ailleurs, ne raillez plus mon installation : elle va être fort belle. On nous cède deux pièces de l'appartement voisin du nôtre, et mademoiselle Kérouall aura son enfilade et son salon de réception.

Louise, qui avait débité gentiment son petit discours, l'acheva sur un ton pompeux, dans l'espoir de faire sourire Fernand. Mais Fernand n'était pas content et

ne sourit pas. Il voulait Louise à lui, toute à lui et toujours à portée de son désir, et il la voulait encore parce qu'elle était sa gloire et sa vanité, et que, possédant des chevaux magnifiques, un hôtel entre cour et jardin noblement encadré de hautes frondaisons, et qu'un habile décorateur s'occupait à orner somptueusement, il souhaitait, en quelque soir de première, en quelque clair après-midi de courses, et dans l'éclat d'un luxe digne de sa beauté, la montrer, elle aussi, au tout-Paris émerveillé.

Louise vit bien qu'il était mécontent et déçu. En vain se fit-elle caressante et douce, et même flatteuse : il resta morne et mélancolique. Il s'irritait qu'elle se refusât à être l'ornement suprême et délicieux de son opulence, la nymphe charmante dominant de sa grâce les vasques dorées et les fontaines par lesquelles s'écoulait l'abondance de sa fortune.

Ils se quittèrent pour quelques jours : Fernand allait chasser. Il aimait les plaisirs fastueux, et la chasse à courre, avec ses livrées, ses équipages, ses meutes, tout son train coûteux, lui semblait un divertissement seigneurial. Depuis longtemps aussi il rêvait d'une écurie de courses : il avait le goût des chevaux dans le sang, et puis ce jeu du turf n'était-il pas le plus distingué des jeux de hasard ?

Ce rêve, il allait sans doute le réaliser bientôt. Ses affaires prospéraient merveilleusement. Chaque jour, en gravissant l'escalier de ce temple corinthien d'où tant de cris, de vœux, de colères montent vers le toit vitré au-dessus duquel luit un ciel changeant,

il avait maintenant le pied ferme et l'âme allègre. Dans cet air surchauffé, dans ces frémissements et cette houle, parmi le bourdonnement de ces chiffres jetés, relevés, renvoyés comme par des centaines de raquettes, chiffres s'enflant, grandissant, allant aux nues, ou vacillant, faiblissant, tombant à terre comme des loques, il devenait le grand joueur impassible et sûr.

Le reflet du succès était sur son front, courbant devant lui les autres fronts moins heureux, moins triomphants. Et cette petite fille qui lui résistait l'emplissait de courroux.

Quand ils se revirent, il lui demanda avec quelque amertume si du moins elle lui permettrait de la conduire au théâtre. Il fut convenu qu'il l'emmènerait le lendemain à une première « très parisienne », — ce qui signifiait que les places étaient fortement majorées dans les agences : — il loua une baignoire, et Louise s'y rendit avec Félicité.

Elle était habillée simplement d'un corsage blanc orné de quelques roses que lui avait envoyées Fernand.

Après beaucoup d'hésitation, elle avait risqué son collier de perles.

Et le baron Epstein eut sa joie. Dès le premier entr'acte, toutes les lorgnettes de l'orchestre se braquèrent sur cette inconnue dont la beauté étonna. Mais un sentiment inattendu se mêla à la joie de Fernand : à voir son amie approuvée, cotée comme une valeur nouvellement émise et qui fait prime sur le marché, il sentit une sourde colère, songea un instant à l'emmener.

Et quand il sortit avec elle, les propos qu'il entendit, tout en attisant sa vanité, lui semblèrent insolents et brutaux à l'égal de ces coups de vent qui en passant soulèvent les vêtements des femmes.

Quelques jours après, comme il déjeunait au restaurant, le vicomte de la Parquière lui dit :

— Quelle merveille que cette jeune femme avec laquelle je vous ai vu dernièrement au théâtre! D'ailleurs, je l'avais remarquée déjà, et même, un soir, je l'ai suivie depuis la rue de la Paix, mais à l'entrée du passage Choiseul un monsieur l'attendait : alors, vous comprenez, je n'ai pas insisté.

Fernand sentit au cœur le froid d'un coup de stylet.

Elle, Louise, le tromper! C'était impossible. Pourtant, si cela était?... Il sortit du restaurant comme un fou, oubliant, négligeant l'heure de la Bourse, ses affaires, tout au monde, et lui envoya un mot au magasin, la priant de le rejoindre aussitôt.

Elle arriva pâle, inquiète; mais, dès qu'il l'aperçut, il fut sûr, d'une certitude entière, qu'elle était irréprochable. Il n'osa même exprimer son soupçon sous ce regard limpide et droit et bleu comme ces grottes d'azur où l'on voit jusqu'au fond frissonner l'eau argentée et claire.

— Ma chérie, fit-il, pardonne-moi, j'ai craint de n'être pas libre ce soir et je t'ai prié de venir un instant.

Il la prit dans ses bras et une douceur si grande lui entra au cœur qu'il en aurait volontiers pleuré.

— A l'instant, dit-il, on t'a vantée à moi. C'est

quelqu'un qui t'a remarquée au théâtre, mais qui déjà t'avait admirée, un soir que tu entrais au passage Choiseul.

— Ah ! oui, fit Louise, j'avais rendez-vous avec monsieur Toussard : il voulait me montrer des gouaches de Huet qu'il a d'ailleurs achetées.

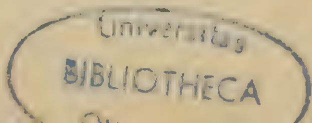
XI

Cependant l'hiver était revenu, de son pas dur et sec, et, sur les boulevards, les arbres montraient sous l'âpre vent la tristesse de leurs branches nues, haut dressées comme des bras éplorés. La terre aussi ne portait plus que des fleurs de givre, de fines argentures que la bise avait ciselées toute la nuit. Au soir, dans la rue pâle, les becs de gaz paraissaient de grands cierges hâtivement allumés, tandis que le jour se mourait dans le ciel.

En décembre, l'horizon se chargea de nuages épais et cuivrés.

— Pourvu qu'il ne neige pas le jour de ma noce! dit Éliane à Louise. Ce serait bien malheureux, à cause de la promenade au Bois de Boulogne.

Et justement il neigea en ce jour de décembre, choisi sans prévoyance et sans méfiance, au temps lointain déjà de la douceur de septembre. Dès le matin, le ciel



était en coton et bientôt les flocons se mirent à descendre, rapides, serrés, duveteux, et s'étendirent en nappes, en manteaux éblouissants, sur les toits et les jardins de Paris. On eût dit que quelque prodigieux décorateur, quelque entrepreneur de fêtes, grandiose et magnifique, avait imaginé de jeter sur la ville une parure nuptiale, afin que, tout entière, elle célébrât le mariage de la petite Éliane. Les arbres s'ornaient de fines membrures blanches et les buissons d'hiver, fusains et lauriers-tin, avaient l'air de bouquets blancs posés snr le passage du cortège.

Vers dix heures, on vint chercher Louise. Le landau paraissait de feutre blanc et la neige qui tombait toujours avait empanaché les lanternes et harnaché d'argent les chevaux, donnant à cette noce quelque chose de fantastique, d'irréel et de plaisant.

Dans la voiture, Louise trouva Irène et deux jeunes peintres amis de Poncelet. Quoique les cavaliers ne connussent pas leurs dames, on causa tout de suite, et l'on s'amusa de ce paysage qui avait l'air d'une politesse un peu féerique.

— Croiriez-vous, dit Irène, qu'hier au magasin on se demandait si Éliane se mettrait en blanc pour son mariage ! « Avec cela qu'elle se gênera, la pauvre petite ! — ai-je dit à ces méchantes bêtes, — et elle aura bien raison. Éliane est une fille très comme il faut et si... »

Elle se tut, songeant aux deux amis de Poncelet qui étaient là, puis reprit :

— D'ailleurs, au besoin le ciel se chargeait de l'habiller.

A ce moment, le landau s'arrêta devant une grande épicerie de l'avenue de Neuilly.

Le magasin de monsieur et madame Simonneau faisait très bonne figure en temps ordinaire, alors que son étalage abondant envahissait le trottoir, offrant tous les produits de la saison. Mais en ce jour de gala, fermé pour cause de mariage, il n'était plus qu'une sorte de salle d'attente, où les invités, déjà réunis par couples, se disposaient à monter en voiture.

En entrant, Louise dit à Irène :

— Figurez-vous que je n'ai jamais vu Poncelet ! Chaque jour, au magasin, Éliane m'annonçait qu'il viendrait la prendre, et je ne le connais pas encore.

Elle allait le connaître.

Sous sa guirlande de fleurs d'oranger, œuvre de la grande maison de modes, légèrement posée parmi le tulle flottant du voile, avec sa tournure fine, menue, presque enfantine, Éliane était tout à fait gentille.

Quant à Poncelet, il avait réalisé le problème difficile de ne pas avoir l'air d'être le marié, mais plutôt quelque invité gai et insouciant, pas même un garçon d'honneur. Éliane le présenta, émue et très fière.

Et dans cette boutique aux innombrables bocaux, aux boîtes de conserves proprement rangées, parmi les odeurs d'épices, de café, de thé, une société singulière et disparate se trouva groupée. Quatre jeunes filles, représentant le magasin de la rue de la Paix, se distinguaient, par la sûreté et la simplicité élégante de leur mise, des dames de Neuilly, ingénument tapageuses. Solennel et digne, le petit commerce regardait de côté

les artistes sans plus se mêler à eux que le Rhône au lac de Genève alors qu'il le traverse. Et, tandis que M. Jules Bérard, professeur et témoin de Poncelet, apportait à la cérémonie l'éclat flatteur de sa rosette d'officier, les deux premiers garçons de l'épicerie, très confus et gênés, se tenaient modestement à l'écart.

Saint-Pierre de Neuilly se montra gracieusement orné de plantes vertes, et, quand le cortège entra dans la nef déjà pleine, l'orgue entonna le prélude de Bach. Et la petite Éliane eut ses chants, et ses prières, et ses bénédictions, et son discours, et devint madame Poncelet au regard de Dieu et des anges et de la société.

Le repas était commandé pour une heure. Mais après la messe il y eut le défilé de la sacristie et ce fut avec quelque retard que la noce arriva au restaurant Collet, situé à la porte du Bois.

La neige, qui ne tombait plus, couvrait la terre, restait attachée aux branches des arbres, formant des girandoles, des cristaux, des aigrettes, qu'un pâle soleil faisait reluire et étinceler. Et au loin on voyait, on devinait toute une forêt blanche, virginale, lunaire.

La table était dressée dans le grand salon du haut, une longue table de cinquante couverts, d'un arrangement agréable et distingué. La disposition avait permis de ménager quatre places d'honneur : monsieur et madame Simonneau occupaient les deux bouts, et les mariés, en face l'un de l'autre, étaient au centre. Éliane avait auprès d'elle M. Bérard, et le premier adjoint de Neuilly, et Poncelet avait pris place entre les deux demoiselles d'honneur.

Les débuts du repas furent un peu mornes : le potage n'incite pas à la conversation, ayant le double tort d'être trop chaud et de se répandre. Mais dès le poisson on s'anima. Les avances venues des artistes furent accueillies et bientôt tout le monde fraternisa ; une bienveillance émue régna dans la salle claire, unissant en une commune sympathie tous ces gens destinés à ne jamais se revoir. Et lorsque, après les entrées, rôtis et pâtés, parut enfin la glace, magnifique pièce montée, ornée de fleurs, de colombes, de nœuds entrelacés en sucre filé, et surmontée d'un Amour qui lançait une flèche, l'enthousiasme fut à son comble. La chaleur des vins attendrissait les cœurs ; des propos gais, un peu lestes, s'échangeaient, au milieu desquels les demoiselles de modes, habituées à souper avec délicatesse, gardaient beaucoup de réserve et de correction.

Le moment des toasts était venu : M. l'adjoint but à la santé, au bonheur de ces jeunes gens qui allaient fonder une famille, donner le jour à de futurs citoyens.

— Qu'ils songent à les élever dans les principes qui sont la base de l'ordre social. Qu'ils leur inspirent dès l'enfance le sentiment de l'épargne et de la solidarité, et ils feront une bonne chose. Messieurs, je bois à la mutualité.

Il se rassit, un peu ému de son éloquence.

M. Courtaud, le grand cordonnier, ne chercha pas à donner à sa parole une si haute portée. Même il crut pouvoir risquer quelques allusions un peu vives, et fit valoir ses titres à défaire la jarretière de la mariée.

On se récria, et M. Bérard, quoique vivement sollicité,

ayant refusé de prendre la parole, M. Vauquelin, jeune paysagiste de talent, proposa de boire « aux dames et aux demoiselles, qui embellissaient cette réunion de leur présence, comme elles embellissent la vie, qui sans elles serait dépourvue de charme ».

Ce toast fut acclamé.

A ce moment, Louise sentit sous la table le pied de Poncelet qui lentement, doucement, se posait sur le sien. Comme elle se dérobait, Poncelet avança le genou, puis toute la jambe, et la regarda de biais, furtivement et sans tourner la tête. Indignée, elle se jeta de côté. D'ailleurs on commençait à se lever pour le café. La salle de festin allait être transformée en salle de danse: le jour baissait déjà, et l'on avait renoncé à la promenade au Bois, les chevaux des landaus n'étant pas ferrés à glace.

Louise alla embrasser Éliane.

— Je m'en vais, lui dit-elle, je me sens un peu souffrante.

— Regardez donc, fit Éliane, le magnifique cadeau que m'a envoyé le baron Epstein.

Et elle montra une broche de diamants qui attachait son corsage.

Louise s'enfuit. Dans Paris le dégel commençait, la boue se mêlait à la blancheur de la neige, et, d'écœurement et de dégoût, elle pleura.

XII

Décembre allait finir, entraînant avec lui toute une année, jetée à son tour à l'oubli, au néant. Dans les maisons, les facteurs déposaient les almanachs de l'année qui venait, almanachs tout frais qui se faneraient comme les autres, s'en iraient au rebut, ayant marqué au long des jours de grandes misères et de courtes joies.

Dans les boutiques des fleuristes, inondées de lumière, les corbeilles s'étalaient pleines de plantes rares, orchidées, azalées, rhododendrons, que surmontait quelque nœud géant. Des fantaisies coûteuses, parfois extravagantes, apparaissaient sous forme de pavillons chinois, de cages d'oiseaux, de bateaux mâtés et gréés, précieusement garnis.

La veille du jour de l'an, comme Louise était allée voir Fernand, il lui offrit un petit carnet de bal Louis XVI en émail bleu, encadré d'une guirlande de roses et décoré d'une miniature qui représentait une scène champêtre.

— Je ne sais que te donner, ma petite Louise, dit-il un peu tristement. Tu ne veux pas de bijoux, tu ne m'as pas permis d'organiser ta vie comme je le désirais; voici quelques chiffons de papier, tu les emploieras comme tu voudras.

Ce carnet était gonflé par quarante billets de mille francs, que tenait attachés une magnifique perle montée en épingle. Le baron Fernand Epstein mettait vraiment à lui faire plaisir une grâce ingénieuse et délicate. Et cependant il avait dès lors bien des affaires, bien des soucis.

Le succès donne une griserie dont on ne peut plus se passer, en eût-on même le désir. On s'est livré à la fortune, on lui appartient, et l'on ne sait ce qu'elle fera de vous. Chaque jour, Fernand s'abandonnait davantage à cette force mystérieuse et toute-puissante qui jadis s'appela fatalité, et soulevait du même souffle les vainqueurs et les victimes. De nouvelles entreprises sans cesse le sollicitaient, et le courant était trop impétueux et lui semblait trop favorable pour qu'il y résistât.

Des groupes financiers le recherchaient ; il participait aux grands mouvements qui, en ces années, agitèrent les marchés d'Europe et d'Amérique. Et cette fièvre inquiète, qu'il avait connue en des temps moins prospères, devenait comme un stimulant, le coup de fouet qu'il se portait à lui-même. Louise restait encore et toujours sa joie profonde et son orgueil ; il songeait moins à la montrer, à faire d'elle le hochet de sa vanité. Les grandes affaires auxquelles il prenait part le mettaient dès lors bien assez en vue.

Au moment de Pâques, il demanda à Louise de l'accompagner à Bruxelles, où la maison Epstein avait une succursale. Pendant leur rapide séjour dans la ville brabançonne, ce fut un tumulte, un envahissement

de courtiers, de commis, de gens de Bourse, tandis que les lignes télégraphiques en émoi transmettaient sans cesse de nouveaux messages; de sorte que la pauvre Louise, dans un salon du Grand-Hôtel, se sentait tout effarée et perdue au milieu de cette ville inconnue, de ce mouvement dont elle entendait la rumeur et la houle.

Vers le soir, Fernand pouvait enfin s'échapper, être un peu à elle. Il la conduisit à cette place de l'Hôtel-de-Ville où les maisons des corporations, Bouchers, Bateliers, Charpentiers, aux façades richement sculptées, dorées et ornées d'emblèmes, proclament la richesse antique et l'orgueil de cette cité marchande. Puis ils allèrent, en une rue étroite et sombre, dîner dans un endroit d'apparence sordide et de grand renom.

Le dimanche de Pâques, ils visitèrent les jardins, s'égarèrent dans les bois de la Cambre, furent champêtres et bucoliques, et lorsque le lendemain le train les ramenait vers Paris, ils firent des projets pour les vacances.

— Cette année, disait Fernand, je te veux à moi, nous irons dans un lieu caché, ignoré des facteurs. Et nous passerons tout le jour étendus dans la mousse au bord d'un ruisseau.

— Mon pauvre ami, répondit Louise, il y a maintenant des lignes télégraphiques qui montent jusqu'en haut des glaciers, et, bien sûr, il y aura un poteau et un fil auprès de votre ruisseau.

Ce rêve de bonheur eut la durée des nuages qui courent, mais tout de même il avait projeté sa forme sur le ciel.

Et les marronniers refleurirent, s'ornèrent à nouveau de leurs candélabres, et des souffles doux et légers flottèrent dans l'air.

En ce mois de juin, qui est le mois insidieux et troublant, Louise inspira de nouvelles passions. Quelques-unes ne furent que d'un jour : une autre se montra plus sérieuse. Un tout jeune homme, le fils d'un notaire très riche, très connu, dont l'hôtel était proche de la demeure de la jeune fille, écrivit des lettres d'une exaltation qui touchait à la folie; enfin sa famille avertie l'envoya en Écosse pêcher le saumon.

Comme l'année précédente, Louise devait prendre ses vacances en août. On avait retenu le petit chalet d'Arcachon, mais elle ne ferait qu'y passer, ayant promis presque tout son temps à Fernand.

Les affaires auxquelles il était mêlé entraient désormais dans une phase singulièrement émouvante et dramatique.

Depuis plus d'un an, un groupe de financiers avait établi un consortium qui, sous le nom de Société des Métaux, procédait à l'acquisition et à la vente du cuivre. La haute banque, la haute industrie, les noms les plus qualifiés, assuraient leur concours à ce grand syndicat, auquel un puissant établissement de crédit prêtait l'appui de ses capitaux.

L'accaparement des valeurs cuprifères, mines et métaux, les lança à des hauteurs vertigineuses, où elles apparurent étincelantes comme des montagnes d'or Dès sa fondation, la maison Epstein était entrée

dans la Société des Métaux et Fernand avait pris à son compte une part considérable.

Il connut alors des jours de fièvre et d'ivresse, où, en une course éperdue, il saisissait, réalisait enfin ce rêve de richesse et d'orgueil dont fut hanté sa jeunesse.

Dans l'appartement de la rue d'Anjou, qui ne servait plus maintenant qu'à leurs rencontres, il arrivait auprès de Louise, haletant, brûlant, ayant l'air de sortir d'une forge, et les bras blancs de son amie lui étaient des sources de fraîcheur où il s'apaisait.

Un jour, il vint après s'être fait attendre longtemps; harassé, il se laissa tomber sur le divan.

— Approche, Louise, dit-il, et tends ta jupe.

Puis, il prit à poignées, comme des feuilles sèches, les billets de banque qui bourraient ses poches.

— Tiens, il en pleut, il en vole de toutes parts: tends donc ta jupe, petite fille!... Tout cela se ramasse à terre, pourquoi n'y en aurait-il pas aussi pour toi?

Et comme elle se dérobait, il tira un tapis de table, y enveloppa les billets et attacha le tout de deux épingles. Cela ne faisait plus qu'un humble paquet, tel que les pauvres en offrent chaque jour au Mont-de-Piété. Il renfermait peut-être plus de cent mille francs.

— Si tu ne t'en charge pas, ajouta-t-il, je le ferai remettre chez toi.

Désormais Fernand vécut dans ce grand coup de

vent qui passe, apportant, chassant tour à tour la fortune. Jusqu'ici le vent était propice, et son aile puissante semblait enfler des voiles de navires aux magnifiques cargaisons.

A la fin de juillet, se voyant dans l'impossibilité de quitter Paris, il avait loué une villa sur les hauteurs de Saint-Cloud, pour s'y installer avec Louise. Ce serait leurs vacances, et le petit ruisseau de leurs rêves, ce serait la Seine qui coulait au pied du coteau.

Cependant Louise avait pris huit jours pour aller voir sa famille à Arcachon.

XIII

Louise arriva un soir, dans la maisonnette de Saint-Cloud. Elle la trouva fraîche et paisible, et tout éventée par les brises. Un perron menait au rez-de-chaussée, et des rosiers, mêlés à des bignonias, habillaient ses murs de leurs grappes blanches et couleur de feu. Des arbres l'entouraient, la couvraient d'une ombre verte. Et, sur le devant, des parterres à la française dévalaient le long de la côte. Ils étaient formés de fleurs rustiques, résédas, verveines, pétunias, mimulus rosés, giroflées, d'humbles fleurettes si aimables que des refrains de chan-

sons semblaient sortir de leurs clochettes et tinter au vent.

Louise s'assit sur le perron. Un grand silence régnait. Les oiseaux, couchés avec le soleil, dormaient; elle n'entendait que le bruit tout proche du repas que l'on préparait et du couvert que l'on dressait dans la salle à manger.

Son regard errait sur les verdures et sur la masse sombre des feuillages. A ses pieds, brillait la rivière, et tout au fond, sur le ciel pâle, montait comme une fumée l'haleine noire de Paris.

Puis les vapeurs du soir enveloppèrent ce paysage d'élégance et de beauté, et la mélancolie, reine du monde, laissa traîner parmi les prés ses écharpes blanches.

Le baron Epstein ne parut qu'après huit heures. Quoiqu'il fût heureux de retrouver Louise, il n'y avait pas de joie dans son bonheur. Elle n'osait le questionner, mais elle sentait que quelque chose gâtait la douceur de leur rencontre et le charme de la solitude. Un tiers sinistre et hâve était entre eux : le souci. Et, la nuit, elle s'aperçut que Fernand dormait à peine.

Le lendemain, au matin, il la quitta. Il reviendrait dès qu'il pourrait.

Les jours triomphants n'étaient plus. L'élan prodigieux qui avait emporté les valeurs de cuivre en une ascension vertigineuse était arrêté. Essoufflées maintenant, elles se débattaient, faiblissaient sous d'ardentes attaques. L'Amérique et l'Angleterre, qu'avait émues cette hausse colossale, qu'elles jugeaient factice et in-

justifiée, lançaient, à leur tour, des valeurs cuprifères, à des prix très inférieurs à ceux du marché de Paris. Et c'était contre la baisse qui en résultait que le syndicat français luttait désespérément.

Restée toute seule, la pauvre Louise essaya de dessiner et de peindre des fleurs, s'aidant de quelques conseils que lui avait donnés Toussard. Mais elle se sentait affreusement triste : l'angoisse de son ami était en elle et lui serrait le cœur. Le soir, elle demanda à Fernand de faire venir Éliane, de Barbizon.

Éliane accourut, empressée, affectueuse, en proie elle aussi, à son tourment. Pour le moment, elle ne se plaignait pas trop. D'ailleurs M. Julliard n'habitait plus Barbizon avec son modèle. Seulement, Poncelet s'en allait à Paris, et, une fois, il n'était rentré que le lendemain. Inquiète, elle ne s'attarda. pas Alors Louise, pour fuir cette maison désertée vint souvent en ville avec Fernand. Il lui fit visiter son hôtel du parc Monceau, qui s'achevait à grand renfort de peintres, doreurs et décorateurs. Mais il n'en tirait plus de joie, ne rêvait plus aux chefs-d'œuvre dont il peuplerait les salons encore vides. La chambre à coucher et le cabinet de travail étaient terminés. De précieuses tentures en tapisserie, des meubles Louis XIV d'une grande richesse, de beaux tableaux flamands les garnissaient.

Sur la table à écrire, Louise remarqua deux portraits : le sien, — une miniature entourée de diamants, que Fernand avait fait faire par une dame médaillée au der-

nier Salon, — et celui de la baronne Epstein, très belle encore sous ses cheveux blancs.

Vers la fin de septembre, les cours du cuivre subitement remontèrent. Voyant que son ami reprenait confiance, Louise s'enhardit à l'interroger. Il lui dit qu'il était maintenant à peu près rassuré, mais qu'il serait sans doute obligé d'aller passer quelque temps en Angleterre. Leur séjour à Saint-Cloud s'acheva doucement, sous la fine lueur d'automne, et vers le milieu d'octobre, Louise étant rentrée avenue de Villiers, Fernand partit pour Londres.

On allait tenter un suprême effort. En sollicitant, en attirant les capitaux anglais, réfractaires, hostiles même jusqu'ici, on fonderait une société nouvelle, qui absorberait l'ancienne. Tel cet oiseau mythologique au plumage d'or, que la fable faisait renaître de ses cendres, le premier syndicat devait s'évanouir et donner naissance à un syndicat dont la jeunesse rayonnante emplirait les âmes de confiance et d'espoir.

Fernand fut plus d'un mois absent. Quand il revint, rien n'était conclu, il n'avait recueilli que des promesses et des engagements flottants comme les brouillards de la Tamise.

En cette fin d'année, durant ces journées courtes et tristes, qui semblent mesurées par une ménagère avare, la Société des Métaux se débattit parmi des difficultés toujours grandissantes.

Parfois Fernand ne dissimulait plus, montrait son angoisse et sa détresse ; puis l'espoir lui revenait de se

refaire sur d'autres valeurs moins atteintes que celles du syndicat.

Quoique devenus plus irréguliers, ses rendez-vous avec Louise étaient encore fréquents. Les soucis croissants au milieu desquels il luttait avivaient en elle une amitié qui avait toujours été plus tendre que passionnée. Et, le voyant souffrir, elle trouvait des consolations délicates et ingénues.

— Mon ami, lui dit-elle une fois, tu seras moins riche, que m'importe? Ai-je besoin de tout ce luxe que tu m'offrais ? Nous irons le long de ce ruisseau auprès duquel tu désirais vivre l'été dernier, un ruisseau où il n'y aura pas de télégraphe, et nous serons heureux encore.

Il l'écoutait, fermait les yeux, comme pour suivre un rêve. Mais ce qui lui apparaissait, ce n'était pas l'humble paysage évoqué par la petite Louise, c'étaient les mirages fuyants de ses visions magnifiques qui se dissipaient. Une autre fois, comme il semblait dans un grand abattement, elle le supplia de reprendre tout ce qu'il lui avait donné, ses bagues, ses broches, son collier, et tous les billets que Félicité avait transformés en titres de rente. Fernand la prit sur ses genoux, l'embrassa très doucement et tristement lui dit :

— Il y avait une fois une petite fille qui, pour que la mer ne tarît pas, avait imaginé d'y porter de l'eau dans un dé à coudre.

Chez elle, Louise remarqua aussi que l'on s'inquiétait. Félicité la questionnait, voulait savoir si le baron Epstein parlait de ses affaires.

A la fin de janvier, les choses s'aggravèrent encore; les cours se mirent à baisser d'une façon régulière, continue et sûre. Ce n'étaient même plus les convulsions qui trahissent encore la lutte pour la vie, c'était l'épuisement et l'agonie. Chaque jour marquait un pas nouveau vers le désastre final, inévitable.

Février n'amena pas de relèvement, et, quand approcha mars, Fernand se demanda comment il ferait face à la liquidation, et si sa clientèle, fatalement entraînée par lui, ne se déroberait pas au moment des paiements.

En ces moments terribles, il se rencontrait encore avec Louise, mais elle lui semblait vague, à peine distincte, une petite mouette blanche au milieu de la tempête. Et cependant, chaque soir, elle venait lui dire qu'elle était toujours là, anxieuse, fidèle.

Le 5 mars, elle l'attendit jusqu'à sept heures et demie. Alors, inquiète, agitée de sombres craintes, elle rentra, espérant un mot de lui chez elle.

Elle ne trouva rien, et comme, instinctivement, ses yeux erraient sur un journal du soir, en une lueur d'éclair, elle lut aux dernières nouvelles :

« Le baron Fernand Epstein s'est suicidé ce matin. »

Elle vacilla, s'évanouit. Félicité, survenue, la retint dans ses bras.

Devant d'énormes différences restées impayées, formant avec ses propres pertes un passif de plus de vingt millions, le baron Fernand Epstein, s'était le matin du 5 mars, brûlé la cervelle. Assis à cette table

de travail où Louise souriait dans son cadre de diamants, il avait pu, avant de mourir, voir à travers les hautes fenêtres les arbres du parc Monceau déjà couverts des bourgeons d'un nouveau printemps.

Un peu de sang avait roulé en un mince filet, le long de sa tempe et restait collé dans la moustache.

Le revolver fut retrouvé à terre.

XIV

Louise fut trois jours et trois nuits étendue sur son lit, se nourrissant de quelques gouttes de lait et ne pouvant supporter la lumière. Parfois elle s'assoupissait, puis se réveillait au milieu de cauchemars.

La vision ne variait guère : Fernand, son revolver à la main, s'affaissait dans une mare de sang.

Mais une fois il était venu à elle, et lui avait dit : « Je ne suis que blessé », et, comme il la saisissait dans ses bras, elle avait senti la chaleur du sang qui coulait.

Elle se souleva en poussant un grand cri. Et ces trois nuits et ces trois jours passèrent comme une seule longue nuit remplie d'effroi.

Félicité et Éliane se relayaient pour qu'elle ne fût pas seule. Elle tenait les paupières closes, ne parlait pas, laissait entendre une faible plainte. Toussard aussi

très doucement s'informait. Et, l'ayant surprise les yeux ouverts et pleins d'épouvante, il lui prit les deux mains et lui dit :

— J'ai connu une petite Louise Kérouall qui arrivait de son pays. C'était une bonne petite fille. Depuis, elle a eu un mauvais rêve, mais c'est fini, il faut tout oublier.

Le médecin ordonnait des calmants, conseillait une nourriture légère. Et il ajoutait :

— Le temps fera le reste.

Le quatrième jour, Louise se leva, s'habilla sans rien dire, puis vint s'asseoir dans son petit salon au coin de la fenêtre. Ses mains restaient croisées sur ses genoux comme de petites ailes fermées et qui n'ont plus la force de se déployer, et ses regards, indifférents à tout ce qui était proche, semblaient perdus au loin, pareils à ceux de son père, Jean Kérouall, quand en mer autrefois il guettait des pays dans la brume.

Vers dix heures, Éliane entra, tenant à la main un gros bouquet de roses, de belles Paul Néron au cœur de pourpre. A la vue de ces fleurs, qui lui rappelaient ces premiers temps gracieux de sa liaison, alors que Fernand, pour la recevoir, garnissait son logis de gerbes et de massifs de roses, elle fut prise d'une syncope. Elle crut que ces fleurs qu'on lui offrait étaient blessées et saignantes.

Elle pleura longtemps, le visage dans les mains.

Au bout d'une quinzaine, elle dit à sa tante qu'elle retournerait au magasin. Elle avait retrouvé son calme et sa douceur souriante, mais elle demeurait pâle avec

les yeux cernés. Et, au dedans d'elle, c'était comme une petite chapelle close et discrète où sans cesse elle portait de nouveaux regrets, de nouvelles larmes. Elle cristallisait le passé, lui prêtant un charme qu'il n'avait pas eu.

La nuit, des visions, variées dans leur monotonie, la poursuivaient, et presque toujours son ami n'était pas mort et lui parlait.

De ces troubles, elle ne disait rien, pour ne pas affliger ceux qui l'entouraient. Toussard, afin de la distraire, se montrait ingénieux et charmant. Il abandonnait ses affaires plus tôt et l'emmenait en promenade. Il la conduisait dans les vieux quartiers de Paris et lui en racontait la vie ancienne. Ce Parisien amoureux de sa ville, et qui en connaissait tous les recoins, faisait revivre dans leurs détails des scènes de l'histoire. Louise l'écoutait, intéressée, émue. Cette imaginative frissonnait à l'évocation des ombres encore voisines, en regardant la fenêtre d'où Manon Flipon avait vu couler la Seine avant de marcher à sa tragique destinée.

Agrandissant ainsi le champ d'idées de cette enfant, Toussard espérait éloigner le souvenir qui l'obsédait, et lui montrer la vie si pleine de hasards, d'accidents, de catastrophes, que sa propre douleur serait entraînée et confondue dans la destruction universelle.

Au magasin, on l'avait accueillie avec une sympathie discrète, et madame Block l'avait prise à part très affectueusement et lui avait dit :

— A votre âge, la vie se recommence : il ne faut pas être dupe de son chagrin.

Près de trois mois maintenant s'étaient écoulés depuis la mort dramatique du baron Epstein, et de nouveau la ville était toute fleurie et le clair printemps et l'été tout proche rayonnaient dans le ciel. Louise, qui n'avait jamais été consolée, se sentit en proie à une tristesse mortelle. Ce n'était plus l'accablement et la détresse des premiers temps, mais une fièvre ardente et sèche, et toute sa misère se découpant nette et cruelle sous la lumière implacable. Quoique sa beauté fût un peu atteinte, les hommages et les désirs flottaient encore autour d'elle. Elle n'en avait cure, déchirait avec horreur les lettres qu'on lui adressait.

Presque constamment elle se sentait la gorge serrée et la poitrine pleine de sanglots. Et parfois, sans qu'on la vît, elle se jetait sur son lit et mordait les couvertures pour étouffer les spasmes qui la traversaient. Son visage révélait la trace de ces souffrances, et même son humeur égale et douce s'altérait.

Elle dormait à peine, et souvent allait s'accouder sur le balcon. Une nuit, Félicité, qui l'observait avec inquiétude, l'entendit et vint :

— Que fais-tu là ? lui dit-elle.

Alors Louise, si contenue d'ordinaire, s'écria avec des sanglots et des larmes :

— C'est là, sous ces arbres qu'il est venu m'attendre.

Le lendemain, il fut décidé entre Toussard et Félicité

que l'on conduirait Louise chez le docteur Lenoël.

Un fois déjà, Félicité s'était rendue chez le grand spécialiste des maladies de nerfs. Elle y accompagnait madame Block qui, à ce moment, traversait une crise morale douloureuse, et toutes deux avaient été conquises et éblouies par la grâce abondante et la simplicité de ce savant dont toutes les femmes de Paris étaient folles. Une sorte de hasard avait d'ailleurs conduit Jacques Lenoël à se consacrer à la médecine. Il eût été aussi bien grand artiste ou grand écrivain, et les dons sacrifiés s'agitaient en lui, éclataient en surgeons, ainsi que l'attestaient les cires délicieuses qu'il modelait dans ses heures de loisir, et les articles de forme magistrale et de si haute portée que le monde médical et le monde des curieux suivait avidement dans les revues. Son cours de pathologie nerveuse était tellement assailli qu'il fallut, pour en écarter la foule, exiger des cartes d'étudiant.

Le professeur Lenoël, âgé alors de quarante-cinq ans, ne s'était jamais marié. On parlait de fidélité gardée à un souvenir, et, l'imagination frivole et romanesque des salons se plaisait à lui attribuer des aventures, où l'on mêlait au hasard les noms des femmes les plus désirables parmi celles qu'il fréquentait.

Grâce à ces récits, où la niaiserie, la méchanceté et l'attrait de la fable avaient leur part, la légende s'était formée : Madeleines prostrées, prêtes à de nouveaux péchés, coquettes fiévreuses, haletantes, âmes douloureuses traînant leur plainte, âmes avides, assoiffées de

r

désir, toutes celles que la vie a trahies ou affolées venaient à lui, implorant un conseil, un réconfort, peut-être plus encore... Et c'était parmi les frissons des soies et des dentelles, dans l'odeur des parfums subtils, de longs entretiens d'où le docteur ne s'échappait parfois que malaisément.

Sans doute y avait-il quelque exagération à présenter les choses de la sorte et à montrer le professeur Lenoël comme Prométhée au milieu des Océanides amoureuses et pâmées. Car où aurait-il pris le temps de poursuivre les travaux qu'il menait avec tant d'ardeur et d'éclat à travers le domaine encore mal exploré de la pathologie nerveuse? De même, comment aurait-il pu, à certaines heures, rares il est vrai, s'évader pour faire l'école buissonnière à la recherche de quelque œuvre d'art, de quelque vieux livre rare et précieux?

Son petit hôtel, aux environs du parc Monceau, était un véritable musée. Il y entassait des marbres grecs réunis au cours de ses voyages, des bronzes et des tableaux anciens, et il gardait sur la table de son cabinet de consultation tel torse de femme émouvant de grâce et de perfection et qui lui rendait le sens de l'harmonie et de la beauté, trop souvent troublé par les propos de ses malades. Dans son élégance discrète, sa maison ne rappelait ni le luxe tapageur et cru, ni l'austérité morne et vulgaire de certains intérieurs médicaux. Elle était aimable et mesurée, grave et parée de splendeurs, comme ce temple d'Épidaure où l'antiquité souffrante venait porter ses vœux.

Quand Félicité et sa nièce entrèrent chez le docteur Lenoël, il les considéra de cet air de bienveillance et d'intérêt qui met au cœur du malade la confiance et l'espoir, ces commencements de la guérison.

Puis il posa sur Louise un second regard charmé, un fin regard d'artiste, et, faisant signe aux deux femmes de prendre place, il se tut en s'inclinant, évitant ce premier et désobligeant interrogatoire qui rappelle celui du juge d'instruction et glace le patient d'effroi.

Ce fut Félicité qui parla : « Cette enfant, sa nièce, dit-elle, ne se remettait pas d'un grand chagrin, et sa santé, excellente jusque-là, en était ébranlée. »

Lenoël se leva, et, sur une chaise, à côté de son fauteuil, fit asseoir Louise.

— Depuis quand ce chagrin? demanda-t-il doucement, en lui prenant la main.

Et dans ce geste il ne mettait pas l'attention minutieuse d'un praticien qui tâte le pouls, il semblait plutôt chercher au loin, à travers le flux et le reflux de ce sang trop vivement chassé, le mystère de cette petite âme troublée et qui frémissait sous ses doigts comme un oiseau.

— Depuis plus de trois mois, dit Louise, d'une voix assurée.

Quoiqu'elle tremblât, un grand apaisement se faisait en elle. Il lui paraissait puissant et fort et très bon. Et, elle le trouvait beau, à la façon de ces vieux portraits où de nobles traits expriment, à travers l'or et la brume que le temps y a répandus,

l'ardeur subtile d'un génie supérieur. Il lui semblait à la fois très secourable et très loin d'elle, autant par sa grande célébrité que par son âge, qui se marquait en légers sillons autour de ses yeux restés jeunes.

— Et dites-moi, mon enfant, votre chagrin a-t-il été subit et imprévu, ou bien est-il venu peu à peu?

Comme Louise cherchait à faire entendre qu'il s'était montré à la fois lent et fulgurant, Félicité expliqua :

— Elle s'est évanouie en lisant un journal qui lui apprenait un malheur irréparable et que ses inquiétudes mêmes ne pouvaient lui faire pressentir. C'était le 5 mars.

Lenoël regarda successivement Louise et sa tante et n'insista pas davantage, ayant tout compris.

— Maintenant, reprit-il, je voudrais savoir les phases de cet état qui paraît arrivé à sa période aiguë.

Félicité raconta qu'après un temps de prostration sa nièce avait semblé se calmer, oublier même; mais, depuis trois semaines environ, elle la voyait sombre et fiévreuse, en proie à une exaltation dont elle ne l'aurait pas crue capable.

— Et enfin, ajouta-t-elle, il y a deux jours, ou plutôt deux nuits, je l'ai surprise sur le balcon évoquant des souvenirs que cet endroit lui rappelait.

— Ceci, dit Lenoël, ne vous y trompez pas, c'est la fièvre de juin. Ce mois charmant est un mois terrible. L'air, si doux, est plein de germes, de pollen,

de souffles perfides, et les soirs enchanteurs charrient l'angoisse, la démence et parfois le crime. La chose est bien connue à la préfecture de police et dans les commissariats. Le mois de juin est le mois des suicides et des meurtres passionnels. Est-ce que la nature se fait alors plus insidieuse, usant comme une femme de toute la grâce qui est en elle? est-ce que la détresse, la misère apparaissent plus intolérables parmi la joie qui éclate dans l'air et sur la terre? Il est certain qu'en ce mois, que les anciens consacraient à la jeunesse, les créatures sont secouées d'un grand spasme que toutes ne supportent pas impunément. Ne doutez pas, mesdames, que ce fut au mois de juin que le serpent tenta Ève, dit Lenoël en souriant, et qu'elle succomba.

A ce moment, une même pensée traversa comme un éclair leur esprit à toutes deux, tandis qu'elles écoutaient le professeur.

« C'était le 21 juin, se disait Louise, que nous sommes allés à Versailles. »

Et Félicité, dans le lointain de ses jeunes années, revoyait un matin tout fleuri et parfumé, un matin de juin aussi.

— Ce qu'il faut à cette enfant, continua le docteur, c'est changer de milieu, et cela le plus vite possible. Notre mémoire est une enregistreuse dont nous ne soupçonnons pas l'exactitude et la perfection. Tel endroit, telle senteur, une simple fleur, font revivre en nous tout un monde d'émotions qui semblaient oubliées. Il faut fuir les lieux qui peuvent ressusciter

nos douleurs, il faut couper les ponts derrière soi : on ne vit pas du passé.

» D'ailleurs, si j'ai bien saisi le sens des paroles de madame votre tante, il y a eu de votre part un premier effort pour rentrer dans votre état normal.

» Un instant, vous avez paru échapper aux troubles et aux désordres nerveux. Mais un état nouveau est survenu, amenant de la fièvre et une recrudescence de symptômes morbides. C'est contre ce dernier état qu'il faut lutter, car c'est de vous surtout que dépend votre guérison. La douleur peut se dériver à la façon d'un ruisseau. Si vous la laissez vous baigner tout entière, ce n'est pas seulement votre grand chagrin, ce sont les peines de toute votre vie qui vont renaître et reverdir.

Puis le docteur, s'adressant à Félicité :

— Votre nièce était-elle, avant cette épreuve, d'humeur gaie ou triste?

— Triste serait trop dire, répondit Félicité, mais il est certain qu'on ne pouvait pas non plus la trouver gaie.

— Parfaitement, reprit Lenoël, et, si elle n'a pas le courage de réagir, la mélancolie comme un voile funèbre va s'étendre sur elle. Et cela ne saurait convenir à son âge, ni, ajouta-t-il gracieusement, à sa figure.

» Faites votre effort, mon enfant, je ferai le mien. Mais, comme depuis deux siècles, nous autres docteurs, nous ne portons plus de bonnets pointus, cela nous ôte jusqu'à l'apparence d'être des devins et des sorciers.

Mes conseils, vous allez en juger vous même, sont bien faciles à suivre.

» Je répète ce que je disais tout à l'heure, il faut changer de milieu. Les anciens, auxquels j'aime à recourir, avaient imaginé un symbole admirable. Ils supposaient qu'au sortir de ce monde, les dieux nous plongeaient dans une onde bienfaisante qui nous ravissait la mémoire. Tout ce qui avait souillé, blessé, meurtri les âmes était à jamais oublié. Regagnant leurs forces ingénues elles allaient posséder le bonheur sans mélange. Il faut, mademoiselle, vous tremper dans le fleuve Léthé.

» L'endroit où je veux vous envoyer n'est pas en Grèce et n'est arrosé que par une mince rivière qui n'a d'autre vertu que d'être fraîche et pure. Mais le paysage, le ciel, la terre, tout dans ce lieu mettra en vous une paix secourable et profonde. Au lieu de cet air subtil et enflammé de Paris, qui pour beaucoup, pour vous actuellement, est un poison, vous sentirez une langueur douce, un souffle calmant vous pénétrer, vous bercer comme font les mères qui endorment leurs petits enfants.

» Et de ces arbres mignons qui jettent de grandes ombres, de tout ce pays simple et naïf, montera, affluera en vous le calme, le calme divin. Et vous deviendrez inconsciente et candide comme les petites fleurs des champs.

» Ce lieu enchanté, que je vante avant de vous l'avoir nommé, s'appelle Selisbad. Il est situé dans un vallon du pays rhénan et il est si vert, si propre, si

coquet, qu'il ressemble à un beau jouet machiné de Nuremberg, au milieu duquel circulent des poupées falotes et souvent un peu comiques.

» Le traitement sera peu de chose. L'air, l'exercice, la vie réglée et paisible suffiront sans doute. Peut-être mon confrère de là-bas, pour lequel je vais vous donner une lettre, vous conseillera-t-il des bains. Ils sont fort réputés pour leurs qualités dermiques, mais de ce côté je crois que vous n'avez rien à désirer.

Et le docteur Lenoël, s'étant mis à écrire, demanda à Louise de lui dire son nom.

Ayant terminé, il ajouta :

— A mes avis, mesdames, je vais joindre une confidence : j'irai peut-être moi-même à Selisbad. Lorsque mes besognes sans nombre m'en laissent le temps, c'est là que je vais quelquefois me réfugier et chercher un peu de repos. Mais je me garde d'en parler, de peur d'être suivi par l'essaim de mes malades. Ma clientèle est une clientèle terrible. J'aimerais mieux être aux mains des démons qu'en celles de quelques-unes de mes plus aimables détraquées.

Le docteur Lenoël quitta son fauteuil, tendant la lettre qu'il avait cachetée. Puis, comme il allait ouvrir la porte, il dit à Louise :

— Quand vous serez là-bas depuis quelques jours, envoyez-moi de vos nouvelles... Je vais inscrire votre nom.

Et, d'une écriture rapide, il traça sur son calepin les deux mots : « Louise Kérouall ».

XV

Louise s'en alla, dans la première semaine de juillet. Pour l'accompagner, Félicité lui avait donné sa femme de chambre, sa Rosalie, à qui elle tenait pourtant beaucoup. C'était une fille de trente-cinq ans, d'allure modeste et d'aspect comme il faut et qui pouvait très bien figurer une demoiselle de compagnie. Louise se logea dans le meilleur hôtel. Sa fenêtre s'ouvrait sur des parterres fleuris, au-dessus desquels s'allongeaient des allées de tilleuls qui jetaient une ombre profonde. Des bouquets d'arbres s'étageaient sur les collines.

Le pays se montrait bien tel que l'avait décrit le docteur Lenoël, de grâce souriante, un peu enfantine. Les prés étaient vert tendre et tout émaillés de fleurs, et des ruisseaux couraient au travers. Au loin, les montagnes rangées en cercle, boisées jusqu'à leurs cimes, semblaient être les gardiennes de cette vallée paisible.

Et, tout alentour, les maisons, les petites rues offraient cet aspect avenant et gai dont l'Allemagne excelle à parer ses dehors les plus humbles, en les faisant briller de fraîcheur et de gentillesse.

Le jour même de son arrivée, Louise se rendit chez le docteur. Il habitait au rez-de-chaussée d'une petite maison coquette et fleurie et sur une plaque de cuivre se lisait gravé :

Doktor Rottenheimer, von 2 *bis* 4.

Une bonne parut et introduisit Louise dans le petit salon. Trois personnes y attendaient déjà : une vieille dame abîmée dans ses rêveries, un monsieur d'âge moyen, et un jeune homme à la tournure cambrée et arrogante des officiers allemands.

Dès qu'elle fut entrée, les deux hommes se mirent à considérer Louise avec une insistance qui, en France, eût marqué le comble de la sottise et des mauvaises façons. Mais les Allemands, qui joignent beaucoup de naïveté à quelque grossièreté native, fixent les regards sur les femmes comme ils les fixeraient sur un paysage, ce qui vient peut-être de ce que les femmes de leur pays sont douces, soumises, tendres et accueillantes comme leurs prairies elles-mêmes.

Au bout d'une heure environ, la porte s'ouvrit enfin pour Louise, qui se vit saluée par un petit homme tout court, à cheveux d'or, à lunettes d'or, et à figure poupine. Elle lui tendit sa lettre d'introduction et, dès qu'il aperçut la signature, il devint du coup très empressé, et son sentiment de respect était tel qu'il faisait en lisant de petits saluts et des courbettes, comme s'il se fût trouvé en présence du professeur Lenoël lui-même.

Les âmes allemandes sont des abîmes, ou plutôt des temples de déférence, où brûle un perpétuel encens.

Enfin il regarda sa visiteuse, parut surpris, déplaça ses lunettes, les rajusta, et, étant curieux, tant de questions à faire lui vinrent ensemble à l'esprit qu'il n'en fit d'abord aucune : de même arrive-t-il, lorsqu'une issue est trop encombrée, que personne ne réussit à sortir.

Puis il demanda si elle comprenait l'allemand, son français à lui étant très mauvais. Elle répondit qu'elle en savait quelques mots à peine. Il continua :

— Mademoiselle est sûrement de Paris ?... *Professor* Lenoël recommande mademoiselle très chaleureusement... Il dit qu'il faut ensemble fortifier et calmer... Il est un grand savant, très connu et vénéré chez nous... Est-il un ami à vous?

Elle ne répondit pas et parla du traitement qu'elle devrait suivre.

— Les bains, le repos, la marche, le tout harmonieusement combiné, et nous aurons un résultat excellent. Tout le monde, les dames surtout sont enchantées de leur cure. Et les bains sont balsamiques. Vous devrez vous lever de bonne heure, prendre le bain, et ensuite vous remettre au lit. Après, nous verrons pour le petit-lait. Et j'espère que mademoiselle sera contente de tout.

» L'hôtel est très bon, la nourriture très bonne aussi... *Professor* Lenoël y demeurait... L'an passé, il n'est pas venu, mais il y a deux ans. Une dame de Paris est venue aussi en même temps, je crois, une dame du Théâtre-Français, très belle, mais sans comparaison

moins belle que vous, chère demoiselle. — Nous voyons malheureusement très peu de Françaises. C'est dommage. Mais, j'espère, cette année, nous verrons le professeur.

Louise ne savait pas.

Décidément son médecin lui semblait bien bavard. Mais il la touchait par sa rusticité.

Lorsqu'elle le quitta, il s'anonça pour le surlendemain : après le second bain, il viendrait s'assurer de l'effet du traitement.

Le jour suivant, Louise sortit dès le matin pour faire sa promenade. Les allées étaient déjà pleines de monde, gens de tout âge, de conditions diverses, qui tous allaient et venaient, sur un étroit espace, du même train monotone et automatique. Et ils paraissaient vraiment machinés comme les six cents poupées qu'on voit dans les jardins du château d'Hellbrunn près Salzbourg, qui fonctionnent à l'aide de jeux d'eau et figurent la population d'une petite ville allemande.

Mais ce qui déconcerta Louise, ce fut l'immense curiosité dont elle devint aussitôt l'objet, de la part de ces personnes d'apparence inoffensive. Et ce n'était pas, elle le sentait bien, la curiosité flatteuse, parfois libertine, émue, audacieuse, qui chez nous palpite autour d'une jolie femme ; c'était une curiosité lourde, hostile, et comme hérissée. Hommes, femmes, petits enfants, s'arrêtaient sur son passage, se formaient en groupes, la considéraient, vaguement méfiants. Magicienne, nixe, ondine, ou simplement Parisienne, ils la devinaient très loin d'eux, se mouvant au milieu de

sortilèges et de subtils parfums, qui les effrayaient. Louise résolut désormais d'aller sur les routes et les grands chemins, et, prenant ses repas dans sa chambre, elle put échapper au zèle de ses observateurs.

En suivant les lacis tracés parmi les bois, elle trouva des bancs lointains et isolés, d'où la vue s'élargissait à travers l'écart des arbres et découvrait un fond de vallée, tout un abîme verdoyant, qui s'en allait comme un affluent, rejoindre la grande vallée rhénane. Accompagnée de Rosalie, elle se plaisait à passer de longues heures dans ces bois où la lumière tamisée descendait toute verte.

Et l'apaisement se faisait en elle. Ce n'était pas encore l'oubli promis par le docteur Lenoël, mais, au milieu de ce silence et de cette solitude, les choses lui apparaissaient moins précises, moins cruelles.

Elle avait emporté quelques livres que Toussard lui avait choisis avec soin et avec goût. Et lentement, dans le temps et dans l'espace, ses souvenirs s'estompaient.

Le docteur lui rendit visite. Il lui trouva la mine superbe, le teint frais, et exprima l'espoir qu'elle ferait une double cure, le résultat étant si excellent.

Puis il se remit à poser des questions. Il voulut savoir si la personne venue avec elle était sa parente ou seulement une demoiselle de compagnie, si sa famille était nombreuse, combien de frères et de sœurs, et quel âge avait monsieur son père. Ensuite il reparla du professeur Lenoël, exprimant le regret qu'il ne fût pas marié et entouré de soins domestiques.

— Moi, ajouta-t-il, je me suis marié à vingt-deux ans, et dans ma dix-huitième année j'étais fiancé. Ma femme est deux ans plus vieille que moi, nous avons déjà sept enfants.

Et il se tut, songeant qu'il avait bien mérité de Dieu et de son pays.

Ce matin-là, Louise s'était dit qu'elle écrirait au docteur Lenoël qui le lui avait si obligeamment demandé. Mais l'idée de lui adresser la lettre même la plus simple la troublait extrêmement. Qu'était-elle, pauvre petite demoiselle de modes, auprès de cet homme d'une gloire partout consacrée et d'un charme, d'un attrait dont elle avait éprouvé, elle aussi, la singulière puissance ?

Assise devant sa table, au coin de la fenêtre donnant sur les beaux parterres et le riant paysage, elle ne s'aperçut pas d'abord que deux jeunes gens, à l'allure militaire, à la moustache savamment menaçante, comme celle de leur *Kaiser*, se promenaient avec affectation en la lorgnant. Les remarquant enfin, elle se retira, mais, peu d'instants après, un garçon d'hôtel lui présentait deux cartes : Freiherr von Lützburg, Graff Wildenstein.

Sur l'une des cartes se lisait en français:

Mon ami et moi serions heureux de nous mettre à la disposition de mademoiselle Kérouall, et de lui faire les honneurs du pays.

Louise renvoya les cartes en disant qu'elle ignorait qui étaient ces messieurs.

Désormais, plus encore, elle tâcha de se glisser rapide

et furtive à travers ces groupes qui la guettaient du fond de leur oisiveté maussade.

Parfois, en se promenant, elle se prenait à songer à ce billet qu'elle avait adressé au docteur Lenoël. Peut-être s'était-il perdu, peut-être, étant arrivé, ne serait-il jamais lu. Alors elle se le figurait égaré dans cet amas de papiers, d'enveloppes timbrées de tous les pays, qui encombrait la table du professeur lorsqu'elle lui avait rendu visite.

Une quinzaine s'était écoulée depuis l'arrivée de Louise dans la petite ville d'eaux. Vers deux heures de l'après-midi, à cause de l'ardeur brûlante de l'air, elle avait clos les persiennes de sa chambre. Parmi l'ombre qui l'emplissait, flottait une poussière d'or semblable à une fine poudre de soleil, et, dans le silence, on n'entendait que le vol d'une grosse mouche bourdonnante qui menait toute seule la cadence de l'été. Louise, à demi étendue sur un petit divan, tenait un livre et fermait les yeux, et son léger peignoir, d'où s'échappaient ses bras blancs s'entr'ouvrait sur sa poitrine.

On frappa, et de nouveau un garçon d'hôtel lui présenta une carte. Cette fois, son émoi fut grand en lisant ces deux mots :

« Professeur Lenoël. »

— Je le recevrai, dit-elle.

Elle s'était levée, et, toute pâle dans le demi-jour, avec l'auréole de ses cheveux blonds, elle ressemblait à quelque sainte de l'école vénitienne, une Ursule ou une Catherine, offrant d'une grâce altière ses charmes délicieux au bourreau.

Le docteur était entré et, lui prenant la main, la regardait.

— Mon enfant, je suis étonné et ravi en vous revoyant. Je ne reconnais plus la petite fille dolente d'il y a un mois. Vous étiez un rayon de lune et vous voici rayon de soleil.

— Docteur, fit Louise, vous êtes bon de me rendre visite et de vous être souvenu de moi.

Et elle lui offrit l'unique fauteuil de sa chambre.

— Je suis ici depuis ce matin, dit Lenoël, et je pensais vous retrouver à l'heure du déjeuner, du « dîner », comme on dit ici, mais j'ai appris que mademoiselle Kérouall prenait ses repas chez elle.

— Je vais vous dire, docteur : ces Allemands avaient une manière si bizarre de me dévisager, que j'ai dû renoncer à me mêler à eux. Leurs façons me rappelaient les gens de chez moi, quand ils allaient regarder sur la place les ours et les singes de passage... Je ne suis pourtant pas une bête curieuse.

— Peut-être que si! fit en souriant Lenoël, mais il est vrai que les Allemands manquent parfois de goût et de tact. Enfin, mademoiselle, ne vous tourmentez plus : désormais vous serez protégée. Il vous arrive un défenseur, et, il saura faire revivre parmi ces étrangers les beaux jours de la chevalerie... Car ce pays, que couvrent aujourd'hui les brasseries et les casernes, fut jadis la terre suave et fleurie où la femme se vit célébrée en immortels accents. Dans ces temps-là, des rives du Danube à celles du Rhin, se répandaient les échos des chansons d'amour. Je vous racon-

terai cela; en attendant, je me déclare votre champion... Et, dites-moi, ce traitement vous réussit à merveille? Dormez-vous? la fièvre vous a-t-elle quittée?

Et, lui saisissant le poignet, il le garda quelques instants entre ses doigts.

— Allons, tout va bien, tout va au mieux. — Vous êtes, sans doute, ici avec madame votre tante?

— Non, répondit Louise, je suis venue avec une personne de confiance, presque une amie. Ma tante était encore retenue à Paris. Car nous sommes modistes, docteur. Vous ne vous en doutiez sans doute pas?

— Et effet, fit-il, non, je ne m'en doutais pas; je vous croyais... au fait, je ne sais pas trop moi-même ce que je vous croyais... Je vous ai prise pour une Parisienne simplement, une Parisienne des plus rares. Et cela en soi est une condition, un état, une vertu. La Parisienne est certes un des ouvrages les plus fins et les plus achevés de cette nature qui a tant produit, tant gâché, tant jeté au rebut!... Et maintenant, mademoiselle Kérouall, je vais vous laisser poursuivre le rêve que ma visite a interrompu. Moi aussi, je me reposerai jusqu'au soir. Vers sept heures, je viendrai vous chercher, car vous dînez avec moi : c'est ma seule ordonnance aujourd'hui...

Pour lui faire honneur, Louise choisit, ce soir-là, sa plus belle robe, une robe glissée à son insu dans la malle par Félicité. Tant pis si les Allemands braquaient les yeux sur elle! Avec sa toilette à bou-

quets de fleurs et son chapeau de bergère, elle était de force à braver des états-majors.

Lenoël la conduisit sous la véranda du *Kurhaus*. On y dînait à de petites tables, tandis que la musique jouait des valses viennoises. Et de ce que le général von der Rohr et tous ses aides de camp ajustaient leurs monocles pour la mieux voir, elle ne s'en soucia seulement pas, tant elle se sentait, hautement protégée.

D'ailleurs nombre de ces personnes saluaient le professeur.

— Ces messieurs, dit-il à voix basse, sont fort polis. Ils se sont fait jadis présenter à moi, et je ne puis me soustraire tout à fait à l'empressement qu'ils me marquent. Mais l'idée que le général von der Rohr commandait le bataillon qui campait devant l'Arc de Triomphe me gâte un peu la grâce de leur accueil.

Puis, comme se parlant à lui-même, il continua :

— On a beau être un esprit méditatif et considérer à l'égal de ferments la colère et la rancune, on a beau concevoir leur relativité, et se dire que les plus vivaces, alors qu'elles sont transmises, durent à peine un siècle, et se subordonnent aux préjugés, aux intérêts, aux hasards, on leur reste tout de même soumis.

Et le docteur Lenoël soupira de savoir ses instincts tributaires de l'heure fuyante, tandis que son libre génie s'élançait bien au delà, dans l'espace.

La soirée était délicieuse. Le paysage tout proche semblait un décor de théâtre, où la lumière, savamment disposée, mettait en vue les parterres fleuris, et les

grandes ombres massées tout alentour enfermaient ce joli endroit de fête, en faisaient le centre d'un aimable divertissement champêtre. Des bouffées de musique exhalaient leur mélodie dans l'air doux, comme pour préluder à quelque ballet d'elfes, dont les robes blanches et les pieds levés allaient s'échapper du feuillage.

— Avez-vous froid ? dit tout à coup Lenoël à Louise; j'ai cru que vous frissonniez.

Non, elle n'avait pas froid, mais soudain cette petite table, avec ses deux couverts et son bouquet de fleurs lui rappela une autre table placée comme celle-ci au seuil d'un grand parc obscur. « On ne vit pas du passé », lui avait dit Lenoël au jour de la consultation. Et, ce soir, le sentant auprès d'elle, calme et souriant, image de force paisible et de puissance, elle se disait que lui seul pourrait l'aider à refouler ce passé, dont le souvenir la poursuivait encore.

— Me direz-vous du moins à quoi vous songez en me regardant avec de grands yeux de mystère ? reprit-il. Vos yeux ont la couleur des scarabées bleus d'Égypte. Les déesses de Thèbes et de Memphis posaient sur leurs poitrines ces bijoux, semblables à d'énormes turquoises pailletées d'or. Pense-t-on, avec des yeux pareils? Je ne sais. Mais on répand autour de soi des germes de pensées et de désirs, qui s'agitent, s'épanouissent, et deviennent parfois des fleurs merveilleuses de poésie ou d'art. Qui dira de quels chefs-d'œuvre, dont le monde s'est embelli, un inconscient regard de femme fut peut-être l'origine? Je me figure

que la beauté sereine, harmonieuse et parfaitement réalisée, telle que l'ont conçue les Grecs, n'est guère conciliable avec le mouvement de la pensée. La pensée, comme une flamme, ravage et détruit. Et je conclus que mademoiselle Louise Kérouall ne pense pas, ne doit pas penser.

— Mais, docteur, dit Louise un peu troublée, je dois tout de même penser à ma façon, puisque ma pensée me fait souffrir.

— Mon enfant, s'écria Lenoël, vous venez de renouveler la formule même de la philosophie moderne en France. On avait dit : « *Penser, c'est être.* » Vous dites bien mieux. Mais prenez garde : en donnant asile au raisonnement, ce fils bavard de la pensée, vous allez altérer les lignes délicieuses qui, le long des tempes et des joues, vont rejoindre le jet souple, fin et altier de votre cou. J'ai un petit fragment de marbre grec du IVe siècle, dont le galbe vous ressemble. Malheureusement, il est très mutilé.

Il resta quelques instants à la considérer de face, de côté, se penchant même pour la voir de biais, puis il dit :

— Savez-vous mon projet, mademoiselle Louise? Je vais faire venir de la cire à modeler de Paris : elle sera ici dans quelques jours et j'essaierai de faire un petit buste d'après vous. Je suis sculpteur, à mes heures perdues, et je voudrais que vous fussiez mon chef-d'œuvre, si toutefois vous voulez bien me servir de modèle.

— Docteur, ce sera pour moi un grand honneur. En vérité, je ne sais que vous dire : je suis si confuse auprès de vous, si infime !

— Ne dites rien, mon enfant, et sachez qu'on ne doit jamais de reconnaissance. Il n'est pas de dévouement ni de sacrifice qui n'ait sa source dans notre orgueil ou dans notre sensualité.

Et, lui offrant le compotier, il ajouta :

— Voulez-vous encore quelques prunes, elles sont excellentes.

Leur repas s'achevait dans la douceur du soir bienveillant. Peu à peu les tables s'étaient dégarnies, les dîneurs allaient faire un dernier tour de promenade. En passant, la comtesse de Falkenberg se dressa de toute sa haute taille et de sa fierté de *Markgræfin*.

Elle répondit à peine au salut de Lenoël et s'éloigna, portant sa morgue et son arrogance comme deux plumets qui l'auraient coiffée.

— C'est une dame féodale, dit-il tout bas. Ici elle paraît déjà un peu démodée, mais chez nous elle deviendrait personnage d'opérette : l'entrée en musique s'imposerait.

Le docteur avait allumé un cigare, et, les yeux à demi clos, il suivait les méandres capricieux de la fumée qui s'envolait.

— Demain, dit-il tout à coup, je n'aurai pas le joli plaisir de dîner avec vous : je suis invité chez un confrère. Mais nous nous verrons dans la journée.

Tous deux se levèrent, Louise secoua ses jupes légères. Dans la nuit claire ils virent le ciel plein d'étoiles comme un champ de fleurs. Au bas de l'escalier, ils se quittèrent.

Il la suivit des yeux, regarda monter et disparaître la robe semée de jacinthes, puis, se demandant ce que la vie, la vie aux rudes mains, ferait de ce jouet exquis et fragile, il eut un peu de tristesse.

Et il songea au petit fragment de marbre, dernier vestige de beauté, qu'il avait pieusement recueilli.

XV

Le docteur Lenoël avait du génie, mais il était victime de sa grâce. Cette grâce n'était pas la parure et le vain ornement de sa pensée, elle était sa pensée elle-même qui rayonnait et se jouait. Il avait une façon généreuse et charmante de se répandre, de se prodiguer, de faire sans cesse aux autres le don magnifique de lui-même qui leur laissait l'illusion d'être en communion avec lui et allumait en eux des foyers d'orgueil et des exigences que rien ensuite ne pouvait plus satisfaire.

Les femmes surtout l'enchaînaient par toutes les ressources de leur faiblesse redoutable. Comme des rosiers grimpants, elles jetaient autour de lui les rameaux de leurs âmes avides et tenaces. Orageuses et véhémentes ou de douceur impérieuse, elles usaient de cette inconscience par où s'exerce la tyrannie innocente et terrible. Et si le docteur Lenoël possé-

dait quelques attributs vraiment divins, tels que l'infinie pitié et la parfaite clairvoyance, il ne lui manquait pas moins ceux d'omniprésence et de diffusion, ce qui rendait sa tâche presque impossible parfois.

Le courrier qui arrivait pour lui chaque matin, emplissait le portier d'admiration, et ne se pouvait comparer qu'à celui du chancelier de l'Empire qui avait passé une saison à l'Hôtel de Bavière.

Jacques Lenoël entra chez Louise, tenant à la main le volumineux courrier. Ces lettres étaient de toutes sortes : les unes, jaunes et fripées, avaient des figures de mendiantes ; d'autres, épaisses, inquiétantes, mémoires de fous ou de monomanes dans lesquels la raison incertaine s'égarait au long des pages comme un voyageur perdu ; et, parmi la correspondance courante, — clients, élèves, confrères, écoles, académies, — les lettres de femmes mettaient leurs parfums, la fantaisie de leurs cachets, les nuances audacieuses ou tendres des papiers, et les écritures envolées comme des flèches ou enlaçantes comme des lianes.

— Mademoiselle Louise, dit-il, on vient de me faire à cause de vous une scène de jalousie. Oh ! ne vous moquez pas, ç'a été une vraie scène, et que je ne mérite pas, vous le savez bien. Vous portez ombrage à une princesse. Elle m'aime depuis trois ans et nous filons ensemble le parfait amour au clair de lune... une lune allemande, car celle de Paris se moquerait de nous !... J'ai connu cette dame ici.

Elle est veuve, après avoir été l'épouse morganatique d'un prince régnant. On dit qu'elle fut jolie jadis; aujourd'hui, sous l'épanouissement d'une maturité abondante, heureuse et florissante comme une riche campagne, elle a gardé l'âme printanière. Elle orne son ample corsage de pâquerettes et les effeuille en levant les yeux au ciel. Pour elle, la vie apparaît pleine de roucoulements de colombes et de myosotis cueillis dans les prés humides. On prétend que les dames allemandes sont de mœurs faciles. Je n'ai jamais eu l'occasion de m'en assurer, mais elles m'ont souvent laissé voir leur sentimentalité, qui les baigne comme des ruisseaux de sirop très doux et un peu poisseux. Elles ont aussi une ingénuité et une innocence vraiment paradisiaques. Au cours des promenades que j'espère bien faire en votre compagnie, nous les surprendrons avec leurs fiancés ou leurs maris en des attitudes que la police des mœurs ne souffrirait pas chez nous. Ici on ne sourit même pas. Ce peuple est étranger au goût aussi bien qu'à l'ironie, mais il a d'autres qualités fortes et belles. Pour le travail, les Allemands sont des Cyclopes, et leur poésie plonge au plus profond des âmes et de la nature. Elle est à la fois lyrique et intime, et penche un visage familier sur le mystère infini du monde. Apprenez l'allemand, mademoiselle Louise, et je vous lirai des vers d'Henri Heine.

— Je sais un peu d'allemand, dit Louise timidement; il y avait chez nous une sœur alsacienne qui voulait bien me donner quelques leçons. Mais ce peu n'est rien, et mon ignorance, hélas! est sans bornes.

Quand je vous écoute, il me semble, à chaque instant, qu'une île merveilleuse s'éclaire et se montre à moi. Vous êtes un grand magicien.

Au moment où elle prononça ce mot, Jacques Lenoël, qui déjà s'en allait, soudain s'arrêta, considérant avec étonnement cette petite fille qui restait confuse de son audace.

Ce mot, que de fois déjà il l'avait entendu ! Et voici qu'elle aussi, après tant d'autres, sentait, invoquait cette magie, ce charme pénétrant, cette puissance dont on lui faisait un tourment.

A son tour, elle viendrait à lui, apportant sa confiance, son trouble, son espoir, et lèverait vers le sien son doux regard bleu. Et lui, que pourrait-il pour elle ? Il la contempla dans la perfection de sa beauté, rose et lumineuse, sous le demi-jour de la chambre, et, la saluant avec mélancolie, il la quitta.

Le lendemain au soir, ils se retrouvèrent à la petite table, sous la véranda.

— Mademoiselle Louise, dit gaiement Lenoël depuis hier j'ai lu près de deux cents lettres et j'ai répondu à quelques-unes. Je suis étrangement soulagé. Je me sens pour dîner avec vous le bon appétit d'une conscience heureuse. Que de toutes ces enveloppes déchirées se soit échappé un appel sérieux, qui vaille une réponse, je ne tenterai pas de vous le faire croire. Mais il suffit que, dans cet amas, quelques voix, une seule même, me convie à une tâche utile, m'indique un devoir à accomplir, pour que je n'aie pas le droit d'être négligent. Il y a en tout beaucoup

d'efforts, de peine perdue. Qu'importe? si, dans le désordre et la nuit, on a pu allumer une petite lueur secourable qui montrera un chemin. Le monde sort de tâtonnements et de longs essais, et qui dira à travers quels types disparus, méprisés, abandonnés, le génie de l'espèce a évolué avant de réaliser mademoiselle Louise Kérouall?...

» Et vous, ajouta-t-il, qu'avez-vous fait pendant ce beau jour d'été? A votre place, je sais bien à quoi je m'occuperais. Je me mettrais devant le miroir. Vous êtes un des plus jolis spectacles qui se puissent contempler. Vous me découragez de quelques-uns de mes bibelots dont j'étais le plus fier.

— Docteur, reprit Louise, il y a bien de l'ironie dans vos compliments, mais, je la préfère encore à tous les hommages des autres. Au risque de gâter les lignes d'un visage auquel vous êtes trop indulgent, je voudrais saisir au vol toutes vos pensées et les garder en moi, non pas comme des papillons épinglés, mais flottantes et libres. C'est une belle ambition que j'ai là. Tant pis si elle me ride un peu le front!

— Mon enfant, dit Lenoël, vous parlez légèrement d'une chose dont vous ne soupçonnez même pas le dangereux pouvoir. Des charmes comme les vôtres sont faits pour jeter à travers le monde des germes de haine et de discorde. D'après une légende antique, en semant des dents de dragons on faisait naître des guerriers tout armés. Vous ne sèmerez pas des dents de dragons, mademoi-

selle Louise, mais les désirs s'élèveront sans cesse sous vos pas, et les désirs sont belliqueux et cruels. Comme l'abeille ils distillent tantôt le miel et tantôt le poison. Non certes, vous ne savez pas la force redoutable qui est en vous, car vous en auriez peur vous-même.

» Je ne veux pas vous faire une leçon d'histoire, et vous citer les dames qui troublèrent, ébranlèrent des royaumes, ni vous dire tous les artifices par lesquels s'exerça leur pouvoir. Presque toutes en usèrent au profit de leur ambition, parèrent leur orgueil de ce qu'avait conquis leur grâce. Furent-elles heureuses ? Je n'en sais rien. Mais vous n'êtes pas de leur race, et ni l'éclat ni la domination ne vous tenteront. Alors, que deviendrez-vous? Qui recueillera votre beauté, qui lui offrira un asile sûr et digne d'elle? Le roi Henri II d'Angleterre avait caché Rosemonde, son amie, dans un labyrinthe. Une rivale sut l'y poursuivre et la faire mourir. Même dans le lieu paisible où nous sommes, lorsque vous passez, les regards s'allument. Et vous êtes si jeune et vous devrez encore si longtemps marcher au milieu des convoitises brutales des hommes ! Quand je réfléchis à cela, et que je vous vois si délicieuse et frêle, et sans défense comme une enfant, je suis pris d'une grande inquiétude pour vous, Louise.

Il se tut. Et elle, l'entendant la nommer ainsi pour la première fois, baissa la tête, mais sentit une chaleur douce lui venir au cœur. L'orchestre jouait une de ses éternelles valses, une valse tout en trilles qui tour-

nait incessamment. Et la vie elle-même emportée au rythme léger et vif de cette musique, fuyait au gré des airs de danse vers des plaisirs toujours renaissants. Quand Louise leva les yeux, elle vit tout près d'elle le général von der Rohr, escorté de deux aides de camp. Il venait saluer le docteur. Quelques paroles furent échangées; au moment où les trois hommes allaient s'éloigner, Lenoël, très brièvement, les nomma à la jeune fille.

— Ils ont voulu vous regarder de plus près! dit-il ensuite, un peu agacé.

Louise et le docteur s'attardèrent encore parmi les tables abandonnées et les bouquets qui s'effeuillaient, puis il offrit de faire quelques pas dans l'allée de tilleuls, avant de rentrer.

Les promeneurs à deux ou réunis en petits groupes, cheminaient sous la nuit clémente qui les enveloppait de son mystère. Au bout de l'allée, à l'endroit où s'arrêtait l'éclairage, un sentier aboutissait, qui, plongeant dans le noir opposait aux curieux son ombre profonde. Et, de temps en temps, on voyait apparaître des couples encore tendrement enlacés, et qui, chaussés d'affreuses bottines, semblaient marcher dans leur rêve.

— Diable, s'écria tout à coup le docteur, voici la princesse !

Et Louise aperçut une grosse dame blonde, rose, émue et parée, et qui, s'appuyant au bras d'un très jeune officier, venait de surgir de la route sombre.

— Feindre de ne pas la voir, dit Lenoël, serait une impertinence.

D'ailleurs ce fut elle qui alla à lui, après avoir quitté son compagnon.

— Eh bien, docteur, fit-elle, je vous surprends de nouveau en romanesque aventure. Je ne croirai plus désormais à toutes vos belles maximes si stoïques : vous les réservez pour les dames allemandes.

— Princesse, répondit Lenoël, en lui baisant la main, vous auriez bien tort. Notre âme n'est pas la vôtre, nous ne trempons pas dans le même air que vous, et, lorsqu'un Français et une Française causent ensemble, il y a dix à parier contre un qu'ils ne causent pas d'amour, ou du moins de leur amour. Nous sommes légers, moqueurs et cyniques, et nos femmes ne sont pas plus sérieuses que nous.

— S'il en est ainsi répondit la princesse, je vous plains, je vous plains profondément. Vous vous figurez être les sages, et vous êtes les dupes, puisque avec une puérile folie vous méprisez ce qui fait la beauté et le prix de nos jours. Vous ignorez que la terre entière est un luth qui chante et que chaque minute du temps est vibrante de poésie, et qu'il faut savoir la saisir, la vivre. Oui, docteur, la vivre ! Et ainsi vous aurez atteint la mesure de vos joies, tandis que votre ironie cruelle et aride n'est qu'un souffle, un pauvre petit souffle stérile, et qui finalement vous usera comme une mauvaise toux.

— Princesse, vous m'émerveillez, dit Lenoël. D'ail-

leurs je ne tenterai pas de vous répondre, — je suis criblé de vos flèches, qui sont d'or et de feu. Permettez-moi de présenter à Votre Altesse mademoiselle Louise Kérouall, une jeune malade que sa famille n'a pu accompagner.

La princesse, qui portait le nom de comtesse de Schœnfels que le prince lui avait donné en l'épousant, dit quelques mots obligeants à Louise, la complimenta sur sa toilette si élégante et si parisienne.

— Nos modistes et nos couturières, ajouta-t-elle, quoique pleines de zèle et de bonne volonté, cherchent en vain à réaliser ces chefs-d'œuvre de goût. Les tissus de chez vous, les modes, les coupes ont un cachet incomparable. En voyant ces robes combinées avec tant de grâce et de fantaise, en admirant avec quel art on sait user du tulle, de la gaze, du velours, et quelles harmonies on en tire, je suis émerveillée et je me dis que c'est là peut-être où réside la vraie poésie de la France.

Louise se promit de retenir tous ces beaux discours pour les redire à Toussard, qui s'en amuserait beaucoup.

Comme on arrivait au *Kurhaus*, la comtesse de Schœnfels invita le docteur et sa compagne à la table à thé qui était dressée et leur offrit quelques sucreries. Des amis survinrent, et, parmi eux, le jeune officier de la promenade sous bois.

Un peu plus tard, en reconduisant Louise, Lenoël lui dit :

— La princesse est certes pour étonner, mais elle a de l'éloquence et ne manque pas d'esprit. Elle fait

des vers, qu'elle signe du nom de « Sapho Rhénane » et qui ne sont pas plus mauvais que bien d'autres. Et, comme elle a gardé une sorte de cour, ayant longtemps présidé les réceptions intimes du prince, autour d'elle on vante son génie. Sa faiblesse est d'aimer les très jeunes gens et de prendre pour les effluves de son âme les épanchements de sa riche santé. Elle est d'ailleurs de commerce agréable et fort instruite. Elle vient de me demander si vous n'étiez pas de cette famille bretonne des Kérouall qui donna jadis une maîtresse au roi Charles II d'Angleterre. Je n'avais pas pensé à la similitude du nom. Faites-moi songer à vous raconter l'histoire de cette favorite dont je me rappelle très bien le portrait à Hampton Court, près de Londres.

» — Bonsoir, mademoiselle de Kérouall ! ajouta-t-il en saluant profondément.

XVI

Louise connut alors des jours heureux. Sans cesse le train de vie de la petite ville d'eaux la ramenait auprès du docteur, et il lui témoignait un goût, un empressement, dont la flatterie délicate la ravissait. Il l'emmenait en promenade dans les environs, l'accompagnait parfois dans les courses pédestres qui

faisaient partie du traitement, et très souvent l'invitait à dîner avec lui.

Le plus beau temps du monde avait jusqu'ici mis autour d'eux son rayonnement et sa joie.

Mais, un matin, il se gâta. Pendant deux jours il plut; une pluie, fine, serrée, infatigable, posa ses rayures grises sur le paysage, et des brumes semblables à des lambeaux d'étoffe pendirent du ciel, bornant l'horizon, le faisant petit comme un îlot perdu dans l'infini des eaux. Et durant ces deux jours Louise ne vit pas le docteur Lenoël. Elle savait qu'il attendait de nombreuses visites venues des environs, des villes universitaires, des instituts médicaux, elle savait qu'il dînait chez la comtesse de Schœnfels, et puis elle ne savait plus rien et s'en attristait.

Assise à sa fenêtre, elle regardait la nuit, qui s'éclairait un peu et montrait, derrière les nuages chassés par le vent, quelques étoiles craintives qui s'allumaient.

Elle entendit un coup frappé à la porte et soudain le docteur fut là.

— Ma chère enfant, dit-il, j'arrive comme le cavalier du *Roi des Aulnes*, trempé, harassé, à travers la tempête. Mais je n'ai rien abandonné aux méchants esprits des bois, pas même mon manteau qu'ils me disputaient avec fureur. Ce matin, il m'a fallu partir pour Wiesbaden, d'où je viens... C'est chez moi, à Paris, que j'ai été trahi, et l'on m'a relancé ici. Je suis furieux.

Louise ne questionna pas, craignant d'être indiscrète,

mais s'assurant une fois de plus quel assaut perpétuel se livrait autour de lui.

— D'ailleurs, j'en ai assez, ajouta-t-il, et désormais j'entends être laissé en paix et prendre mes vacances à ma guise. Pour commencer, je vous emmène déjeuner demain matin. Il fera beau et nous irons par les bois jusqu'à une ferme où l'on mange des truites et des écrevisses dans un pré, sous des pruniers. Et tout le long de la route nous nous amuserons à poursuivre les papillons, à cueillir des fleurs, à grimper aux arbres fruitiers. Nous tâcherons de nous égarer, et nous ferons le rêve que la trace est à jamais perdue de ce malheureux, de ce persécuté professeur Lenoël... Voulez-vous, Louise?

C'était la seconde fois qu'il l'appelait ainsi, mais cette fois il y apportait une gaieté familière. Et elle eut l'impression qu'elle était pour lui une sorte de soulagement et de revanche des autres, des belles dames exigeantes, insatiables.

Ils partirent dans la douceur d'un matin radieux.

— C'est un peu plus d'une heure à pied, avait dit Lenoël ; la route est presque constamment ombragée, et d'ailleurs la marche vous est excellente.

Il s'était mis en guêtres et en culotte comme un touriste alpin et portait un grand feutre mou qui le faisait ressembler aussi bien à quelque seigneur de la Renaissance qu'à un artiste de 1830. Il allait d'un pas alerte et de cet air simple, aisé et sûr, qui était une forme de sa grâce et de sa puissance.

Ils entrèrent sous l'allée des tilleuls, traversèrent un

petit bois de chênes et virent en face d'eux une grande prairie qui dévalait en une immense coulée verte, tendre et moelleuse comme un tapis.

— Les mauvaises langues appellent ce pré le lit d'amour de la comtesse de Schœnfels, dit en souriant le docteur.

Puis ils prirent un sentier bordé de haies et de buissons et d'où la vue s'étendait sinueuse et fuyante jusqu'aux lointains bleus de la vallée rhénane.

— Ce pays est joli, reprit Lenoël, et, dès que disparaît le décor un peu puéril de notre petite station, il exhale le parfum sauvage et suave de son âme naïve et romantique. Car le romantisme, mademoiselle Louise, est sorti de ces vallons, de ces forêts, il est descendu des burgs ruinés dont se couronnent les coteaux du Rhin, et il est venu chez nous en cotte de mailles, casqué, emplumé, héroïque et frémissant. Il a régné sur nos boulevards, il a réglé la mode en poésie, en art, en amour. Et il a donné naissance à toute une génération de héros et d'héroïnes, qui, pâles et pensifs, ont exprimé en longs soupirs les rêves de leurs âmes incomprises. On connut alors la haute cravate idéaliste et les cheveux ramenés en touffe sur le haut du front comme un nuage soucieux sur un sommet, tandis que les femmes laissaient leurs boucles couler à l'abandon, en saules pleureurs... Depuis lors, tout cela est évanoui, emporté à l'oubli, mais la nature est toujours fraîche et belle dans le charme invincible de son éternel renouveau.

A mesure qu'ils marchaient, quelques pins s'élevaient des broussailles, et tout à coup se déploya l'imposante forêt du Trautwald, couvrant tout un flanc de montagne de ses sapins orgueilleux. Ils y pénétrèrent, et aussitôt le demi-jour les enveloppa, mit autour d'eux une ombre pleine de mystère comme celle qui se répand dans les églises au jour tombant. Et les fûts des arbres se dressaient pareils aux piliers sans nombre de quelque inconcevable cathédrale qui ne finirait pas.

Ils allaient sans bruit sur le sol jonché d'aiguilles que l'hiver avait jaunies, et ils se taisaient comme s'ils eussent craint d'entendre l'écho de leurs paroles monter dans le grand silence jusqu'à la voûte lointaine ou s'entre-croisaient les dernières branches. Tout à coup le vent, semblable à un jeu d'orgue, passa dans les hautes ramures, en tira des accents sonores.

— On dirait de la musique, fit Louise tout bas.

— Oui, du Wagner, répondit Lenoël. C'est l'orchestre et le décor, il ne manque que les artistes... Mais n'êtes-vous pas fatiguée? la route est un peu plus longue que je ne pensais.

Louise n'était pas fatiguée; elle aussi avançait d'un pas allègre et sa robe blanche glissait rapide, fuyait, reparaissait, claire tunique de chasseresse, lune brillante se jouant à travers les nuages.

— Attention ! dit-il tout à coup, c'est ici que nous tournons à droite : autrement, nous descendrions au ravin. S'égarer est charmant, mais nous serions obligés

de pêcher à la ligne notre déjeuner et nous n'avons pas ce qu'il faut pour cela.

Le soleil maintenant jetait des rayons presque verticaux, qui perçaient le dôme de verdure et coulaient en goutelettes d'or le long des troncs sombres.

— Il commence à faire chaud, dit Lenoël, mais nous arriverons dans quelques instants.

Bientôt ils atteignirent la lisière de la forêt qu'un pré coupait brusquement. L'auberge apparut. C'était une grande maison de crépi, toute blanche, entourée d'un balcon de bois, et qui tenait de la ferme, du chalet et de l'hôtellerie champêtre. Des bancs était placés devant les tables rustiques qu'ombrageaient des pruniers et des cerisiers ; un ruisseau riait dans l'herbe et l'on voyait des carrés de légumes bordés de groseilliers parmi lesquels couraient des poules.

— Cet endroit est délicieux, dit le docteur, il sent la menthe et le fumier. Il est idyllique et un peu farouche et garde cette belle gravité et cette innocence paisible de la nature que l'on chercherait en vain dans nos guinguettes. Et vous verrez que nous serons bien servis.

Louise était pleine de joie.

— Je suis une sauvage, dit-elle; le monde me trouble et m'effraie, mais vous me faites comprendre la beauté des choses, et je tâche de retenir tout ce que vous me dites, pour le temps où je ne vous entendrai plus.

Assis sur le banc près d'elle, il se tourna pour la regarder. Non, cette enfant n'était pas coquette: en

lui parlant ainsi elle était candide et sincère, et montrait un visage aussi ingénu que les grands tournesols qui, à côté, levaient leurs disques d'or vers la lumière. Il lui prit la main affectueusement et lui dit:

— Mais pourquoi ne nous verrions-nous plus?

— Pourquoi? Mais parce que ça ne se pourra plus. Parce que...

Elle n'osa en dire davantage, et ajouta :

— Vous n'aurez guère le loisir de songer à la pauvre Louise Kérouall.

— Mangez vos truites, mademoiselle, et ne gâtez pas la joie de ce clair matin par les prévisions d'une courte et vaine sagesse. Les seuls rêves permis sont ceux qui peuplent l'avenir d'aimables fantômes. En qualité de votre médecin, je vous défends de mêler à ces jours qui ne sont pas encore les ombres créées par votre mélancolie. Et si vous êtes raisonnable, tout à l'heure, en prenant le café au lait, je vous raconterai l'histoire de votre homonyme Louise de Kérouall, favorite de Charles II.

Des étudiants étaient venus occuper les tables voisines et réclamaient bruyamment de la bière et des charcuteries. Ils étaient coiffés de la petite toque brodée, fixée à mi-front par une mentonnière ; presque tous portaient des balafres au visage, et plusieurs avaient les jambes nues. Louise les trouvait tapageurs et importuns; d'ailleurs bientôt ils furent cachés par le nuage épais que dégageaient leurs pipes.

Quand le café parut dans de grands bols, Lenoël alluma un cigare, et, s'étant un peu renversé sur le banc, il dit :

— Louise de Kérouall, dont j'ai admiré le portrait par sir Peter Lely, était infiniment moins belle que vous. Les contemporains ont rapporté que ce fut surtout sa peau fine et satinée qui entretint les feux de son volage amant, et, quoique ses rivales, Nell Gwyn et la duchesse de Cleveland l'éclipsassent par leurs charmes, elle ne fut jamais délaissée. Toute fillette, elle avait été attachée à l'aimable Henriette d'Angleterre, duchesse d'Orléans, et ce fut celle-ci qui la conduisit à son frère le roi Charles II pour qu'elle servît les intérêts et la politique du tout-puissant Louis XIV, auquel la princesse était unie par des liens plus tendres que ceux de la parenté. Cette petite Bretonne à la peau désirable était un agent diplomatique. Son biographe a pu retrouver le détail de son état de maison, de ses dépenses de toilette. Elle portait très agréablement le travesti, de mode à cette époque dans la haute société anglaise, ainsi qu'en atteste le théâtre de Shakespeare, où les femmes se costument volontiers en pages ou en cavaliers.

» Après la mort du roi Charles, elle rentra en Bretagne sur un navire affrété à son intention, où s'entassèrent toutes les richesses amassées au cours de sa carrière galante : bijoux, tentures, étoffes, meubles précieux. cargaisons de denrées et d'épices, venues des pays lointains, de Cathay et d'Arabie, et que l'Angleterre, grande voyageuse déjà, voyait affluer sur ses marchés. Dans son pays, où elle débarquait comme un pirate heureux, je ne sais plus très bien ce qu'elle devint. A Paris, je vous donnerai à lire ses aventures.

— Mais, docteur, dit Louise, elle ne me plaît pas beaucoup, mon homonyme. Elle fut avare et cupide, et sans doute n'eut-elle jamais le moindre amour pour son royal amant.

— Mon enfant, ne la jugez pas avec cette sévérité. Elle servit son roi, le roi de France, et dans ce temps-là ce n'était pas une mince affaire. Et puis, elle fit comme elle put, la vie n'est pas facile à tous.

— C'est vrai, dit Louise.

Autour d'eux l'air vibrait. Du jour d'été fluide et doré tombait une langueur, et le bourdonnement des insectes semblait le souffle même du paysage endormi. Une telle douceur enveloppait les choses, qu'ils s'étonnèrent de voir un chat bondir d'un mur, fuir et disparaître.

Et, sans presque plus parler, ils laissèrent couler ces heures claires.

— Mademoiselle Louise, il se fait tard.

Jacques Lenoël s'était levé, regardait sa montre. Louise se leva aussi, secoua autour d'elle l'essaim des songes et ils se mirent en route.

— Nous rentrerons par la vallée, dit-il. La descente est un peu raide ; je vous soutiendrai, j'ai le pied solide.

Ils atteignirent l'entrée du Trautwald, et là, au lieu de suivre la route qui les avait conduits, ils prirent un sentier étroit et rapide. Louise s'appuyait au bras de Lenoël, mais les aiguilles des pins rendaient le sol glissant. Elle trébuchait et la pente l'entraînait.

— Vous êtes mal chaussée pour marcher en montagne.

Et, lui prenant la taille, il lui dit de s'abandonner sans crainte.

Ils allèrent assez longtemps, elle comme soulevée, ne touchant presque plus terre, lorsque contre une souche qu'il n'avait pas aperçue il butta très légèrement. Effrayée, elle eut un petit cri, s'accrocha, lui coulant le bras autour du cou. Il s'arrêta.

— Vous avez peur, dit-il d'un accent singulier, et, comme irrité.

Et se détachant d'elle, très pâle, il s'adossa à un arbre. Elle vit qu'il avait au front des gouttes de sueur :

— Arrêtons-nous. Vous vous êtes fatigué en me soutenant.

Ils s'assirent sur la mousse, contre des troncs. Il ne lui parlait pas, et ce silence était angoissant dans le silence redoutable de la forêt. Enfin, d'une voix qui semblait lointaine, il dit :

— Il y avait une fois un vieil enchanteur du nom de Merlin. Il habitait une vaste forêt et avait laissé croître sa barbe et ses cheveux, qui étaient tout blancs, et sa sagesse l'abritait mieux encore que l'ombre épaisse des bois. Et, comme son œil perçant savait discerner les secrets de l'avenir, il ne s'émouvait pas quand le bruit et le tumulte des luttes passagères et la fureur des passions venaient retentir jusque dans sa retraite. Mais un jour la fée Viviane y entra, et toute la forêt se vit illuminée par l'éclat de sa beauté. Alors, c'en fut fait de la sagesse de l'enchanteur et aussi de son repos.

Il ne chercha plus à lire dans l'avenir, sentit en lui le dard aigu de l'heure présente et fut ridicule. Que diriez-vous, Louise, si j'étais l'enchanteur Merlin, et vous la fée Viviane?

Louise écoutait, troublée, émue, presque douloureusement.

Ils se remirent en route, graves tous deux. Louise n'osait plus presque s'appuyer sur lui. Le chemin devenait moins rapide, ils étaient proches du ravin.

Dans le fond, un mince ruisseau, large d'une enjambée, coulait d'ordinaire et deux petits escaliers faits de cailloux aidaient à descendre et à remonter. Mais les pluies des derniers jours l'avaient tellement grossi qu'ils virent que pour le traverser ils auraient de l'eau jusqu'à mi-jambe.

Comme il fallait passer, gagner le pré au delà, Louise eut l'idée d'ôter ses souliers et ses bas.

— Gardez-vous-en, dit Lenoël, vous avez chaud, vous attraperiez une fluxion de poitrine. Je vais vous porter.

Et, d'un geste aisé, il la saisit ainsi qu'une enfant. Elle noua ses deux bras autour de lui, leurs visages se touchaient, leurs haleines se mêlaient.

De l'autre côté du ravin, un pied déjà sur la prairie, dans une sorte de délire, il l'étreignit, lui mit sur les lèvres sa bouche avide. Elle, les yeux chavirés, ne savait plus. Lorsqu'il la posa à terre, très doucement, à moitié évanouie, elle resta couchée sur le gazon.

Quand elle rouvrit les paupières, il était à genoux,

tout près d'elle, et dans ses yeux se lisait une détresse profonde.

— Pardonnez-moi, dit-il, cet instant de folie et d'égarement : votre charme a vaincu ma raison, il est plus fort que je ne croyais... Louise, dites que vous n'en voulez pas à votre vieux docteur.

Un si grand tumulte était en elle qu'aucune parole ne lui vint. Elle lui tendit les mains pour se relever, et docile reprit son chemin. Après un silence il reprit :

— Vous ne me répondez pas. Vous êtes trop bonne pour vous rire de moi, mais je vous fais pitié. Vous vous dites : « Il a quarante-cinq ans et moi vingt à peine. »

— Vingt-deux, corrigea-t-elle.

— Je suis vieux, je l'ai oublié tout à l'heure. Dans cette forêt, une griserie m'a pris en vous sentant si près, dans mes bras. C'est votre jeunesse, à vous, qui s'est répandue en moi, me brûlant le cœur et me faisant perdre la tête.

» Maintenant le calme me revient et je comprends que toute votre vie est devant vous comme un beau jardin mystérieux et que la mienne, parcourue aux deux tiers, est toute jonchée de feuilles mortes.

Il se tut, quelques instants encore, puis, d'un ton moins grave :

— Le temps n'est plus où le diable accourait en personne à l'appel des vieux savants qui voulaient trafiquer de leur âme contre quelques heures d'ivresse. . Autrement, j'aurais peut-être conclu le marché.

— Je crois bien, docteur, que si l'un de nous deux en ce moment se moque de l'autre... D'ailleurs, qu'avez-vous besoin du diable ? Vous êtes aussi puissant que lui, et, — ajouta-t-elle audacieusement, — vous n'en êtes pas, à une Marguerite près.

— Vous vous trompez. Lui seul est puissant ; l'ombre déchiquetée de ses grandes ailes de chauve-souris plane sur le monde. Il fait nos douleurs et nos courtes joies, et dans votre sourire j'aperçois le jeu ironique et cruel de ses éternels maléfices.

Le soir tombait. Le soleil descendait dans une gloire de pourpre et d'or. Au-dessus des prés et des bois, au fond de la vallée, il se consumait. Un grand halo rose, palpitant autour de lui, allait se perdre dans les turquoises pâlissantes du ciel.

— Que c'est beau ! fit Louise.

— Oui, mais quelle beauté tragique ! C'est beau comme de magnifiques funérailles. C'est le bûcher, ce sont les flammes et la fumée. Et puis ce sera la nuit, le silence, la mort. — Vous n'y songez pas : vous êtes l'aube pleine de chants d'oiseaux, l'aurore qui naîtra demain matin.

XVII

Deux jours se passèrent encore sans qu'elle vît Lenoël. Pensant qu'il l'évitait, elle se tint blottie chez elle, dans son ennui et sa tristesse. Et les heures coulèrent, mornes, silencieuses, petits grains de cendre tombant dans le sablier, poussière de temps. Elle ne pensait pas à se plaindre : que lui devait-il ? Un instant il avait bien voulu s'occuper d'elle, maintenant il l'oubliait : qu'avait-elle à dire? Qu'elle l'eût troublé, elle n'en pouvait douter, mais cet émoi passager, que sa beauté éveillait sans cesse, n'était rien pour lui, l'avait effleuré à peine, lui laissant le souvenir d'une défaillance dont il s'irritait peut-être. Alors elle se figura sa vie sans lui, sans cette amitié protectrice, et elle lui sembla comme une steppe aride et désolée.

Sans doute ne le rencontrerait-elle plus. Et d'ailleurs elle partirait. Elle lui écrirait un mot d'adieu. Et puis, dans quelques mois, à Paris, elle lui rendrait visite. Elle irait dans son salon, parmi la foule qui s'y pressait, attendre son tour d'être admise. Et quand il entr'ouvrirait enfin pour elle la porte de son cabinet, il lui dirait, la reconnaissant :

— Ah ! c'est vous, mademoiselle Louise Kérouall; comment allez-vous depuis l'été dernier ?

Elle eut de cette scène une vision si nette et si mélan-

colique que les larmes lui vinrent aux yeux. Elle se dit : « Il faut m'en aller, m'en aller tout de suite. En restant, j'aurais l'air d'une pauvre honteuse qui guette à l'écart qu'on lui marque un peu de pitié. » Sa cure était presque achevée, elle s'en irait chez son docteur allemand et prendrait congé de lui.

Comme elle sortait, sur le palier elle se trouva en face de Jacques Lenoël.

— Louise, dit-il brusquement, ma cire est arrivée, je viens vous chercher pour que vous posiez.

Sans un mot, elle le suivit.

Il était logé dans une grande pièce d'angle, éclairée par quatre fenêtres; le jour et l'air l'emplissaient, et les papillons venus des jardins voisins y entraient comme chez eux.

Sur les tables s'étalaient des livres, des brochures, des revues. Çà et là fleurissaient des bouquets, dans leurs collerettes de papier découpé, hommages naïfs d'admiration au célèbre professeur. Une table, plus élevée que les autres, portait le bloc de cire, une armature de fil de fer et des ébauchoirs.

— Je vous ferai « petite nature », dit-il, car la cire me fait défaut, aussi bien que le temps... Ce qui me fait défaut plus encore, c'est le talent. En sculpture, j'espère qu'il me sera beaucoup pardonné.

Elle s'était assise, et lui, debout, la regardait, l'étudiait avec une attention profonde.

— Vous êtes déroutante, dit-il, et la perfection de vos traits irrite comme un défi. On croit monter le long d'un roc poli, sans un accident où se prendre

et s'accrocher. Il faudrait Praxitèle ou Scopas pour s'en tirer. Ceux-là avaient une force juvénile, une candeur qui triomphait de tout... Nous autres, nous sommes des dégénérés, des tourmentés, nous nous inquiétons du caractère, de l'expression, nous avons divinisé la souffrance, et les irrégularités d'un visage souvent nous viennent en aide... Avec vous, j'ai peur de faire froid, sec et poncif, d'attenter à l'immortelle beauté et de manquer à Vénus aussi bien qu'à vous-même... Peut-être, si j'étais peintre, la couleur me prêterait-elle plus de ressources. A-t-on déjà fait votre portrait? »

Elle répondit que non, oubliant, reniant, supprimant la petite miniature encadrée de diamants, que la baronne Epstein lui avait renvoyée peu de jours après le malheur.

Il s'était assis. Maintenant il maniait, pétrissait la cire.

Il continua :

— Il existe en « petite nature » un délicieux chef-d'œuvre de la Renaissance, la tête de cire du musée de Lille. C'est fait avec rien, une fillette à la mine chétive. Mais la suavité fleurit sur ses lèvres, et ses yeux mi-clos s'entr'ouvrent sur le monde comme un matin de printemps... Il s'agit bien de tout cela ici! Il faut modeler serré, s'appliquer comme un écolier qui copierait d'après la bosse.

D'une main agile, il construisait rapidement. Déjà apparaissait une maquette simple et sans détails. A côté, le modèle semblait à jamais intraduisible dans sa netteté

délicate et son exquise pureté. Puis Lenoël se mit à chercher des contours, forma, arrondit les joues, fit saillir le menton. Et, pour indiquer la naissance du cou, il pria Louise de faire glisser son corsage. Elle en dégrafa le haut et la petite colonne d'ivoire jaillit de l'étoffe.

Elle posait, immobile, déférente, et, dans le grand silence et le recueillement, seuls deux papillons blancs, d'un vol léger, incessant, se poursuivaient sans s'atteindre.

Au milieu de ce salon d'hôtel cossu, avec ses épais rideaux de velours grenat, sous la lumière qui la baignait, elle rayonnait de l'éclat de ses cheveux, de la nacre rose et blanche de sa chair et l'on eût dit que tout, autour d'elle, souffles et soupirs et brises de l'air, vînt flotter en désirs et en caresses.

D'une ardeur continue le professeur Lenoël travaillait. A présent, il dégageait la nuque, la rattachait aux épaules par cette ligne longue et flexible qui donnait à la tête son port noble et charmant.

L'œuvre naissait, élégante déjà, et d'allure fière. La cire obéissante se façonnait, se soumettait au jeu de la pensée, devenait expressive sous l'effort fiévreux et sûr des doigts.

Près de deux heures s'étaient écoulées sans lasser son zèle, lorsque brusquement Lenoël lâcha l'ébauchoir et, regardant Louise comme pour lire au fond d'elle :

— Depuis le malheur, il n'y a rien eu dans votre vie ? demanda-t-il.

Surprise, elle fit signe que non.

Il se remit à l'œuvre, mais il avait perdu sa fougue et sa joie. Il allait, venait, mécontent et incertain. Enfin il dit :

— Je vois ce que c'est, la coiffure me gêne. Votre chignon est placé trop bas, et vos cheveux sont trop serrés et manquent de jeu. Je les voudrais montant d'un seul flot, qui vous fît la nuque libre, comme celle de la Psyché de Naples, à laquelle vous ressemblez. Vous pourriez les ramener sur le devant et les disposer en coques. Passez dans ma chambre, à côté : vous trouverez une glace plus commode que celles de ce salon.

Au bout de quelque temps, comme elle ne revenait pas, il l'appela.

— Docteur, répondit-elle, je suis très maladroite, je ne réussis pas à faire ce que vous me demandez.

Il entra. Les bras levés au-dessus de la tête, elle s'efforçait à tordre ses cheveux, qui ruisselaient en ondes dorées sur ses épaules. Il essaya de saisir, de réunir les mèches flottantes, d'en former une gerbe, mais toujours elles s'échappaient, lui glissaient des doigts, se répandaient.

Alors, comme hors de lui, il la prit toute et, sur le lit qui était proche, il la posséda...

Au-dessus d'eux les papillons blancs se poursuivaient toujours.

Les heures s'écoulèrent, le jour baissait, ne jetait plus que quelques pâles lueurs parmi l'ombre qui lentement gagnait la chambre. Jacques Lenoël, dans un grand fauteuil, tenait Louise sur ses genoux. Déjà elle s'était rhabillée pour partir, mais il la gardait encore, la

tenait doucement, comme il aurait fait d'une enfant.

— Je ne voulais pas que ce fût, — dit-il et je comptais sur ma sagesse pour me défendre. Ah ! vaine et fastueuse sagesse, elle m'apparaît maintenant comme une dame de confiance, une teneuse de livres assise devant ses registres, et que tout à coup l'on bâillonnerait pour mettre tout à sac. Quand l'instinct se montre, avec sa face sauvage, il a tôt fait de réduire à néant cette dame majestueuse et désarmée. Non, Louise, je ne voulais pas que ce fût, et pendant deux jours je me suis donné à moi-même la comédie que je vous fuyais. Mais ce n'était qu'une misérable comédie, et le goût que j'avais pris de vous coulait en moi, et me brûlait comme mon propre sang. En tâchant si vainement de me défendre contre moi-même, c'est vous, ma pauvre enfant, que je défendais: me jugeant, je ne me trouvais plus digne de votre radieuse jeunesse. Mais, puisque vous ne m'avez pas repoussé, je suis à vous tant que vous voudrez de moi.

Tous deux s'étaient levés, et Louise, posant ses deux mains sur les épaules de son ami, lui dit gravement :

— Alors... ce sera toujours.

Puis elle s'en alla avec la surprise extasiée d'une de ces mortelles vers qui jadis quelque dieu s'était abaissé. Palpitante encore, et troublée dans tout son être, elle sut qu'elle venait de connaître l'amour, et la volupté et la plénitude qui sont en lui. Autrefois elle avait été aimée à travers l'ardeur d'un désir toujours inquiet, haletant, fiévreux. Et maintenant on la promenait

doucement parmi des joies fleuries comme des rives heureuses, profondes et lentes comme une eau dormante, et elle avait glissé dans les abîmes infinis où l'on croit mourir.

Quand la nuit qui vint clore ce jour mémorable fut remplie d'étoiles, elle les regarda, se disant qu'elle voudrait courir à travers les routes de l'air, pour confier au ciel entier son secret merveilleux.

Le lendemain, Lenoël lui dit :

— Il vaut mieux nous en aller, ici trop de gens nous observeraient. Nous passerons quelques jours dans le Taunus, et nous nous en reviendrons par le Rhin : c'est un beau voyage.

Louise alors écrivit à sa tante pour tout lui raconter. Et, songeant à son ami Toussard, elle se rappela qu'elle lui avait causé jadis une grande colère et elle pensa qu'il avait eu raison de la blâmer.

Mais, cette fois, elle était sûre qu'il ne se fâcherait pas, qu'il la comprendrait.

En quittant Selisbad, Lenoël envoya à la comtesse de Schœnfels une gerbe de roses et de lauriers avec ce mot sur sa carte : « Tous deux sont pour vous couronner. »

Elle lui répondit :

« Merci de vos fleurs, mais, la plus belle, vous l'avez emportée avec vous. »

Louise et Lenoël ne partirent pas ensemble; ils se retrouvèrent à Wiesbaden, tandis que Rosalie rentrait à Paris directement.

Et le voyage enchanté commença. Ils traver-

sèrent les forêts et les villages, les bois de pins et de hêtres, et dans les ruisseaux ils virent sauter pieds nus des enfants aux cheveux couleur de chanvre.

Au long des routes, ils passèrent devant des scieries où de grands troncs d'arbres fendus gisaient à terre et devant des moulins dont les roues saisissaient l'eau et la laissaient retomber en cascades écumantes.

Ils s'arrêtèrent dans un coin du Taunus et y connurent des jours si limpides et clairs qu'ils ne semblaient plus être liés aux autres jours de la vie. Parfois Louise de son pied frappait le sol pour être assurée qu'elle le foulait encore.

Ils couraient le pays, heureux, insoucieux, oublieux de tout. Et Jacques Lenoël disait :

— Il me semble que nous n'avons plus de nom ni d'histoire : nous sommes le bonheur.

Quand venait la nuit, ils s'accoudaient au balcon de leur chambre et respiraient l'odeur du jasmin éparse dans l'air. Un soir, comme la lune la faisait toute pâle et surnaturelle, il dit :

— Ce qui me ravit, c'est qu'à tout instant, et sans que tu t'en doutes, tu deviens allégorique. Ce matin, avec une brassée de fleurs dans les bras, tu étais Flore ou les Grâces voluptueuses et candides, et maintenant, sous ces rayons argentés, tu es Diane elle-même la déesse chaste et lointaine. C'est parce qu'avant de se réaliser en toi, ta beauté hantait l'imagination des artistes, s'ébauchait dans leurs œuvres.

Et, l'attirant à lui doucement, impérieusement, il referma la fenêtre.

Le temps coula : pour remonter le Rhin, les deux voyageurs s'embarquèrent à Eltwill, à l'endroit où, formant un coude, le fleuve s'élance d'un flot rapide entre les rochers resserrés.

Assis à l'avant du pont, ils côtoyèrent les rives, où, parmi la verdure et les vignes étagées, s'élèvent, démantelés, déchus mais orgueilleux et menaçants encore, les châteaux, vrais nids d'oiseaux de proie, qui longtemps firent régner la terreur dans la vallée rhénane. A mesure qu'apparaissaient et se dressaient les hautes tours crénelées et les murs d'enceinte, le cortège pâle et fantastique des légendes semblait surgir aussi et luire, un instant, du fond du passé.

Lenoël savait toutes ces histoires, naïves et un peu farouches, fleurs sauvages écloses à l'ombre de ces donjons. Lorsqu'ils furent devant le Lorelei, massif grandiose et taillé à pic, il raconta qu'une tradition populaire avait inspiré à Henri Heine la ballade mélancolique du pêcheur et de la nixe. Sur un haut rocher qu'embrase le soleil couchant, la Lorelei chante en peignant ses cheveux d'or : le pêcheur, dans son frêle canot, est pris d'un furieux désir, il ne voit pas les récifs, il lève les yeux vers elle, et les vagues engloutissent la barque et le pêcheur...

— Ces rives sont belles, dit Louise, mais elles fuient comme fuient les instants qui me restent à vous garder auprès de moi. Demain nous nous quitterons.

— Ce n'est pas en se quittant, répondit Lenoël, que

l'on se sépare le plus. Demain, après nous être dit adieu, nous serons encore tout près l'un de l'autre. Tu es entrée dans ma vie je ne sais comment, alors que je me croyais garanti contre tous les assauts. Tu y es entrée si furtivement que, sans méfiance, je ne me suis pas défendu, et maintenant je crois bien que tu la remplis toute. Le plus triste et le plus certain, c'est que je suis bien vieux auprès de ta triomphante jeunesse. Le professeur Stern, de Würzbourg, qui se trouvait là-bas, m'a dit : « C'est sans doute mademoiselle » votre fille, cette ravissante personne avec laquelle » je vous rencontre souvent. »

Louise l'enveloppa d'un regard plein d'extase, le trouvant plus beau et plus charmant que tous les autres, avec sa noble et fière allure, et ce visage que le temps n'avait touché que pour l'affiner encore. Et elle le lui dit.

— Et puis, ma pauvre enfant, reprit-il, tu ne peux deviner quel ami tu t'es donné, ni quelle vie affolante je mène ; au milieu de quels soucis, de quelles charges je me débats. Enfin je te ferai ta place : la première. Mais quelquefois je te demanderai de l'indulgence, même de la pitié... Ah ! non, ce n'était pas ce que je rêvais pour toi, lorsque dans nos premières rencontres je m'attendrissais sur ta beauté, sur ta grâce et sur ton avenir incertain. Et si j'ai commis une faute, je jure bien qu'elle ne fut pas préméditée. Ce qui est sûr, Louise, c'est que je t'aime de tout mon cœur...

Et les châteaux, aux sommets des collines, se succé-

daient toujours. Quelques-uns, réparés avec un zèle trop visible, logeaient derrière leurs hautaines façades des brasseries et des auberges.

A l'arrière du bateau, une bande d'étudiants et d'étudiantes chantaient *le Rhin*, de Becker. Leurs voix justes et sonores, s'élevaient sur les flots avec l'éclat du cuivre.

Les femmes étaient laides, et sordidement vêtues. Ribaudes de la moderne et guerrière Allemagne, elles avaient, au milieu des clameurs et des chants de victoire, un air abject et misérable.

Le soir venait : sur la moire bleue du fleuve qu'ondulait la brise, le soleil couchant jetait ses paillettes, et à gauche, dans le ciel rose, s'étendait Cologne, toute armée et hérissée de tours et de clochers, ville romaine et longtemps païenne à qui la tradition impute le massacre de sainte Ursule et de ses onze mille vierges. Quand ils eurent débarqué, Louise et Jacques allèrent, sous le jour déclinant, voir la cathédrale, ce monstre de pierre, ciselé, fouillé, avec un goût compliqué et minutieux, vrai travail des siècles, édifié lentement comme un corail.

Leur dernière nuit fut douce, tendre et mélancolique.

Avec sa force d'âme et sa mâle bonté, il rassurait, consolait la petite fille blottie contre lui.

Au jour, la ville se montra tout envahie de troupes, retentissante de fanfares et de clairons. Sous la lumière matinale étincelaient les cuirassiers blancs avec leurs casques de légionnaires, ornés d'une aigle aux ailes éployées, et les hussards bleu de ciel.

Parmi cet appareil guerrier, leurs adieux prenaient quelque chose de cruel et d'héroïque. Elle revenait en France pour rejoindre sa famille en Gironde ; lui se rendait en Hollande, à un congrès. Ils se retrouveraient dans quelques semaines.

En la conduisant à la gare, Jacques serrait Louise contre lui gravement, précieusement.

— N'en doute pas, dit-il, je suis ton ami à jamais.

Ensuite, penchée à la portière, elle le suivit des yeux jusqu'à ce que la foule se fût refermée sur lui.

Alors elle sentit pourtant qu'elle n'était plus seule, qu'une image remplissait sa vie.

XVIII

— Te voilà enfin, ma mignonne ! s'écria Félicité en embrassant sa nièce.

Dans son empressement, elle était venue ouvrir la porte elle-même, dès qu'elle avait vu le fiacre qui, chargé de colis, s'arrêtait devant la maison.

Puis, regardant Louise, elle lui parut plus grande, avec plus d'assurance et de fierté dans le maintien. Et, quoique Félicité fût la moins romanesque des femmes et la plus pratique, il lui sembla que cette rare aventure d'amour, en ce beau pays de légende, mettait autour de la jeune fille une poésie et un mystère dont

s'ennoblissaient jusqu'aux plis de son manteau de voyage.

Quelques instants après, toutes deux étaient réunies dans le salon. Un peu de lumière flottait encore, caressait les statuettes de biscuit et la ciselure des bronzes, dernière lueur fauve du jour qui mourait tôt en cette tiède soirée d'octobre.

La table à thé était dressée entre les deux bergères, devant la cheminée, et, tandis que Félicité emplissait les petites tasses, un parfum léger se répandait.

Elles ne se dirent rien d'abord, tout à la joie de se retrouver dans ce coin aimable et familier. Puis, lorsque la lampe voilée de dentelles vint couler ses ondes roses parmi les ombres survenues, une douceur les enveloppa, les porta à l'attendrissement et aux confidences.

— Je ne puis te le cacher, ma petite fille, dit Félicité, je m'inquiète pour toi. Celui que tu as conquis est un des hommes les plus recherchés et les plus volages de Paris. Presque aucune femme ne lui résiste, c'est bien connu. Au magasin, nous avons plusieurs clientes qui en ont été folles, sans compter madame Alice Cointel, de la Comédie-Française, qui est depuis assez longtemps sa maîtresse en titre, et qu'il n'a pas quittée, que je sache. La petite madame de Sorget ne s'est pas consolée d'avoir été lâchée par lui, quoiqu'il ne lui ait jamais, dit-on, donné grand'chose : de temps en temps, elle vient errer chez nous, et l'indifférence avec laquelle elle choisit ses chapeaux en dit long sur sa tristesse... Ma pauvre Louise, j'ai peur que tu n'ailles au devant de nouveaux chagrins.

Louise ne répondait pas, et, de cet air lointain et perdu qu'elle avait parfois, suivait des yeux la vapeur qui montait des tasses.

Félicité continua :

— Je sais bien que tu es plus belle que toutes ces femmes, mais la beauté n'est pas tout en amour. Elles sont plus expérimentées, plus habiles que toi. Et puis elles sont du monde, et toi, tu n'es qu'une pauvre petite modiste... On assure qu'il est très bon, et même faible, et je pense qu'il ne voudra pas t'affliger, mais qui te dit que tu as été autre chose pour lui qu'une simple distraction de ville d'eaux ? Il te ménagera, mais pourra-t-il, voudra-t-il te garder ? Et, s'il te garde, je m'effraie encore de la rumeur qui bien vite se fera autour de toi, du dépit, de la colère de ces belles dames auxquelles il t'aura préférée... Dans notre position, il est dangereux de se mettre trop en vue et de se créer des ennemis. Et quelles ennemies, quelles tigresses que des femmes jalouses !

Elle s'arrêta, un instant, comme effrayée devant le spectacle qu'elle évoquait. Ensuite elle reprit tristement :

— Il n'y a qu'un malheur, ma pauvre enfant, c'est que mes discours arrivent trop tard. Je viens fermer l'écurie quand le cheval est volé. Il faudrait que le cheval eût assez de raison pour rentrer de lui-même à l'écurie.

Et, se taisant, elle fixa sur sa nièce ses beaux yeux interrogateurs et soucieux.

— Ma tante, dit enfin Louise, j'ignore ce qui

m'attend, mais, je suis prête à tout supporter. Et je comprends que, pour avoir été à lui, on se résigne à pleurer tout le reste de ses jours.

Elle se tut, comme abîmée au milieu de souvenirs dont la douceur l'enivrait.

Puis, tout à coup, elle dit anxieusement :

— Et monsieur Toussard, lui avez-vous parlé de moi?

— Je lui ai tout raconté, répondit Félicité, et j'ai été surprise, car... tu te rappelles sa colère de jadis?

— Qu'a-t-il dit? fit Louise vivement.

— Il a dit : « Cette petite me désole et me remplit d'effroi... » Il a dit aussi que le docteur Lenoël était un homme supérieur et un charmeur. Il l'a rencontré quelquefois dans des banquets.

Puis on parla du magasin.

— On compte bien t'y revoir, dit Félicité.

Louise avait le projet d'y retourner. Elle était maintenant vendeuse, touchait des appointements qu'elle ne dédaignait pas. La plus grande partie de ce qu'elle avait passait désormais à soutenir sa famille. Jean Kérouall, son père, usé, fatigué avant l'âge, était devenu incapable de grands travaux ; il ne faisait plus que de « la bricole » et ne gagnait guère. Et l'on allait marier Élise, la seconde fille : Louise et Félicité s'étaient chargées de la doter.

On causa d'Éliane. Elle ne venait plus à la rue de la Paix depuis une quinzaine. Ses couches étaient proches. Au cours d'une fidélité, Poncelet lui avait fait un enfant et elle se préparait à l'accueillir joyeusement, tant

elle avait d'espoir ingénu, de zèle et d'ardeur à se dévouer.

Louise se promit de rendre visite à Éliane dès le lendemain.

A huit heures, on alla dîner chez M. Toussard, où quelques amis étaient conviés. Successivement arrivèrent le peintre Flandin avec son air de gaucherie, sa timidité mêlée de grâce, M. Rogé, l'associé de la maison Rogé-Toussard, qui, gros, rouge, les yeux bleu faïence un peu hors de la tête, montrait d'abondants cheveux gris de fer et des favoris en côtelette ; enfin M. Tinson, le directeur de la revue l'*Art dans la Vie*, grand, fin, distingué, le nez busqué, le regard myope et fatigué, de sorte que ses travaux semblaient prendre un prix nouveau à être accomplis au moyen d'organes aussi défectueux... On se mit à table et la lumière se joua parmi les fleurs et les porcelaines anciennes. On vanta le goût de Toussard. Il dit simplement :

— C'est mon métier.

— Votre métier ! répondit Tinson, mais qui s'entend aujourd'hui à l'exercer dignement, à en garder l'amour, le respect même ?... D'ailleurs je considère que les grandes foires mondiales comme celle qui vient de s'étaler sur le Champ-de-Mars et le Trocadéro sont une fatale épreuve pour le goût français. Je veux bien que l'on expose les fers et les aciers, et les produits de la chimie appliqués à la pharmacie, mais les objets faits pour orner précieusement des intérieurs recher-

chés comment peuvent-ils s'en tirer? C'est la prime au clinquant, à l'extravagant.

— Il en faut, mon ami, il en faut absolument, dit Toussard; songez que l'humanité descend du singe, et, plus récemment, du sauvage, et qu'elle a gardé une préférence atavique pour les parures dont jadis, dans les forêts vierges, se réjouirent ses ancêtres. Pourquoi ne pas lui en donner?

— Vous en parlez à votre aise, répondit Tinson. L'art de la toilette et des beaux tissus est un des seuls qui ne soit pas en décadence parmi nous. Mais voyez les autres, l'architecture, par exemple, qu'en a-t-on fait? Je sais bien que depuis Percier et Fontaine on n'avait plus rien trouvé. Mais du moins on restait inoffensif. Aujourd'hui, c'est le délire et la folie. Dans ce pays de France qui pendant plus de dix siècles connut la plus magnifique floraison de pierres, où, après la naïve fierté du roman, on vit éclore les fleurons et les rosaces merveilleuses de l'art gothique, où la Renaissance conçut les plus délicats chefs-d'œuvre, où la majesté du style Louis XIV fut comme le symbole de la grandeur royale; sur ce sol de France d'où jaillit ce joli style Louis XV tout en fantaisie et en arabesques, où le style Louis XVI, avec ses profils antiques, ses guirlandes et ses emblèmes, fut l'image même d'une époque dont le souvenir nous enchante encore, sur cette terre d'élite nous voyons aujourd'hui triompher la barbarie et l'Indou et le Papou inspirer nos artistes. Il y a des jours où j'ai envie d'aller m'asseoir devant ce délicieux palais de

la Légion d'honneur qui ressemble à un tombeau Louis XVI et d'y pleurer toutes mes larmes.

— Prenez donc la vie comme elle vient, fit Toussard, et riez aux bons endroits. Les gens ont la laideur qu'ils méritent. Elle leur plaît, sans doute parce qu'elle est à leur image. Tout le monde, à commencer par Dieu, crée à son image.

— Vous avez raison, Toussard, reprit Tinson, je suis trop nerveux. D'ailleurs, ne me croyez, hélas ! ni sublime, ni intransigeant. Il faut vivre, et, dans ma Revue, je suis bien obligé de vanter des objets dont la hideur m'afflige... Et vous, Flandin, dit-il, en se tournant vers l'artiste, ne souffrez-vous pas de la bassesse du goût actuel ?

— J'en souffre, dit celui-ci en souriant, parce qu'on ne m'achète guère, et que cela me semble en effet un procédé assez bas. Mais je n'en souffre nullement dans l'interprétation de mon art. Mes modèles sont des pauvres, des humbles, des ouvriers, des filles vêtues d'une jupe et d'un caraco. Ils sont éternels comme la misère, et, pour fond, j'ai leurs demeures, leurs rues, leurs faubourgs, humbles aussi, avec, de temps en temps, le beau luxe d'un coucher de soleil.

Toussard regarda Flandin avec sympathie.

— Mon ami, je vous l'ai prédit, ces mauvais riches payeront cher leur stupidité à votre égard. La revanche se prépare d'ailleurs : si vous n'avez pas encore la fortune, vous avez déjà la célébrité.

M. Tinson acquiesça.

Quant à M. Rogé, il ne disait rien, mangeait à peine

et buvait sec. Et ses yeux bleu faïence, de plus en plus hors de la tête, étaient fixés sur Louise en une contemplation béate.

Après dîner, Toussard alla chercher des broderies et des orfrois qu'il avait rapportés d'Espagne.

— C'est là, dit-il, que j'ai découvert les étoffes et les ornements du style le plus riche, mais c'est une richesse parfois un peu lourde.

— Il serait intéressant, dit Tinson, d'écrire une histoire des peuples étudiés dans leurs costumes, leurs objets d'art et leurs ameublements. J'y ai souvent pensé, mais la vile besogne me tient, je n'en aurai jamais le temps.

— Il faut le trouver, fit Toussard, je vous donnerai des documents. Et quand vous en serez à la France, ne manquez pas de dire que, si Paris a créé les modes, c'est qu'il a toujours eu des femmes sachant les porter.

— Ah! les femmes de Paris! s'écria Tinson avec une mélancolie où palpitaient encore des regrets, quels chefs-d'œuvre ingénieux, surprenants et bien établis ! Avec leur grâce légère, leur élégance fragile, elles usent chacune plusieurs générations d'hommes. Et si Paris succombait sous je ne sais quelle catastrophe, on rencontrerait errante parmi les ruines la dernière Parisienne, désirable, fraîche et mise en perfection.

XIX

Au matin, sous la fine lueur jaune qui coulait du ciel d'automne, Louise s'en alla rue de la Paix. L'air était vif, et, derrière elle, dans un bruissement sec, couraient les feuilles mortes. Elle se plaisait dans ces rues et ces avenues familières, et il lui semblait qu'en passant elle leur laissait voir l'orgueil de son beau secret. Elle jouissait des longs regards qui la suivaient, et admirait aux devantures des boutiques, tels des fruits en primeur, les nouveautés groupées avec cet art inimitable, plein de séductions et d'embûches, des étalagistes de Paris.

La rencontre au magasin fut cordiale. Chacune rentrait de vacances avec de jolis souvenirs, le teint frais et reposé.

On jugea Louise embellie encore et merveilleusement coiffée. Maintenant elle relevait ses cheveux très haut, sur la nuque, à la façon de cette Psyché du musée de Naples à laquelle on lui avait dit qu'elle ressemblait. Du reste, entre elles, ces jeunes filles ne se jalousent et ne se détestent qu'exceptionnellement. Réunies constamment par leur emploi, elles n'ont d'ordinaire ni une habitude ni une relation commune,

tandis que pour les femmes du monde la rivalité est sans cesse entretenue, la « société » n'étant symboliquement qu'une simple et unique estrade où chaque jour il s'agit de lutter, de s'effacer, de se réduire, de se détruire l'une l'autre.

Madame Block accueillit Louise avec une bonne grâce émue et, à la manière dont elle lui serra la main dans un silence, auquel ses magnifiques yeux noirs prêtaient leur éloquence, la jeune fille ne douta pas qu'elle n'ignorait rien.

Félicité avait-elle cédé à ce plaisir si féminin de se confier? Y avait-elle été incitée par le prestige et l'ascendant d'une personne qu'elle estimait sûre et de bon conseil ? Ou bien la pensée ingénieuse lui était-elle venue qu'une confidente est presque une complice, ou tout au moins une alliée, et que madame Block serait un appui précieux au jour où sa nièce subirait l'assaut simultané des salons et des coulisses sans doute ligués contre elle ?

D'ailleurs Louise sentit avec certitude que ce ne serait jamais par là que s'ébruiterait son secret : madame Block était comme ces villes d'Orient d'où s'échappent des colombes et des parfums, mais dont les hautes murailles restent closes et muettes.

Les clientes étaient rares en ce début de saison, retenues par la chasse dans leurs châteaux, et la mode restait indécise encore; on tâtait le vent : il viendrait on ne savait d'où, d'un caprice de grande dame, ou, ce qui peut paraître plus singulier et plus piquant, d'une beauté dont il s'agissait d'atténuer, de dissi-

muler le défaut... C'est ainsi que Joséphine fit adopter l'usage des mouchoirs brodés et garnis de dentelle, dont elle cachait ses dents imparfaites.

Faute de Parisiennes, il passait beaucoup d'étrangères, Russes et Américaines, qui avant d'aller hiverner sur la Côte d'Azur, choisissaient à Paris leurs toilettes. Et pour cette clientèle on créait des modèles spéciaux. A l'Amérique étaient destinés les plumages somptueux, les oiseaux irisés d'étranges couleurs, — hérédité de goût, remontant peut-être à ces Indiens que Christophe Colomb présentait jadis, tout empennés, aux souverains de Castille et de Léon. Pour la Russie, c'étaient les bérets ou les toques de fourrure, garnis d'aigrettes, de fleurs, ou de pierreries. La comtesse Kowieska, une grande dame polonaise, excentrique et riche à millions, en faisait faire jusqu'à douze, assortis à chacune de ses pelisses. Elle les ornait de turquoises et de perles fines et ressemblait ainsi à une princesse persane des *Mille et une Nuits*. Et, comme cette comtesse était plus indolente qu'une sultane, c'était quelquefois le secrétaire du comte, William Smith Esquire, qui se chargeait des commandes. Ce secrétaire, d'aspect singulier, car il avait l'air d'un Anglais qui serait torero, était né à Gibraltar et gardait le caractère fortement opposé de sa double origine. Il était d'ailleurs assez populaire au magasin, et, chaque année, vers Noël, il envoyait un fût de vin de Porto, que quelques-unes de ces demoiselles appréciaient fort.

Vers le soir, Louise s'en alla chez Éliane. La

sachant si confiante et pleine d'illusions elle lui portait une affection un peu anxieuse.

Éliane habitait, boulevard de Clichy, une de ces maisons neuves, bâties pour peintres, dans le vacarme de cette voie où, parmi les omnibus et les tramways et les camions lourdement chargés, s'avancent chaque matin, solennels et mornes, les convois se rendant au cimetière du Nord. L'appartement se composait d'une chambre et d'une petite cuisine, qui se plaçaient comme elles pouvaient derrière le développement majestueux de l'atelier. Avant son mariage, Poncelet n'occupait qu'une seule pièce, dans laquelle des paravents élevaient de provisoires et fragiles cloisons. Mais la famille Simoneau avait exigé qu'il complétât son installation et avait offert les meubles de la chambre à coucher. Ils étaient laqués blanc, et réalisaient le rêve de luxe que pouvaient former des épiciers de Neuilly.

En temps ordinaire, la disparate de cette chambre, qui fleurait la petite bourgeoisie rangée et soigneuse, contrastait comiquement avec l'atelier qui s'ornait de décorations provenant de l'Orient des magasins de nouveautés, portières de Kharamanie, rideaux en perles de verre, masques japonais et plumes de paons.

A ces arrangements du genre « artiste » se joignait le propre génie de Poncelet, qui se révélait çà et là un peu fade et bucolique. Il aimait les rusticités, formait des trophées d'arrosoirs, de râteaux et autres objets de jardinage, suspendait des corbeilles de jonc tressé, garnies de fleurs artificielles.

Mais, au soir où Louise sonna à la porte de ce logis, tout était dans un désordre où le genre artiste et le genre bourgeois mêlaient leurs deux âmes dans une entière confusion.

Dès le palier, des voix et des pas révélaient l'agitation et, quand madame Simoneau en personne se présenta, elle s'écria avec désespoir, devant Louise qu'elle ne reconnut pas :

— Ah ! mon Dieu, ce n'est pas encore la sage-femme !

Alors Louise se nomma, questionna.

Le matin, Éliane avait été prise des premières douleurs; madame Danflou, appelée, avait paru et l'ayant examinée, avait déclaré que rien ne pressait et qu'elle repasserait dans quelques heures. Et maintenant voici que les douleurs ne s'arrêtaient plus et personne pour donner des soins. Depuis plus d'une heure, M. Simoneau et M. Poncelet couraient de côté et d'autre, à la recherche de l'accoucheuse.

— Je vous fais juge, mademoiselle, ajouta madame Simoneau, si c'est Dieu possible de se conduire ainsi avec des gens qui vous ont toujours traité poliment !

Louise demanda à entrer, à voir son amie. Sur un petit lit de sangle près du grand lit, Éliane était couchée. Horriblement pâle, elle gémissait faiblement et la concierge, lui soutenant la tête, lui faisait respirer de l'éther. Une petite bonne, occupée à la cuisine, allait et venait. Dans un coin, le berceau, les linges du

premier âge étaient posés. Madame Simoneau avait fait les choses généreusement.

Éliane, en apercevant son amie, eut un pauvre sourire qui se perdit aussitôt en une contraction de souffrance. Louise lui prit la main, puis s'assit à côté d'elle. Les minutes s'écoulaient lentes et pleines d'angoisse.

La concierge, madame François, essayait de tenir des propos rassurants.

— Ça irait tout seul, affirmait-elle; les petites femmes minces, un peu frêles, ça accouchait comme par enchantement. Elle en savait quelque chose, car elle n'avait pas toujours été la grosse m'ame François. Jadis, quand elle était couturière aux Lilas, personne ne lui en aurait remontré pour la finesse de la taille. Mais que voulez-vous? les années, et puis l'immobilité dans cette loge qu'elle ne quittait quasiment jamais, ça l'avait empâtée.... A l'époque de ses premières couches, elle était si alerte et légère qu'elle avait travaillé jusqu'au moment où, comme qui dirait, le petit se mit à cogner pour sortir... Alors ç'avait été fait tout de suite, et les autres fois de même.

Un violent coup de sonnette retentit, et madame Simoneau, étant allée ouvrir, ramena madame Danflou et M. Simoneau; tous deux soufflaient beaucoup.

L'accoucheuse était une femme haute, forte et ventrue, avec des yeux vifs, luisant sur une face plate, Mais ses mains étaient petites, fines, et paraissaient agiles.

Elle approcha du lit où gisait la malade, et, glissant son bras sous la couverture, elle la palpa. Ça allait au mieux, l'enfant se présentait bien, tout serait fini d'ici quelques heures. Il ne fallait pas, ajouta-t-elle, « rester tant de monde dans la chambre, : ça énervait la patiente ». Elle ne garda que madame Simoneau.

Louise se retira dans l'atelier, que le gaz éclairait de grandes lueurs inégales, et, par moments, à cause du drame banal et poignant qui se déroulait dans la pièce voisine, ces lueurs devenaient tragiques.

L'attention et l'oreille tendues vers les rumeurs de la chambre, elle se tenait immobile.

La bonne passait, chargée d'objets divers que madame Danflou réclamait, bouillottes et cuvettes, et une toute petite baignoire en fer-blanc, qu'elle vint placer près du poêle de l'atelier.

Un nouveau coup de sonnette se fit entendre : Louise alla ouvrir et se trouva en face de Poncelet. Elle ne l'avait jamais rencontré depuis ce déjeuner de noces où il l'avait tant indignée. Mais ce souvenir maintenant lui semblait bien lointain et bien puéril.

— L'accoucheuse est là, dit-elle; elle nous a tout à fait rassurés.

Poncelet expliqua qu'on l'avait envoyé dans Passy à la recherche de Madame Danflou et qu'il s'y était égaré.

Louise descendit auprès de la concierge, et la pria d'avertir Félicité afin qu'elle ne s'inquiétât pas. Quand elle remonta, Poncelet arpentait son atelier

en montrant un souci et un chagrin véritables. Des cris aigus et de plus en plus déchirants montaient de minute en minute.

— Pauvre enfant, dit-il, cela fend le cœur. Je ne vaux ni plus ni moins qu'un autre, mais, en ce moment, je me sens plein de remords d'être responsable de pareilles souffrances.

Et, parlant ainsi, il était ingénu et sincère.

Il y eut une heure d'accalmie. La malade s'était assoupie, et ce répit allait lui rendre quelque force. Lorsque le travail recommença Éliane accablée, ne criait plus que faiblement. Grâce à l'éther, on avait amorti ses douleurs.

Enfin la porte s'ouvrit de nouveau et, avec solennité, madame Danflou jeta ces mots :

— Tout sera fait d'ici un quart d'heure, qu'on apprête le bain.

Et alors, dans la petite baignoire qui était préparée, l'eau tiède fut versée, pour cet arrivant mystérieux, venu on ne savait d'où, et qui, à son tour, allait affronter la terrible aventure de la vie. Et ce bain qui chauffait près du poêle, pour ce petit être qui n'était pas encore, avait quelque chose d'auguste et de mélancolique.

Un cri faible et perçant, plaintif et lamentable en sa nouveauté, retentit soudain : c'était la naissance, le salut à la terre.

Puis Poncelet entra, radieux.

— C'est un garçon ! s'écria-t-il.

Et il semblait en concevoir une extrême fierté,

comme si son mérite, à lui, s'en fût subitement accru ou comme si, par ce petit morceau de chair vivante dont on ne connaissait encore que le sexe, brilleraient, se perpétueraient désormais le nom et la gloire des Poncelet.

Louise avant de s'en aller demanda à embrasser son amie.

Dans son lit blanc laqué, Éliane maintenant reposait calme, délivrée, près de son petit enfant qui dormait dans un moïse de jonc.

Tandis que Louise se penchait sur la jeune mère, celle-ci lui dit tout bas :

— Venez me voir le plus souvent que vous pourrez : cela le retiendra peut-être un peu chez lui...

XX

Au soir, dans le salon de l'avenue de Villiers, tout fleuri de chrysanthèmes, Louise et Félicité causaient, lorsque M. Toussard entra avec solennité. Il portait une redingote et achevait de mettre des gants blancs.

— Où allez-vous, dans cette tenue de cérémonie? interrogea Félicité.

— Où je vais ? mais chez vous, ma bonne amie! répondit Toussard feignant l'ingénuité.

— Alors pourquoi cette toilette?

— Cette toilette, vous en connaîtrez le motif. Je viens faire une demande en mariage. Monsieur Rogé, mon associé, éperdument épris de mademoiselle Louise, m'a chargé de solliciter sa main. Voilà.

Les deux femmes rirent.

— Mon Dieu, je ne nie pas que cela puisse sembler ridicule, et moi-même, je m'en amuse. Mais j'ai tort. Pour bien des jeunes filles, ce parti serait très acceptable. Rogé a cinquante-quatre ans, il a perdu sa femme et son unique enfant. Depuis lors, il s'est distrait comme il a pu, médiocrement. Je vous accorde qu'il n'est ni beau, ni jeune, ni spirituel, mais il a de la santé, de la droiture et une grosse fortune... Car notez que le bon, le sympathique Toussard, ne touche qu'un tiers sur les bénéfices, et Rogé est riche encore par sa famille et par celle de sa femme. Si mademoiselle Kérouall n'était pas la proie des rêves les plus follement romanesques, et si moi-même je faisais tout mon devoir, je l'engagerais à ne pas repousser d'emblée l'offre de cet honnête homme.

— Allons! monsieur Toussard, vous ne voudriez pas, dit Louise, moitié triste et moitié moqueuse.

— Ah! par exemple, s'écria-t-il, voilà que c'est moi qui ne veux pas!... D'ailleurs, ne parlons plus de Rogé. En l'espèce, il n'est sans doute pas raisonnable, lui non plus. Ce que je veux dire, une bonne fois, à mademoiselle Louise Kérouall, c'est qu'il est dangereux de vouloir toujours jouer la difficulté! A suivre

la route commune, la vie n'est pas déjà facile; que penser d'une jeune personne qui tente de passer sur la corde raide, en donnant le frisson aux spectateurs? Je ne prétends pas qu'elle ait de l'orgueil ou le désir d'étonner; je crois qu'elle agit naïvement, parce qu'on l'a grisée avec les louanges prodiguées à sa beauté, funeste selon moi, et qu'on lui a perverti l'imagination. Je n'ignore pas dans quel mépris tomberont mes conseils; sans doute même, serai-je accusé de manquer de poésie, mais peu m'importe. Je serai en règle avec ma conscience.

Louise, silencieuse, lui souriait affectueusement devinant son amitié véritable sous le blâme de ses paroles. Mais elle l'avait à peine écouté: elle devait le lendemain revoir Jacques Lenoël.

Depuis plusieurs jours, elle savait qu'il allait revenir. Logée dans un coin de son cerveau, cette pensée devenait une chose très grande dont le monde s'embellissait, une tente de pourpre et d'or qui la couvrait, tout un palais dont elle visitait tour à tour les galeries enchantées.

Auprès d'elle, vraiment, le docteur Lenoël avait été magicien : il l'avait animée, transformée et le feu subtil qui maintenant courait en elle, lui révélant tous les ressorts et les mystères de sa chair, prêtait une harmonie nouvelle, une souple langueur à sa beauté.

C'était vers le soir, chez lui, qu'elle devait le retrouver. Jacques Lenoël n'avait pas d'hypocrisie, et ce qu'il apportait de discrétion dans ses liaisons n'était jamais

que par égard pour ses amies, qui d'ailleurs se trahissaient presque toujours elles-mêmes. Sans fatuité, très simple, sans préjugés, il ne se souciait pour sa part ni de montrer ni de cacher des attachements qui étaient toujours élégants et délicats. Bien inférieures en nombre à celles que lui attribuait la renommée, ses bonnes fortunes réelles n'étaient rien auprès de celles qu'il avait évitées. Il se dérobait avec grâce, expert à manier ces âmes féminines dont il connaissait tous les rouages et, sa bonté secondant son adresse, il faisait souffrir le moins possible.

Mais c'était auprès de celles qu'il allait quitter qu'il excellait à se parer de douceur attendrie, les amenant presque toujours à une sorte de recueillement où son image restait chère. Il se séparait d'elles en gloire, leur laissant toutes les illusions...

Le soir vint dans la clarté mourante, les becs de gaz coulaient leurs flammes jaunes. C'était l'heure où par la ville voilée d'ombre et semée de lueurs on voit glisser les couples furtifs.

Louise sonna à la petite porte, rue d'Offémont. Il lui avait bien recommandé de ne pas se tromper, de ne pas sonner à l'autre.

Elle monta quelques marches, puis se trouva dans une grande pièce peinte en gris, et tendue de damas vieux rose. Des bougies l'éclairaient. Personne ne l'attendait. Elle s'assit, point inquiète, ne doutant pas qu'il serait bientôt là.

Tout à coup, il fut devant elle. A force de penser à lui, elle ne l'avait pas entendu venir. Il la prit, appro-

cha du sien, comme pour le respirer, son visage de fleur. Puis, doucement, précieusement, dans un grand fauteuil, il la tint serrée, blottie contre lui. Une joie imprécise, immense, qui semblait faite de toute la joie du monde la pénétrait. Et les deux bras qu'il refermait sur elle étaient l'asile sûr et profond où son âme trouvait la confiance, la sérénité, et cet apaisement dont elle avait déjà connu le bienfait, quand, toute chargée d'angoisses, elle était venue pour la première fois à la consultation du professeur Lenoël.

Lorsque enfin son étreinte se dénoua elle lui apparut délicieuse et surprenante, d'une beauté pleine de renouveau. Et, la voyant simple et docile, et sans plus de défense qu'un jouet qu'il pouvait briser, un attendrissement lui entrait au cœur. Auprès d'elle, les autres, toutes les autres étaient grimaçantes, artificielles, et faisaient pitié. Un seul souvenir aurait pu lutter, celui du grand amour qui avait empli sa jeunesse et dont la mémoire lui restait douloureuse et sacrée. Mais, en ce moment, il n'y pensait pas...

Les bougies s'étaient consumées aux deux tiers, lorsque, soulevant la courtepointe de vieux damas, Louise glissa un pied hors du lit. Sur la peau d'ours, il se posa fin et rose, puis elle se dressa toute, jaillissant nue et claire au-dessus de la dépouille du monstre.

Lenoël lui dit :

— Je veux faire d'après toi une petite statuette, une Tanagra drapée d'un voile léger. Et nous achèverons aussi le buste...

Ce buste était revenu de là-bas emballé soigneuse-

ment et, depuis, il gardait ses enveloppes, comme si l'on eût craint que derrière les toiles, rôdassent encore le piège et la tentation qu'il avait suscités.

Tandis qu'elle se rhabillait, Louise conta gaiement qu'un vieux monsieur très riche l'avait demandée en mariage.

Lenoël devint grave et triste.

— Ma pauvre enfant, tu ravives mon chagrin et mon remords. Ton sort se pouvait, se devait refaire dans la paix d'une union régulière. Car tu as gardé une candeur, une droiture, dignes du respect de tout homme de cœur.

Et, lui caressant les cheveux, il ajouta :

— Ah ! ma pauvre petite colombe, que te voilà emportée, égarée, loin, si loin de la tranquille vallée où devrait s'accomplir ta destinée.

Louise écoutait, un peu saisie. Ce qu'il lui disait, Toussard le lui avait dit la veille, presque dans les mêmes termes. Mais elle écarta les réflexions qu'elle en aurait pu tirer, tout entière à l'enchantement de l'heure présente.

Elle se sentait belle et désirée, plus belle en sa perfection vivante que cette nymphe baignée d'or dans un bois sombre, de l'école vénitienne, ou que cette autre nymphe toute mince et fluide, sous un reflet bleu, œuvre de Boucher. Et, confiante, elle demanda :

— Se peut-il qu'il y ait au monde autre chose que vous ?

Et lui, conquis, une fois de plus, par l'entier abandon qui était la grâce la plus émouvante de cette enfant, scella sur les lèvres offertes le pacte nouveau de leurs amours.

Avant de se quitter, ils convinrent de se voir au moins deux fois par semaine. Il était écrasé de besogne, toujours à la merci de l'imprévu. Mais, pour elle, il se ferait libre. Et puis parfois, le dimanche ou aux fêtes, il l'emmènerait à sa petite maison des champs, un vieux pavillon sous bois enclos de murs.

Comme elle sortait, devant la porte de l'hôtel, Louise vit une voiture qui stationnait. Au bruit que fit le battant en retombant, une tête jaillit de la vitre ouverte et, sous le gaz, la jeune fille reconnut madame de Serres, une cliente de la maison Block. Elle ne s'émut pas autrement de cette rencontre, et cependant ce fut le premier choc, la première alarme, discrète encore, donnée à la société que devait tant indigner par la suite la liaison scandaleuse du docteur Lenoël avec une demoiselle de modes.

Madame de Serres était une personne tumultueuse et très moderne, un tourbillon parfumé. Dans sa vie elle entassait tant de choses que, forcément, elles se chiffonnaient, se froissaient entre elles. Et au milieu des courses, des visites, des ventes de charité, des expositions d'art, des cours en vogue, elle trouvait encore moyen de loger l'amour, un amour de poche, pas gênant.

Elle se mêlait aussi d'avoir un salon, tâchant d'y attirer les personnalités les plus en vue de l'année,

de même qu'on sert à table la glace de la saison.

Et ce n'était pas un souci sentimental qui la retenait, ce soir-là devant la porte du célèbre docteur. Malgré qu'on l'eût assurée qu'il était absent, s'en rapportant à une lampe qui éclairait encore la chambre à coucher, elle guettait sa sortie. Il s'agissait d'un dîner où il ne pouvait manquer. Pensez donc : la princesse Poutiloff, cette dame trois fois divorcée, un ministre japonais, un général russe, le grand historien Borgsen, Swiney, le médium irlandais, Joquelin, l'incomparable comique, et l'Académie, et la noblesse, et les arts.

Comment se passer de lui, le charmeur entre tous? Lenoël, pris au piège, vaincu par cette frivolité ardente, presque héroïque, promit tout ce qu'on voulut.

D'ailleurs il ne refusait guère et accordait quelquefois.

XXI

Presque chaque matin, Louise allait de bonne heure chez Éliane. A travers l'encombrement du boulevard de Clichy, elle se rendait à la chambre laquée de blanc, où son amie, toute pâle encore, se remettait lentement. Le petit enfant n'était plus là, madame

Simoneau l'avait pris chez elle, à Neuilly, où il serait bien mieux, tout près du Bois de Boulogne, en bon air.

Souriante, résignée maintenant, Éliane formait de nouveaux rêves. Dans deux ou trois ans, elle reprendrait son fils chez elle et quitterait le magasin. Poncelet vendait sa peinture en Amérique, gagnait assez d'argent. On pourrait avoir une maisonnette avec un jardin à Auteuil ou à Passy. Et déjà elle voyait son petit garçon mener ses jeux dans les allées sablées, domptant un cheval de bois, conduisant ses soldats de plomb à l'assaut d'une forteresse, s'essayant à ce qui fait plus tard la destinée glorieuse et terrible. Et la jeune mère s'enchantait de ces visions enfantines et héroïques, proportionnées à son âme naïve et à l'âge qu'aurait alors le petit Poncelet.

Louise se réjouissait de voir Éliane parée comme un rosier remontant de fleurs nouvelles, puis, songeant à sa propre vie, si pleine d'un bonheur mystérieux et caché comme un trésor, elle ne regrettait rien.

Plusieurs fois elle était retournée rue d'Offémont et, dans la chambre qu'ornaient la nymphe dorée et la nymphe bleue, elle avait retrouvé les caresses de son ami.

Un jour, Lenoël lui raconta que madame de Serres l'avait aperçue sortant de chez lui. Il avait expliqué qu'elle était sa cliente, et qu'elle venait à ces heures tardives, les seules où elle fût libre. Madame de Serres avait souri, ne prenant pas du reste la chose

au sérieux, trop absorbée et trop oublieuse pour être méchante.

Et ce ne fut pas elle, la première initiée pourtant, qui devait lancer plus tard les propos venimeux et conduire les attaques furieuses.

Quant à Lenoël, malgré l'explication si plausible qu'il avait fournie, il ne se défendit que mollement, ne cherchant pas à dissiper tout à fait un soupçon qui le délivrerait peut-être de ses adoratrices.

Déjà, usant de sa maîtrise habituelle, il avait su ménager autour de lui un peu de jour, mais il sentait cette fois quelque résistance, surtout de la part d'Alice Cointel, qui, désirant garder son rôle de maîtresse en titre, à la Pompadour, le surveillait avec une indulgence vigilante.

Cependant il comptait bien, peu à peu, rompre les liens anciens. Louise lui avait ôté le goût de toutes les autres.

— Et le buste et la statuette ? dit-il un soir qu'ils se séparaient, il faudrait y songer.

Et ils convinrent qu'elle viendrait poser le dimanche suivant...

Ce matin-là se leva plein de douceur. Au moment où Louise se coiffait de sa toque de violettes et enfilait sa veste de loutre, Félicité lui dit :

— Alors il t'aime toujours?

Et, comme la jeune fille répondait affirmativement, sa tante continua :

— Ma pauvre enfant, ce que j'en dis n'est pas pour te causer du souci, mais les grandes passions durent si

rarement! Je cause souvent de toi avec madame Block: elle est de bon conseil et tu l'intéresses beaucoup. Elle est d'ailleurs une romanesque comme toi, et elle a bien souffert, je t'assure. Pour oublier, elle s'est jetée dans les modes et la comptabilité.

Sous le fin ciel bleu, Louise vit la rue joyeuse, remplie d'enfants et de dames qui se rendaient à l'église.

Lenoël l'attendait dans son atelier, situé tout en haut de l'hôtel.

C'était une grande pièce vitrée qui servait aussi de fumoir et qu'il appelait son Kensington, à cause de la variété d'objets, originaux et copies, qu'il y avait réunis.

Tout le panneau en face de la fenêtre, peint en rouge Campana, montrait des reproductions de marbres grecs, non point les plus célèbres, mais ceux que le docteur tenait lui-même pour les plus délicieux. Il avait réuni des fragments du Parthénon, les victoires du temple d'Athèna Nikè et cette Minerve aux décrets, auguste et familière, avec son grand casque et sa petite jupe plissée. Puis la Psyché de Naples, l'Eros funèbre, et la Pénélope du Vatican, et la Vénus Esquiline du Capitole.

Çà et là quelques originaux, un beau masque tragique de l'époque d'Alexandre, des fresques de Pompéi, et un petit Cupidon de bronze, sans bras et sans ailes.

Les pièces précieuses de la collection, les Tanagra et les Myrrhina, avaient été placés dans la galerie

du premier étage. Le luxe de l'atelier consistait surtout en magnifiques tapis de Perse rapportés de Damas et dont les plus beaux étaient attachés aux murs.

Louise entra. Il y avait si longtemps qu'ils ne s'étaient rencontrés sous la clarté du matin qu'ils se semblèrent tout nouveaux l'un à l'autre.

— Comme la lumière voûs sied ! fit-il. On dirait qu'elle est descendue tout exprès pour flotter autour de vous.

Au milieu de l'atelier, le buste commencé en Allemagne était posé sur un piédouche. Mais le voisinage de tant de chefs-d'œuvre lui faisait tort : il était devenu maigre et grêle. La cire semblait réduite.

— Il ne me plaît plus, dit Lenoël ; il est mesquin et sans caractère. Enfin, ce n'est qu'une ébauche encore.

Il se mit à travailler, cherchant les finesses, résigné d'avance à n'avoir su faire qu'une œuvre aimable, un bibelot. Pour la statuette, il rêvait mieux, il tâcherait qu'elle fût grande en ses petites proportions.

— Je voudrais, dit-il à Louise, une gaze de soie très souple et transparente, et qui drape comme du mouillé. On en vend de très jolie dans les magasins orientaux de l'avenue de l'Opéra.

Il continuait à modeler, tantôt creusant avec l'ébauchoir, tantôt adoucissant les saillies et les méplats. Et, de temps en temps, il se levait pour juger de loin l'effet de son travail.

Tout à coup il dit :

— Figurez-vous que depuis hier j'ai une petite fille.

Oh! ne me considérez pas avec cette surprise : c'est une histoire banale, un drame de la misère... Des misères, hélas ! il en passe tant sous mes yeux, que ma sensibilité se trouve forcément dérivée sur l'effort et le soin que j'apporte à les secourir. Mais il est une chose à laquelle je ne m'habituerai jamais, c'est de voir les petits en proie au mal. L'appel suppliant de ces innocents regards, le trouble et l'émoi de ces naïves consciences déroutées par la cruauté de la vie, me restent un spectacle affreux. Je me souviendrai toujours d'un enfant qui mourut d'une méningite, à mon hôpital, en demandant pardon. Il avait un sentiment de la justice et ne pouvait croire que ces souffrances lui fussent infligées pour rien. Il se croyait coupable et châtié!

» Enfin voici l'histoire : hier, pendant ma consultation à l'hôpital, on me présente une femme qui sous son air pauvre et maladif gardait quelques vestiges de bonnes façons. Le médecin de quartier qui l'accompagnait m'expliqua que le mari, peintre décorateur, était mort tuberculeux, il y a un an, laissant sa veuve et une petite fille dans le plus complet dénuement. Atteinte d'un commencement de phtisie, incapable de gagner sa vie, la malheureuse se morphinait. Mais, depuis quelque temps, sa raison sombrait, elle avait des crises de nerfs et des visions, et devenait dangereuse. « Nous la soignerons ici », dis-je au docteur. Alors il me parla de l'enfant, s'informant s'il ne serait pas possible de la placer aussi dans mon hôpital. J'appelai un interne pour qu'il l'amenât : elle était

restée dans la salle d'attente. Une petite personne de cinq ans, mince et fluette parut, mais si grave et sérieuse et raisonnable que j'en fus ému. Elle avait les traits fins, et cet air d'expérience précoce et douloureuse que donne la misère. Je l'auscultai, et, lui trouvant la poitrine saine, je l'assis sur mes genoux pour regarder sa gorge. Elle s'abandonnait avec grâce et confiance, c'était une gentille créature.

» — Il faudra la conduire aux Enfants Assistés, dis-je à l'interne.

» Il me fit observer que ce ne serait pas prudent, qu'il s'y était déclaré des cas de petite vérole, et il demanda au médecin si une amie ne voudrait pas recueillir l'enfant ; on obtiendrait peut-être un petit secours. Mais il paraît que ces pauvres femmes ne pouvaient compter sur personne, et c'était la concierge et des voisins très indigents qui depuis longtemps les soutenaient.

» La petite fille, toujours posée sur mes genoux, attentive, anxieuse, promenait ses grands yeux de l'un à l'autre, tandis que son humble sort se discutait. Et je sentais contre moi les battements de son cœur. Tout à coup, elle leva la tête, et, me saisissant le cou de ses deux menottes, elle me dit tout bas :

» — Monsieur, prenez-moi chez vous : je travaillerai, je sais balayer et coudre et faire les commissions chez madame la concierge.

» — Rondot, dis-je à l'interne, voici une jeune demoiselle que je prends à mon service pour balayer et coudre : vous allez l'envoyer avec une de nos infir-

mières chez moi, à Villeneuve-Saint-Georges. Je vais remettre un mot pour monsieur et madame Sorbier, qui gardent la maison.

» Voilà, ajouta Lenoël, comment j'ai une petite fille. Ce n'est du res e pas le premier enfant que j'ai hospitalisé. Et je n'ai pas toujours eu à me louer de mes pensionnaires. Un petit coxalgique s'introduisait chez le voisin pour voler des fruits, un autre cachait du vin pour le faire boire à sa mère qui était ivrognesse. Mais celle-ci m'a séduit irrésistiblement.

» Un de ces dimanches, je vous emmènerai là-bas, et je vous présenterai mademoiselle Annette : c'est ainsi qu'elle s'appelle.

Lenoël consacra le reste de la séance aux cheveux. Maintenant la coiffure de Louise le ravissait.

— Le mouvement de ces coques roulées sur le devant, dit-il, va faire tout le style de ce petit buste qui n'en a guère d'ailleurs.

Vers midi et demi, on annonça que M. Louis Robert venait d'arriver.

— C'est mon meilleur élève, dit Lenoël, un garçon que j'aime infiniment... Vous déplairait-il qu'il déjeunât avec nous?

Elle assura que non, et ils descendirent tous deux. Louis Robert était de taille médiocre; sa tête un peu forte était attachée à de larges épaules. Il avait le teint olivâtre, des traits énergiques, et des yeux sombres et ardents où résidait tout le charme de son visage. Ses cheveux étaient taillés en brosse et sa barbe courte.

— Louise, dit le professeur, je vous présente Louis Robert, mon élève et mon ami. C'est un méridional froid ; il paraît que ce sont les plus violents à l'occasion.

Louis Robert s'inclina :

— Mon cher maître, le Midi a ses troubadours et ses félibres, il eut aussi ses Albigeois, et les oranges y croissent à côté des figues de Barbarie.

— Mon cher enfant, dit Lenoël, j'ai terriblement besoin que vous me veniez en aide. Voyez tous ces livres entassés sur les tables depuis mon retour : je n'ai pas même eu le temps de les ouvrir. Je vous prierai d'y jeter un coup d'œil et de m'indiquer par un mot le sens et la valeur de chacun d'eux. Pour les moins importants, veuillez répondre vous-même, en mon nom. Je souffre de manquer aux égards qu'on se doit entre confrères, mais comment faire, comment suffire à tout?

Tandis qu'ils parcouraient ensemble les titres de ces in-octavo, ces pages aux caractères fins et serrés, aux marges envahies de notes, Louise pensait au jour où, le cœur battant, elle était venue déjà dans ce cabinet, dont la solennité l'avait d'abord glacée. Puis elle se rappelait l'apaisement qui était entré en elle dès qu'elle eut aperçu le docteur. Sur le bureau, près de l'encrier, elle retrouvait un petit faune dansant, dont machinalement elle avait alors regardé le pied soulevé, tandis que Félicité expliquait le motif de leur visite.

Lorsque le déjeuner fut servi, Lenoël offrit le bras à la jeune fille pour la conduire à table.

La salle à manger, située au rez-de-chaussée de l'hôtel, prenait vue sur un petit jardin où quelques platanes se paraient encore de feuilles dorées par l'automne. Elle était tendue de tapisseries flamandes, des scènes de chasse d'après Van Orley, et le soleil, de ses rayons déjà inclinés, noyait dans la même lumière le paysage vrai et celui de haute lisse, semblant les fondre tous deux.

On s'assit, et Lenoël dit à Louise et à Robert :

— Excusez-moi de vous offrir un vrai déjeuner de malade, un déjeuner blanc. Vous voyez en moi une victime de la perfidie des sauces, de la noirceur des truffes. Ces dîners en ville sont des pièges, et l'on n'échappe à l'un que pour succomber à l'autre. Hier au soir cependant, je me suis dérobé au dernier moment quand j'ai su qu'il y aurait une séance d'hypnotisme chez madame de Serres. Rien ne me paraît plus ennuyeux que ces spectacles, et je refuse d'y assister depuis celui qui eut lieu, l'an dernier, à l'Académie et dont je vous ai sans doute parlé, — dit-il, en se tournant vers Robert.

Robert ne se rappelait pas.

— Eh bien, voici... Un spécialiste, que vous devinerez facilement, avait désiré montrer à une de nos séances un sujet merveilleusement docile aux suggestions hypnotiques. C'était une petite fille qui portait un nom biblique que j'ai oublié. Elle n'avait au reste d'antique que le nom, et appartenait à ce type que sans aucune pensée malveillante je qualifierai de montmartrois.

» Lorsqu'elle parut avec le docteur X., un de mes confrères me dit à voix basse :

» — Ne trouvez-vous pas, que des deux, c'est lui qui a l'air hypnotisé ?

» L'expérience consistait à placer contre le dos du sujet de petites fioles, contenant divers liquides. Préalablement plongé dans le sommeil magnétique, il devait aussitôt entrer dans un état qui variait selon l'influence du liquide avec lequel il était mis en communication.

» Et ainsi la valériane amenait la tristesse, suggérait même l'idée de mort et de cimetière, suggérait même le geste de poser des fleurs sur une tombe. Le vin provoquait l'ivresse classique et tous ses accidents, contractions, hoquets, vomissements. Et l'alcool, si je ne me trompe, suscitait le délire érotique, avec déclarations passionnées, et mimique : il fallait généralement interrompre cette scène.

» Tel était le programme. Mais aucune des expériences ne donna le résultat promis, et l'échec même fut si lamentable que chacun, pris de pitié, essaya de consoler le malheureux opérateur, de lui fournir des excuses.

» Quant à celle qui avait si complètement failli à ce qu'on en espérait, son attitude fut au moins singulière. Manifestement éveillée, son dépit et sa colère luisaient entre ses cils. Enfin, n'y tenant plus et feignant toujours de dormir, elle dit à haute voix :

» — On est ici trente-cinq, mais c'est moi la moins bête.

» La séance finit sur cette observation. Le docteur éveilla son sujet qui fit le simulacre de sortir de léthargie. Ils montèrent tous deux en fiacre, elle avec son air de gamine vicieuse, lui, déférent, aux petits soins, ayant au moins trois fois son âge à elle.

— Dans un hôpital, dit Robert, j'ai été témoin de la prétendue transmission des maladies, au moyen d'une couronne de métal transportée du front du malade sur celui du sujet hypnotisé. Et cette expérience, dont la puérilité ne peut faire doute pour personne, arrivait à soulager un certain nombre de patients... Ne pensez-vous pas, mon cher maître, que cette suggestion dont on fait un ridicule abus pourrait agir efficacement sur des gens nerveux, et dont la sensibilité est à la merci de leur imagination? Elle remplacerait Lourdes et la thaumaturgie chrétienne.

— L'idée la plus originale, je l'ai entendu émettre à un philosophe, dit le professeur. Il voudrait que la suggestion servît à résoudre le problème du bonheur universel. En persuadant à chacun, grâce au sommeil magnétique, qu'il jouit de toutes les délices que peut donner la vie, on peuplerait la terre de somnambules extasiés.

Le déjeuner achevé, on remonta à l'atelier.

— Mon cher ami, fit Lenoël s'adressant à Robert, vous allez me dire franchement votre avis sur un petit buste que je suis en train d'achever d'après mademoiselle Kérouall.

Robert examina la cire, puis fixa les yeux sur Louise.

« Voilà la première fois, songea-t-elle, qu'il me regarde. »

— C'est une fort jolie chose, observa-t-il, peut-être pas assez simple : elle date évidemment d'après Jésus-Christ, et le modèle fait penser à ces œuvres antérieures dont vous avez réuni ici de si belles reproductions.... Mais notez, mon cher maître, que je suis un ignorant et un sauvage, et que mon jugement est méprisable. Je ne connais rien, j'ai parcouru l'Italie en moins d'une quinzaine et je ne suis pas allé en Grèce, où j'espère bien me rendre un jour.

Dans la fumée des cigares, leurs propos s'échangeaient, tantôt vifs, riches d'espoir, tantôt mélancoliques, propos de sages et aussi de rêveurs, où se réflétaient la vie et ses jeux et ses efforts et sa finale impuissance.

Louise s'en alla. A la porte, en lui baisant la main, Lenoël lui dit :

— Comment trouvez-vous mon ami Robert?

— Je ne sais, fit-elle. Quand vous êtes là, je ne vois personne.

XXII

Vers midi moins un quart, Louise et Lenoël débouchèrent à l'angle de la rue de la Paix et remontèrent l'avenue de l'Opéra pour aller choisir la gaze destinée à cette statuette qu'il teinterait légèrement à la façon des terres cuites antiques. Tandis que tous deux marchaient côte à côte, il salua, en même temps que les croisait le coupé sombre et bien attelé de madame Alice Cointel, qui avançait la tête tout à fait hors de la voiture pour les suivre des yeux. Ils ne se dirent rien, mais Louise sentit au cœur une petite morsure. Dans la boutique, elle resta distraite, regardant à peine les étoffes. Sa gaieté ne revint qu'à la fin du déjeuner, auquel il l'invita dans un restaurant voisin.

Le surlendemain de cette rencontre, madame Cointel entra dans le magasin de la rue de la Paix, où on ne l'avait pas aperçue encore de la saison.

Cette artiste, que quelque talent et une réelle distinction avaient mise en vue, était une personne raisonnable. Elle n'exigeait pas que Lenoël lui fût fidèle ; elle le trouvait décoratif et tenait à le garder. Les liaisons du docteur avec des femmes du monde, loin de la choquer, lui étaient une concurrence et un

voisinage piquants et honorables. Mais cette fille de modes dont il n'avait pas soufflé mot, qu'il affichait publiquement, et à laquelle il se consacrait sans doute puisqu'on ne le voyait plus, c'était trop fort et inadmissible.

Et madame Cointel était venue pour écraser de son mépris cette rivale indigne.

Quoique l'élégante comédienne ne se donnât que trente-deux ans, le Vapereau lui accordait un peu plus, mais on n'a pas toujours sous la main ce livre indiscret. Elle était mince et fine, trop maigre, disaient ses ennemies, d'allure assez noble avec de très beaux yeux, le nez aquilin et la bouche hautaine. Dans le répertoire, elle montrait des qualités de style et de diction qui, dans les rôles modernes, tournaient parfois à la sécheresse. Elle passait pour avoir de l'esprit, de la culture, des goûts délicats. Elle était bibliophile et avait exposé, dans la Section du livre, une collection de petits almanachs anciens qui furent remarqués et admirés à l'Exposition universelle.

Elle entra lentement dans les salons, faisant onduler les plis de sa robe de velours que garnissaient de riches fourrures, et, levant sa face-à-main ornée d'un chiffre de diamants, elle promena un regard circulaire. Puis, ayant découvert celle que cherchait sa colère, elle laissa tomber sur elle des yeux que le dédain semblait clore à demi pour que mieux en jaillît l'impertinence. C'était joué en perfection. Alors, désignant Louise :

— Quel est le coiffeur, dit-elle, qui veut lancer cette

ridicule coiffure chinoise? Ces coques de cheveux sont bonnes pour bals publics.

Elle examina ensuite quelques chapeaux, montra de la mauvaise humeur et disparut, telle une déesse.

Louise avait supporté cette attaque avec courage, mais les choses ne devaient pas s'arrêter là.

Madame Cointel ne fut pas discrète. Elle espérait réduire et reprendre son amant en l'intimidant. Comme une mèche longuement déroulée, la nouvelle se propagea, glissa de salon en boudoir, causant çà et là de petites explosions. Et bientôt elle fut avérée, officielle. On s'abordait en se disant :

— Vous savez, Lenoël, notre Lenoël, est avec une petite fille de modes. Quelle horreur, quelle pitié !... Une rien du tout, que sa tante avait vendue à un spéculateur, mort ensuite dans de mauvaises affaires.

Par-dessus l'objet de leur réprobation, de leur dégoût, le monde des théâtres et la belle société se tendaient la main, acceptant chacun sa part de l'outrage.

Et les dames pensaient :

— Combien nous avons tort de faire crédit aux hommes, de leur attribuer des sentiments élevés, et de les admettre aux joies rares et supérieures de l'adultère, alors que c'est la bassesse qui finalement les attire et les retient !

La petite madame de Sorget vint errer dans le magasin, avec son air de colombe blessée, prête à demander à Louise comment elle faisait pour garder cet inconstant.

Mais le grand assaut fut livré par madame de Couza, qui justement avait Louise pour vendeuse. Cette dame, d'origine sud-américaine, de nature fantasque, l'avait toujours traitée avec une bonne grâce familière. C'était une personne vaine et un peu sotte et qui, s'attribuant quelque génie poétique, avait écrit un volume de vers, *Brises des Tropiques*, que des journalistes mondains, touchés par l'ardeur de ses sollicitations et aussi par la beauté de ses hanches et de ses épaules, louaient dans les feuilles.

Depuis quelque temps déjà, cette dame poursuivait de ses avances le beau Lenoël. Lui se dérobait avec tant de courtoisie qu'une femme dépourvue de finesse pouvait s'y tromper. Elle insistait, écrivait. Il faisait des réponses qui étaient des défaites, mais en fuyant il jetait des fleurs. Elle n'y comprenait rien. Enfin elle aussi sut le détail de la scandaleuse liaison.

Comment ! cette petite misérable osait venir fourrager dans ses plates-bandes, à elle!... Suffoquée, elle n'attendit même pas que sa voiture fût attelée, et bondit rue de la Paix.

— Mes chapeaux! cria-t-elle dès qu'elle vit Louise, on ne me les livre pas, c'est insupportable.

Elle courait à travers les salons, renversant d'impatience les champignons avec leurs coiffures traînant derrière elle, comme les trophées de sa fureur, des tulles, des fleurs, des plumes.

Les chapeaux parurent; on les essaya, un à un.

— Ils sont affreux, dit madame de Couza. Je n'avais pas choisi des horreurs pareilles. On se moque de

moi. Au reste il s'agit bien de mes commandes! Il est probable que vous avez mieux à faire, mademoiselle, que de vous occuper de vos clientes.

Et, parlant ainsi, elle trépignait. Louise se défendait avec douceur.

Madame Block, qui de loin observait la scène, vint au secours de son employée.

— Si les chapeaux vous déplaisent, dit-elle, vous n'avez, madame, qu'à en commander d'autres, ou à n'en pas commander du tout. Nous avons l'habitude de servir les clientes consciencieusement, et de ne jamais insister si elles préfèrent s'adresser ailleurs.

Devant la hauteur froide de la modiste, madame de Couza se retira, disant qu'elle était pressée, qu'elle reviendrait.

Peu à peu les choses se calmèrent, mais un ferment persista. Louise n'était plus le joli bibelot, l'ornement de la maison Block, que l'on considérait avec une sympathique curiosité. Elle était devenue une rivale, un danger, et des hostilités et de sourdes haines maintenant sommeillaient dans des coins, prêtes à surgir contre elle.

De tout cela elle ne dit pas un mot à son ami, préférant qu'il ne sût rien de ces scènes ridicules, et dont tout le monde sortait humilié.

Lenoël avait commencé à modeler la statuette et ce travail le ravissait. De la dimension des plus grands Myrrhina, elle portait sur une tunique rose un peplum bleu pâle dont les plis flottants étaient savamment drapés. Il pensait aussi teinter les cheveux

et, très légèrement, le visage. Dans la main elle tenait un sistre comme les danseuses sacrées des Bacchanales.

Un dimanche matin, tandis qu'elle posait, il ramarqua :

— Voilà deux fois que j'invite Robert à déjeuner et qu'il refuse : je le soupçonne d'être amoureux de vous, et de vous éviter.

— Quelle idée! fit Louise, il ne me regarde et ne me parle jamais.

— Cela ne prouve rien, et même prouverait plutôt ce que je dis. Vous savez, ajouta-t-il, que c'est un garçon d'un rare mérite. Je lui vois le plus bel avenir. Et j'estime son caractère à l'égal de son intelligence. Il est d'humble origine : son père était vétérinaire, sa mère reste une paysanne. Il se rend auprès d'elle chaque année. Et, tel qu'il est, je ne souhaiterais pas à la personne que j'aimerais le mieux un mari plus digne et plus charmant.

Il se tut, puis, un peu mélancolique :

— Louise, c'est celui-là qu'il vous aurait fallu !

Elle feignit de ne pas entendre et dit :

— J'ai mal à la tête... Si nous allions nous promener ?...

— Il est onze heures, — observa-t-il, levant les yeux vers le cartel, — et nous pourrons attraper le train de midi quarante pour Villeneuve... Voulez-vous ?

Dès la petite station, ils virent, parmi les arbres que l'automne avait à moitié dépouillés, les maisonnettes blanches briller sous le clair soleil.

Ils traversèrent le village, suivirent une route entre des murs de jardins. Au-dessus d'eux, sur les collines, les futaies montraient leur chevelure rousse, et tout le paysage, limpide et décoloré, ressemblait à quelque tapisserie très vieille et fanée.

Puis le chemin devint rapide, longea un grand pré. A droite, des bouquets de hêtres et de chênes dressaient leurs délicates ramures sur le ciel nacré.

— C'est là! dit-il, indiquant une grille Louis XVI en fer forgé.

Une allée de platanes y aboutissait. Elle était toute jonchée de feuilles d'or; et les branches, garnies encore, formaient des berceaux, — tout un bois, irréel transpercé d'or. Un pavillon à l'entrée servait de logis à monsieur et madame Sorbier.

M. Sorbier se présenta, une bêche à la main. Ils pénétrèrent dans l'allée; sous les jupes de Louise les feuilles bruirent. L'habitation n'avait qu'un étage, — un rez-de-chaussée élevé auquel on accédait par un double perron. De chaque côté la porte s'ornait d'une colonne engagée, à chapiteau ionique, et autour du faîte régnaient des balustrades que décoraient, sur la façade, quatre pots à feu.

Sorbier ouvrit, offrit de faire une flambée. Si on avait su, on aurait mis des fleurs : il y avait encore de beaux chrysanthèmes.

Le vestibule, dallé de marbre blanc et noir, était en rotonde. Il donnait, d'une part, sur le salon ; de l'autre, sur une salle à manger.

Et ce qui faisait le charme de cette demeure,

c'est qu'elle avait gardé sa figure d'autrefois. Ses lambris, ses portes, ses cheminées, tout était du temps.

Sur les trumeaux étaient peintes des bergères qui, pâlies et fardées, souriaient encore à leurs bergers.

— Je pense, fit Louise, que vous vous êtes plu à m'étonner; vous m'annonciez une maisonnette et vous me conduisez dans un château.

— Venez au jardin; dit-il, nous rentrerons ensuite boire une tasse de thé.

L'allée de platanes longeait l'habitation, menait à une terrasse d'où la vue plongeait dans le pays. Deux statuettes rustiques et moussues en occupaient les angles. Un grand apaisement montait de ces campagnes sans vie, et leurs nuances mourantes avaient une infinie douceur. Ils s'arrêtèrent; des feuilles d'or pleuvaient sur eux, lentement les couvraient comme si la nature sournoisement eût voulu les envelopper, les mêler au sommeil répandu sur les choses.

— Passons à la loge, dit Lenoël; nous y trouverons sans doute Annette.

Ils ouvrirent : une petite fille toute blonde et fine, assise près de la fenêtre, tenait de ses mains menues une broderie et tirait son aiguille d'un tel soin et d'un si grand zèle que sa figure enfantine en prenait une gravité émouvante. A côté d'elle, un petit chat était posé sur son derrière.

— Annette, c'est le docteur Lenoël! fit vivement madame Sorbier qui préparait le thé.

Annette sauta de sa chaise, cachant son ouvrage : une surprise qu'elle lui destinait, des pantoufles.

Et, rougissante, elle vint le saluer.

— Voilà huit jours, dit madame Sorbier, que cette petite demoiselle s'applique à écrire à monsieur. Mais aucune des lettres qu'elle avait commencées ne lui a paru assez belle. Du reste, les voici.

Et elle présenta une demi-douzaine de projets qui tous débutaient par ces mots : « Mon cher Bienfaiteur. » Des accidents divers, et d'inégale importance, avaient successivement interrompu ces lettres au cours de leur composition.

— Il y a de grands écrivains, dit Lenoël, dont les œuvres connurent non moins de tâtonnements. Mais je suis touché, Annette, que tu penses à moi. Ne te tourmente pas. Mets seulement : « Je suis contente. » Pouvoir signer son nom n'est déjà pas méprisable ? Beaucoup de rois de France en eussent été incapables.

Au salon, un feu clair jetait ses lueurs sur les boiseries grises, le thé était servi sur un guéridon.

— J'éprouve je ne sais quoi de singulier, et d'un peu triste, dit Louise. On dirait que ceux qui vécurent ici sont tout proches, tant leur âme et leur empreinte y restent encore. On les verrait entrer sans trop d'effroi. Une dame poudrée et en paniers viendrait faire la révérence à un seigneur en habit brodé... C'est drôle, quand nous évoquons les morts, nous ne leur prêtons jamais que des attitudes cérémonieuses et frivoles.

— Et c'est bien heureux, fit Lenoël, la réalité ne se pourrait supporter. Le temps met autour des objets une buée qui les adoucit. Si on les distinguait exactement, ils seraient intolérables.

— Mais dites-moi, insista Louise, pourquoi venez-vous si rarement ici. Cet endroit est bien joli.

— J'y viens au printemps, pour un jour ou deux. Mais Paris est trop voisin : je suis relancé, harcelé. Pour jouir de quelque repos, il faut que j'aille le chercher au loin.

— Et jamais vous n'avez passé ici plus de deux ou trois jours de suite ?

— Si, autrefois, il y a longtemps, j'y ai vécu près de six mois. J'avais loué la maison, que j'ai achetée ensuite... C'est une époque de ma vie où je fuyais tout... Depuis, le temps a répandu sa buée ; je n'aime pas à la dissiper.

Louise se tut, sentant qu'elle avait heurté un seuil qu'il ne fallait pas franchir ; mais autour d'elle, dans le soir qui descendait, les hantises et les ombres se levaient de plus en plus. Et parmi les apparitions légères du siècle passé elle en crut discerner une autre, aussi inconnue, mais moins ancienne et qui l'effraya.

Quand ils partirent, devant la grille, Annette les attendait. Un bouquet de chrysanthèmes entre ses petits bras.

— C'est pour la dame, dit-elle.

Sur la route, où les arbres maintenant formaient des masses sombres, Louise s'en alla avec son ami Et, un frisson au cœur, elle se demanda si dans la vieille maison, sous le feuillage d'or des platanes, les fantômes, tous les fantômes avaient repris leur long sommeil.

XXIII

Louise rentrait de chez Éliane, où l'on avait fêté l'année nouvelle.

Poncelet était bucolique et champêtre, un berger de Théocrite voisinait dans son âme avec un commis de magasin. Il aimait les repas sur l'herbe, les bosquets et les charmilles, et il avait tenté, en ce soir d'hiver, de transformer son atelier en bocage. Il n'y manquait, disait-il, que les petits oiseaux. Les murs et le plafond étaient tapissés de branchages de sapins, de feuilles de lauriers, et des guirlandes suspendues au-dessus de la table se rattachaient à un mai où brillaient les baies rouges du houx.

Et, parmi toutes ces verdures, on avait mangé une dinde aux truffes, et chanté des couplets bachiques dont le refrain était entonné en chœur. Après, on s'était mis à danser. Un piano avait été loué pour la circonstance.

Alors que la gaieté battait son plein, Louise s'esquiva : elle voulait éviter le tapage d'un départ tardif et tumultueux dans la rue en fête, et les empressements et les galanteries et les lazzi de goût « artiste ».

En arrivant dans son petit salon, elle trouva Félicité qui, rentrée depuis peu d'instants, elle aussi, se tenait, une lampe à la main, devant un tableau posé sur le divan.

— Vois ce qu'il t'a envoyé, dit-elle entendant venir sa nièce, — c'est délicieux !

Un mot accompagnait l'envoi. Louise le lut d'abord :

« Ma belle Louise, voici vos étrennes. Ce pastel est de Roslin. J'espère qu'il vous plaira. Cette dame m'a semblé jolie, mais aucune ne l'est autant que celle qui paraît dans votre miroir.

» Votre vieil ami,

» JACQUES LENOEL. »

Le pastel, qui était encore dans son cadre ancien, figurait une femme, grande dame ou comédienne, poudrée, coiffée de plumes et de perles, et habillée d'une robe à l'antique.

— Je l'ai montré à monsieur Toussard, ajouta Félicité, lorsqu'il est venu me chercher; il a dit que c'est une très belle chose et d'un considérable prix.

Dans le silence de la nuit, la pendule sonna trois heures. L'année nouvelle n'avait que trois heures encore, mais le mystère qu'elle contenait lui faisait une ombre démesurée.

— Mignonne, dit Félicité en l'embrassant, je te la souhaite bonne et heureuse.

De tant de vœux formulés en cette nuit, où la conciliation grégorienne du calendrier et du cours des astres crée une date auguste et sidérale, combien retomberaient à terre, seraient foulés, emportés, pareils à ces confetti joyeusement lancés, puis balayés avec la boue à l'aube du mercredi des cendres !

Le 1er janvier, dès le matin Louise alla remercier son ami. Elle le gronderait en même temps de lui avoir fait un aussi somptueux cadeau.

Mais elle le gronda doucement, car il l'avait prise par son faible : Louise adorait la peinture et la décoration. Ce goût lui venait de Toussard, lequel était grand connaisseur ; c'était, d'ailleurs, le seul goût luxueux qu'elle eût. Pour tout le reste, elle conservait sa simplicité, se jugeant toujours assez élégante et parée. Sauf le collier de perles qu'elle avait conservé en souvenir du mort, elle s'était défait de tous ses bijoux qu'elle n'avait jamais portés.

Elle subvenait entièrement aux besoins de sa famille. Son père, quoique jeune encore, atteint de douleurs, souffrant de fièvre, ne travaillait quasi plus. Et, comme la maisonnette du bord de l'eau se lézardait, rongée par l'humidité de la rivière toute proche, elle voulut la faire réparer et agrandir.

Ce qui la troublait, ce n'était pas le désir d'être riche, enviée ; c'était la pensée qu'elle était si jeune, tellement plus jeune que son ami !

Pour se rassurer, elle faisait des calculs, se disant qu'il pourrait la garder bien des années encore, peut-être dix, et même davantage... Et alors elle aussi serait vieille : elle aurait plus de trente ans !

La statuette de cire venait d'être achevée. De fines arabesques couraient le long du peplum et de la tunique, et une légère patine dont elle avait été recouverte la faisait remonter jusque dans un lointain passé. Quand elle fut placée dans une vitrine Lenoël dit :

— Celle-ci est pour moi seul, elle restera mon chef-d'œuvre inconnu.

Il avait cessé d'attirer Louise le dimanche matin, depuis que Robert avait avoué qu'il lui était pénible de se rencontrer avec elle. Mais quelquefois il invitait la jeune fille à venir le soir, pendant qu'il travaillait. Dans le grand cabinet silencieux, elle s'asseyait tout près de lui, et, de temps en temps, il glissait les doigts dans ses fins cheveux d'or. Il l'appelait « son tournesol », parce que, disait-il, elle jetait la clarté autour d'elle comme ces hautes fleurs dont ils avaient admiré l'éclat, durant cette promenade faite là-bas, en Allemagne, et qui avait peut-être décidé de leur sort.

Le professeur Lenoël se répandit moins, durant cet hiver. Il avait entrepris un important ouvrage sur les rapports des centres nerveux avec la périphérie, et il résistait un peu plus aux sollicitations dont il était l'objet. D'ailleurs elles se faisaient moins pressantes. Le monde le boudait d'avoir fait un choix qui offensait sa pudeur et sa délicatesse, et qui semblait être un affront à la grâce méprisée, de ses femmes, à lui. Tous ses paravents, tous ses écrans, tous ses voiles, il les offrait complaisamment, mais il ne fallait pas sortir de son domaine. Et la grosse madame de Jourde, qui, tenant bureau d'esprit, avait, au cours de sa longue carrière pardonné bien des choses, disait :

— Il est cynique, c'est ce que nous ne pardonnons pas... En aimant dans son milieu, il faisait une chose convenable, élégante, et du moins ne poursuivait pas la satisfaction d'un instinct grossier.

Et les propos de madame de Jourde, dont le menton copieux s'allongeait en rabat sur son corsage, étaient solennels comme des arrêts.

Cependant tous ces cœurs ulcérés étaient disposés à la clémence, et n'auraient exigé qu'une bien courte pénitence. Mais le coupable ne faisait pas mine de se repentir.

Quant à la complice, à cette petite dévergondée, elle ne perdrait pas pour attendre. Déjà plusieurs clientes avaient pris à part madame Block pour s'étonner qu'elle tolérât l'inconduite d'une de ses vendeuses.

La modiste avait répondu avec tranquillité qu'elle ne s'occupait pas de ces détails, pourvu que l'on eût des façons correctes et que l'on ne se singularisât en rien.

Parfois le docteur Lenoël était forcé de s'absenter : de province et de l'étranger on l'appelait en consultation. Alors Louise recevait de lui des lettres brèves, marquant une affection qui semblait croître sans cesse.

Vers le mois d'avril, il alla en Angleterre, et, à son retour, un mot lui apprit qu'elle était souffrante. Il se rendit aussitôt chez elle. C'était la première fois qu'il y venait. Sa petite chambre claire, tendue de cretonne à fleurs, avait un air vieillot. Dans son lit, une longue natte blonde lui coulant sur le dos, Louise avait l'air d'une enfant.

— Qu'y a-t-il, ma petite fille ? dit-il en lui prenant les deux mains, qu'il baisa.

Toute à la joie de le revoir, elle répondit que ce n'était rien, un mal de gorge sans gravité,mais le médecin conseillait des soins et de la prudence, de peur d'une angine.

Il s'assit près d'elle :

— Que vous êtes jeune, ma pauvre enfant ! on vous donnerait tout juste quinze ans.

Alors, lui aussi, il la plaignait d'être si jeune !

Puis il ajouta :

— J'ai laissé dans ma voiture un cadeau que je vous rapporte : voulez-vous le faire chercher?

Quand Rosalie revint avec un panier, un court jappement s'en échappa, et Lenoël, ayant écarté le foulard qui le couvrait, saisit entre ses doigts une boule de soie floconneuse couleur chamois doré.

— C'est une petite chienne, dit-il, elle est de la race des griffons d'Écosse et s'appelle Fairy.

Et il la posa sur le lit.

Fairy se déroula, s'agita, montrant sa tête, ses quatre pattes, et dressant une mignonne queue. Ses longs poils fins pendaient autour d'elle comme une frange, la coiffaient drôlement de leurs touffes, lui cachant à demi les yeux. Et ces yeux, qui luisaient à travers les mèches ébouriffées, étaient brun foncé, très grands et étrangement pathétiques. Ils jetaient sur le monde un profond regard où se peignait la mélancolie d'une âme pensive. Et, cambrée sur ses jarrets, le col levé, le museau frémissant, la petite bête poussa un aboiement éperdu et sonore qui, parti du fond de

sa gorge, devait retentir peut-être jusqu'en cette Écosse d'où elle était issue...

Par les beaux jours revenus, Louise et Jacques Lenoël retournèrent souvent à Villeneuve. Plusieurs fois ils s'y attardèrent du samedi au lundi. D'épais feuillages maintenant assombrissaient les allées, et, sur les églantiers d'innombrables roses chantaient la gloire de l'été. Les fantômes aussi semblaient enfuis, disparus dans la lumière.

Un soir, ils étaient restés longtemps sur cette terrasse du jardin que décoraient deux statues champêtres et moussues. Elle s'était sentie comme mêlée aux lueurs de la nuit, aux parfums de la terre, à l'air qui flottait. Les cigales chantaient. Une étoile vacilla, raya l'azur, puis coula dans l'abîme du ciel.

— On assure, dit Lenoël, que les vœux formés tandis qu'une étoile file se réalisent. Que désires-tu, ma bien-aimée ?

— L'impossible, fit-elle : je voudrais que le temps s'arrêtât.

D'autres étoiles, des pluies d'étoiles chancelèrent, à leur tour allèrent comme de vains souhaits, se perdre dans l'infini...

Lorsque vint juillet et l'approche des vacances qui, cette année, les forçaient à se quitter pour de longues semaines, Louise en éprouva un chagrin cruel. D'âme inquiète et constante, elle avait trouvé en lui l'abri sûr et précieux, l'amitié protectrice où se glissait le goût subtil et aigu qu'il avait d'elle. De son temps, de lui-même, il donnait tout ce qu'il pouvait ;

mais tant de devoirs le sollicitaient! Cet homme, qui passait pour adonné au plaisir, était écrasé de besogne et ne se dérobait jamais.

Chargé d'une mission en Égypte et en Asie Mineure, il partirait bientôt et ce voyage, quasi officiel, dont les journaux noteraient les étapes, les séparait forcément.

Louise s'attristait aussi de la santé de son père, de plus en plus atteinte. Lui, si beau, si fort jadis, s'était voûté, s'aidait d'une canne dans sa marche devenue incertaine comme celle d'un vieillard.

Une saison aux eaux de Dax lui était conseillée : elle s'offrit à l'y accompagner.

Au mois d'août, désolée et confiante, sûre de lui, elle dit adieu à son ami. La légende du volage Lenoël la faisait maintenant sourire, mais ne plus le voir était déjà un chagrin assez cuisant.

Elle s'en alla, à son tour pour rejoindre les siens, sa petite chienne Fairy serrée contre elle. Toutes deux avaient lié ensemble une grande amitié. Louise était douce, Fairy était violente et passionnée : elles s'entendaient à merveille.

Quand Louise était songeuse et distraite, Fairy, furieusement, bondissait jusque dans ses bras en poussant des aboiements qui étaient sans doute des mots d'amour et de colère. Fairy, avec ses yeux graves et sa coiffure ébouriffée, figurait à la fois, la sagesse et la frivolité humaines. Et, quand le train partit, les emporta toutes deux, Louise, sentant contre elle le petit cœur palpitant, enfouit son visage dans les

longs poils soyeux et y mit toutes ses larmes. Alors l'humble bête, comme pénétrée de cette douleur, agita ses membres menus et lécha avec ardeur les mains qui la tenaient. Dans sa tête minime, ridicule et délicieuse, l'idée de la souffrance et de la sympathie avait jailli.

XXIV

Louise passa six semaines à Dax avec son père. Quand elle le ramena à Port-Saint-Pierre, il avait un air de santé et de vigueur dont toute la famille se réjouit. Et, laissant tout le monde heureux, elle rentra à Paris vers la mi-septembre.

Jacques Lenoël ne revint qu'en octobre.

Ils eurent en se retrouvant une joie profonde et très simple. Cette petite fille n'était plus seulement le rare et délicat plaisir des sens, c'était une âme charmante et fine, reposante et fraîche comme un jardin. Et vraiment auprès d'elle il ne songeait à nulle autre.

Peu à peu ils avaient pris ensemble des habitudes s'en allaient discrètement au théâtre ou chez les marchands d'antiquités.

Félicité s'émerveillait de cette fidélité et disait à Louise :

— Tu peux être fière d'avoir fixé cet inconstant.

Et madame Block regardait sa vendeuse avec admiration et envie.

Or il advint que dans le tumulte d'un après-midi de décembre, alors que l'encombrement est tel que les voitures ont peine à se ranger le long des trottoirs, on vit entrer au magasin de modes Mrs. Bartlett, cette Américaine dont la beauté avait fait sensation lors de son arrivée à Paris. Grande, éclatante, la chevelure teinte au henné, les yeux sombres et pleins de feu, on eût dit que cette créature de luxe s'avançait dans le poudroiement de sa richesse. Sa toilette somptueuse, sobre cependant et de haut goût, révélait dans ses moindres détails l'art consommé et follement coûteux de la rue de la Paix. Mais, sous le ruissellement de ses perles, et l'éblouissement de ses pierreries, sous la perfection savante de son ajustement Mrs. Bartlett gardait la brusquerie, les mouvements saccadés, la voix rauque et cuivrée d'un *cow-boy* du *Far West.*

Avec elle était venu Tullio Silveira, le peintre attitré des beautés professionnelles. Il l'accompagnait afin de présider à la composition du chapeau dont elle serait coiffée dans le portrait qu'il faisait pour le prochain Salon.

Silveira, dont la vogue était alors à son comble, se disait Vénitien, quoiqu'il fût originaire de ce pays dalmate, jadis tributaire de la Sérénissime République, et dans lequel tant de races se sont croisées. C'était d'ailleurs à Venise qu'il avait reçu ses premières impressions d'art.

Lorsqu'il vint à Paris, il lui restait presque tout à apprendre ; son dessin était incertain et chiqué, sa facture désordonnée. Mais il rapportait de précieuses formules, d'ingénieux artifices, l'or du Titien, les nacres irisées du Véronèse et, jusqu'aux éclairs, qu'allumait parmi les satins le prestigieux Tiepolo.

Sans nature, sans tempérament, Silveira, avec une adresse de singe, avait su s'approprier la nature des autres. Grâce à son habileté, à son intelligence déliée, abondante en ressources, à son âme astucieuse, il réussit rapidement dans le portrait. Chaque modèle était pour lui un sujet d'analyse et de subtile psychologie. De la beauté, de la vanité, des défauts il savait faire une synthèse où la ressemblance devenait une flatterie.

Il passait aussi pour aimable et était fort recherché. Élégant, mince, le teint bistré, il avait une souplesse extrême, une voix caressante, et chacun de ses gestes devenait un hommage, une déclaration. Son œil, étroit, luisant, ne se posait jamais directement, fuyait toujours dans une sorte de trouble inquiet. Même quand il peignait, c'était obliquement et comme furtivement qu'il regardait ses modèles. Sa grâce rappelait celle de l'arlequin de la comédie italienne, qui coule à travers le masque sa prunelle aiguë.

L'apparition de ces deux personnes en vue causa quelque émoi, fit refluer les groupes comme de petites vagues.

Mrs. Bartlett s'installa devant une glace et l'on alla chercher dans les ateliers les formes en mousseline qui

presque toutes portaient le nom de quelque cliente à la mode. Mais aucune ne convint à Silveira; il rêvait un de ces chapeaux immenses à bords plats, à longues plumes, tels qu'on en voit dans les tableaux de Gainsborough et de Reynolds. Il voulait présenter son modèle au milieu de quelque vieux parc aux arbres séculaires s'entr'ouvrant au fond sur le château seigneurial, afin de montrer cette dame, dont la fortune provenait du *trust* des bestiaux, dans le décor d'une pairesse d'Angleterre.

Tandis que vendeuses et ouvrières s'empressaient auprès de la cliente, taillant, ajustant la carcasse, Silveira rapidement faisait l'inspection des salons : ayant aperçu Louise, le peintre vivement replaça son monocle. Puis il fit quelques pas, s'approchant de la jeune fille qui était occupée auprès d'une dame.

— Oh ! jolie, jolie, dit-il, la ligne du cou et la nuque, *squisita* !

Il parlait bas, comme à lui-même, et son accent italien et son allure de Mezzetin tempéraient par quelque chose de falot l'inconvenance de ses façons.

Louise ne se retourna pas.

Il s'éloigna, et s'arrêtant étudia la jeune fille d'ensemble.

— C'est Véronèse ! dit-il, signé Véronèse !

Devant la glace, Mrs. Bartlett, coiffée d'une armature d'étoffe avec des plumes épinglées pour qu'on pût juger de l'effet, s'impatientait.

— Eh bien, Silveira, dit-elle de sa voix impé-

rieuse, vous oubliez, je crois, pourquoi vous êtes venu.

Silveira accourut, zélé, onduleux, retoucha le bord du chapeau, fit ajouter encore des plumes. Puis tous deux se retirèrent. Mais une impression bizarre, une sorte de malaise, persista après leur départ. Ce qu'on venait de voir, c'était bien la mainmise du Nouveau Monde sur l'Ancien, l'écrasante richesse, jetant, comme pour l'asservir, ses chaînes d'or autour du vieux continent. Et cette dame hautaine et sauvage, et cet artiste complaisant et courbé, semblaient inquiétants comme une prophétie.

Au soir, Louise et Félicité, assises auprès du feu dans le salon de l'avenue de Villiers, causaient avec Toussard de cette visite de Silveira au magasin de modes.

— Ce Silveira, dit Toussard, est un personnage singulier : il est de la race des Casanova et des Cagliostro. Sa peinture, si brillante et même séduisante, donne toujours l'impression d'avoir été volée quelque part, de n'être pas à lui. D'ailleurs elle en subit le châtiment. En face d'un de ces portraits devant lesquels la foule se presse au Salon, je me dis toutes les fois : « Pourquoi n'est-ce pas un chef-d'œuvre ? » Et j'en découvre facilement la raison ; la sincérité n'y est pas. Ce n'est pas lui qui a observé ces couleurs, ces lignes ; c'est sa mémoire infaillible qui les a enregistrées. Il y a une moralité dans les arts qui tout de même se fait jour, mais le vulgaire y est pris. Quant à moi, la moindre blanchisseuse de notre bon Flandin me

touche davantage que les princesses de France et les duchesses anglaises de ce chiqueur. — On ne peut contester cependant sa prodigieuse virtuosité ni l'agrément véritable de ses portraits. Il les fait payer de vingt à quarante mille francs, selon la dimension, et, s'il vous proposait, Louise, de faire le vôtre pour rien, je vous conseillerais tout de même de ne pas refuser.

Ces paroles n'étaient pas vieilles d'une semaine lorsque la jeune fille reçut la lettre suivante :

« Mademoiselle, je viens vous adresser ma prière très humble. Je désirerais faire un petit *schizzo* de vous pour représenter Venise dans le plafond qui m'est commandé par le comte Lévi. Quand je vous ai vue, c'est comme si m'était apparue la triomphante figure au palais des Doges, et je voudrais vêtir vos épaules du manteau d'hermine de la Reine de l'Adriatico. En reconnaissance, je peindrai un portrait de vous, et vous l'offrirai.

» J'espère une favorable réponse et suis votre fervent admirateur,

» TULLIO SILVEIRA. »

Cette demande ennuya Louise; les façons bizarres de cet étranger ne lui plaisaient guère, et puis elle n'aimait pas ce qui changeait le train de sa vie. L'idée d'aller poser lui était fastidieuse.

Mais Félicité, à qui elle montra la lettre du peintre, lui dit qu'elle aurait tort de ne pas profiter d'une

pareille occasion ; que c'était également l'avis de M. Toussard, qui avait eu comme un pressentiment de ce qui arrivait.

Louise voulut prendre l'avis de son ami.

Jacques Lenoël n'avait pas non plus d'enthousiasme pour le talent de Silveira, le jugeait factice.

— Mais ses réminiscences, dit-il, sont parfois si heureuses qu'on peut s'attendre tout de même à une jolie chose.

« Sans doute avec ce portrait, Louise causerait un grand plaisir à ses parents. »

Elle songea à la modeste maisonnette de Port-Saint-Pierre, cependant réparée et embellie par elle, et sourit à l'idée d'accrocher l'œuvre du Vénitien dans le petit salon à manger, entre le bouquet de noces de ses parents, encadré et mis sous verre, et les photographies de ses sœurs en toilette de premières communiantes.

N'ayant pas répondu, Louise reçut une seconde lettre : Silveira suppliait qu'on lui accordât une pose de deux heures, le temps de faire un rapide *schizzo* de la tête et du buste, le reste de la figure devant être drapé. Il ne se mettrait à la peinture que plus tard, quand les jours seraient plus longs.

Un matin, à la veille du premier de l'an, Louise se rendit avec Félicité chez Silveira. Il occupait un petit hôtel dans le haut du boulevard Malesherbes. L'habitation du peintre ressemblait à son talent : tous les styles y voisinaient. Seule la gamme savamment conduite des couleurs mettait quelque harmonie dans cette dispa-

rate. Le vestibule et l'escalier étaient de Renaissance flamande, s'ornaient de tapisseries, de boiseries sculptées. Des armures d'une splendeur douteuse luisaient. Un salon oriental, turco-japonais, avec une cheminée en faïence persane, surmontée d'un Bouddha, s'ouvrait sur l'atelier décoré à l'italienne d'une colonnade dorée.

Cet atelier rappelait les somptueux dépôts de bric-à-brac installés de nos jours dans les palais du Grand Canal. Sur les murs où se suspendaient des velours de Gênes, des satins, de riches tissus étaient attachés çà et là, dans l'ombre, des chapeaux à plumes, des rapières, des masques, la collerette de Colombine et le bonnet d'un doge avec son manteau de pourpre. Dans un coin en retour, s'avançait un dais de soie rose garni de dentelle d'or au-dessus d'un divan couvert de tapis précieux.

Silveira, habillé d'un complet de satin noir, les doigts chargés de cabochons de pierreries, vola au-levant de ses visiteuses.

— Ah ! salut, salut ! s'écria-t-il.

Et, s'agenouillant sur un coussin :

— Je me prosterne devant la beauté !

Puis, prenant quelques fleurs dans des vases, il les épandit autour de la jeune fille.

— Je jette des fleurs, dit-il, pour que vous les fouliez ous vos pas. Mais c'est un nuage qu'il vous faudrait, omme aux déesses.

Des gestes comiques et élégants, des gestes de pantomime, accompagnaient ses paroles.

Soudain il se calma : ses enthousiasmes toujours s'arrêtaient brusquement. Il chercha un endroit pour asseoir son modèle en bonne lumière, et commença à travailler avec ardeur. Contracté en un effort visible il n'était plus le même et ne parlait pas. Il fit plusieurs croquis, tâchant surtout de saisir le caractère noble, un peu altier, qui venait du port de la tête. Puis il pria Louise de dégager son cou, dont il copia les attaches. Il la prit de profil, de trois quarts; il essaya ensuite de la dessiner presque de face, dans l'éclair d'un sourire.

— Ce ne sont que des notes, de simples notes, expliqua-t-il. Je vous prierai, vers mars, de m'accorder trois ou quatre séances, et j'espère que vous voudrez me favoriser encore.

Il était redevenu le Silveira insinuant. Et en reconduisant Louise et Félicité jusqu'à la porte, il se confondit en adulations.

En ce jour de l'année finissante, Louise se dit qu'aucune, jusqu'ici, n'avait été aussi belle. Elle souhaita que celle qui allait venir eût le même visage, lui apportât les mêmes joies et qu'ainsi, enlacées les unes aux autres, les années se ressemblassent comme des sœurs.

Au soir, elle s'en alla avec son ami parmi la houle des boulevards. Tandis que l'on s'écrasait dans les boutiques étincelantes, la longue théorie des cadeaux se dispersait dans Paris : bouquets et corbeilles fleuries et sacs et bonbonnières sous leurs papiers enrubannés. Et toutes ces choses enveloppées, et qui passaient

très vite, donnaient à la ville un air de mystère, de surprise et d'émoi.

Ils dînèrent dans un restaurant discret de la rive gauche, à l'angle du quai et d'une vieille rue. Un petit salon les accueillit. Sur la toile peinte qui le tapissait, des buveurs de Téniers étaient attablés dans un clair paysage. Tout était paisible, les rumeurs de cette veille de fête mouraient avant d'atteindre ces lointains quartiers.

Quand ils se retrouvèrent dehors, la rivière coulait à pleins bords, tumultueuse sous le vent qui moirait d'argent ses flots sombres. Ils suivirent longtemps le parapet, puis, tournant à droite, passèrent le pont. L'eau courait parmi les arches, si rapide qu'elle semblait les ébranler. Ils s'arrêtèrent un instant, s'accoudèrent, pour voir les ondes qui fuyaient, entraînant toutes ces lueurs, tous ces feux, toutes les lumières tremblantes des nuits de Paris.

Jacques Lenoël avait glissé son bras sous celui de Louise, et, si près d'elle, un désir âpre entrait en lui.

— Rentrons, lui dit-il.

Une voiture les porta rue d'Offémont.

Dans la chambre toute rose, flottait comme un mystère joyeux.

Louise ôta ses fourrures, ses lourds vêtements. Il la voulut aider.

— Toute la ville, ce soir, est à déballer ses étrennes; ce sont les miennes, dit-il. Tu es un jouet divin.

Et il la baisa sur les lèvres.

A mesure que tombaient les jupes et les fines batistes,

et que la chair rosée sortait des étoffes comme un joyau de son écrin, il lui caressait doucement, pieusement, les bras et les seins. Le goût qu'il avait d'elle ne se lassait pas. Souvent il la parait de bijoux trouvés en Égypte, — un collier, un diadème de l'époque pharaonique; d'autres fois, il la drapait de voiles à la façon de ces statuettes qu'il aimait tant. Il se plaisait à mêler de l'art à l'amour. Mais, ce soir-là, il ne s'attarda pas à ces jolis amusements.. Il la prit tout de suite, simplement, et ce fut comme si sur lui se répandaient des pétales de fleurs.

Bien plus tard, il lui dit :

— Louise, tu m'as donné des joies miraculeuses. Tu as été la surprise adorable de ma vie.

Il lui parlait gravement, la tenant contre lui. Un enchantement flottait autour d'eux. Emportés aux abîmes, traversés d'une douceur mortelle, ils avaient senti leur chair se diluer, se perdre, parmi la pourpre et l'azur de cieux inconnus.

Sous la nuit froide et criblée d'étoiles, il la ramena chez elle, vers deux heures du matin.

XXV

M. Toussard avait été nommé président de sa classe à l'Exposition de Philadelphie. Son absence devait durer plusieurs mois et il se disposait à par-

tir. Presque à la veille de se mettre en route, il accompagna Louise chez Silveira où elle avait recommencé à poser.

Dans l'atelier, la lumière matinale se jouait sur les étoffes précieuses, jetées dans un désordre savant. Toussard, grand décorateur lui-même, se plaisait à cette mise en scène riche, chatoyante, adroite, et dont mieux que personne il démêlait l'art et l'artifice.

Derrière la foule des portraits dressés sur les chevalets montait le haut châssis du plafond commandé par le comte Lévi. L'esquisse était terminée, Venise recevait le tribut des nations. La composition en était heureuse, les figures habilement groupées, et déjà l'on devinait par quelles fanfares de couleur l'artiste exalterait la gloire de la cité ducale.

Ayant agrandi son croquis, Silveira exécutait maintenant d'après Louise, l'étude qu'il reporterait ensuite sur la toile. Elle posait très haut, en plein jour, afin que la tête plafonnât, sembla vue d'en dessous.

Silveira traitait Toussard avec une politesse défiante et empressée, lui disant qu'il estimait et redoutait à la fois sa critique si sûre.

— Que pensez-vous, dit-il, de cette pochade d'après mademoiselle Kérouall ? J'ai étudié d'abord la ligne et le caractère, je voudrais maintenant trouver le ton, cette lueur nacrée qui fait d'elle la propre fille de Véronèse, comme sortie de son pinceau.

Toussard adressa quelques compliments judicieux, et Silveira, d'un air de mystère, alla chercher une autre

toile, où dans une esquisse déjà poussée la jeune fille était vue presque de face, souriant, et surprenante de vie. C'était sans nul doute ce qu'il avait jamais fait de plus libre, de plus sincère, de plus séduisant. Toussard en fut étonné et ravi et ne le cacha point. Ce qui surtout le frappait, c'est que l'artiste avait su découvrir une Louise tout autre et qui ne se montrait guère ; une Louise presque insoupçonnée, d'un attrait plus troublant, et si différente de celle qui apparaissait orgueilleuse et lointaine sur un trône, parmi les nuages.

M. Toussard s'embarqua dans le courant de mars pour l'Amérique. A ce moment, l'époque des envois au Salon approchant, Silveira demanda à la jeune fille de multiplier les séances. Elle vint chez lui plusieurs fois de suite et posa longtemps. Il travaillait tantôt à la Vénus du plafond, tantôt au portrait, qu'il faisait en buste, les bras et les épaules nus.

— La prochaine séance sera sans doute la dernière, dit-il un matin. Je vous mettrai le manteau de pourpre et d'hermine et attacherai sur votre front la couronne ducale. Nous aurons ainsi l'effet complet. Mais ce que je suis inhabile à dire, c'est ma reconnaissance sans limites. J'ai tenté de l'exprimer en me représentant à vos pieds, parmi les peuples tributaires de la République. Je suis à jamais votre esclave.

Silveira comptait sur ce plafond pour établir sa réputation de décorateur. Célèbre déjà pour ses portraits, il aspirait à devenir le successeur, l'émule

de ces maîtres vénitiens qui jadis ornèrent de figures enchanteresses les palais et les églises de leur ville.

Au soir de ce même jour, toute seule dans son petit salon, Louise lisait. Fairy, pelotonnée sur ses genoux, offrait aux caresses son corps tiède et ses longs poils soyeux. Félicité était allée chez une amie et dans la paix de la nuit une douceur flottait.

Sur les murs, deux pastels que Lenoël avait donnés, la dame poudrée de Roslin dans sa robe à l'antique, et une fillette avec un singe par la Rosalba, montraient les splendeurs pâlies de leurs atours d'antan.

Les minutes s'égrenaient ; neuf heures sonnèrent. Et cette soirée ressemblait à beaucoup d'autres.

Le timbre de la porte rompit le silence, retentit longuement.

« Qui peut venir si tard ? se dit Louise. Éliane peut-être ?

Pourtant une inquiétude se glissait en elle.

Rosalie annonça que M. Louis Robert demandait à parler à mademoiselle, tout de suite.

Dès qu'il entra, Louise sut d'une façon certaine que ce soir ne serait pas comme les autres, que déjà les instants qui couraient portaient le poids d'une chose inconnue, terrible peut-être, qui venait à elle.

— Le docteur Lenoël, dit-il, est obligé de partir cette nuit même pour un long voyage : il vous envoie chercher.

Elle se leva vivement, fut prête tout de suite.

Dehors dans le ciel clair et sans étoiles, la lune

filtrait à travers les nuages. Elle pensa que ce départ non plus n'était pas comme les autres, avait un air singulier, effrayant.

En voiture, par un effort de tout son courage, elle dit :

— Qu'est-il donc arrivé? Je l'avais vu hier.

— C'est une dépêche reçue dans l'après-midi ; il est mandé en loute hâte à Madère auprès d'une malade dans un état grave. Il vous expliquera.

Et Robert se tut, mais dans son silence Louise sentait la sympathie passionnée, la pitié discrète et sa détresse s'en augmentait.

Rue d'Offémont, dès qu'elle eut franchi le seuil de l'hôtel, la hâte et le désordre de ce départ subit apparurent. Des malles, des sacs épars, les portes ouvertes, partout des gens qui attendaient.

Dans la chambre à coucher, deux bougies seulement brûlaient, comme deux petites larmes de feu, tremblant au milieu de l'ombre où tout se noyait. Le froid et la peur la raidissaient toute.

Il entra. Il semblait très grand, indistinct et mêlé à la nuit. Il la prit entre ses bras, ainsi qu'il avait coutume de le faire, l'assit sur ses genoux, dans un fauteuil. Mais, elle restait muette et glacée, et, lorsqu'il voulut s'unir à elle par les lèvres, cette âme si docile d'ordinaire, si prompte à s'émouvoir, ne vola pas vers lui.

Alors, d'une voix que la douleur brisait, il lui parla.

— Louise, je dois partir tout à l'heure, et tu me

tiens au cœur si profondément, qu'à te quitter ainsi, c'est comme une part de moi-même qu'on vient m'arracher. Je suis appelé auprès d'une mourante et je ne saurais faillir à cet appel.

Un grand frisson traversa Louise. Elle comprenait. L'ombre évoquée un soir là-bas, dans le clair salon de Villeneuve, était venue.

Lenoël continua :

— Ma pauvre enfant, dans cet inconnu, dans cette vie d'angoisse qui m'attend là-bas, je ne puis plus t'assurer de rien, ni rien te promettre, et j'ai perdu jusqu'au courage de te consoler. A toi qui as été ma joie délicieuse, à toi qui avais mis en moi ta confiance et ton bonheur, j'apporte cette souffrance, dont je sens plus que toi toute l'horreur. Et le sort affreux qui nous sépare, je n'ose même pas le maudire ni l'interroger. Souvent je me tourmentais de l'avenir, te voyant si jeune auprès de moi. Et maintenant, c'est moi qui m'en vais vers une destinée incertaine, alors que je te chéris plus que moi-même.

» Écoute-moi, mon enfant aimée, écoute le dernier vœu que je forme. Je laisse auprès de toi mon ami le plus cher. Il te sera un soutien sûr, accorde-lui toute ta confiance : il en est digne. Dans mon infinie tristesse, j'aurai quelque soulagement à penser que Robert veille sur toi.

Louise ne disait rien, inerte, transie jusqu'aux os. Quelques larmes s'étaient figées sur ses joues ; autour d'elle tout s'abîmait ; les murs, les deux nymphes sombraient dans une brume livide.

Il la regardait, la tenant à demi couchée dans ses bras, égarée presque, pauvre épave flottant sur une mer désolée. Et il lui sembla que, dans cette chambre aimable et familière où il l'avait eue si souvent au gré de son caprice et de sa fantaisie jamais lassés, il menait à cette heure la veillée funèbre de leur amour.

Il restait immobile, afin de lui ménager ces instants d'oubli, comme à un enfant endormi au milieu de grandes souffrances.

Alors il pensa à l'autre, à celle qui de si loin poussait vers lui ce cri d'agonie. Et toute sa jeunesse se leva, repassa distincte au fond de sa mémoire.

Il se retrouvait étudiant, l'élève préféré du professeur Duchastellier, l'illustre savant qui, le premier, sut conduire et dompter la mystérieuse hystérie. Au milieu de la bande hurlante de ses femmes, il apparaissait souverain et terrible, provoquant, apaisant les crises furieuses, remontant à la source du mal pour l'étudier et s'en rendre maître.

Mais ce puissant génie avait l'âme dure et cupide; l'intérêt, l'ambition réglaient sa vie.

A travers un souvenir toujours poignant, Lenoël évoquait cette Germaine qui passait ainsi qu'un rayon dans l'austère maison de son père.

Il ferma les yeux pour mieux retrouver cette grâce dont sa jeunesse à lui s'était tant émue. Adorable, fine et rare, et d'intelligence supérieure, elle avait été victime des plus bas calculs, mariée à dix-huit ans au fils d'un ami de son père, du raffineur Darsier,

riche de quinze millions. Eugène Darsier, enfant unique, maigre, rachitique, portant la tare héréditaire léguée par sa mère phtisique, était candidat à la tuberculose.

Mais le docteur Duchastellier ne voulut rien savoir, ébloui, fasciné par la grande fortune. Jacques Lenoë assista à ce sacrifice auquel, la jeune fille soumise aveuglément à son père, se prêta.

Peu à peu cependant, elle connut le regret de sa vie engagée dans des liens déplorables. Un jour, le hasard les réunit, et bientôt Germaine, tombait dans les bras de Jacques Lenoël.

Ce fut alors entre eux une de ces passions, où toute l'ardeur des sens, tous les rêves de l'imagination, sont intéressés.

Elle était séduisante infiniment, spirituelle, d'âme audacieuse et libre ; lui, que déjà l'on nommait le « beau Lenoël », avait ce charme prenant, ce don de parole qui devait subjuguer tant de cœurs. Ils s'aimèrent follement. Leur liaison dura près de trois ans ; puis, le mari fut averti, ne put douter de son malheur. Comme elle rentrait, un soir, toute frémissante encore, Germaine le trouva qui vomissait le sang, pleurait, voulait se tuer. Saisie d'une immense pitié, elle promit de ne plus revoir son amant. Et elle tint parole.

Jacques Lenoël resta écrasé de douleur ; un instant il songea à disparaître, mais la force de l'instinct, sa fierté peut-être et sa haute raison le sauvèrent. Il s'enterra à Villeneuve, dans cette maison qu'il devait ensuite acheter.

Au bout de six mois il en sortit, non pas consolé, mais repris par la vie, par le besoin d'employer ses hautes facultés. Et la vie l'accueillit, lui fut brillante, triomphante, mais la blessure ne guérit pas.

Cependant Eugène Darsier, consumé de phtisie, et sa femme résignée, traînaient de station en station leur morne existence. L'été, ils fréquentaient les altitudes, ou s'isolaient dans un des châteaux où s'étalait leur inutile richesse. Et, l'hiver, ils s'en allaient de plus en plus loin, chaque année, vers les climats plus chauds, à mesure que s'aggravait le mal implacable.

Depuis dix ans, peut-être, Jacques était sans nouvelles de Germaine, sauf celles que, parfois le hasard lui donnait.

Mais, ce matin même, une lettre de Madère lui avait appris la mort d'Eugène Darsier. Germaine écrivait : « Je suis très malade, je me crois perdue, je vous supplie de venir. »

Dans la journée, une dépêche avait suivi, cette dépêche éplorée l'appelant sur l'heure.

Et il partait, s'arrachant à cette enfant inconsciente sur ses genoux, pour aller rejoindre l'autre, presque expirante peut-être, aimée encore.

Et pour toutes deux son cœur se déchirait.

Un coup discret fut frappé à la porte, une voix dit :

— Il est temps que monsieur parte pour la gare.

Louise tressaillit : elle se suspendit en sanglotant

au cou de son ami, et tout son pauvre être secoué jusqu'en ses racines criait son désespoir.

Dans un dernier spasme, de nouveau elle s'évanouit.

Alors, pieusement, il la porta sur un divan, lui baisa le front. Et, le visage baigné de larmes, il sortit.

— Mon ami, — dit-il à Robert qui l'attendait, — ne m'accompagnez pas, restez auprès d'elle.

Et, embrassant son élève :

— Je vous la confie, dit-il.

Vers minuit, Robert ramena Louise encore défaillante. Dans la nuit claire, la lune, sous les nuages, jetait comme en une chambre de malade de pâles lueurs de veilleuse.

XXVI

Ce matin-là, Louise reçut deux lettres. L'une, venait d'un notaire qui la priait de passer à son étude pour affaire la concernant. L'autre était de Silveira. Silveira suppliait, menaçait, envoyait deux pages de points d'exclamations qui avaient l'air de bondir du papier.

Son plafond devait partir le surlendemain pour le

Salon et Louise ne lui avait pas donné la dernière pose.

Chaque jour elle remettait et maintenant, si elle ne venait pas, elle le réduisait à la honte et au désespoir.

C'est que chaque jour, regardant le ciel et la terre, et les rangées d'arbres qui commençaient à verdir, elle se disait : « Est-ce aujourd'hui que j'aurai le courage de franchir la barre d'appui de ma fenêtre et d'aller m'abîmer sur le trottoir, inerte, délivrée enfin ? »

Mais elle ne le faisait pas, d'abord par une horreur naturelle, plus forte que sa souffrance ; ensuite, à cause d'une colère sourde, qui, glissée en elle, la soutenait, l'empêchait de succomber à l'accablement.

Depuis cette nuit où, dans une inconscience traversée de lueurs déchirantes, elle avait senti autour d'elle la protection et le dévouement silencieux et passionnés de Robert il était venu la voir plusieurs fois. Et elle, feignant un calme qu'elle n'éprouvait pas, lui avait arraché peu à peu les détails de ce drame d'amour qu'elle connaissait mal. Elle voulait savoir quels droits avait eus cette disparue de se lever ainsi, et de venir toute-puissante lui prendre son ami presque dans ses bras.

Et ce qu'elle apprit ne la calma pas, ne lui apporta aucun apaisement. Car depuis près de douze ans qu'elle avait rompu avec Jacques Lenoël, en sachant qu'elle brisait sa vie, cette femme, loin de celui qu'elle avait

aimé, se consacrait à d'autres soins, à des devoirs qu'elle jugeait impérieux. Et maintenant elle l'appelait, se disant mourante. Louise ne croyait pas à cette mort si proche, car pour mourir, cette malade n'aurait pas eu besoin de lui, et c'était pour vivre qu'elle le demandait si éperdument.

De Lisbonne, avant de s'embarquer, Lenoël avait écrit à Louise une lettre toute palpitante d'inquiétude, de tendresse, de regrets. Mais quoi! il la quittait.

Le soir de son départ, alors qu'il la tenait défaillante entre ses bras, il n'avait pas dit un mot pour la rassurer, ne lui avait laissé aucune lueur d'espoir, se gardant de promettre qu'après avoir volé au chevet de cette amie ancienne il reviendrait à elle, l'amie des jours présents. Non, il s'en était allé pour toujours, la sacrifiant, la confiant à Robert, comptant qu'il la consolerait, l'épouserait peut-être.

Elle songea : « Il voudrait qu'aucun remords, aucune tristesse ne gâtât le bonheur qu'il a retrouvé. »

Puis elle se souvint de ce qu'un jour lui avait dit sa tante :

— Tu n'es qu'une petite demoiselle de modes, tu ne peux pas lutter avec les femmes de son monde, qui sont de plain-pied avec lui.

Et cependant personne moins que lui n'avait le préjugé du rang social, et elle se souvint que jadis en Allemagne il n'hésitait pas à la présenter à une princesse, à un commandant de corps d'armée.

Ce n'était donc pas pour cela c'est parce qu'il pré-

férait l'autre qu'il était retourné à elle, et cette pensée fut à Louise la plus intolérable de toutes.

A quoi se résoudrait-elle? Elle ne le savait encore. Une ressource restait toujours, et, en attendant, elle tâcherait de ne pas donner le spectacle de l'abattement et du désespoir. Elle se prépara à se rendre chez Silveira.

Le peintre, en la voyant, poussa des cris de joie, eut sa mimique habituelle. Dans son costume de satin noir, il se découpait sur le jour comme une ombre chinoise élégante et absurde.

Puis il s'approcha d'elle, et, d'une voix faussement émue :

— Pauvre petite, dit-il, on a eu du chagrin, beaucoup de chagrin. Mais il ne faut plus. Jolie comme cela, les amis ne manquent pas.

Louise, indignée, voulut répondre ; puis, craignant d'en trop dire, d'éclater, elle feignit de ne pas comprendre.

A sa grande surprise, elle s'aperçut que Silveira recommençait à travailler au portrait. Il y ajoutait des effets de lumière, des ombres, qu'il obtenait au moyen de jeux de rideaux. Après s'y être occupé près de deux heures. il dit :

— Maintenant, vous allez être Venise, je vais vous mettre le manteau et la couronne.

Et il l'attira vers le profond divan que surmontait un dais de soie rose. Alors, faisant le geste de lui attacher le manteau, il lui enlaça la taille, et, de son autre main, essaya de la renverser parmi les cous-

sins. Elle, frémissante, pleine de force, se redressa.

Essayant de la ressaisir, il dit :

— Petite chérie, ne te fâche pas : je serai, moi aussi, un ami très gentil, aussi gentil que l'autre.

Elle lui échappa encore, et, passant derrière un chevalet, le fit glisser. Une énorme palette, qui s'y trouvait accrochée, vint s'étaler contre Silveira; sur son costume de satin noir s'écrasèrent les vermillons, les bleus, les chromes et les cinabres, toute la gamme éclatante et chantante d'un coloriste. Et ainsi il ressemblait à quelque pitoyable arlequin, au lendemain du mardi gras.

Au milieu du désarroi, Louise prit son chapeau pour s'enfuir. Arrivée à la porte, elle vit que le verrou avait été tiré. Elle le repoussa. A ce moment, un grand coup de sonnette retentit, et, tandis qu'elle descendait elle rencontra Mrs. Bartlett qui, superbe et altière, montait l'escalier.

Dans la rue, Louise se sentit plus calme. A se défendre contre cette ridicule agression, un peu de la colère amassée en elle pour une bien autre cause s'était dissipée. Elle suivit la ligne des arbres du long boulevard ; mais la douceur des choses ne la pénétrait plus; elles étaient devenues lointaines étrangères, hostiles, et la clarté du ciel de printemps tombait sur elle, cruelle et froide. Les regards même, dont l'hommage et la caresse jadis la flattaient, maintenant lui paraissaient irritants.

Elle sauta dans un fiacre, donna au cocher l'a

dresse du notaire : « M. Dumont des Pallières, rue Grenier-Saint-Lazare. » Un besoin d'activité, une fièvre la tenait ; elle voulait s'étourdir, s'employer à des besognes fastidieuses, tuer les heures, toutes ennemies.

Et puis que savait-on? Cette maigre bête qui la traînait pouvait s'emporter, la précipiter sur le pavé. Et alors tout serait fini, et lui, là-bas, dans son île fleurie, aurait tout de même, quand il l'apprendrait, une peine cuisante.

Au second étage d'une maison délabrée, elle sonna.

Dans l'étude, quatre clercs griffonnaient sous le jour triste que les vitres sales recevaient d'une cour étroite. Des cartonniers grimpaient jusqu'au plafond, bourrés d'actes et de contrats, enregistrant des volontés défuntes qui dormaient sous la poussière.

Les quatre clercs, levant la tête, restèrent éblouis. Un flot de lumière, soudain, éclairait la pièce morne. Aucun n'écrivit plus.

— Monsieur Dumont des Pallières? dit Louise. Veuillez lui annoncer mademoiselle Kérouall.

Quand elle fut introduite, un maigre vieillard s'inclina, lui fit signe de s'asseoir.

Il avait un fin profil d'oiseau, des cheveux blancs ramenés en toupet, et son œil tout rond jetait sur le monde un regard plein d'innocence.

L'austérité du cabinet s'ornait d'un grand portrait du comte de Chambord, au bas duquel apparaissait une dédicace. Tout autour se rangeaient dans des

adres modestes les membres de la famille royale. Mais on devinait qu'ils étaient là par déférence pour elui qui reposait enseveli sous les plis du drapeau blanc : de cœur, l'humble officier ministériel ne s'était amais rallié à la branche cadette.

Maître Dumont des Pallières prit une enveloppe, en tira une lettre :

— Voici la communication que je reçois de mon client le docteur Lenoël, et qui a motivé l'invitation que je vous ai adressée. De Madère, où il réside actuellement, il me fait part de son projet d'offrir en donation à mademoiselle Kérouall une maison sise à Villeneuve-Saint-Georges, avec jardin, dépendances, et tous objets la garnissant. Il désirerait qu'à titre de faveur y soient maintenus, comme gardiens, monsieur et madame Sorbier qui, depuis longtemps, y sont domiciliés. Ces deux personnes jouissent d'ailleurs d'une pension provenant d'un legs fait par monsieur Lenoël père, chez qui Sorbier fut domestique.

» Il sera nécessaire, dit le notaire en interrompant cet exposé, que je sois nanti de quelques pièces pour la rédaction du contrat. J'aurai besoin de votre acte de naissance et de l'autorisation de vos parents, puisque vraisemblablement vous n'êtes pas majeure.

Ces propos, qu'elle avait écoutés en silence, furent pour Louise un subit éclaircissement. Une lettre, venue de Madère l'avant-veille, lui était restée en partie obscure : « Dans mon chagrin profond, écrivait Lenoël, je vous supplie de me donner une marque

d'amitié qui me sera infiniment précieuse. Vous en aurez l'occasion cette semaine, ne la repoussez pas... »

Quand le notaire eut cessé de parler, Louise se leva. Elle était très pâle, mais sa voix demeurait ferme.

— Monsieur, dit-elle, je suis reconnaissante au docteur Lenoël de son intention généreuse, mais je ne veux rien accepter. Vous aurez la bonté de l'en informer.

Maître Dumont des Pallières regarda cette jeune fille debout devant lui, et sa figure de vieil oiseau polaire se figea de surprise. Puis il demanda :

— Y a-t-il à ce refus quelque motif que je puisse transmettre à mon client?

— Dites-lui, monsieur, que cette habitation est bien trop luxueuse pour une personne de ma condition. Dites-lui aussi qu'il est possible que d'ici peu de temps je quitte Paris.

Cette seconde raison sur laquelle portait son refus lui était venue subitement, et ne répondait à rien qu'à l'idée de faire sentir là-bas que désormais elle se dérobait, devenait insaisissable et mystérieuse. Elle ne prévoyait guère que ces paroles prononcées au hasard auraient un pouvoir singulier d'incantation et de prophétie...

Chez elle, quand elle rentra, Robert l'attendait. Il lui rendait visite une ou deux fois la semaine et gardait toujours tant de mesure et de discrétion que, malgré ce qu'il y avait entre eux de délicat, il ne la choquait

jamais. Sa passion, qu'il s'efforçait de cacher, s'adoucissait, se trempait de tendresse.

Louise était vivement touchée, mais, c'était tout. A côté de l'incomparable charme de Jacques Lenoël, trop souvent les façons de Louis Robert lui avaient paru frustes et sans grâce.

Ce soir-là, il venait annoncer qu'il s'en allait pour quelques jours. Sa mère le demandait, « s'ennuyait après lui ». Il serait de retour au commencement de mai.

Puis ils parlèrent de l'absent, comme ils faisaient toujours, puisque aussi bien il était le grand lien qui les unissait. Louise ne montrait pas toute sa misère et avidement elle questionnait. Robert aussi recevait des nouvelles de Madère : le docteur avait trouvé madame Darsier dans le plus triste état; minée de consomption, elle luttait en outre contre une crise aiguë, une pleurésie infectieuse.

De cette Germaine Duchastellier jadis éblouissante de fraîcheur et de santé, il ne subsistait plus qu'une pauvre créature hâve, défaite, héritière lamentable des richesses et des tares physiques de son mari, traînant comme une malédiction le châtiment de ce mariage accompli dans les plus bas calculs de l'avarice.

Auprès de cette femme à laquelle il avait été attaché passionnément, Lenoël restait abîmé de douleur et de pitié.

Toutefois Robert n'en doutait pas : il irait jusqu'au bout, ne déserterait pas, serait la proie

de cette mourante qui avait déjà tant pesé sur sa vie.

— Je serai absent une semaine au plus, ajouta le jeune homme. Le docteur Lenoël m'a confié une partie de sa clientèle et mon voyage est très inopportun. Mais les souhaits des personnes âgées ont quelque chose de sacré : on se dit que ce sont peut-être les derniers qu'elles forment. De cinq enfants que nous étions, — dit-il avec mélancolie, — il ne reste plus qu'une fille mariée dans le pays, et moi, le plus jeune.

Avant de se retirer, très timidement, il demanda la permission d'envoyer quelques fleurs.

— En ce moment, notre Provence est un jardin, les roses poussent jusque dans le creux des rochers, et vont se mirer dans la mer bleue.

Et ils se quittèrent comme on se quitte sans cesse, confiant dans les lendemains, inconnus et menacés.

XXVII

Le 30 avril au soir, vers six heures et demie, Louise, dans les salons de modes,chercha sa tante.

— Elle vient de s'en aller, dit la caissière, madame Block l'a fait appeler.

Louise partit seule.

Dehors, sur le ciel clair, l'or et les roses du couchant étaient répandus. Elle pensa : « Cette soirée serait charmante si je n'avais pas envie de mourir. »

Elle tourna à droite dans la rue de la Paix, et rien ne l'avertit que cette porte, sous laquelle elle entrait deux fois par jour depuis près de cinq ans, elle ne la franchirait jamais plus.

Il faisait si beau qu'elle s'en revint par la rue de Rivoli et les Champs-Élysées. Elle marchait, perdue dans un nuage formé par sa tristesse. Au bout de la rue Castiglione, sur la terrasse des Tuileries, les deux bronzes de Cain se dressaient. Et soudain une vision se leva, tout un autre passé oublié, caché depuis longtemps par une vie nouvelle, se montra. Entre les groupes de bêtes féroces, dans une matinée d'un printemps, lointain déjà, elle revoyait Fernand Epstein. Elle se revit elle-même, pleine de trouble et d'effroi...

Que d'événements depuis, que de misères, que de joies, disparues aussi !

Elle continua sa route.

Avenue de Villiers, sa tante n'était pas revenue, Louise l'attendit plus d'une heure.

Défaite, décomposée, Félicité entra enfin et se laissa tomber sur un fauteuil.

— Il arrive une chose inconcevable, dit-elle. Qu'y a-t-il eu entre Silveira et toi ?

— Il y a eu qu'à la dernière séance il a été insolent et brutal et que je m'en suis allée aussitôt.

— Et pour ce portrait qu'il faisait de toi, dans quel costume as-tu posé?

— Il m'avait demandé d'apporter un corsage décolleté que j'ai mis deux fois.

— Eh bien, ma pauvre enfant, tu es au Salon : madame Block qui était au vernissage avec son frère vient de me l'apprendre. Tu es en nymphe, toute nue, sur un fond de feuillage... Quelle infamie, mon Dieu, quelle infamie !

Et Félicité essuya ses yeux en pleurs.

— On s'écrasait devant le tableau; beaucoup de femmes te reconnaissaient, on chuchotait, on riait. C'était un scandale, mais c'était aussi un triomphe : car on dit que ce misérable a fait un chef-d'œuvre. Il a donné à la figure une expression si voluptueuse, si provocante, que tous les hommes restaient plantés devant, les regards allumés.

Elle se tut, de nouveau gagnée par les larmes.

— Madame Block a été très bien, fit-elle ensuite Elle n'a pas douté un instant que tu ne fusses victime d'une scélératesse, et elle a chargé son frère de voir des membres du jury, afin qu'ils obligent Silveira à retirer la toile ou du moins à atténuer la ressemblance. Mais demain matin le Salon est public, et quel moyen d'agir d'ici là? Ah! si monsieur Toussard était à Paris, les choses ne se passeraient pas ainsi, ce drôle trouverait à qui parler.

Elle ne disait rien d'une autre protection, qui, celle-là, eût été toute-puissante, dont l'absence sans doute causait tout le mal, mais qu'il eût été trop cruel d'évoquer.

Louise, gardait le silence, atterrée, devant ces catastrophes sans nom, qui s'accomplissaient, et elle songeait :

« Où me cacher, comment disparaître ? »

La vie devenait vraiment trop terrible.

Très avant dans la soirée, elles se tinrent désolées vis-à-vis l'une de l'autre. Félicité avait perdu sa vaillance.

Par la fenêtre entr'ouverte, on sentait la nuit très douce, l'air tout chargé des effluves du printemps. Et, voyant fuir ces voûtes d'arbres, le long desquelles jadis elle laissait errer sa rêverie, Louise se disait :

« Maintenant je ne désire plus que la fin de tout. »

Au matin, Félicité, la figure meurtrie par le chagrin et l'insomnie, parut auprès du lit où dans la fièvre et le cauchemar, la jeune fille s'était débattue.

— Je m'en vais là-bas, dit-elle, il faut faire face à l'orage, expliquer, se défendre. Toi, ma pauvre enfant, tâche d'être calme. Les pires ennuis n'ont qu'un temps, tout s'use, tout s'oublie. Mais le coup est dur...

Restée seule, Louise prit Fairy sur ses genoux. Le petit être innocent, qui palpitait tout contre elle, c'était maintenant son unique joie. Et elle lui disait :

« Tu ne sais pas, toi, ce qui est arrivé et ton amitié est la seule en qui je puisse m'abandonner sans souffrir. »

Elle eut la visite d'Éliane. Hélas ! Poncelet n'avait rien obtenu. Ce misérable Silveira affirmait que Louise

s'était prêtée à poser l'ensemble, puisque d'ailleurs elle ne lui refusait rien. Au reste, il comptait bien lui offrir le beau portrait en buste qu'il venait de terminer, seul le cadre qu'il faisait faire en retardait l'envoi.

— Je ne suis pas allée encore au magasin, dit Éliane, je suis bien sûre que tout le monde prendra votre parti, mais que cette histoire est donc pénible pour vous, ma pauvre amie !

Et tout en se désolant, la petite madame Poncelet avait des airs de matrone sage, à l'abri désormais de pareilles aventures.

Le courrier apporta à Louise tout un paquet de journaux. Elle ne s'étonna pas, — plus rien ne l'étonnait, — mais elle se raidit contre de nouveaux assauts. C'étaient les comptes rendus du Salon, marqués au crayon bleu à l'endroit où il était question de la *Nymphe* de Silveira.

« Ce tableau est très séduisant, remarquait un des plus autorisés, critiques d'art, et cette fois le peintre a pris son inspiration chez Giorgione, ce maître mystérieux dont les figures chaudes luisent voluptueusement au milieu de bois obscurs... »

Certains reprochaient à l'artiste d'avoir donné à sa nymphe une expression trop hardie. « Je pense qu'elle aura tôt fait de lever un satyre, affirmait le feuilletoniste d'un journal sérieux, j'en prends à témoin les messieurs qui se pressaient devant elle. »

Dans une feuille mondaine, Louise lut cet entrefilet :

« Monsieur Silveira a exposé une jeune personne

délicieusement jolie, et sans vains atours. On dit que des acheteurs se sont déjà présentés. S'agit-il de l'œuvre ou du modèle?... »

Une autre :

« Cette nymphe serait un portrait. Diable! Le renseignement est complet, et l'on écrirait volontiers au bas de cette alléchante image ces trois adverbes, qu'un peintre adressait jadis à une comédienne célèbre : « Où? Quand ? Combien ? On assure qu'il faut chercher du côté de la rue de la Paix. »

Exaspérée, Louise jeta les journaux à terre, les foula aux pieds. Mais, regardant les bandes, elle s'aperçut que toutes portaient la même écriture et qu'elle la reconnaissait.

Au début de sa liaison avec Lenoël, plusieurs lettres de cette main féminine, pleines de haine, de menaces, lui étaient parvenues. Et elle avait été certaine que ni le dépit théâtral de madame Alice Cointel, ni les extravagances puériles de madame de Couza ne se seraient exprimées avec cette âpreté furieuse et vengeresse. Elle avait deviné une autre femme, obligée sans doute à se dérober dans l'ombre, d'où elle lançait ses traits empoisonnés.

Elle se rappela aussi un propos de Lenoël qui l'avait frappée.

— Les anciens, avait-il dit, étaient de grands symbolistes ; ils ont inventé les femmes à chevelures de serpents.

Et comme il n'avait rien ajouté, elle supposa qu'il ne pouvait nommer celle qui lui inspirait cette réflexion.

Félicité rentra, s'efforçant de paraître calme, mais elle avait été au supplice toute la journée et son visage gardait la trace de son long effort de courage.

— Le magasin a été parfait, dit-elle, toutes ces demoiselles t'ont défendue avec ardeur. Les clientes, c'est autre chose : quelles rosses! Leur indignation, j'aurais pu dans bien des cas la calmer, cela ne m'eût pas été difficile, tu peux m'en croire. Madame Block s'en est chargée d'ailleurs, supérieurement. « Monsieur Silveira a commis une infamie, a-t-elle dit, mais la vérité se saura bientôt. Hier, au Salon on désignait déjà celle qui a posé cette nymphe dont le visage seul est emprunté à la pauvre Louise. »

» Et ces paroles en ont fait blêmir et rougir plus d'une. D'autres étaient stupéfaites; d'autres souriaient. Ç'a été un défilé sans fin. Il est même venu des hommes qui regardaient, curieux et sournois. »

Cet incident parisien fut pendant plusieurs jours, l'amusement pervers et frivole des âmes désœuvrées. Et cette société, assurément la plus polie et la moins hypocrite qui soit, trouva son divertissement habituel à cette infraction aux lois de pudeur et d'honneur, lentement établies au cours de siècles sans nombre, au-dessus des instincts asservis et domptés.

Louise reçut encore beaucoup de journaux et de lettres. Ils étaient remplis d'hommages, d'injures, de déclarations d'amour, et d'offres d'argent. Sur une enveloppe elle lut cet en-tête : *Folies-Capucines*. Elle

la déchira. On lui proposait un engagement pour la saison prochaine, à des conditions magnifiques. Elle n'aurait qu'à se montrer dans le personnage de Vénus, une Vénus — « art nouveau » — ornée de perles, de coquillages, de coraux et d'algues, et qui sortirait des flots (de l'eau véritable). Au « deux », Vénus devenait cocotte : les toilettes somptueuses seraient fournies par l'administration. Il y aurait dans cet acte un pas de danse à exécuter dans le décor du Moulin-Rouge. Au « trois », Vénus est amoureuse d'un officier français, elle se fait religieuse ambulancière, le suit au Tonkin. Il est blessé, elle le soigne, l'arrache à la mort. Au dernier acte : apothéose. Vénus, en cantinière, enveloppée du drapeau français, chante la *Marseillaise* avec chœur. « Si nous donnons tous ces détails, — disait en terminant le directeur, c'est sur la prière de l'auteur du scénario. — Il espère que vous serez séduite par sa nouveauté et son intérêt comme nous l'avons été nous-mêmes. »

Louise se prit le front dans les mains, se demandant si elle perdait la raison, ou si c'étaient les autres, tous acharnés à l'assaillir, à l'entraîner en quelque ronde éperdue.

Les choses se calmèrent peu à peu, Mais un soir en revenant du magasin, Félicité dit à Louise.

— Nous avons causé de toi, madame Block et moi, et nous pensons que tu ferais bien de t'absenter quelques semaines. Va assister au mariage de ta sœur, comme tu le lui as promis.

L'idée de s'en aller là-bas « être de noces », comme on

dit dans le Bordelais, remplit Louise d'effroi. Oui certes, elle avait promis. Mais c'était au temps des jours heureux, alors que tout lui souriait, lui était facile. Maintenant elle n'aurait plus le cœur à se mêler aux fêtes de famille. Et puis elle redoutait que le petit bureau de poste local s'encombrât de journaux, où des notes encadrées l'insulteraient.

Elle répondit à sa tante qu'elle irait plutôt en Angleterre, où l'invitait depuis plus d'un an une certaine Georgette, mariée là-bas, et qu'elle avait connue au magasin.

Mais au fond elle ne songeait qu'au moyen de disparaître tout à fait.

Il arriva encore quelques lettres, et plusieurs feuilles illustrées qui la représentaient en des poses ridicules ou obscènes. En première page d'un journal, elle lut : « Le tableau sensationnel du Salon, la *Nymphe* de Silveira, a été acquis le jour même de l'ouverture. L'acheteur serait le comte Kowieski, ce riche boyard dont les collections sont célèbres. Le chef-d'œuvre du peintre vénitien irait donc orner en Russie un des châteaux où ce grand seigneur entasse des trésors d'art. »

« Tant mieux, se dit Louise, du moins ne restera-t-il pas en France. »

Mais le nom aussitôt lui rappela cette comtesse Kowieska, si belle et follement élégante, qui venait au magasin. Depuis l'été, on ne l'avait pas revue, et maintenant Louise se souvint du propos tenu par une de ces demoiselles. — « Vous savez, la comtesse Kowieska

a lâché son mari pour s'en aller avec un ténor. — Il n'y a que les femmes du monde pour être aussi bêtes. Nous autres, nous sommes fixées sur ce qu'ils valent, ces beaux grimés. »

XXVIII

Depuis près d'une semaine Louise, se tenait enfermée. Du haut de son balcon, elle apercevait la masse sombre des arbres, les lignes des rues et des avenues, et de cette ville immense étendue à ses pieds, elle croyait entendre des insultes monter jusqu'à sa pauvre chambre. Elle qui avait été la fête des yeux, se sentait maintenant en but au mépris, et cette pensée l'accablait, s'ajoutait à l'autre douleur plus âpre et poignante et qui déjà lui paraissait insupportable.

Au soir, elle se résolut à sortir. Elle s'en irait par les quartiers populeux jusqu'aux berges où la Seine traverse de lointains faubourgs. Le miroir familier de l'eau, en qui depuis sa petite enfance elle regardait se pencher et trembler la forme des choses, elle s'y pencherait à son tour. Et alors elle verrait. Cette rivière toute claire, et luisante, pleine de reflets bleus et de nuages blancs épars comme des vols de

colombes, elle s'y glisserait volontiers avec le fardeau de sa misère.

Par les rues que ne fréquentent pas les équipages, elle atteignit le quai de Passy, et suivit le pavé qui borde le fleuve. L'eau filait rapide, accrue par les pluies d'avril, et la force du courant fatiguait les péniches amarrées à la rive. Au-dessus des pyramides de pierres et de sable, des piles de bois, des sacs de charbon, les grues avançaient leurs becs de fer. Et cet endroit voué aux durs labeurs gardait sous l'éclat riant de la saison un aspect farouche.

Louise eut un frisson d'horreur.

Non, jamais elle n'entrerait dans ces flots souillés et grondants. Elle se figura son corps battant les pontons, heurté au passage par les bateaux-mouches, repêché par les mariniers, et venant échouer tout sanglant sur la berge, près des marchandises déchargées.

D'épouvante, elle s'enfuit.

Elle courut jusqu'à la montée du Trocadéro, se laissa tomber sur un banc, parmi les allées en labyrinthe qui s'emmêlaient sur la colline.

Et elle songea à ce qu'elle allait devenir. Le courage de mourir et le courage de vivre lui manquaient également.

Une femme prit place à côté d'elle. Sordidement vêtue, elle avait un aspect de lassitude, et un visage ravagé. Derrière elle, les grandes statues dorées de style Louis XIV, couchées autonr d'un bassin de marbre lui faisaient un fond de splendeur.

Louise l'observait, surprise, émue, envieuse presque

de voir un être porter si simplement sa détresse. Et d'ètre si inconsciente de son abjection, de ne pas savoir qu'elle faisait sous la belle lumière une tache sinistre, Louise l'admirait : « De nous deux, jugeait-elle, c'est moi la plus à plaindre, car, si elle souffre, c'est de froid ou de faim, et ces maux sont réparables, tandis que moi je souffre de ne plus connaître cette douceur d'être aimée qui m'était délicieuse, et je me désole parce que je suis à tous un objet de blâme et de raillerie. Ce sont des douleurs que, sans doute, cette pauvresse ne comprendrait pas, car elle doit avoir une idée peu compliquée des épreuves auxquelles une femme est soumise. »

— Pourriez-vous me dire l'heure qu'il est?

Au moment où la pauvre créature prononça ces mots, une toux violente la secoua, lui déchira la poitrine.

— Êtes-vous malade ? fit Louise avec intérêt.

Et dans sa poche elle chercha son porte-monnaie.

— C'est rien, fit la femme, c'est la fin d'une mauvaise bronchite. Voilà deux mois que j'ai quitté l'hôpital.

— Et maintenant, fit Louise, que faites-vous ?

— Autant dire rien, je ne suis plus forte à l'ouvrage. Je raccommode, je rapièce pour les mariniers, ceux qui n'ont pas de femme. J'habite par là, du côté de la rivière.

Et du doigt elle désignait le quai de déchargement d'où Louise s'était échappée.

Elle recommença :

— Pourriez-vous me dire l'heure, s'il vous plaît ? Mon homme m'attend en bas, au ponton de l'Alma. Il travaille à Bercy.

Louise restait étonnée. Alors il y avait quelqu'un qui guettait cette miséreuse, un homme qui, l'apercevant, viendrait à elle. Elle ne pliait pas seule sous le faix. Louise de nouveau l'envia. Puis, sortant un louis de sa bourse, elle le lui tendit.

La femme, qui s'était levée, s'arrêta, éblouie ; un éclair jaillit de ses yeux ternes. Et cet éclair, sous sa lueur fauve, faisait surgir en foule des rêves et des convoitises, une boutique de « troquet » brillante de lumière, et le zinc et les verres de vin, et la pâle absinthe, et l'ivresse brutale et bienheureuse...

Louise gravit la côte, prit une avenue et s'en vint lentement, traînant cette vie dont elle n'avait pas osé secouer le poids.

Le jour finissait. Sous les feux du soleil couchant, la ville embrasée se montrait dans une gloire d'apothéose. Et les êtres se découpaient chétifs et dérisoires sur l'or et la pourpre somptueusement tendus à l'occident.

Presque en face de sa maison, elle traversa.

Un coupé stationnait devant la porte. Elle en remarqua la caisse peinte en imitation de jonc et elle se souvint de la voiture toute pareille dont se servait jadis Fernand Epstein. Un homme en descendit. Il était grand et pâle, avec des moustaches si claires qu'elles semblaient blanches, et sa mise avait

cette élégance négligée que l'on voit aux gens riches. Il fit quelques pas, s'avança tout contre elle, et la regarda avec une attention minutieuse.

Elle, surprise, inquiète, se disait :

« Qu'y a-t-il, que va-t-il arriver encore?... »

Mais rien n'arriva. La jeune fille l'entendit qui remontait en voiture, refermait la portière et s'éloignait.

Elle s'enfonça sous la voûte de la porte cochère. Dehors, les dernières flammes teignaient d'orange les pierres de la façade et, dans l'ombre où elle pénétra, elle sentit tout à coup la fraîcheur, la nuit d'un caveau. Et cette impression lui fut bienfaisante...

Le lendemain matin, Rosalie présentait une carte : « William Smith, Esquire. »

— Ce monsieur dit que mademoiselle le connaît et le recevra.

Car, depuis peu de jours, il venait sans cesse des gens que l'on avait tous éconduits.

William Smith, Louise se le rappelait bien, c'était le secrétaire du comte Kowieski. Peut-être lui dirait-il que la *Nymphe* partait pour l'étranger. Elle le fit introduire.

William Smith, Esquire, avait des yeux de jais, les cheveux noir bleu, et le teint bronzé de l'extrême Midi. Mais sa raideur, sa tenue irréprochable le proclamaient britannique incontestablement. Il salua rapidement, en homme d'affaires, et dit :

— J'espère que vous êtes bien.

Puis, s'étant assis :

— Voulez-vous venir en Russie?

— En Russie ! fit Louise, saisie comme si déjà lui fussent apparus les glaces du pôle et les ours blancs.

— Précisément. Ne tremblez pas. Le comte Kowieski a acheté le tableau de Silveira qui vous représente.

— Qui représente ma figure! interrompit Louise indignée, car pour le reste...

— Oh ! je sais, vous êtes très correcte, très comme il faut, je vous connais depuis longtemps. Mais écoutez : le comte a voulu vous voir, et comme vous n'êtes pas sortie durant plusieurs jours, hier seulement il vous a aperçue. Il m'a chargé d'un message pour vous. Voulez-vous venir faire là-bas les honneurs de son château de Ma Folie, en Podolie ? C'est une très splendide demeure. Le comte n'y est pas retourné depuis le départ de la comtesse. Cette dame, comme vous l'avez appris sans doute, a eu une conduite très incorrecte, étant partie avec un chanteur... Depuis lors, le comte, cruellement mortifié, est dans un état de grande dépression.

» Mais la surveillance de ses immenses propriétés est devenue nécessaire et il est parti ce matin, pour un temps qu'il ne peut encore fixer exactement.

» Le comte est un homme paisible et mélancolique ; il a peu de volonté et beaucoup de magnificence.

» Je ne vous parle pas de sa générosité, car je sais, vous n'êtes pas occupée de votre intérêt, mais je vous dirai qu'en allant là-bas vous ferez une action

digne d'une personne de cœur. La société d'une femme distinguée et aimable sera certainement utile pour le tirer de cette tristesse où il est plongé. Et comme sur le tableau votre figure lui plaisait excessivement, je viens, connaissant vos qualités, m'adresser à vous.

De quelque façon que l'on considérât le dessein de William Smith, il ne différait pas beaucoup de celui de Jéhovah, qui, pour qu'Adam n'errât pas solitaire parmi les délices du jardin d'Eden, résolut de lui donner une compagne. Et peut-être Smith, qui était pieux, l'avait-il puisé dans sa Bible de poche, qu'il lisait chaque jour.

Il ajouta :

— Vous ferez ce que vous voudrez, et serez en tout votre maîtresse. Vous n'avez rien à craindre de cet homme doux et nonchalant, et comme, je suis sûr, vous êtes bonne, la pensée de le consoler vous sera agréable.

Doué de finesse, William Smith avait certainement choisi tout de suite les arguments les meilleurs pour toucher la pauvre Louise. D'ailleurs il était honnête et parfaitement sincère. Il administrait avec une entière loyauté cette fortune rurale et industrielle d'une gestion difficile et compliquée, s'attribuant à lui-même des émoluments proportionnés à son zèle, qui était considérable.

Le neuvième des douze enfants du Révérend Walter Smith, pasteur à Gibraltar, il avait été engagé tout jeune par le syndicat des Hôtels Internationaux,

ces carrefours du monde, où, de Sidney à Singapour et à Monte-Carlo l'humanité mange les mêmes grillades et les mêmes *pickles*, dans un décor somptueux, banal, et monotone à l'égal de ce Paradis dont elle ne tenta jamais au cours des siècles de varier le rêve.

Ce fut durant une saison à Rome qu'il rencontra le comte Kowieski. La vigilance, la fermeté, l'incorruptibilité, qu'il montrait dans ses fonctions de directeur-gérant, émurent d'admiration le grand seigneur venu de ces régions boréales où la fraude et l'improbité se glissent sous les façons serviles, où la neige semble s'étendre sur les choses pour tout étouffer et amortir. Le comte Kowieski, rencontrant un employé scrupuleux, n'en put croire ses yeux. Il fit tout pour se l'attacher et finalement y parvint. William Smith devint son secrétaire, et le comte put vivre désormais à sa guise, dans l'apathie, la langueur et la négligence de tout.

Louise, muette, attentive, agitée, avait écouté William Smith. Et, tandis qu'il parlait, elle voyait dans l'infini des steppes mornes, se dresser avec ses hautes tours crénelées un château semblable aux burgs du Rhin.

Sans doute, elle avait songé à disparaître, mais tout à coup, la pensée de quitter Paris, la ville riante et fleurie, pour s'en aller en des pays sauvages, la remplissait d'effroi.

Et cependant, ce qui s'offrait à elle, c'était bien la réalisation inattendue et singulière de son secret désir. Elle échappait ainsi à ses persécuteurs,

rendait impuissantes leurs attaques; et, ce qui la touchait bien plus, elle mettait entre elle et celui qui l'avait quittée un abîme devant lequel il resterait dérouté. Elle se figurait sa surprise et sa douleur, et elle s'en réjouissait. Ce serait sa seule vengeance. Car elle savait bien que de loin il la suivait toujours avec un souci passionné. Les lettres venues de Madère et demeurées sans réponse, les questions à Robert, l'attestaient suffisamment. Et, dès lors, il la chercherait en vain à travers la terre immense.

Toutes ces idées, tumultueusement, passaient en elle, la jetaient dans un grand trouble.

— Monsieur, dit-elle enfin, j'ai traversé de cruelles épreuves, et mon courage n'est pas toujours aussi fort que ma misère. Depuis quelque temps, je vous l'avoue, je désirais sortir de ma vie, m'en aller n'importe où, et voici que maintenant votre projet me glace de crainte.

— Il ne faut pas, dit Smith, ce n'est pas raisonnable. Je vous invite à venir dans un pays charmant, où le climat est délicieux. C'est le jardin de la Russie, plein d'arbres fruitiers et de fleurs. Le château, bâti au XVIIIe siècle par un architecte français, est un vrai palais. Vous y serez très heureuse. Vous autres Françaises, vous avez peur de tout! Réfléchissez. Dans cinq jours, vous me direz votre réponse. D'ici là je vais à Gibraltar.

Cette visite laissa Louise plus calme. Elle ne savait, elle n'arrêtait rien encore, mais du moins elle découvrait une issue, un moyen de fuir autrement que par un coup de désespoir.

Espérant trouver un peu de paix parmi les morts, elle s'en alla au cimetière Montmartre, mais, comme elle franchissait la grille, madame de Couza avec une amie descendait de voiture. Louise n'eut que le temps de se dérober derrière une chapelle.

Alors elle ne bougea plus de chez elle. Par sa fenêtre l'azur profond du ciel entrait aveuglant, la blessant.

Auprès de sa tante, non plus, elle ne trouvait nul réconfort. Lorsque celle-ci rentrait du magasin, Louise cherchait sur le visage de Félicité la trace des affronts subis à cause d'elle. Et, comme chacune croyait avoir causé le malheur de l'autre, elles s'entraînaient mutuellement dans une tristesse sans fond. Elles ne savaient plus que se dire, et le silence devenait entre elles pénible comme des reproches.

Et Louise pensait :

« Monsieur Toussard va revenir; elle se consolera. Mais, s'il me trouve là, je serai entre eux un sujet de malaise, de dissentiments et de chagrins. »

Enfin, le cinquième jour, celui qui devait ramener Smith, arriva.

Émue et tremblante, Louise cependant n'hésitait plus. Une nouvelle circonstance vint fortifier encore sa résolution.

Par le premier courrier, elle reçut une lettre de Robert, datée de la veille au soir. Retenu dans son pays à cause d'une indisposition grave de sa mère, il ne faisait que d'arriver à Paris et apprenait tout. Et il n'avait plus désormais qu'un désir : relever l'offense

mortelle faite à Louise, châtier le misérable. Il serait chez elle vers le soir et la conjurait de lui permettre de la venger.

Ce duel, la jeune fille sentit qu'elle devait l'empêcher à tout prix. Traître et spadassin, l'indigne Silveira devait connaître des bottes qui abattent l'adversaire sûrement.

Dans une vision qui la fit frémir, Robert lui apparut blessé, saignant, mourant. Et elle se figura aussi la vieille mère, là-bas, la paysanne provençale recevant la nouvelle qu'à Paris on lui avait tué son fils. Sans perdre un instant, Louise écrivit à Robert :

« Mon ami, votre lettre me touche infiniment, mais je vous défends de vous battre. Je pars, je m'en vais pour longtemps. Conservez-moi un souvenir affectueux, et soyez sûr que le vôtre me restera toujours cher. »

A dix heures, Smith sonna. Quoiqu'elle l'attendît, Louise, en le voyant, fut effrayée. Il lui sembla que c'était le destin qui entrait chez elle.

Il la salua, puis il dit :

— C'est bien. Je vois, c'est décidé. Je pars ce soir. Vous aussi.

— Ce soir ! fit-elle consternée.

— Oh ! ne soyez pas en peine, je me charge de tout. N'emportez pas de bagage, ce sera plus commode pour vous. Je préparerai tout ce qu'il faudra. Je vais envoyer un tailleur, une lingère, une couturière prendre vos mesures.

» Mais, dites-moi, votre femme de chambre ne vous accompagnera-t-elle pas ?

— Oh! non, fit Louise, je ne veux avec moi personne de Paris.

— Fort bien. Nous en trouverons une à Vienne.

» C'est entendu, alors. A six heures, à l'Hôtel Bristol.

Quand elle fut seule, elle s'abandonna à son chagrin, blottie dans les coussins du divan, elle sanglota, et Fairy, la petite chienne, à côté d'elle, se mit à gémir aussi.

Louise, l'embrassant, lui dit :

— Toi, tu viendras avec moi là-bas, dans l'inconnu.

Et, tandis qu'elle lui parlait, l'idée la frappa que ce petit être serait bientôt tout ce qui lui resterait de son passé, et que dans ses yeux, cachés sous les soies épaisses, elle chercherait sans doute les reflets des images qui s'y étaient formées.

De la visite de Smith, de ce qu'il lui proposait, Louise s'était gardée de rien dire à sa tante, dont elle devinait la désapprobation indignée.

Toujours Félicité avait craint le scandale, s'appliquant à sauver les apparences, tandis que Louise, ainsi qu'en avait bien jugé Toussard, était une imprudente, une romanesque. Et, quoique nulle ambition ne l'entraînât vers un sort dont elle pressentait la mélancolie, ce coup de tête, sans qu'elle s'en doutât peut-être, devait la compromettre irrémédiablement.

Le courage lui manquant d'affronter une explication et de déchirants adieux, elle avait résolu d'écrire à sa tante.

La suppliant de lui pardonner cette fuite, qui en ce

moment lui semblait la seule délivrance possible, elle ajoutait :

« Ne vous inquiétez pas, je vous donnerai bientôt de mes nouvelles. Aujourd'hui je n'en puis écrire davantage. Dites à monsieur Toussard que je songerait toujours à lui avec amitié, avec amertume aussi, car il m'avait tout prédit. Faites pour mes parents comme d'habitude et prenez soin des deux pastels qui sont dans mon petit salon.

» Votre malheureuse

» LOUISE. »

Ayant achevé sa lettre au milieu d'abondantes larmes, elle vint s'accouder au balcon. La ville se répandait au loin, à l'infini, et soudain elle sentit que toutes ces choses, qu'elle aimait, fuyaient, lui échappaient. L'âme de cette ville ne lui était plus de rien, lui devenait aussi étrangère que si tout à coup s'étendait devant elle Ninive ressuscitée.

Son petit sac à la main. Fairy sous le bras, elle monta en voiture.

Sans plus songer, elle s'en allait au hasard, épave emportée sur des flots rapides, et autour d'elle tout semblait mouvant, brisé, comme des objets réfléchis dans une eau courante.

Pourtant, à la rencontre de la rue d'Offémont, elle se pencha hors du fiacre, regarda la maison si connue sur laquelle se dressait la cime verte des arbres. De tant d'heures qu'elle y avait vécues il ne restait plus en elle

qu'une image, douloureuse, une flamme éteinte dont la fumée lentement se dissipait.

Hôtel Bristol, à travers un long couloir on la conduisit dans un grand salon. Là, au-dessus d'une avalanche de chiffons jetés à terre, sur les meubles, parmi les malles béantes, il apparut : il avait l'air de régner sur ce tumulte, de démêler le prodigieux fouillis de mousselines, de gazes, de soieries, jupes, peignoirs, mantelets, aux couleurs tendres d'aurore ou d'azur, garnis de dentelles ou de fleurs, atours de quelque bergère d'une pastorale de Florian. Et plus loin, les lingeries blanches, rangées en piles, avec les nœuds roses ou bleus qui les attachaient, figuraient les moutons accroupis et dociles de quelque fabuleuse bergerie. Et Smith lui-même était transformé. De la voix et du geste, il animait des hordes de serviteurs, d'emballeurs, de demoiselles de magasin. Sous la froideur anglaise, le sang d'Espagne éclatait, luisait dans son œil, dans sa cravate rouge comme les grenades d'Andalousie.

Mais, en voyant Louise, il se retrouva *gentleman* correct, William Smith, Esquire.

— Nous faisons les paquets, dit-il ; beaucoup d'objets manquent, les robes seront expédiées là-bas. J'attends les chapeaux. Je les ai pris chez Block, comme pour la comtesse...

» Voici, ajouta-t-il en désignant une jupe et une redingote, qui sera convenable, pour la route. A Vienne, demain soir, vous pourrez mettre un autre costume. Je m'entends en toilette : la comtesse me

chargeait de beaucoup d'achats. Et voilà, dit-il avec quelque orgueil, le sac de voyage; je suppose vous en serez contente.

Sous une housse en drap mastic il découvrit un immense nécessaire de maroquin fauve garni d'innombrables flacons aux bouchons de vermeil.

— Vous trouverez comme parfumerie et eaux de toilette les meilleures marques... Dans cette bouteille, c'est le cognac, si vous en désirez... Et voici un livre de messe, puisque naturellement vous êtes romaine catholique.

Puis, tout à coup, il se frappa le front :

— Ah ! c'est le petit chien que j'ai oublié. Vite, garçon, courez au Bazar de voyage et rapportez un panier.

Et ainsi arriva-t-il que Fairy, griffon d'Écosse, partit pour la Russie dans un panier d'osier.

XXIX

William Smith poussa la porte-fenêtre qui ouvrait sur le balcon, et le jardin à la française, déroula au loin ses plates-bandes et ses massifs, où, parmi les fleurs, brillaient les statues et les bassins de marbre.

Le château aussi était de style français, datait de

cette époque où le goût de France régnait sur le monde. Du côté de la cour d'honneur, une grille en demi-cercle aboutissait au portail, œuvre achevée de cette ferronnerie qui eut sous Louis XV une si élégante floraison. La façade principale donnait sur les parterres et les allées. L'entablement en reposait sur des colonnes aux chapiteaux ioniques. Une balustrade à l'italienne la couronnait, ornée aux angles et sur la façade de groupes d'enfants et de trophées.

Devant cette demeure somptueuse et charmante, sorte de Trianon égaré en ces solitudes, on se prenait à songer à l'architecte venu de nos pays, cent cinquante ans auparavant, avec ses dessins et ses épures. Et l'on se demandait par quel sortilège il avait fait jaillir de ces terres sauvages cet aimable palais.

— Cela ressemble à Versailles, dit Smith.

— A Versailles, fit Louise.

Et ce nom, qu'elle répéta machinalement, lui donna tout à coup le sentiment prodigieux de la distance : telle une pierre tombant dans un abîme et dont le son ne remonte pas.

Versailles... Elle revoyait le château, la petite chambre... Puis, très nettement, elle crut entendre ces mots dits par Lenoël : « On ne vit pas du passé. »

Sur les massifs et les marbres le jour déclinant jetait des roses.

William Smith ajouta :

— Vous n'occuperez cet appartement que juste le temps de réparer celui de la comtesse. Le comte désire

que vous l'habitiez afin que ne reste aucune trace de celle qui l'a déserté. Le château est plein de meubles anciens et très beaux. Un aïeul du comte les a achetés en France durant la grande Révolution. Des tapissiers viendront de Komenetz et tout sera prêt bientôt.

Et il la quitta en disant que le comte rentrerait vers huit heures et qu'on dînerait un peu tard, en demi-toilette.

Depuis qu'elle voyageait, tant de paysages, tant de villes avaient fui sous son regard lassé, que Louise se croyait toujours emportée dans l'espace. A Vienne, elle s'était arrêtée un jour pour choisir la femme de chambre qu'elle n'avait pas voulu emmener de Paris, et elle avait engagé Magda, cette jolie brune aux épais cheveux frisés, dont, en cet instant, s'agitait la vague silhouette, inconsistante comme le reste. Seule Fairy gardait sa réalité, parmi toutes ces apparences. Inquiète, désemparée, la petite chienne tendait le nez vers les senteurs inconnues, appliquant et haussant sa sagesse à cette nouvelle et démesurée conception de l'univers qui lui était révélée.

Louise la prit sur ses genoux et lui parla. Maintenant, d'ailleurs, à qui aurait-elle parlé?

— Nous sommes aux confins de la terre, lui dit-elle. Je ne sais plus bien pourquoi et voici que toutes les deux nous avons très peur. Qu'en penses-tu, ma pauvre Fairy?

Fairy eut un grognement léger qui semblait un blâme, puis, abaissant la tête entre ses pattes, elle

s'endormit. Et Louise, à travers la fatigue qui lui faisait si incertains les contours des choses, continua de réfléchir.

Oui, pourquoi était-elle venue? Car, de tout ce qui l'avait tant fait souffrir, rien ne se montrait plus à elle distinctement. Dans le crépuscule qui descendait, le passé, le présent se diluaient. Une forme cependant, confuse comme les autres, se levait et venait à elle. C'était le comte Kowieski. Qu'était-il, cet homme qu'elle avait entrevu à peine, dans une avenue que dorait le soleil couchant? Elle se le rappelait long et frêle, avec des moustaches d'un blond si pâle qu'elles semblaient blanches. Il n'avait pas l'air méchant, mais si étrange et spectral qu'il l'effrayait.

Dans le froid qui peu à peu se glissait en elle, la chaleur de sa petite chienne lui était douce.

Une voix rompit le silence.

— J'ai déballé toutes les robes, dit la femme de chambre. Madame choisira celle qu'elle veut mettre.

On l'appelait « madame » maintenant, « madame de Kérouall ». Cela s'était fait sans qu'elle s'en aperçut. L'impeccable Smith avait tout réglé.

Mais ce que cette désignation apportait dans sa vie de nouveau et de définitif, elle n'en pouvait guère douter.

Parmi les chiffons et les parures étalés, Magda se mouvait accorte et vive. Elle savait les manier avec le respect, le souci et la tendresse que l'on doit à ces choses augustes. Agréable de sa personne, elle était en

plus, une perle, coiffant en perfection et ayant appris la couture et le français à Vienne chez une grande ouvrière de Paris.

Louise désigna au hasard un fourreau de dentelle doublé de soie. Tandis qu'on l'habillait, elle se sentait tremblante, prête à défaillir. La toilette achevée, la femme de chambre piqua une rose au corsage, de sa maîtresse, toute blanche et fluide, et mortellement pâle sous l'or de ses cheveux, avec sa fleur sanglante au côté.

On frappa.

— Voici le comte, dit Smith, paraissant, peut-il vous saluer ?

Par la porte demeurée ouverte, le comte entra.

Il était grand, légèrement voûté et fermait à demi les paupières comme ébloui par la clarté. Il s'approcha, presque avec crainte, et cette allure était singulière et faite pour surprendre chez ce puissant seigneur.

Il regarda la jeune fille longtemps, puis il dit :

— Vous êtes belle. Je vous remercie d'être venue.

Et, s'inclinant non sans grâce, il lui baisa la main.

Puis, assis en face d'elle, il continua :

— Je vous remercie, mais sans doute vous ne saviez pas ce que vous faisiez et vous ne voudrez pas rester ici : c'est trop isolé, trop solitaire, pour vous qui êtes habituée à Paris, cette ville joyeuse. Moi, j'aime ce pays où l'on est comme perdu.

Louise l'écoutait, envahie d'une tristesse sans bornes

qui se dégageait de lui et de tout l'inconnu qui l'entourait, de ces jardins, de ces forêts qu'enveloppait la nuit.

— Ce qui me touche le plus en vous, dit-il, c'est l'infini qui est dans vos yeux. Je n'en ai vu de pareils à aucune Française. Elles ont des yeux rieurs et spirituels qui reflètent la vie, mais les vôtres emportent au delà de tout... De quelle partie de la France êtes-vous?

— Mon père est Breton, fit Louise, et je lui ressemble.

— Ah! oui, je comprends, dit-il, toute la mer est dans votre regard, la mer et le ciel aussi.

Puis il ne dit plus rien, s'absorba dans une rêverie profonde.

Une sonnerie brusquement l'en arracha.

— Il n'y aura qu'un coup de cloche ce soir, dit-il, à cause de l'heure tardive. Je suis allé très loin aujourd'hui visiter des fermiers. Il y a si longtemps que je négligeais tout !

Côte à côte, ils descendirent.

L'escalier était de marbre blanc à rampe très large. Des enfants ailés, toute une bande d'amours, décoration conçue en une époque galante, se jouaient sur cette rampe, couchés, assis ou prêts à s'envoler, tandis que passaient ce seigneur mélancolique et cette jeune fille craintive qui n'étaient plus du même temps.

La salle à manger, revêtue de brèche d'Alep, se divisait en panneaux entre lesquels des colonnes

engagées s'ornaient aux chapiteaux de bronzes ciselés. Un surtout d'argent, œuvre de Germain, était posé sur la table, autour de laquelle des laquais à la livrée bleu et orange des Kowieski étaient rangés

Le comte plaça Louise vis-à-vis de lui. Fine et fière, elle s'harmonisait avec cette demeure aux airs de palais. Il la considérait et un sourire singulier, rapide, traversa son visage morne. Il lui plaisait qu'elle fût là au lieu de l'autre, de celle qui maintenant sans doute courait les grands chemins, s'avilissait aux grossiers contacts.

Cette vengeance convenait à ce méditatif, dont les bonheurs et les peines étaient silencieux et profonds, et il jouissait âprement d'asseoir à l'endroit où jadis l'altière comtesse trônait dans son orgueil et son ennui cette petite fille de rien, cueillie sur une avenue de Paris.

Le service se faisait avec une gravité solennelle. Le comte ne parlait pas, et ce repas était imposant comme la célébration d'un rite.

— Vous ne touchez à rien, dit-il tout à coup. Cependant la cuisine ici est française : mon chef vient du Café Anglais.

Louise répondit que la fatigue l'empêchait de prendre la moindre chose.

Il insista pour qu'elle goûtât au moins d'un plat et acceptât quelques fruits, qui étaient très beaux.

Ce qui, plus que la fatigue, la tenait immobile et effarée, c'était la stupeur d'être là, et l'impression, que tout, autour d'elle, était illusion et mirage, que ce château,

ces serviteurs, le comte lui-même allaient s'abîmer e
disparaître.

Le dîner achevé, ils se rendirent dans un salon, lam-
brissé de blanc et tendu de tapisseries représentan
l'histoire de Psyché. Il était garni de meubles d
l'époque Louis XVI, consoles et bahuts d'un pri
inestimable et ressemblant à ceux dont la richess
excessive fut reprochée à la reine de France.

Comme la jeune fille les admirait, le comte dit qu'il
provenaient de cette vente qui eut lieu, durant plu
d'une année, sur la place du château à Versailles, e
au cours de laquelle tous les meubles royaux furen
mis à l'encan et dispersés.

— Ceci, — dit-il en désignant un pupitre où s'en
castraient des plaques de Sèvres, — c'est la liseus
dont se servit la reine Marie-Antoinette.

Ils s'approchèrent de la cheminée, où, malgré l
saison, le feu brûlait, et prirent place en face l'u
de l'autre.

— J'aime tant le feu, dit-il, que j'en fais allu
mer presque tout l'été. Depuis mon enfance, j
n'ai jamais pu me réchauffer tout à fait. A tra
vers mes souvenirs les plus lointains, c'est un ven
glacé qui souffle et me transit. Jusqu'à l'âge d
vingt ans je passais une partie de l'année dans l
nord de la Russie et toute cette époque de ma vie es
comme pénétrée de froid... Chez vous, poursuivit-il
la température est douce.

— Nous avons aussi des froids et de la neige, répon-
dit-elle, mais qui ne durent pas. Je me rappelle qu'a

mariage d'une amie les voitures, les chevaux étaient couverts de flocons blancs. Nous trouvions cela très joli et même un peu féerique.

Il la regarda longtemps avec sympathie.

— Vous aussi, dit-il, vous mettez un peu de joie en moi. J'en ai eu si peu dans la vie ! Mon père était un homme très dur, devant qui je tremblais, et ma mère n'aimait que mon frère aîné. Lui et moi, nous fûmes projetés, un jour, hors du traîneau sur la Néva gelée. Mon frère se tua ; moi, je demeurai d'abord presque stupide, et ma mère ne voulut plus me voir, ne pardonnant pas que ce fût moi qui eusse survécu. Depuis lors, nul être ne m'a jamais témoigné quelque sollicitude, excepté Smith, mon secrétaire.

Louise écoutait cette voix basse exhalant sa plainte au milieu de la profusion des richesses, de tout l'appareil de l'immense fortune. Puis il tisonna nerveusement, et tout à coup se levant, marcha jusqu'au fond du salon. Revenant, il dit :

— Et vous n'ignorez pas, personne n'ignore comment j'ai été quitté.

— Moi aussi, je l'ai été, fit Louise tristement.

— Vous ! dit-il surpris, vous !... D'ailleurs, que vous importe ? Vous aurez à vos pieds ceux que vous voudrez. Mais laissons ces sujets, car, dès le premier soir, je vais vous ennuyer tellement que vous voudrez partir. Dites-moi, savez-vous jouer aux échecs ?

Elle ne savait pas.

Tout de suite il voulut lui donner une leçon. Il

prépara lui-même la table et l'échiquier, disposa les pièces et se mit à lui expliquer les règles du jeu. Elle suivait, attentive, comprenant vite. Lui soudain s'était animé. Penché sur le damier, il réglait avec soin la place des combattants. Cet homme, que toute action effrayait, se complaisait à la lutte idéale de ces figures d'ivoire, et les combinaisons mathématiques de l'échiquier lui donnaient des plaisirs abstraits, où toute son ardeur était intéressée, où se dérivait un instant son inguérissable mélancolie.

— Aujourd'hui, dit-il ce sont des semblants de jeux, comme les manœuvres qu'on fait faire aux soldats pour les instruire. Mais, si vous m'écoutez, vous deviendrez une grande joueuse d'échecs. En des simulacres de parties elles gagnait et perdait tour à tour.

Vers onze heures, il eut pitié d'elle, lui dit qu'elle ferait bien de se retirer. Près de la porte, il lui baisa la main.

—Merci encore, dit-il, d'être venue. Depuis que vous êtes là, il me semble que l'air est rempli de fleurs, de parfums, de musique. Ne repartez pas tout de suite.

Précédée de deux laquais tenant des flambeaux, Louise gravit l'escalier où, sur la rampe, se dispersait une bande d'amours.

XXX

Louise était arrivée depuis près d'une semaine, et le comte Kowieski la traitait avec une grâce courtoise et attendrie. Il avait secoué un peu son apathie, ne demeurait plus des journées entières à fumer, dans la pénombre, des cigarettes mélangées d'opium. Et vraiment quelque joie était entrée avec elle dans ce château où elle passait claire et blonde et toute semblable aux déesses tissées sur les tapisseries. Car, ainsi que l'observait jadis Jacques Lenoël, sa beauté était allégorique.

Le comte l'avait promenée dans les salons sans nombre, faisant remarquer surtout les objets de provenance française ; puis ils s'étaient attardés dans la longue galerie consacrée aux portraits de famille. C'étaient d'abord les premiers comtes lithuaniens, farouches sous leurs armures ; ensuite, à partir du XVIIe siècle, les courtisans, les ministres, les ambassadeurs, vêtus somptueusement à l'imitation de la cour de Louis XIV. Des comtesses aux types russes, polonais ou allemands, avaient été peintes un peu hâtivement par des artistes venus d'Italie. Les comtes du XVIIIe siècle portaient la poudre et l'habit brodé ;

parmi eux ce Stanislas Kowieski, grand capitaine qui battit les armées russes, et, plus loin, le comte Jean, qui, ne résistant pas aux avances de l'impératrice Catherine, fut traître à sa patrie. Une comtesse Kowieska, très belle, avait, au commencement du XIXe siècle, posé devant madame Vigée-Lebrun. Enfin le comte s'arrêta, et, désignant deux portraits par Angely, le peintre viennois :

— Voici mon père et ma mère.

— Sont-ils morts tous deux ? interrogea Louise.

— Non, ma mère vit encore. Elle avait divorcé et s'est remariée avec le prince Giustiniani. Elle habite Naples. Nous ne nous voyons plus.

Sans doute cette dame aussi avait eu la nostalgie du soleil et s'était enfuie.

Après le parc, aux nobles avenues, aux massifs s'allongeant en tapis fleuris, ils avaient visité l'orangerie et les écuries, construction superbe où chaque stalle s'ornait d'une tête de cheval sculptée dans la pierre, le centre formait un vaste manège.

— Si vous ne savez pas monter à cheval, mon piqueur qui est un fameux écuyer vous servira de professeur. Dans les écuries se trouvent plusieurs chevaux dressés pour dames... J'ai aimé le cheval, on est emporté dans l'espace, on s'oublie, on oublie tout... Il y a quelque temps que je n'ai fait d'équitation, mais avec vous je m'y remettrai volontiers...

Depuis lors Louise prenait des leçons. Elle n'avait aucune peur, montrait d'étonnantes dispositions, et

Smith avait écrit à Vienne pour commander une amazone.

Des jours s'écoulèrent, limpides et monotones, où, sous l'azur du ciel, volaient les brises chargées des parfums âcres de la terre.

Le comte faisait avec Smith de longues courses à travers ses domaines. La vigne, le mûrier, le chanvre et le lin s'y cultivaient, mais c'était du blé que les Kowieski tiraient des revenus considérables. Smith en avait organisé l'expédition par bateau sur le Bug et sur le Dniester jusqu'à Odessa, le marché européen des céréales.

Et Louise allait se promener avec Fairy, celle-ci désormais rassurée, puisque partout c'étaient des brins d'herbe, du sable, des cailloux et qu'au regard d'un chien la constitution du globe ne diffère pas visiblement d'un lieu à l'autre.

Au delà des plates-bandes, des allées en quinconces coupées çà et là de bassins, où dans l'eau verdie s'ouvraient des lis d'eau, elle atteignait la lisière des forêts.

Elles étaient formées de chênes dont les masses puissantes s'étendaient au loin. Plongeant dans ces terres noires, toutes traversées du sel qui filtrait des soubassements glaciaires, ils y puisaient leur force abondante et magnifique. Le printemps, dans ces régions, se pare d'une pompe sauvage. Des touffes d'absinthe et d'immortelles jaunes jaillissaient du sol, et l'odeur des roseaux aromatiques se répandait dans l'air.

Au fond, sur la gauche, s'élevaient les premières

collines d'Ouratinsk, découpées çà et là en escarpements, et recouvertes de la sombre parure des bois.

Et, dans l'émoi persistant de sa nouvelle destinée, Louise ne reconnaissait plus son âme d'autrefois. Tout son passé, ses souvenirs, qui s'enchaînaient depuis sa petite enfance, devenaient comme étrangers, depuis le moment où ce singulier Smith lui avait remis, à Paris, sur le quai de la gare de l'Est, un billet pour des régions inconnues. Parfois elle en venait presque à se demander si cet homme n'était pas sorcier, s'il ne l'avait pas transportée dans la lune, dont les paysages argentés luisaient à l'horizon dans le ciel pâle.

Un jour, Louise accompagna le comte en voiture. La route devait traverser un pays pittoresque et varié. Elle côtoya d'abord de riantes habitations peintes de tons vifs, entourées de jardins fruitiers, puis des champs de blé se déployèrent comme un océan couleur d'or, où le vent creusait les vagues d'une mer houleuse. Les épis et les fleurs s'élançaient d'une telle vigueur qu'ils montaient plus haut que la tête des hommes.

Au retour, dans un village juif, de hâves figures aux prunelles luisantes et craintives se levèrent furtivement sur eux.

Ce soir-là, le comte négligea l'échiquier, se mit au piano.

Distraitement d'abord, il laissa errer les doigts sur les touches, fit naître des airs anciens, des chants

russes âpres et farouches. Peu à peu les sons s'adoucirent, en mélodies rêveuses et formèrent le *Gondolier* de Rubinstein, où la rame frappe d'une cadence endormeuse l'eau des lagunes. Et Venise et ses dômes et ses campaniles se mirèrent dans l'eau.

L'image s'effaça et ce fut Chopin qui régna seul. Kowieski aimait entre toutes la musique du maître polonais. Il la sentait voisine et expressive de sa propre âme. Pathétique et fiévreuse, elle contenait toute sa misère à lui, coulant au long des notes, se répandant, s'égrenant ainsi que des larmes. Ses douleurs, ses désirs, tout le tumulte de son cœur s'y répandaient.

Lorsqu'il cessa de jouer, il vit les joues de Louise toutes baignées de pleurs. Il pensa qu'elle exprimait divinement la tristesse.

Car, si, à son premier amant, le pauvre et vaniteux Fernand Epstein, elle avait paru éclatante et rare et de luxe suprême, si Jacques Lenoël la tenait pour une réalisation harmonieuse et sereine de parfaite beauté, aux yeux de ce dernier venu, à l'âme troublée, elle était l'image de la mélancolie, charme douloureux du monde.

Le comte Kowieski vint s'asseoir sur un tabouret aux pieds de Louise,

— J'ai peur, dit-il, de vous aimer, parce que comme les autres vous fuirez. Et alors je souffrirai. D'ailleurs, de toute façon, on souffre, la source de toute souffrance est en nous, et, si notre âme s'aventure au dehors, elle revient meurtrie et déchirée.

Vous êtes belle et douce et redoutable, et vous m'effrayez.

Et, posant le front sur les genoux de la jeune fille, il pleura.

Quelques jours plus tard, Louise reçut une réponse à la lettre que, dès son arrivée en Pologne, elle avait écrite à sa tante. Félicité se faisait d'amers reproches, se disait qu'elle aurait dû deviner, empêcher ce coup de tête déplorable. Elle songeait avec angoisse à la façon dont M. Toussard accueillerait cette nouvelle folie. Et même elle demeurait insensible à tout ce qui aurait pu l'émouvoir ou la flatter. L'opulence du comte Kowieski la touchait bien moins que ne la désolait le scandale probable. Et, la chose n'étant pas ébruitée encore, elle suppliait sa nièce de rentrer à Paris.

Mais cette lettre, loin d'ébranler Louise, ne fit que raviver ses souffrances récentes. Elle n'était pas, comme sa tante, soucieuse de correction, et elle avait appris à ses dépens ce qu'il entre de frivolité cruelle dans ce qu'on appelle l'opinion.

Un après-midi, à sa leçon d'équitation, le piqueur lui dit qu'il la trouvait si bien en selle qu'il ne verrait aucun danger à ce qu'elle s'en allât en promenade.

Le lendemain, avec le comte Kowieski, ils sortirent vers le soir alors que s'apaisait la chaleur de la journée.

Sous l'amazone expédiée de Vienne, Louise apparaissait fine et fière silhouette noire sur le ciel clair. Souple et bien campée, elle maniait son cheval

avec aisance et sûreté, et son port et son air rappelaient ces écuyères de l'époque romantique qui, dans les tableaux d'Alfred de Dreux, montent des coursiers alezans ou gris pommelé, au col de cygne.

Ils partirent au trot modéré, puis, en rase campagne, ils prirent le galop. Ils filaient rapides et les épis se courbaient, les saluaient au passage.

Le professeur encourageait son élève, du geste et du regard. Précédant d'une demi-longueur, il réglait, l'allure. Et le comte Kowieski suivait, libre, heureux comme s'il avait secoué tout à coup ses pensées mornes et sa tristesse. Ayant atteint les coteaux d'Ouratinsk, ils s'en revinrent plus lentement. Autour d'eux les brises volaient caressantes, parfumées. Dans la forêt, un rossignol jetait ses trilles d'une voix si éclatante qu'ils s'arrêtèrent pour écouter.

Ils pénétrèrent par la cour d'honneur, firent halte devant le perron, et, lorsque Louise se laissa glisser à bas du cheval, ce fut le comte Kowieski qui la reçut dans ses bras.

Le visage animé, l'œil brillant, il n'était plus le même, et, tandis qu'il la tenait contre lui, elle s'aperçut qu'il tremblait.

Elle alla à sa chambre et, quittant l'amazone, jeta sur ses épaules un peignoir flottant. Le jour déclinait, sur le parc et les bois descendaient les voiles blancs du crépuscule, puis la nuit, ainsi qu'une berceuse, se pencha sur le monde endormi.

Tout à coup, dans la pièce presque obscure, sans qu'elle l'eût entendu ou vu entrer, le comte se

trouva tout près d'elle. Il tâchait de l'envelopper, et ses bras étendus étaient comme les ailes éployées d'un grand oiseau nocturne.

Elle eut peur, poussa un faible cri.

Mais la frayeur, la pitié, la lassitude et le dégoût d'elle-même lui ôtaient toute force. Elle lutta à peine. Un spasme rapide, aigu, la traversa. Des soupirs s'achevèrent en un sanglot et ce fut tout.

Comme elle restait abîmée et prostrée sur la chaise longue, un bruit la fit tressaillir; c'était une chauve-souris qui battait les murs de son aile lourde.

Elle fit prier le comte de l'excuser si elle ne descendait pas dîner avec lui, la promenade à cheval l'ayant brisée. Les heures de nuit sonnèrent tour à tour à la petite pendule ancienne. Blottie dans son lit, Louise ne dormait pas, et, se rappelant ces jours si proches où l'amour était pour elle l'abandon délicieux et consenti, longtemps, amèrement, désespérément elle pleura.

Vers le matin, elle s'abîma en un sommeil plein de rêves. Elle fuyait dans une forêt toute noyée d'ombre. Un grand oiseau la poursuivait. Haletante, éperdue, elle arriva devant une grille. L'ayant ouverte, elle se trouva au milieu d'une allée dont les arbres étaient garnis de feuilles jaunes et elle reconnut Villeneuve-Saint-Georges. Lenoël venait à sa rencontre, mais, dans l'instant où il allait la joindre, une femme vêtue d'un linceul se dressa et, lui saisissant la main, l'entraîna avec elle.

Alors, restée seule, Louise dans une plainte se réveilla. Par la lame des persiennes, le soleil répandait ses rayons comme des brassées de fleurs d'or.

Au cours de la matinée, William Smith la pria de le recevoir.

— Je viens, dit-il, prendre les mesures de votre cou et de vos bras : le comte m'envoie à Vienne acheter un collier de perles et d'autres bijoux. Si je ne puis me procurer ce qu'il faut, on écrira à Paris. Il veut que le collier soit aussi beau que celui de la comtesse.

XXXI

La bibliothèque était un des endroits les plus agréables, du château de Ma Folie. De forme ovale, elle s'éclairait au moyen d'un plafond vitré, et sur les hautes armoires peintes en gris et fermées de grillages dorés qui l'entouraient toute, étaient posés les bustes en bronze des philosphes grecs. Majestueuse et sereine, cette pièce semblait faite pour les méditations qu'au XVIIIe siècle des esprits sceptiques, élégants et préoccupés de problèmes scientifiques ou sociaux, poursuivaient parmi des décors et des emblèmes galants.

Louise d'abord avait traversé cette bibliothèque, et maintenant elle n'en sortait quasi plus qu'au moment des repas ou des promenades.

Dépourvue d'instruction, nourrie au hasard de quelques lectures faciles, elle avait puisé dans l'intimité de deux hommes d'inégale mais réelle valeur des notions qui avaient fleuri çà et là dans son esprit. Tant qu'elle était demeurée auprès de son ami Toussard et de Jacques Lenoël, elle pensait être à la source de toute science, et apprendre en vivant. Maintenant, livrée à elle-même, réduite à une destinée fastueuse et sans joie, elle voulut demander aux livres l'oubli et la distraction. Peu à peu, elle découvrait le passé si profond et encombré, qu'elle se trouva comme perdue parmi les lointaines avenues où se déroulaient les histoires des peuples.

Bientôt, s'efforçant de procéder avec ordre et méthode et, s'aidant des catalogues, elle tenta de se renseigner sur l'antiquité. La bibliothèque commencée à l'époque où la gloire des lettres françaises emplissait le monde, leur avait fait une belle place. Les noms de Voltaire et de Rousseau, de Montesquieu et de Buffon luisaient sur les dos de veau fauve et de maroquin des livres alignés au long des tablettes. Mais ce fut le bon Rollin qui fournit à Louise ses premiers enseignements. Les récits bien conduits, et d'une solennité naïve du recteur de l'Université de Paris, intéressèrent la jeune fille. Par instants elle se prenait la tête, craignant qu'elle n'éclatât dans l'effort pour loger tant de noms, tant d'événements, une telle

succession vertigineuse de grandeurs, de décadences et de morts.

Son illusion et sa hantise devenaient parfois si fortes qu'elle croyait voir par delà les murs des armées en campagne et des contrées formant d'immenses empires prêts à disparaître dans la ruine et la fuite de tout.

A sa petite chienne posée sur ses genoux et poursuivant son rêve innocent, elle disait :

— Nous nous croyons importantes, ma pauvre Fairy, et nous ajoutons du prix à nos tristesses et à nos colères, mais elles sont chétives et ridicules et d'une insignifiance que tu ne peux te figurer.

C'est ainsi qu'étudiant l'histoire, elle acquérait par surcroît quelque teinte de philosophie.

Elle s'attacha surtout aux Grecs, dont elle savait qu'ils révélèrent la beauté, et, se souvenant qu'elle avait tenu entre les mains quelques fragments où leur génie s'attestait encore, elle en conçut une fierté mélancolique.

Après l'histoire ancienne dont elle avait désormais une idée légère et supérieure à celle qu'en a d'ordinaire la belle société, elle se résolut à lire l'histoire de France. Outre le XVIIIe siècle, la bibliothèque contenait les principaux écrivains du XIXe siècle, jusqu'en 1850 environ. Depuis lors, les achats avaient été peu nombreux, les voyages ou d'autres distractions absorbant sans doute les comtes et les comtesses. Les œuvres françaises les plus récentes étaient celles d'Octave Feuillet, quelques pièces de Dumas fils, et divers

romans, dont un exemplaire de *Madame Bovary* très délabré. Tous ces volumes portaient le chiffre de la mère du comte actuel.

L'ouvrage que le hasard mit sous les yeux de Louise fut celui de Michelet. Ces récits puissants, colorés et si évocateurs lui causèrent une bien autre émotion que les fresques correctes et pâles du pauvre Rollin. Le drame de la Révolution la captiva tellement qu'elle en vint à encourir le blâme discret de sa femme de chambre, la jolie Magda, qui la vit avec chagrin négliger de changer sa toilette pour le repas du soir.

Le comte, étonné de cette ardeur, venait de temps en temps trouver Louise dans la salle silencieuse dont les parois s'éclairaient des lueurs d'or qu'y jetait la chevelure blonde.

— Comme vous vous plaisez à la lecture! disait-il avec surprise. Moi, cela me donne toujours une grande tristesse de savoir qu'il se soit passé tant de choses... Les œuvres d'imagination ne m'agréent pas plus que les œuvres d'histoire. Nos grands romanciers ont failli me rendre fou : ils m'inspirent l'épouvante de la vie, qui est déjà assez fâcheuse. Je sens bien plus de poésie dans la musique que dans les livres. Et du reste, les correspondances de mes paysans et de mes fermiers, et les autres lettres d'affaires que souvent Smith s'obstine à me communiquer me cassent la tête bien suffisamment.

Louise expliqua qu'elle lisait pour s'occuper et s'instruire.

— C'est singulier, fit Kowieski, cette activité qu'ont les Français. Elle n'est pas méthodique et réglée comme celle des Anglais, elle est souvent sans but... C'est peut-être ce qui les rend aimables.

Ce fut un matin d'août, sous un ciel bleu et frémissant de chaleur, que Louise eut pour la troisième fois des nouvelles de sa tante. Dans la deuxième lettre Félicité lui avait annoncé le retour de M. Toussard. « Son chagrin et sa colère, disait-elle, ont dépassé tout ce que j'avais redouté. Il a déclaré qu'il ne te reverrait jamais...

Elle ajoutait que, pour des raisons qu'elle donnerait prochainement, M. Toussard voulait qu'elle-même se retirât du magasin de modes.

Or, dans la lettre qui arrivait en ce matin d'août, il n'était question ni de M. Toussard, ni des propres affaires de Félicité, mais d'une chose qui devait troubler Louise de façon autrement vive.

« Hier, — lui écrivait sa tante, — j'ai reçu la visite du docteur Lenoël. J'ai été saisie à tel point en le voyant que je n'ai pas d'abord trouvé de paroles. Lui-même n'avait plus sa parfaite aisance, mais il s'est vite remis et m'a dit : « Vous n'ignorez pas, » madame, l'affection profonde que je porte à votre » nièce; je viens vous supplier de me dire où elle » est. »

» Je lui ai dit qu'après son départ tu avais été en butte à tant et à de si cruelles épreuves que tu t'étais décidée à quitter Paris, en me défendant de faire connaître le lieu de ta retraite. Il a violemment

insisté, m'assurant que cette précaution ne pouvait s'appliquer à lui, et que j'agissais avec une cruauté qu'il ne méritait pas. Il m'a demandé enfin si je voudrais bien te faire parvenir une lettre de lui. J'ai dit que je me conformerais à ta décision, et je dois la lui transmettre. Il est parti en me laissant voir son dépit amer. Je crois bien qu'il t'aime toujours. Depuis, j'ai su qu'il avait ramené madame Darsier, encore dolente, mais sauvée pour l'instant. Il paraît qu'il va l'épouser. Dans ces conditions, ma pauvre enfant, tu feras bien de ne plus songer à lui, et je lui écrirai en conséquence, si tel est ton avis... »

Tenant entre les doigts la feuille de papier qui lui apportait ces lointaines nouvelles, Louise resta longtemps accablée. L'air brûlait comme des flammes, semblait sa propre douleur qui la consumait. Elle se dit : « Il se marie. Alors que me veut-il? Et si je suis ici, c'est surtout par sa faute : qu'il m'y laisse donc en paix ! » Et, du fond de sa détresse, quelque ressentiment lui vint, qui lui fit retrouver un peu de force.

Comme elle n'était pas descendue de toute la journée, le comte, vers le soir, se rendit auprès d'elle.

Il la vit pâle et brisée et s'en inquiéta.

— Cette châleur est écrasante, dit-il, et puis toutes ces lectures vous auront fatiguée. Il faudra recommencer nos promenades à cheval qui vous faisaient du bien. Si la chaleur continue nous sortirons de grand matin.

Après un silence, il reprit :

— C'est peut-être d'ennui et d'isolement que vous êtes malade : vous regrettez Paris, et tous les amis et les plaisirs que vous y aviez. Patientez un peu : dans deux ou trois mois, nous voyagerons. Je vous conduirai dans de beaux pays. Mon yacht est mouillé à Odessa ; c'est un bateau magnifique, on y est très heureux : on oublie tout, quand on n'aperçoit plus que le ciel et l'eau. D'ici là, nous aurons quelques visiteurs ; entre autres, un cousin à moi, un garçon charmant, qui est attaché à notre ambassade chez vous.

Louise le remercia, le rassura. Son malaise, dit-elle, n'était rien, elle en était remise déjà.

Alors lui, la voyant si délicieuse et désirable dans sa langueur, s'enhardit, tenta de glisser le bras au long du divan parmi les mèches blondes répandues. Mais elle, émue, palpitante encore à la pensée de l'autre dont elle avait senti tout proches le désir et le souffle, eut un grand frisson, se déroba.

Et le comte Kowieski, timide, méfiant de lui-même, n'insista pas.

Dès le lendemain, Louise écrivit à sa tante :

« Dites-lui de ma part que, puisqu'il a refait sa vie à sa guise, je le prie de ne plus se mêler de la mienne. »

Elle retourna à ses lectures, mais elle n'avait plus son calme. Elle s'adonna de préférence à des livres d'imagination, qui traitaient d'amour ; car ces livres pensait-elle, s'efforcent de peindre les douleurs et les joies auxquelles sont soumis les hommes. Elle espé-

rait ainsi se retrouver elle-même, entendre l'écho de ses tristesses renvoyé par d'autres voix. Elle lut quelques volumes de Balzac, de George Sand, les poèmes en prose de Chateaubriand, mais rien dans ces écrivains illustres ne sut la toucher, ne se trouva en haamonie avec sa propre âme. « D'ailleurs, pensait-elle, tout y est réglé, arrêté et ne change plus, tandis que la vie fuit sans trêve, emportant tout. Dans les livres seulement, le bonheur peut se fixer en un décor immuable, se découper à jamais sur un fond d'or comme une image de piété. »

Elle se faisait ainsi un ensemble d'idées qui, empreintes d'un amer pessimisme, contrastaient singulièrement avec sa jeunesse, son inexpérience et sa beauté. Et cette sensation de l'écoulement qu'elle gardait toujours présente, datait peut-être de son enfance, et du spectacle de cette rivière qui portait au loin ses flots sans cesse renouvelés.

Dès lors, elle ne demanda plus à la lecture que de l'instruire ou de l'amuser. Elle prenait de toutes parts, et son esprit devint comme ces forêts touffues qui se sont développées au hasard des germes déposés par les oiseaux. Un jour, elle ouvit cette *Madame Bovary* dont tant de mains fébriles ou négligentes avaient déjà froissé les pages. Cette aventure vulgaire et tragique, raccourci pitoyable et sublime d'illusions, d'orgueil et de misère, l'étonna mais ne la toucha pas. Elle plaignit Emma sans pouvoir l'aimer, la jugeant d'une ardeur trop âpre et sèche. Elle lui reprocha aussi le choix médiocre de ses amants, se

refusant encore à concevoir que l'on pût aimer des hommes qui ne fussent pas à la ressemblance de Jacques Lenoël.

Et quelques semaines passèrent, monotones et paisibles Mais un matin, Smith entra chez Louise :

— Vous ne verrez pas le comte en ce moment, il a sa crise. Ces troubles, auxquels il est sujet, depuis le terrible accident qui a failli le tuer surviennent surtout quand il a de vives contrariétés. Il vient de se mettre dans une colère effrayante à cause de la comtesse. Ayant agi très grandement avec elle en exigeant qu'elle ne porte pas son nom et ne fasse pas de scandale, il a appris des détails déplorables que je voulais lui cacher. Cette dame devrait être enfermée, ce serait mieux pour tout le monde.

Puis Smith parla de sa propre famille, de ses filles, qu'il destinait à l'enseignement, de son fils, *midshipman* dans la flotte anglaise.

— Voyez-vous, mademoiselle Louise, — car il continuait à la nommer ainsi, quand ils étaient seuls, en souvenir de leurs relations au magasin de modes, — pour se tirer d'affaire, il n'y a que la bonne conduite et l'activité : j'ai élevé mes enfants dans ces idées, je veux qu'ils travaillent. Si plus tard il leur vient par moi quelque bien, ils en seront plus dignes. D'ailleurs vous connaissez, dans l'Évangile, la parabole des deniers et de celui qui ne sut pas les faire fructifier. Toute la prospérité de l'Angleterre est expliquée dans cette parabole.

Le comte ne quittait pas encore ses appartements,

lorsque arriva au château son parent, le prince Daltroff.

Louise redoutait cette visite, dans la fausseté de sa nouvelle condition, il lui était très cruel de se trouver en face d'un Parisien.

Elle songeait à la résistance qu'en ses jours de jeune et farouche fierté elle avait opposée aux vœux et aux projets du pauvre Fernand Epstein. Certes elle n'ignorait pas avec quelle injustice se perpétuent bien souvent les préjugés. Mais elle-même restait sans force contre des scrupules naturels, qu'elle avait vu les magasins de modes partager avec les classes bourgeoises.

Ce fut dans ces dispositions qu'elle apprit, un matin, que le prince Daltroff était au château depuis la veille. Décidée à ne pas se montrer avant que le comte eût reparu, elle restait à l'écart, lorsque, aux aboiements furieux poussés par Fairy, elle entrebâilla sa porte. Sur le palier, à l'endroit où aboutissait l'escalier, un homme jeune, mince, élégant, subissait en souriant les assauts de la petite chienne qui, hors d'elle, les soies hérissées, les yeux fous, jetait du fond de son menu gosier, contre cet étranger, des sons éperdus et stridents. Et rien n'était comique et plaisant comme cet être minuscule, s'efforçant de répandre la terreur, dont il croyait posséder l'appareil redoutable.

Louise, un peu interdite, appela Fairy avec sévérité.

— Je vous remercie, madame, de venir à mon secours, dit en s'inclinant avec grâce, l'étranger; mais, comme

j'ai chassé le tigre aux Indes, j'avais conservé tout mon sang-froid.

C'est ainsi que Louise et le prince Daltroff firent connaissance.

A l'heure du dîner, le comte allant mieux, ils se retrouvèrent dans la salle à manger. Et la jeune fille, qui avait tant craint cette rencontre, fut rassurée tout de suite par l'aisance noble et charmante du jeune diplomate. Il causait avec agrément et vivacité, et, quand il s'adressait à Louise, c'était avec une courtoisie empressée qui semblait un discret et délicat hommage.

Fils de l'ambassadeur et Français par sa mère, ayant séjourné longtemps en Italie et à Paris, le prince Daltroff était à peine Russe. Tout au plus gardait-il en parlant ce chantonnement léger, qui donne au français un air d'être en fête.

Grand amateur d'art, il était familier de tous les musées, avait tout vu, tout lu, et sa nonchalance était une coquetterie.

— Voici une jeune dame avec laquelle vous vous entendrez, dit le comte Kowieski à son cousin, car elle passe une partie de sa vie dans la bibliothèque. Cette pauvre bibliothèque, depuis des années, on n'en avait ouvert aucune armoire et les livres qui sommeillaient sous la poussière ont dû se sentir bien surpris d'être ainsi dérangés.

Daltroff regarda Louise avec intérêt, lui demandant quel choix guidait ses lectures.

— En ce moment, dit-elle, je tâche d'apprendre,

et je sais trop peu pour m'être créé un goût ou une préférence.

— Aimez-vous les vers ? reprit-il. Il faut les aimer, ils sont comme les fleurs, inutiles et délicieux. Si vous le permettez, je vous présenterai mes poètes de prédilection. J'en ai de plusieurs sortes.

Il se tut quelques instants, puis continua :

— Je ne prétends pas que ce soit toujours une beauté d'être inutile. Ainsi, la diplomatie, quoique purement ornementale, n'a plus ni beauté ni raison d'être depuis que les questions internationales sont réglées par les banquiers.

Et comme le comte Kowieski laissait voir sa surprise :

— Oh ! je m'en doute, vous me désapprouvez de m'exprimer si librement. C'est que, mon cher, j'en sais long sur ce qui se prépare chez nous : et il y a des jours où j'ai honte de ma vaine, de ma puérile carrière. Les idées là-bas marchent plus vite qu'on ne croit, et, de loin, je les vois s'avancer, ailées, armées, terribles. Mes sympathies, mes vœux secrets sont avec elles, mais ne craignez rien, je suis un allié, un ami, je ne suis pas encore un conspirateur.

On tint des propos moins graves. Daltroff raconta qu'Alice Cointel s'était aperçue que, d'être si distinguée et raisonnable, maintenant qu'elle était moins jeune, aurait le tort de la vieillir avant l'âge.

— Il paraît, dit-il, qu'elle va quitter la Comédie-Française à la suite de caprices divers. Il est question d'aventures romanesques. Comme l'Aurore, elle

aurait fait choix d'un très jeune amant et cela lui crée un renouveau opportun.

Le prince savait en perfection la chronique galante de la rampe. Il la disait gaiement en camarade de toutes ces héroïnes qui, menant à la fois tant d'existences imaginaires ou réelles, sont bien excusables de s'y égarer parfois. Il connaissait aussi tous les auteurs dramatiques et les autres, et ceux qui ne faisaient que des chroniques, et même les moindres, qui, ne glissant que des entrefilets, essayaient d'être les plus tapageurs. A quelques illustres exceptions près, il était sans enthousiasme pour le monde des lettres.

— L'époque est ingrate, dit-il, et l'on supplée au talent, comme les femmes à la fraîcheur, par le maquillage. Cela fait des succès factices et qui durent peu. D'ailleurs, si cela vous amusait, je vous amènerais quelques littérateurs quand vous viendrez à Paris avec Kowieski.

La sympathie qui, dès le premier soir, s'était formée entre Louise et Daltroff s'accrut encore. La bibliothèque les réunissait chaque jour, et, d'une voix sonore et bien timbrée, le prince lisait des vers. S'abandonnant à l'enchantement des images et des mots, Louise l'écoutait. Et la vaste pièce, si longtemps sans écho, s'emplissait de la noble harmonie du langage rythmé.

Un jour, comme il avait récité *Néire*, d'André Chénier, Daltroff dit soudain:

— Vous ne vous doutez pas combien j'ai déjà entendu parler de vous. C'était par deux bien jeunes adorateurs, encore lycéens, le fils et le neveu de la comtesse de

Sauvignac. Et ces messieurs ne plaisantaient pas. L'un deux voulait se tuer, l'autre se proposait de vous enlever.

— Je sais, fit Louise en souriant. Classe de rétorique, division C. Ces jeunes gens m'ont envoyé des fleurs. Il y a déjà longtemps de cela.

Et le souvenir de tout ce qui était advenu en ces années tout à coup sembla pleuvoir sur elle comme des feuilles mortes.

Le prince reprit :

— A présent je vous connais, et je ne m'étonne pas du trouble que vous jetez dans les âmes. Et sans doute resterai-je un des seuls qui, vous ayant approchée, n'auront pas tenté de vous faire la cour. Mais vous m'avez conquis tout de même et je serai heureux toujours de vous donner des preuves de mon amitié, de mon dévouement.

— Pour une femme qui est jeune, l'amitié est plus rare à rencontrer que les hommages, dit Louise, et je vous remercie de m'accorder la vôtre. J'ai eu quelques amis et je les ai perdus, par la faute des circonstances plus que par la mienne. Et maintenant je suis presque isolée dans la vie.

Daltroff observa :

— Je suis sûr que Kowieski vous est vraiment attaché. C'est un homme qui a souffert par lui-même et par les autres. Il n'a pas les dons brillants qui séduisent, mais c'est un être excellent, et une femme de cœur peut s'intéresser à lui, et lui offrir des joies qui lui ont manqué jusqu'ici.

— Je suis touchée de sa bonté pour moi, répondit Louise, et je tâcherai de lui montrer ma gratitude. D'ailleurs, à mon âge, j'ai été en butte à tant d'épreuves que je ne souhaite plus maintenant que la paix. Et peut-être l'ai-je trouvée.

— Ah ! ma pauvre enfant, s'écria Daltroff, quelle illusion est la vôtre ! Vous, à la merci des autres et de vous-même, vous parlez de paix, et vous êtes l'image de celles pour qui, aux temps héroïques, les guerriers s'exterminaient. Enfin, quoi qu'il arrive, comptez que je suis votre ami. D'après ce que m'a dit mon cousin, nous nous verrons à Paris, au printemps, et peut-être, vers février, à Nice et à Monte-Carlo.

Au bout de quelques jours, le charmant prince s'en alla.

— Je le regrette, dit Kowieski, autant pour vous que pour moi. Il est un compagnon exquis. Mais on ne le garde jamais longtemps. Il appartient tout entier à une femme, la comtesse de Sauvignac, plus âgée que lui de dix ans. C'est une liaison déjà ancienne, il lui a sacrifié les plus beaux mariages.

Des semaines se succédèrent, août glissa en septembre, le ciel pâlit encore, et la pourpre et l'or de l'automne s'étendirent sur les forêts comme des flammes qui bientôt allaient les flétrir toutes. Ce fut alors qu'une activité subite régna dans le château, d'ordinaire si calme. Sur l'aile gauche demeurée close jusqu'alors, on vit s'ouvrir toutes grandes les fenêtres et s'envoler la poussière qui semblait celle de tant d'heures endormies là.

Les écuries, les selleries aussi s'agitaient, se préparaient à quelque événement.

— Il va nous venir toute une bande de chasseurs, dit le comte à Louise, tandis qu'ils dînaient dans la salle de marbre. Je me dispenserais bien de les accueillir actuellement, mais c'est un vieil usage de famille, et difficile à supprimer. Nous aurons plusieurs officiers supérieurs de Komenetz, et des propriétaires de la province. Parfois il me vient de loin des visiteurs. Quant à moi je ne prends aucun plaisir à la chasse, je la trouve un divertissement cruel. La maison va être remplie de bruit et de monde, et ce sera fini de vous retrouver à mon gré.

De plus en plus il s'accoutumait et prenait goût à elle. Sans effort et sans artifice, elle était de douceur si souple qu'elle se façonnait aux autres insensiblement. D'ailleurs en quelque chose elle était changée. Plus lente, plus languissante, elle semblait traîner derrière elle les voiles invisibles d'un deuil secret. Et cette tristesse qui l'enveloppait la parait, aux yeux de ce seigneur mélancolique, d'une grâce singulière. Sa coiffure non plus n'était pas la même qu'aux temps heureux où on la comparait à la Psyché de Naples. Magda à présent disposait à sa fantaisie la chevelure magnifique qu'on lui confiait. Elle était fort habile à en varier la disposition ayant servi deux ans une cantatrice en renom. Et Louise apparaissait tantôt avec des mèches éparses et fleuries comme Ophélie, tantôt avec des nattes relevées et ornées de perles et de brillants à la façon de Desdémone, patricienne de Venise.

Le jour où devaient arriver les invités, William Smith se présenta chez madame de Kérouall.

— Je veux vous dire un mot seulement, fit-il, car je suis très affairé. Ces gens, évitez-les le plus possible. Quoique de haute naissance, ils sont tout le contraire de ce que nous appelons des *gentlemen*. Et je les considère plutôt comme des sauvages, des idolâtres et des ivrognes. Sans doute, les Anglais boivent aussi quelquefois, mais jamais ils ne perdent le respect de la morale et de la religion. Je vous dis cela parce que le comte est si distrait qu'il n'y songerait que trop tard.

Vers le soir, les coups de fouet et les grelots des postiers résonnèrent dans les avenues, atteignirent le perron, et bientôt un vacarme et des cris et des jurons retentirent dans le château.

Suivant l'avis de Smith, Louise ne bougea pas de chez elle, et le comte Kowieski, étant allé la voir, n'insista pas pour qu'elle revînt sur cette décision. Toute la nuit les lourdes bottes frappèrent les dalles de marbre, et des salles basses s'élevaient jusqu'au petit jour des clameurs, des chants et des querelles.

Lasse enfin de sa captivité, Louise s'en alla, un matin, en promenade avec le piqueur. Au retour, comme elle remontait l'escalier, vêtue de son amazone, trois hommes dressés sur la dernière marche lui barrèrent l'accès du palier. Ils avaient la tenue de chasse et, secoués de rires énormes, les habits en désordre, le regard allumé de vin, ils figuraient la troupe de quelque Bacchus tartare. Appuyés sur la

rampe, que décoraient des enfants ailés, incertains et chancelants, ils paraissaient gigantesques et redoutables encore. Louise eut peur d'abord, voulut s'enfuir, puis une audace lui vint, elle se résolut à passer en les bravant. Sous leur souffle chaud, sous leurs éclats de voix, elle avança tranquille, hautaine. Une main se tendit pour la saisir, un visage frôla le sien. D'un coup de cravache elle cingla si rudement le gentilhomme qu'il recula, étourdi.

Alors ce fut la lutte et la mêlée : tous, se poussant, essayant de s'emparer d'elle, perdaient pied sur le marbre poli. Elle put s'échapper.

Ils s'abattirent sur les marches, restèrent vautrés, anéantis par l'ivresse. Au-dessus d'eux se jouait la bande légère des amours dansants.

Tremblante encore de cette aventure, elle eut dans la journée la visite de Smith.

— Vous avez été splendide! s'écria-t-il; d'en bas je vous admirais. Je pensais au berger David, si frêle et jeune, qui, avec l'aide de Dieu, terrassa Goliath, le géant blasphémateur. Celui que vous avez châtié est le fils du grand-duc Boris. Parfois le Seigneur se sert des faibles pour abattre les forts et les puissants.

Les chasseurs s'en retournèrent comme ils étaient venus, parmi les grelots et les claquements de fouet, et de nouveau le silence régna dans le château. Au dehors, l'automne, précoce en ces régions, avait fait son œuvre. Le vent âpre et sec, précurseur de la dure saison, balayait les nuages en tumulte et le tour-

billon des feuilles mortes, et, la nuit, au long des couloirs et dans les hautes cheminées, on l'entendait siffler et gémir. Le comte décida que l'on partirait. Déjà à Odessa, le yacht était tout armé, n'attendait plus que les passagers.

Presque à la veille du départ, Louise apprit une grande nouvelle. Sa tante lui annonça qu'elle allait épouser M. Toussard.

« Maintenant que les deux nièces, dont il était tuteur, sont mariées en province, je n'ai plus aucun motif pour me refuser à ce qu'il désirait depuis longtemps, car il souffrait de l'incorrection de notre vie. D'ailleurs, sa belle-sœur accepte avec bonne grâce notre résolution. Nous habiterons, dans la banlieue de Paris, une maison agréable, au milieu d'un beau jardin. De là il se rendra à ses affaires.

» Ma pauvre enfant, disait-elle encore, je ne puis me défendre d'une sincère tristesse en t'apprenant une chose dont je devrais me réjouir absolument. Il m'est plus douloureux en cet instant de te sentir si loin de moi et je me reproche amèrement de n'avoir pas su te conduire avec plus de sagesse et d'énergie. C'est lui, c'est monsieur Toussard qui avait raison contre toi, contre moi.

En post-scriptum, elle ajoutait :

« Figure-toi que le docteur Lenoël est revenu me voir : « Louise n'est pas retournée dans sa famille, » m'a-t-il, je veux savoir ce qu'elle est devenue. » Je lui ai répondu : « Elle était libre, elle a disposé d'elle- » même, c'est tout ce que je puis vous dire. » Il a

pâli à tel point qu'il m'a fait peur, puis il s'est retiré. J'aime à croire qu'il en restera là. »

Un matin de novembre, Louise s'éloigna de ces lieux où pendant près de six mois elle avait langui doucement. Elle dit adieu à ce château, à ces allées profondes, à ces bois maintenant dépouillés. L'air était paisible et la brume drapait de voiles toutes ces choses qui semblaient déjà disparues dans le passé.

XXXII

Au milieu de la salle, où, comme pour les grands enterrements, les lumières brillaient dans l'obscurité factice, la petite roue de la fortune tournait. Et distinctement, à travers tous les bruits épars, se percevait le tintement des pièces d'or qui se heurtaient sur la table de jeu. C'était le salon de roulette, à Monte-Carlo. Serrés en triple rang, assis, debout, les joueurs immobiles suivaient de l'œil la boule qui fuyait, puis s'arrêtait, tandis que le croupier, impassible, grandiose et fatal ramassait avec le râteau la moisson répandue sur le tapis vert. Et cela recommençait toujours. Toujours de nouveau les espoirs s'enflaient, s'envolaient derrière cette roue qui, inconsciente et terrible, tournait.

Dérangeant quelques groupes qui firent place en s'écartant, Louise, le comte Kowieski et le prince Daltroff entrèrent dans le salon de jeu : on voulait montrer la roulette à madame de Kérouall. Auparavant, le prince avait expliqué les combinaisons, les martingales, les chances et les superstitions des joueurs.

— Et tenez, — fit-il, au moment où ils franchissaient la porte, — j'ai entendu affirmer que, la première fois qu'on se risque, on est sûr de gagner sur le chiffre de son âge. C'est le cas d'essayer, d'autant que vous n'avez pas à craindre de l'avouer.

Le comte Kowieski s'approcha de la table et, par-dessus les épaules, fit glisser vingt-cinq louis sur le 25. Louise souriait, indifférente, incrédule. La petite boule s'élança, sauta, courut follement. Enfin elle se ralentit, sembla incertaine. hésitante, puis se fixa, marqua 25.

— 25, rouge, impair, passe ! dit le banquier.

Et il compta douze mille cinq cents francs. Il y eut un léger émoi, des têtes se dressèrent pour voir qui, par une audace heureuse, venait de gagner en jouant le numéro.

Alors, parmi les regards, elle en sentit un qui la glaça.

A peine put-elle reconnaître que c'était Louis Robert qui avait posé sur elle des yeux chargés d'angoisse et déjà il disparaissait, noyé dans la foule. Mais la douleur et le mépris de cet honnête homme la laissèrent tremblante et défaillante, elle

demanda à quitter le salon. Dans une des hautes glaces qui le décoraient, elle eut la vision d'une femme que d'abord elle ne reconnut pas. Cette figure de luxe suprême, parée de velours, de fourrures, de tulles nuageux, avec, au long du corsage, des perles sans prix, c'était bien elle, Louise Kérouall ? Et, songeant à celles qui au magasin venaient étaler leur insolence et leur faste, elle se dit qu'elle était maintenant toute pareille à l'une d'elles.

Au dehors, le ciel, la mer rayonnaient, et sur ce fond étincelant, Monte-Carlo élevait ses pavillons, ses hôtels, ses frêles architectures mauresques de café-concert.

En ce début de mars, la colline s'ornait déjà de fleurs qui mêlaient leur grâce à cette végétation tropicale, aux contours rigides et métalliques. Sur la droite, les terrasses de Monaco venaient tremper jusque dans le flot, coulaient vers l'onde bleue en cascades de roses. Louise remonta seule dans l'appartement qu'elle occupait depuis la veille, avec le comte, à l'Hôtel de Paris.

Appuyée à son balcon elle croyait être portée encore sur ces vagues où durant plusieurs mois elle avait erré. Au delà de cette ligne qui marquait l'horizon, s'étendaient les terres qui tour à tour s'étaient déroulées devant elle. Rochers pourpres et violets des promontoires d'Ionie, sables dorés d'Afrique, rives parfumées d'Asie, villes blanches au creux des golfes montrant leurs minarets clairs et leurs coupoles argentées, bois d'orangers et de lauriers-roses aux flancs des collines, douceur des nuits bleues d'Orient, pâleur des matins

où les îles sortent de l'onde en soulevant leurs voiles, elle revivait ces instants où lui étaient apparus l'Asie Mineure, l'Égypte et la Grèce qu'on lui avait jadis vantée, puis Corfou, avec ses vallées sombres et délicieuses, et cette Sicile éclatante et fière, mouillée à l'entrée du monde d'Occident. Si loin de tout ce qu'elle connaissait, son âme éparse et comme étrangère à elle-même, était charmée par tant de spectacles. Et, gardant les instincts qui lui venaient d'une longue suite d'ancêtres, elle se disait qu'elle vivrait volontiers ainsi, au hasard des routes, tandis que les pays naîtraient et s'évanouiraient comme des mirages.

Le comte lui avait été un compagnon discret, taciturne, mélancolique, dont l'attachement se trahissait en élans brusques, que sa timidité rendait parfois gauches. Sans l'aimer, elle le considérait avec sympathie.

Vers le commencement de mars, sous les vents d'équinoxe, la mer devint dure et houleuse. Des orages traversaient l'atmosphère. On avait résolu d'arrêter la croisière. Et Louise avait abandonné avec regret sa demeure flottante,

Elle et le comte ne faisaient que passer à Monte-Carlo. Ils devaient s'installer à Cannes, dans la villa des Palmiers, louée pour eux par Smith.

Tout de suite, Louise avait détesté Monte-Carlo, cette ville-casino, où, même avant sa rencontre avec Robert, les regards se posaient sur elle, la suivaient obstinés, acharnés comme des mouches.

Elle fut heureuse, le surlendemain au soir, de se

retirer dans la paix de la villa. Le ciel et la mer luisait entre les feuilles comme des vitraux d'église sertis de plomb. Elle se dit qu'elle goûterait peut-être dans cette retraite, des jours tranquilles.

A peine arrivés, ils eurent la visite du prince Daltroff.

— Eh bien, — dit-il, dès qu'il eut pris place sous la véranda où le déjeuner était servi, — vous pouvez vous vanter, madame, d'avoir soulevé derrière vous une belle traînée de poussière. Monte-Carlo en a plein les yeux et en reste ébloui. Ce que j'ai subi à votre endroit de questions et même d'interviews n'est pas croyable. Tous les reporters des feuilles sportives du littoral sont venus avec des crayons et des calepins. Et je leur en ai fournis pour leur peine. J'ai confié que vous descendiez de lady Ellenborough et d'un khan de Tartarie : de là votre distinction remarquable et votre type anglais. J'ai dit aussi que vous possédiez dans l'Asie centrale d'immenses domaines peuplés de nègres blancs. Ils ont été ravis.

— Mon Dieu, fit Louise agacée, comme je souhaiterais qu'on me laissât tranquille!

— Cela, riposta Daltroff, c'est impossible. Shakespeare a dit que la vie est semblable aux planches d'un théâtre. Quelques-uns y ont de beaux rôles; les autres, la foule, les admire et madame de Kérouall sera toujours admirée... — Ici, ajouta-t-il, vous serez plus tranquille. Cannes est un endroit très *select*, où de petites chapelles voisinent aristocratiquement. Un lien les unit, un lien sonore comme une corde de

harpe... c'est leur culte pour le poète mystique et symbolique Pierre Gardanne. Je l'ai connu autrefois, quand il donnait des répétitions à quelques-uns de mes camarades. Il était pauvre alors, cynique et mal nippé. Aujourd'hui, il habite près de chez vous un délicieux *cottage*, et quand, le monocle à l'œil, le gardénia à la boutonnière, il récite avec une fatuité suprême les litanies de la Vierge, qu'il a arrangée en vers blancs, on voit se pâmer les grandes dames. On dirait qu'il est le familier de la Reine des Cieux et que c'est par délicatesse pure qu'il s'abstient de compromettre tout à fait cette dame céleste. — Si cela vous amuse, je vous le présenterai.

Louise et le comte répondirent que, pour le moment, ils ne voulaient fréquenter personne.

Quand le prince Daltroff les quitta, ce soir-là, il fut convenu que l'on se retrouverait à Paris, vers le début de mai.

Pendant près de quatre semaines, Louise et le comte Kowieski séjournèrent à l'ombre des palmiers. A peine les voyait-on, mais, tout de même les curiosités s'agitaient autour d'eux. Après s'en être beaucoup émue, Louise se résolut à ignorer tout, à traverser le monde comme s'il n'était pas, ou comme s'il n'était qu'un bocal peuplé de poissons rouges. C'est alors qu'elle prit cet air distant qu'elle garda depuis, et qui devait lui valoir le surnom d'« Étoile du Nord ».

Un soir, comme elle rentrait d'une promenade en voiture, elle trouva une dépêche. Durant ses voyages, elle avait toujours soin d'indiquer des étapes pour

que des nouvelles de sa famille pussent facilement lui parvenir. D'ailleurs tous ses déplacements n'étaient pas pour surprendre dans une région où le tiers de la population voyage commercialement.

Ayant déchiré le pli bleu, Louise lut :

« Père gravement malade, viens. *Marie Kérouall.* »

Un nuage lui cacha les palmiers, la mer, tout l'horizon. Elle ne vit plus que la modeste chambre, où là-bas, au bord de l'eau, son père se mourait.

Elle se mit en route la nuit même, laissant le comte désolé, malgré la promesse qu'elle lui fit de le rejoindre dès qu'elle le pourrait. Il n'eut pas le courage de l'accompagner à la gare, et ce fut Smith qui remit à Louise, avec son billet, un portefeuille en lui disant :

— Le comte désire que vous ayez de quoi être utile à votre famille, si c'est nécessaire.

Après vingt heures de route, Louise atteignit Port-Saint-Pierre. Du pont, en passant la rivière, la maisonnette lui apparut toute riante et fleurie, sous le ciel printanier. Un instant, elle en conçut un espoir meilleur, mais quand elle sonna à la porte, elle pensa que les forces lui manqueraient.

Ce fut sa mère qui ouvrit. Elle pleurait. Et toutes deux, sans rien se dire, s'embrassèrent, mêlèrent leurs larmes.

Louise monta l'escalier étroit, où jadis ses pieds d'enfant avaient trébuché. Elle entendait le tic tac de l'horloge de bois dans la cuisine, et, l'illusion lui vint qu'elle était retournée à ses jeunes années,

Dans son lit de noyer aux rideaux de toile peinte,

les yeux grands ouverts, inconscient, hagard, Louise vit son père qui agonisait.

Car cette figure hâve et blême et qui semblait de pierre, c'était Jean Kérouall, le beau marin, venu de Bretagne en Gironde il y avait vingt-sept ans. Comme s'il eût reconnu sa fille préférée, une lueur de connaissance brilla dans son regard morne, puis s'éteignit, et ce regard, dont jadis, en mer, il interrogeait la distance, se perdit dans les horizons sans bornes du pays des ombres. Frappé, trente-six heures auparavant, d'une congestion au cerveau, tout de suite on le jugea perdu. On l'avait administré sans qu'il reprît connaissance. Louise secouée de sanglots tomba à genoux, à côté de ses sœurs, au pied du lit,

Au soir, le docteur vint par amitié car il ne gardait aucun espoir. De temps en temps, on humectait les lèvres sèches du mourant, on lui faisait respirer de l'éther, pour faciliter le rude passage. Alors que le petit jour filtrait par les fenêtres, Jean Kérouall rendit le dernier soupir.

Plus tard, le soleil vint couler ses rayons sur le visage du mort, redevenu serein et beau, se joua autour de ces trois jeunes têtes, serrées l'une contre l'autre en une commune détresse, ainsi qu'elles se serraient jadis, quand, toutes fillettes, leur père les emmenait sur la rivière, dans son canot de pêche.

L'enterrement eut lieu le surlendemain. Recouvert d'un drap noir bordé d'argent, le cercueil, porté à bras d'hommes, traversa le village matinal avant d'aller reposer dans la nuit comme une barque sombrée.

Derrière le corps, marchaient la famille et des amis. En face de l'église, l'humble convoi prit à droite pour pénétrer sous le porche.

A ce moment, un homme de haute taille et de belle mine croisa le cortège, salua respectueusement.

C'était le comte de Leuze.

Louise ne l'aperçut pas, mais lui la reconnut, resta longtemps arrêté, la suivant des yeux.

XXXIII

Paris. Depuis hier elle était à Paris, et ces deux syllabes qu'elle se répétait tintaient en elle comme des grelots d'argent. De cette ville, qu'elle avait fui, elle ne se rappelait plus maintenant que les grâces, le ciel charmant, et les longues avenues montrant de nobles échappées, et toute cette vie éparse, souriante, aimable.

La veille, malgré la fatigue du voyage, vêtue d'une petite robe de deuil faite à Bordeaux, grisée, légère, elle avait couru par les rues, et le long des quais, longue, svelte et toute noire dans la lumière rosée du soir. Et les hommages des passants lui plaisaient.

Puis elle était rentrée au logement qu'elle occupait avenue des Champs-Élysées, jusqu'à ce que fût prêt l'hôtel que l'on disposait pour elle à deux pas du Bois, près de la Muette.

Dans sa première et rapide promenade, elle s'était tenue loin des endroits où elle craignait de retrouver ses propres traces, la rue de la Paix, l'avenue de Villiers, que d'ailleurs Félicité n'habitait plus, et surtout cette rue d'Offémont où gisaient, comme en une tombe toujours fleurie, ses plus chers, ses plus cuisants, ses plus douloureux souvenirs. Mais aujourd'hui, une fièvre, une audace nouvelle lui venait. Et tandis que défilaient les charrettes et les *buggies* et toute la carrosserie printanière, une pensée se glissait en elle, la dominait bientôt tout entière. Ne fût-ce qu'un instant, il fallait qu'elle le vît. Et, dès lors, elle fut certaine que rien au monde ne l'empêcherait de réaliser son projet.

Ce qui la poussait à retourner chez Jacques Lenoël, elle n'aurait pu l'expliquer. Elle n'ignorait pas que depuis plusieurs mois il était marié, que la présence de sa femme rue d'Offémont était probable. Certes le dessein de renouer avec lui était loin d'elle et même l'aurait révoltée.

Peut-être obéissait-elle à ce goût du danger, propre aux âmes inquiètes et ardentes, peut-être voulait-elle le braver, le faire souffrir, mesurer ce qu'elle gardait sur lui d'empire, peut-être espérait-elle enfin rompre cet envoûtement qu'elle subissait encore; peut-être simplement était-elle attirée de façon invincible.

Dans sa voiture, attelée de deux grands carrossiers, elle se rendit vers quatre heures chez le docteur Lenoël. Sa toilette de deuil, souple et transparente, flottait autour

d'elle en vapeurs sombres d'où elle émergeait blonde, lumineuse.

Rue d'Offémont, dès le seuil, une déception cruelle l'attendait. Cette maison si connue, elle la reconnaissait à peine. Sur l'emplacement du jardin, une aile avait été bâtie pour loger madame Lenoël, le docteur s'étant refusé à demeurer dans une des maisons de sa femme.

De ce pauvre jardin où si souvent, dans les nuits chaudes d'été, ils s'attardaient, de ce bosquet tant aimé que les oiseaux remplissaient de chants, rien n'existait plus. Il sembla à Louise que la cognée meurtrière qui avait abattu ces arbres la blessait elle-même. Elle franchit la porte. Le vestibule, par ce temps ensoleillé, lui parut plus froid et plus obscur qu'autrefois. Elle tâta le mur, pour être sûre qu'elle ne rêvait pas.

Dans le salon, elle se dissimula de façon à n'être pas remarquée par lui avant son tour d'être admise. Et, fermant les yeux, elle n'entendit plus que les coups de son cœur dans sa poitrine, si courts et si pressés qu'elle en perdait le souffle.

Une heure, deux peut-être, s'étaient écoulées, lorsque le battant s'ouvrit de nouveau; c'était à elle d'entrer.

En l'apercevant, Lenoël eut un cri aussitôt étouffé et la portière retomba. Alors, de stupeur, d'émoi, ils se tirent tous deux quelques secondes en face l'un de l'autre. Puis il la prit, l'enveloppa de ses bras, la serra d'une étreinte où palpitaient tous ses poignants regrets, tous ses vains désirs.

— Louise, dit-il enfin, pourquoi ce départ insensé ? Tu savais bien que je devais revenir.

Levant les yeux vers lui elle le vit changé. Des traces de lassitude marquaient ce visage, jadis si calme, si beau. Et son regard même n'avait plus cet éclat paisible, cette sérénité pleine de force où elle-même puisait autrefois la confiance et la joie. Alors, songeant au jardin rasé, elle se dit : « Tout est détruit, saccagé. »

Assis contre elle, il la caressait, comme il faisait quand il était, pour elle, tout l'univers. Elle songeait : « Que peut-il à présent ? »

Au milieu de toutes ces choses, qui si longtemps lui avaient été familières, elle se sentait plus loin de lui que lorsqu'en Russie, elle évoquait son image. Une tristesse mortelle lui venait.

De nouveau il la saisit, lui brûlant les lèvres de ses baisers. Elle demeurait inerte et comme étrangère.

Il dit :

— Louise, je t'ai retrouvée, je t'aime, je te veux.

Sa voix était rauque.

— Il ne faut pas que tu retournes à une liaison indigne de toi. Dès ce soir, j'aurai un coin où te cacher.

« Voilà, pensa-t-elle, ce qu'il me propose ! »

Sur la table à côté du faune dansant, se dressait un portrait dans un cadre doré. Cette femme posée là parmi les objets intimes, c'était le fantôme de Villeneuve, celle qui lui avait volé son bonheur. Fine et frêle, elle avait l'air de fixer sur Louise son regard aigu, inquiet,

profond. Et ce fut sous ce regard que Louise répondit.

— Après ce qui a été, rien n'est plus possible entre nous. Je manquerais à ce qui me reste de plus précieux au monde, à l'amour que j'ai eu pour vous. Je m'étais donnée absolument et la crainte même que vous pourriez me quitter je ne l'avais plus. J'aurais voulu vieillir plus vite afin de descendre la vie à votre côté. Vous êtes parti et ce que vous m'offrez maintenant est d'une cruauté vraiment dérisoire après ce que vous m'aviez offert. Je venais chez vous librement, fièrement, et voici que vous me demandez de m'aimer dans l'ombre, comme une coupable.

Il la suivait des yeux, moins troublé par ce qu'elle disait que par elle-même, regardant les lignes charmantes de son corps qui frémissait, pendant qu'elle prononçait ces paroles désolées.

Elle continua :

— Vous jugez que j'ai formé des liens méprisables. C'est votre droit, et vous êtes en ceci de l'avis commun. Mais je ne me méprise pas moi-même, c'est l'essentiel. Je n'ai aucune bassesse et je suis sûre que vous ne m'en croyez pas. Aux heures les plus misérables que j'ai traversées, j'ai trouvé un asile auprès du comte Kowieski. Il a été très bon pour moi; je ne saurais l'oublier. Que l'on me croit cupide et vile, soucieuse seulement de briller par mon luxe, peu m'importe. D'ailleurs, rien n'importe, et le sort de Louise Kérouall est insignifiant auprès du tumulte de l'univers. A mesure que nous parlons, les minutes s'écoulent, se perdent dans l'écoulement de tout.

Subitement, il devint attentif, tandis que sur la bouche en fleur de la jeune fille flottaient si étrangement ces mots de sagesse désespérée.

Elle dit, essayant de sourire :

— Je vous étonne; j'ai appris beaucoup, en Russie, de l'histoire, de la philosophie. Cela m'a fait connaître la mesure des choses et leur néant.

Il la considérait dans une surprise mêlée d'effroi. Elle n'était donc plus à lui, son jouet complaisant et délicieux? C'en était donc fait de ce pouvoir, de cette magie qui livrait toutes les femmes, dociles, charmées, vaincues, à sa merci? Irritée par l'obstacle, sa passion s'éveillait d'une ardeur sourde. Oubliant de quel respect, de quelle tendresse délicate il l'entourait jadis, il voulut la saisir. Elle se leva toute blanche, droite, se protégeant de ses bras étendus.

Il recula, sa violence disparue, noyée dans une immense détresse. Il dit :

— C'est horrible, la vie est horrible. Je suis un malheureux !

Alors il rappela le temps où il l'avait connue, où elle s'était donnée à lui, dans l'abandon généreux de ses vingt ans. Il avait d'abord lutté, elle devait s'en souvenir, essayant de se dérober à l'attrait redoutable qu'il lui voyait. Mais sa passion avait été plus forte, faisant taire ses scrupules, ses remords. Et, en échange des rêves qu'elle mettait en lui, de sa foi, de sa jeunesse radieuse, il avait apporté, lui, son passé si lourd, sa vie entamée, engagée de toutes parts. Et un jour, en une rencontre implacable, l'épreuve était

venue qu'il aurait dû prévoir, qu'il n'avait pu conjurer, qui le laissait désarmé, brisé.

Le front dans les mains, courbé, sans courage, il restait là, pris au piège cruel qu'il s'était tendu à lui-même.

Louise s'était rapprochée, essayant d'assoupir cette douleur, au son doux, caressant et vain des mots.

Lentement, comme sous une brise bienfaisante, il sembla renaître. Il découvrit son visage qui apparut transfiguré, une flamme allumée au fond de sa prunelle.

D'une voix amortie et frémissante, il dit :

— Louise, je ne peux vivre sans toi; fuyons je ne sais où, pourvu que je t'aie!

Dans ce lieu, témoin de tout son effort, de sa carrière glorieuse, monta ce cri de folie.

Émue, touchée, elle resta muette, un instant, puis, avec une infinie tristesse, elle lui montra le portrait de cette dame souffrante, qui semblait veiller là, attentive, anxieuse.

— Vous l'avez disputée à la mort, dit-elle, vous l'avez sauvée : voulez-vous la tuer maintenant ?

Il ne dit plus rien, et, sur la poitrine de Louise, il pleura.

L'horloge sonna : il y avait près d'une heure que Louise était là, que couraient les instants désolés de leur rencontre. Elle se leva :

— Il faut que je parte.

Elle lui mit sur le front un baiser profond, grave comme un baiser funèbre.

Il tressaillit, demanda :

— Vous reverrai-je?

Et elle s'en alla dans ses voiles de deuil, Némésis inconsciente, qui en vengeait d'autres, tant d'autres sacrifiées, dès longtemps tombées à l'oubli.

Au soir, sur le balcon de leur appartement des Champs-Élysées, Louise et le comte Kowieski regardaient les feux errants s'entre-croiser au long de l'avenue.

— Vous êtes mélancolique, Louise, dit-il; je croyais que vous auriez tant de joie à retrouver votre ville?

— Je suis allée aujourd'hui, fit-elle, déposer des fleurs sur la tombe d'une amie morte pendant mon absence. Et cela m'a rendue triste.

XXXIV

L'hôtel de madame de Kérouall, situé aux portes du Bois, s'aménageait sous l'œil curieux des passants et des voisins. Datant de vingt ans environ, il avait cet aspect froid et sans caractère des constructions du second Empire, que les formidables laideurs architecturales apparues depuis nous font regretter. A défaut de style, il ne manquait ni d'élégance ni de distinction et une belle plantation de marronniers l'entourait de ses ombrages déjà nobles. Devant la façade, parmi

le sable fin, des massifs très soignés s'étalaient et, sur le côté de la bâtisse, une grande serre, adossée aux salons, laissait voir, au travers des vitrages, les fusées entremêlées de ses hautes plantes vertes.

A l'intérieur, les salles du bas étaient presque vides encore, garnies seulement de quelques magnifiques tapisseries rapportées de Pologne. Louise devait elle-même choisir, lentement, ses meubles et ses bibelots. Le prince Daltroff, grand connaisseur, l'aiderait dans cette délicate besogne. Les écuries, la cave, tout ce qui est nécessaire à un opulent train de maison, avait été organisé avec un soin minutieux et une rare compétence par William Smith.

Au premier étage, deux pièces seulement étaient à peu près installées : la chambre à coucher de Louise et un grand cabinet, qui servait au comte, en attendant qu'on en fît une bibliothèque. D'ailleurs, officiellement, il occupait un pied-à-terre dans une avenue voisine.

Louise avait voulu sa chambre toute claire et très simple. Elle avait repoussé tous les projets fastueux et de goût théâtral qui lui avaient été soumis, draperies et baldaquins, décors et ornements symboliques, carquois, tourterelles et torches, redoutant par-dessus tout cet air de temple d'amour si fréquent et recherché dans le monde galant. Garnie de meubles en marqueterie de l'époque Louis XVI, très sobre d'aspect, la chambre était tendue de moire rosée. Les lambris s'ornaient de deux pastels, la dame en robe à l'antique de Roslin, et la petite fille au singe de la Rosalba, offerts jadis par Jacques Lenoël. Félicité, qui les avait gardés

pendant le séjour en Russie, venait de les rendre à sa nièce. Toutes deux s'étaient retrouvées chez madame Poncelet. Car, dès son retour à Paris, Louise s'était mise en quête d'Éliane et elle l'avait retrouvée très paisible et satisfaite dans un joli cottage fleuri de ce bourg de Passy, attaché comme un bouquet à la ceinture de Paris. Madame Poncelet, heureuse, engraissée, attendait un second enfant. Maintenant elle admirait aveuglément son mari, qui lui faisait la vie facile et large, peignait avec profit, pour l'Amérique, des panneaux où les quatre saisons étaient représentées parmi tous leurs attributs. Lui-même s'était rangé, avait logé à deux pas de chez lui, dans une autre maisonnette, une amie qu'il changeait parfois, selon les besoins de son cœur et des panneaux qu'il composait.

Ce fut chez Éliane que Louise demanda à sa tante de venir la joindre. Félicité accourut, émue, un peu troublée, comme si elle se rendait à un coupable rendez-vous. Elle aussi semblait plus lourde, plus majestueuse, et rayonnait de l'éclat tout neuf de sa respectabilité. Elle se montra très affectueuse, mais d'une réserve et d'une discrétion qui mettait entre elles, comme une haie épaisse, tous les préjugés du monde bourgeois. Et lorsque, incidemment, il fut question de M. Toussard, on en parla ainsi que d'un personnage lointain, inaccessible, que Louise n'avait pas connu, ne connaîtrait jamais. Dans cette dame affable et de prudence déconcertante, la jeune fille cherchait en vain la Félicité des anciens jours, et cette rencontre lui avait laissé le cœur serré.

Rentrée chez elle, sous les marronniers, qui teignaient le sable d'une ombre verte et mouvante, elle avait vu Fairy jouant avec des cailloux. Et elle avait admiré que la nature fût partout familière et accueillante à ce petit être, tandis que ses joies, à elle, étaient sans cesse disputées, gâtées, détruites.

En ces jours de juin, fluides et dorés, Louise mena la vie fastueuse de ceux qu'on appelle les heureux du monde. Sauf les théâtres, qu'elle s'interdisait à cause de son deuil, elle connut ces plaisirs coûteux, dont sont troublés les envieux et les humbles. Mollement balancée dans ses équipages d'irréprochable élégance, elle montra sa beauté parée des chefs-d'œuvre des grands faiseurs, symphonies en noir, savamment conduites, où l'éclair sombre du jais luisait parmi les vapeurs des tulles et des gazes. Le soir, dans les restaurants d'été lambrissés de treillages vert d'eau, et semblables à des serres dont les femmes seraient les fleurs éclatantes et rares, elle passait de cet air lointain et distrait, qui la faisait si distante et irréelle et lui valut, à cause aussi de l'origine de son protecteur, le surnom d'Étoile du Nord.

Ce qui peut sembler singulier, c'est qu'au milieu de tant d'admirations et de curiosités éveillées, bien peu songèrent à la petite Louise, disparue dans un léger scandale vieux déjà d'une année. Et, de fait, sauf pour quelques-unes, la chose resta toujours obscure. Soit que, par légèreté et paresse d'esprit, la plupart des gens oublient presque tout, soit que le luxe créât autour d'elle un scintillement où elle se transfigurait, soit

enfin qu'en changeant de milieu, on déroute les souvenirs, madame de Kérouall, qu'au magasin on n'avait connue que sous son prénom de Louise, ne fut jamais complètement identifiée.

Elle se lassa vite de la promenade des Acacias, — ce défilé morne et insipide, sorte de parade, d'exposition permanente et même de marché aux fleurs. — Elle souffrait de se montrer, fastueuse et isolée, parmi celles de la carrière qui jetaient sur elle des regards méfiants et hostiles.

Bientôt elle renonça à fréquenter l'allée à la mode, rechercha les sentiers cachés, ou ces bords de la Seine d'où l'on voit onduler les coteaux riants de Saint-Cloud. Dans ces promenades champêtres elle emmenait Fairy et parfois Magda.

Madame de Kérouall avait pris en amitié cette fille agréable et vive, qui douée de tact, de zèle, et, coquette, avait le sens inné du goût et de l'élégance. Souvent elle la chargeait du soin de lui commander ses toilettes. Elle-même n'y avait jamais eu grand plaisir, sentant peut-être d'instinct que sa beauté se suffisait à elle-même. Autre chose encore l'arrêtait, une répugnance invincible à retourner dans cette rue de la Paix où elle croyait que les pierres elles-mèmes la reconnaîtraient, où, plus encore que les surprises qu'elle éveillerait, elle craignait que ne passât au long du mur l'ombre de la petite Louise Kérouall, demoiselle de modes.

Elle s'était remise à monter à cheval, le comte lui ayant offert une bête superbe, un alezan brûlé très

doux aux magnifiques allures. Elle sortait de bon matin, pour jouir de la belle solitude des avenues. Un domestique la suivait. Mais, un jour, le comte Kowieski et le prince Daltroff, ayant voulu l'accompagner, elle se trouva, à l'heure de la foule, mêlée à ce monde de promeneurs, de flâneurs, de curieux, venus là pour écouter, dans le murmure des feuilles, les médisances et les scandales éclos depuis la veille sous le ciel clément de juin.

Louise fit sensation. Une curiosité prompte, aiguë, courut dans l'allée, et des cavaliers, ramenant leurs montures, défilèrent devant elle à plusieurs reprises. Seules quelques amazones protestèrent, disant qu'on « s'emballait », qu'il n'y avait pas de quoi crier au miracle, que d'ailleurs elles avaient déjà vu cette figure-là traîner quelque part.

Dans la journée, à l'heure où le prince quittait l'ambassade, Louise s'en allait quelquefois avec lui chez les marchands d'antiquités. Mais ces visites à des gens avertis, et qui haussaient leurs prix en conséquence, n'avaient pas la saveur et n'offraient pas l'imprévu et les surprises heureuses et les trouvailles de jadis, lorsque, avec son ami Toussard, elle découvrait dans la poussière, parmi des objets cassés, quelque fin bibelot. Cependant elle fut tentée par une jolie boiserie Louis XV, composée de lambris et de vantaux d'armoires et elle l'acheta pour la disposer dans sa bibliothèque.

D'autres fois elle se rendait l'après-midi chez Éliane, dans le jardin de Passy, où le petit Poncelet s'es-

sayait à des exercices militaires, sous les yeux attendris de sa mère. Quoique peu belliqueuse, Éliane avouait que l'héroïsme lui plaisait chez les hommes.

Souvent, au cours de leurs entretiens, il était question de monsieur et madame Toussard, chez lesquels madame Poncelet fréquentait. Tout dernièrement, Toussard l'avait prise à part pour lui demander, avec une feinte indifférence, si elle revoyait Louise.

— Voilà une petite fille qui peut se vanter de m'avoir trompé et affligé plus que tout son sexe réuni.

— Il m'a dit cela d'un air si sérieux que j'ai bien compris qu'il tient toujours à vous et que si madame Toussard voulait...

Elle s'interrompit un instant, puis reprit :

— Ce matin même, Poncelet parlait de vous et disait : « Après tout, que lui reproche-t-on ? De vivre avec quelqu'un à qui elle n'est pas mariée? Comme si les autres, qui font les pimbêches à présent, s'en étaient gênées !... Et vous savez si mon mari a du discernement...

Chez elle, sous les beaux marronniers en quinconces, derrière l'habitation, Louise s'était ménagé une retraite. Elle l'avait embellie d'un groupe en marbre, des enfants enlacés de l'époque romaine, posés sur un socle en forme d'autel. Il venait de chez un grand antiquaire dont la cour s'encombrait des déballages et des débris de quinze siècles d'art italien.

Dans cet asile d'ombre et de fraîcheur, Louise lisait comme elle avait eu coutume de lire dans le lointain

château où, pour fuir la réalité, pour se fuir elle-même, elle s'était plongée dans les livres.

Le prince Daltroff, qui appelait cet endroit l'Ermitage de madame de Kérouall, observait :

— Quelle singulière idée vous avez eue de placer ce groupe voluptueux dans un lieu destiné à la méditation ! Si c'est un défi, prenez garde.

Cependant le comte Kowieski avait retrouvé à Paris ses habitudes et ses relations d'autrefois. Il se montrait moins sombre, moins enclin à éviter le monde, retournait dans quelques salons et au cercle dont il était membre, se laissait entraîner à jouer gros jeu et à perdre exagérément.

Smith, toujours vigilant, s'en émut. Il alla trouver Louise, qui, sous les marronniers, feuilletait un bel exemplaire ancien de *Daphnis et Chloé* avec les gravures du Régent, que le prince lui avait apporté la veille.

— Je suis fâché, mademoiselle Louise, dit-il, de vous troubler dans vos agréables occupations, mais ce que j'ai à vous dire est sérieux, excessivement. Le comte n'est plus mélancolique, mais il m'inquiète pour autre chose, pour une chose très alarmante. Il s'est mis à jouer, sans raison, sans passion, pour passer le temps. Et il perd sans cesse. On a beau être immensément riche, aucune fortune ne résiste devant le jeu. C'est absurde, déplorable et immoral. Il est nécessaire d'arrêter cela. J'ai donc pensé que vous pourriez voyager quelques mois. L'hiver, quand nous reviendrons à Paris, il faudra lui donner des distrac-

tions, la musique, par exemple, qu'il aime. Et, s'il désire jouer absolument, il aura sa partie ici, chez vous, et nous surveillerons. Cet homme est tout à fait excellent, mais il n'est pas maître de lui. C'est comme si en lui un ressort était cassé, la machine tantôt s'arrête, tantôt court à se rompre. Il est à la merci de tout.

Cette confidence, qu'elle avait écoutée avec une attention polie, laissa Louise presque aussi calme que les enfants de marbre dont le temps indulgent n'avait pas dénoué l'étreinte. Elle dit :

— Monsieur Smith, j'ai une entière confiance en vous et en votre jugement. Je suis disposée à partir, et, si vous voulez, j'en parlerai au comte.

— Ce sera bien, fit Smith.

Le lendemain, le départ fut décidé.

En ces derniers jours, Louise reçut une lettre de Lenoël. Il savait qu'elle s'en allait, il lui demandait de se rendre une fois encore chez son vieux docteur.

« Vous souvenez-vous, ajoutait-il qu'en cette première visite où vous étiez accompagnée de votre tante, je vous étais apparu, vous me l'avez avoué ensuite, très vénérable et pareil à quelque portrait? C'est ainsi qu'il faut me voir désormais, mon enfant. La sagesse m'est venue, et la résignation. On se perfectionne à tout âge, surtout au mien. »

Et Louise se dit qu'elle irait.

D'ailleurs Daltroff, qui le rencontrait çà et là, lui parlait quelquefois de Lenoël. Elle apprenait ainsi qu'il retournait chez Alice Cointel, et dans quelques

maisons où aucune de ces dames ne semblait lui garder rigueur.

Cette fois, elle n'attendit pas, fut introduite immédiatement.

Par quel mystère inexplicable, par quel phénomène de mémoire, ou de résurrection, Louise crut-elle un instant revivre cette heure lointaine où elle était allée consulter le grand savant? Dans l'air, dans la lumière, elle retrouvait éparses et insaisissables des coïncidences, des rapports qu'elle n'aurait pu définir, et, quand elle entra, il l'accueillit comme autrefois, gravement, la fit asseoir à son côté dans le fauteuil destiné aux malades. Et, lorsqu'il lui prit la main, elle se rappela cette première pression, qui avait donné du courage et de l'espoir à son cœur défaillant.

— Louise, fit-il, je vous ai montré ma folie, mais aujourd'hui c'est de vous seule que je suis occupé. Il me semble que j'ai devant moi la petite fille dolente dont je m'efforçais de démêler, d'apaiser les troubles.

» Ce jour-là déjà, et ensuite dans notre rencontre en Allemagne, combien passionnément, imprudemment, je m'intéressais à vous! Combien me restent présents ces premiers soirs, où, dans le doux éclat d'une beauté et d'une grâce auxquelles je n'ai jamais connu d'égales, vous veniez sous la véranda prendre place à ma table. De quel souci inquiet, j'interrogeais votre avenir, sans me douter encore combien j'y serais mêlé étroitement! Depuis lors, trois ans ont passé, nous avons traversé ensemble des heures enchantées, et d'autres si déchirantes que je n'ose les évoquer. Et maintenant, de

nouveau me voici auprès de vous, observant avec l'émotion, l'attendrissement d'une amitié profonde, votre visage délicieux et si touchant, et me disant comme alors : « Que deviendra-t-elle? »

» Une de mes clientes, madame de Sauvignac, m'a parlé du comte Kowieski. Il est, — m'a-t-elle dit, — doux, agréable, un parfait gentilhomme, mais d'esprit faible et obscurci. Elle a ajouté qu'il vous faisait un sort magnifique. Je sais que cela vous importe peu et je me demande avec angoisse quelle joie, quel appui moral vous peut venir d'un malade en qui un accident d'enfance a brisé à jamais tout ressort. Vous n'êtes pas heureuse, ma pauvre Louise, et les dangers et les pièges vous environnent et comme jadis je m'alarme pour vous.

— Je vous remercie du fond du cœur, dit Louise, de l'affection que vous me conservez. Ne vous mettez pas en peine. Après de cruelles épreuves, j'ai trouvé une vie qui, à défaut de joie, me donne le calme, des distractions, des plaisirs d'art et le moyen de réunir chez moi des objets rares et coûteux. Ce goût, vous le connaissiez déjà à l'époque où vous m'offriez ces précieux pastels qui ornent aujourd'hui ma chambre. D'ailleurs, du moment où vous m'aviez quittée, j'ai senti que ma vie était brisée. J'ai voulu mourir, le courage m'a manqué. A présent, je vois couler les jours, je n'attends rien, je n'espère rien, cela me donne une grande paix intérieure.

Comme Daltroff, à qui elle avait tenu presque le même langage, Lenoël sourit. Mais son sourire

était plein d'une tristesse que n'avait pas eue celui du prince.

— Mon enfant, dit-il, vous me remplissez d'effroi. Votre inconscience et votre aveuglement sont propres à susciter des catastrophes. Mais l'amour dont vous parlez avec ce détachement, il respire autour de vous, il naît de vos gestes, de votre souffle, il vient battre à vos pieds en soupirs, en désirs. Et vous pensez lui échapper! Enfin, quoi qu'il arrive, vous retrouverez toujours votre docteur au milieu de ses livres, de ses grimoires, de ses alambics, antique sorcier souvent sans pouvoir, mais toujours prêt à vous accueillir, à vous consoler.

Il ajouta que lui aussi partait bientôt pour rejoindre madame Lenoël qui faisait en Suisse une cure d'altitude. De là il espérait retourner en Grèce, dont il avait la nostalgie. Louise lui raconta qu'elle en venait, qu'elle en avait rapporté une petite terre cuite achetée à cause de lui.

Alors il ouvrit une armoire basse :

— Vous la reconnaissez?

Et il lui montra la statuette qu'il avait faite d'après elle.

— Je ne la regarde pas souvent, ajouta-t-il, elle est là comme embaumée parmi des souvenirs auxquels je n'ose toucher. Je n'ai pas non plus le courage d'aller dans cette pauvre maison de Villleneuve, dont vous n'avez pas voulu. Il me semble que vous y êtes restée, que votre image y flotte, et cela me fait mal d'étendre les bras en vain.

Et Louise se dit que la vie était pleine de retours singuliers, puisque c'était elle maintenant qui hantait cette maison où d'abord lui était apparu le menaçant fantôme.

— Et Annette ? dit-elle.

— Annette est maintenant avec sa mère : la pauvre femme est tirée d'affaire, elle me sert de comptable à l'hôpital.

A la porte, comme jadis, il la pria d'écrire, de lui donner de ses nouvelles. Mais, cette fois, il savait son nom.

Et, se quittant pour affronter des destinées qui les séparaient, ils sentirent que désormais tout leur bonheur était derrière eux.

XXXV

On était en décembre. Les volets enfin s'étaient rouverts, les fenêtres, au soir, s'éclairaient du sous-sol au second étage, et l'hôtel de madame de Kérouall montrait sa façade lumineuse dans l'avenue nocturne.

Louise et le comte venaient de rentrer à Paris. A travers la Suisse, l'Italie du Nord et l'Autriche, ils avaient rejoint la Podolie. Et maintenant ils étaient de retour après cinq mois, presque une demi-année d'absence.

En ce premier matin, vêtue seulement d'un peignoir de soie, elle parcourait les appartements, curieuse de voir les travaux exécutés depuis son départ. Elle fut charmée surtout par la bibliothèque. Les boiseries Louis XV ajustées et mises en place, formaient un ensemble d'un goût charmant. Elle rêva tout de suite aux livres qu'elle y rangerait, les anciens dans leurs belles reliures, apparents sous les grillages dorés, les autres, les modernes, derrière les portes pleines des armoires. Elle songea à tout ce qui flotterait dans cette chambre, à cette odeur subtile que dégagent les papiers et les cuirs, et qu'on croirait faite de poussière de pensées. Alors que ceux qui les conçurent dorment à jamais, leurs idées agitent et troublent encore les âmes. Les pensées survivent, les formes aussi, lorsque les artistes ont su leur donner la beauté immortelle. Elle entra dans un des salons. Deux consoles supportaient deux terres cuites, œuvres de Clodion. D'un geste fougueux, un satyre enlevait une nymphe ; un amour, les regardant, souriait. Ces deux groupes en pendant étaient des merveilles de grâce audacieuse, de volupté fine et frémissante. Daltroff les avait découverts dans un château de province. « Il ne faudra plus, se dit-elle, qu'il me reproche mes enfants enlacés. »

Elle remonta, appela Magda pour la coiffer et l'habiller. Elle attendait Daltroff à déjeuner.

Tandis que la femme de chambre démêlait d'une main légère les longs cheveux blonds, Louise s'apercevait dans les glaces qui, entourées de guirlandes et de nœuds et séparées par des colonnettes où s'enroulaient

des fleurs, formaient le revêtement du cabinet de toilette. Elle apparaissait d'abord de tout proche, puis, à mesure que les miroirs lui renvoyaient son image plus lointaine, il lui sembla que c'était sa vie qui fuyait, toujours plus pâle, plus morne.

— Madame a l'air triste, ce matin, dit Magda affectueusement; madame ne prend donc pas plaisir à cette magnifique demeure, plus belle que les châteaux impériaux que j'ai visités lorsque ma maîtresse, la Schœn, allait chanter à la cour? Madame sera, cet hiver, la femme la plus fêtée de Paris. Tout à l'heure j'irai rue de la Paix examiner les modèles de cette saison; madame peut porter maintenant du blanc, du gris, du violet. Madame sera admirable avec des diamants et un grand manteau blanc de velours et d'hermine comme sortie d'Opéra.

Louise sourit : le gazouillement de cette jolie fille ne lui déplaisait pas. Mais elle n'éprouvait aucune joie à l'évocation de ces parures splendides. Elle se répétait : « Pourquoi? à quoi bon? » Un ennui sans bornes lui était venu. La petite Louise Kérouall, la fille du charpentier de Port-Saint-Pierre, sentait désormais sur elle la misère des riches, le goût fade, insipide, que met aux lèvres la lassitude de tout.

Le prince Daltroff arriva vers midi et demi.

— Vous n'êtes peut-être pas plus belle, car vous aviez dit votre dernier mot, fit-il en baisant la main de Louise, mais on ne peut vous revoir sans surprise. Quant à vous, mon cher Nicolas, jamais je ne vous connus si brillante mine.

On prit place à table. La salle à manger n'était pas achevée; on l'inaugurait avant que fussent posés des panneaux d'Hubert Robert.

Et Louise demanda au prince ce qu'il se passait d'intéressant à Paris.

— Mon Dieu, dès qu'on cherche, répliqua-t-il, on ne trouve plus rien à raconter. Les gens recommencent toujours les mêmes choses, non point qu'elles leur plaisent ou les amusent, mais parce qu'ils n'ont pas idée qu'on en puisse faire d'autres. On ne se figure pas la patience de cette ville qui se prétend légère et inconstante. La réputation de beauté de certaines femmes est presque indestructible, et je crois vraiment que si les gens ne mouraient pas, rien ne bougerait jamais. Le salon de madame Ancelot serait encore à la mode.

Louise, discrète, n'osait s'informer de la comtesse de Sauvignac. Elle trouva un détour ingénieux.

— Que deviennent, fit-elle, mes deux amoureux de jadis, le vicomte de Sauvignac et son cousin?

— Les pauvres jeunes gens sont dans la diplomatie comme moi, puisque la France républicaine est obligée d'entretenir, elle aussi, ces coûteuses volières. Ils débutent dans des pays perdus et madame de Sauvignac s'inquiète sans cesse à cause de l'irrégularité des courriers. Le docteur Lenoël me parlait d'elle, l'autre jour, avec quelque souci. Il la soigne depuis longtemps, et elle est folle de lui, comme d'ailleurs elles le sont toutes. Tenez, rien ne confirme mieux ce que je vous disais à l'instant. Depuis plus de vingt ans, il est entendu

qu'aucune femme ne résiste à Lenoël; c'est une opinion inébranlable. Chaque jour, de nouvelles venues naissent à l'amour, rêvent de bonheur. On leur dit : « Ne vous mettez pas en quête ! c'est lui, le professionnel, l'éternel séducteur... » Notez que je le considère comme un homme supérieur et parfaitement aimable, mais à la fin je me révolte, il obstrue tout l'horizon.

— Que les Clodion sont une trouvaille heureuse ! s'écria Louise. Je n'avais pu m'en faire qu'une idée imparfaite d'après les photographies que vous m'aviez envoyées.

Il fut question de ce qui restait à faire dans l'hôtel.

— Je suis à vos ordres toujours, dit Daltroff.

Puis on s'entretint de la Russie, des Russes, des grands-ducs et de leurs dernières fantaisies. Après le café, servi sous les bananiers de la serre, le comte se plaignit de migraine, et alla se reposer. Alors Louise et le prince se mirent à causer plus familièrement.

— Eh bien, ma belle amie, fit-il, on est toujours sage, raisonnable, maîtresse de soi ?

Une cigarette aux lèvres, il était renversé dans un *rocking-chair*. Les reflets des feuillages se jouaient au fond de ses yeux spirituels et doux sur sa fine moustache rousse, et, vraiment, dans l'abandon de l'intimité, il apparaissait sympathique et charmant. Entre eux, c'était convenu et définitif, ils ne devaient, ne pouvaient pas s'aimer. Mais leur goût mutuel était vif, et sans la dame à laquelle jadis, dans un élan d'amour et de chevalerie, il s'était généreusement donné,

à laquelle de longs souvenirs et les liens puissants de la chair l'attachaient, il n'aurait pas traversé impunément les périls de cette amitié.

Comme Louise restait silencieuse, il continua :

— Croyez que si je vous interroge, c'est par intérêt sincère et profond. Votre destinée, n'en doutez pas, est pleine de dangers. Vous me faites songer à cette Psyché, dont l'histoire est représentée sur les tapisseries de votre château de Pologne. Parée comme vous d'une surprenante beauté, elle fut exposée seule dans un lieu isolé et affreux. C'est là que l'Amour vint la rejoindre. L'aventure, ainsi que chacun sait, finit mal.

Louise l'écoutait, et, se rappelant les propos de Lenoël, la dernière fois qu'elle l'avait vu, elle songea : « C'est donc une entente ! Ils sont d'accord pour me faire peur. »

— Mon cher ami, répondit-elle enfin, avec une nuance d'impatience, vous vous tourmentez outre mesure. Je ne suis plus une ingénue à la merci du premier trouble. Voici cinq mois que nous nous sommes quittés, que j'ai parcouru des pays divers, rencontrant des hommes de toute race, de tout rang, laids ou beaux, sots, ridicules et vaniteux le plus souvent, et jamais, je vous l'affirme, je n'ai senti que la paix de mon cœur fût menacée. J'ai inspiré quelques passions. La plus forte fut, je crois, celle du gérant de l'hôtel que nous habitions à Venise. Il confia à Magda qu'il vendrait volontiers pour moi sa part de paradis. Il était d'ailleurs fort joli garçon.

— Vous vous amusez, dit le prince, il n'y a pas de mal encore, mais qui garantit l'avenir ? Du reste sachez que j'ai conçu un projet à votre endroit, car je pense à vous souvent. Il faut vous distraire, mettre de l'intérêt dans votre vie. Je voudrais vous créer un entourage, vous amener quelques hommes d'esprit, des écrivains, des artistes. Vous pourriez faire entendre un peu de musique. Kowieski est musicien et ce serait une façon excellente de l'occuper.

» Ce pauvre Nicolas, j'ai toujours eu de l'amitié pour lui. Je l'ai trouvé tout à l'heure alourdi. Il a bu, coup sur coup, trop de liqueur.

» Nous commencerons par quelques cantatrices, qui seront heureuses de se faire entendre chez vous. Plus tard, j'introduirai d'autres dames, des dames peintres, des dames écrivains, des femmes de théâtre.

— Mais, mon pauvre ami, s'écria Louise, jamais je ne saurais me tirer d'une chose pareille. Ce que vous me proposez là, c'est d'avoir un salon, comme madame de Jourdes, madame de Serres ou la belle madame d'Espivant. Il paraît que c'est difficile comme tout. Jadis, au magasin, on raillait ou l'on vantait devant moi les efforts et les ruses de ces dames.

— C'est peut-être difficile pour des femmes du monde qui se combattent et se nuisent entre elles. Mais chez vous ce sera un endroit neutre, excentrique, et bien plus piquant. Il sera nécessaire, ajouta-t-il, que vous preniez des habitudes : en ce pays c'est le seul moyen de s'affirmer. Vous recevrez à dîner, et surtout vous adop-

terez des heures où l'on sera sûr de vous rencontrer. Ceux que vous aurez conquis, les admirateurs, les enthousiastes, arriveront d'abord, puis d'autres suivront, attirés par votre luxe, par votre état de maison, par votre renom, qui ira grandissant. Enfin surgira le troupeau vulgaire, celui qui accourt tumultueusement, dès qu'il y a presse quelque part. Un salon a besoin de vedettes; il lui faut aussi un peu de cohue. Les étoiles veulent des satellites. Vendredi prochain, à l'Opéra, vous verrez défiler dans votre loge quelques-uns des futurs sujets du royaume de madame de Kérouall.

Quand le prince partit, il faisait presque nuit. Le désir vint à Louise de s'en aller dans ce cœur tumultueux de Paris, où elle avait vécu, où, dans les longs jours de l'été passé, elle n'avait osé se risquer sous la clarté persistante. Mais, en ce soir de décembre, il lui serait facile, sous un voile, de se glisser le long de cette rue où, durant cinq ans, elle avait apporté, comme dans une ruche active et bourdonnante, son travail quotidien. Elle monta dans un fiacre qu'elle arrêta à l'angle du boulevard. Sous le miroitement des nappes de lumière répandues, la rue fuyait dans le raccourci étincelant de ses feux. Louise fit quelques pas, et soudain, comme s'ils étaient restés tapis aux angles des fenêtres, enroulés aux volutes des sculptures, il lui sembla que tous ses souvenirs, toutes ses sensations d'autrefois s'éveillaient.

« Les voilà, se dit-elle, mes illusions, mes pauvres joies perdues : je reconnais leurs figures ! »

Elle se sauva, reprit une voiture, donna l'adresse d'Éliane.

Madame Poncelet, accouchée depuis quelques semaines, reposait au milieu des coussins de sa chaise longue. Son salon, garni de fleurs, orné de porcelaines, de colifichets, de bimbeloteries puériles, se montrait innocent et aimable. Elle marqua beaucoup de satisfaction à revoir son amie.

— C'est encore un garçon, cette fois ! dit-elle. J'aime mieux cela, car les hommes sont capables de grandes choses.

Puis elle demanda à Louise de vouloir bien être marraine de l'enfant.

— Il n'est qu'ondoyé : on attend pour le baptiser le retour de monsieur Poncelet, actuellement en Amérique. On l'a chargé là-bas d'importants travaux, il décore des maisons entières, des maisons de vingt-huit étages.

Louise pensa au pauvre Flandin, si grand artiste et si méconnu. Elle se proposa de parler de lui au comte Kowieski, qui achetait volontiers de la peinture moderne.

Éliane reprit, un peu triste :

— Depuis le départ de mon mari, on m'a écrit qu'il ne s'en était pas allé seul, et même que la personne qu'il avait emmenée ne valait guère le transport.

Elle ajouta en soupirant :

— C'est peut-être une calomnie, peut-être aussi les artistes ont-ils des entraînements irrésistibles. Sans doute est-ce le talent qui veut ça.

Et la douce Éliane s'essuya les yeux.

Aux questions de Louise, elle répondit que les Toussard allaient bien, qu'on faisait chez eux très bonne chère et qu'on y rencontrait une belle société.

— Votre tante sera désireuse sans doute, de vous retrouver ici. Mais il y a une personne qui aurait bien de la joie à vous accueillir, c'est madame Block. Elle habite maintenant avenue du Bois-de-Boulogne; elle reçoit le mardi.

Et Louise, se rappelant le beau regard mélancolique dont la modiste l'avait accueillie jadis, se dit qu'elle ne manquerait pas de lui rendre visite.

XXXVI

Vers la fin de janvier, il commença à être de mode d'aller vers cinq heures passer un instant chez madame de Kérouall. Après avoir franchi le vestibule, où des valets de pied, en culotte et en bas de soie, étaient rangés, on traversait les salons d'un goût noble et charmant et l'on arrivait à la serre, où, parmi les hautes plantes et les fleurs rares, mêlées à des fleurs électriques, qui semblaient les pierres précieuses du jardin d'Aladin, l'hôtesse apparaissait toute blanche, un peu féerique, dans ce cadre que le hasard avait disposé, mais qui allait bien à sa beauté.

— En vous apercevant, dit Daltroff, on croit d'abord à quelque vision prête à s'évanouir. Mais vous rassurez vite, vous avez une façon aisée d'accueillir les gens qui tout de suite les enchante. Vous savez donner du prix à vos moindres faveurs, c'est l'art suprême d'une maîtresse de maison. Vous réussirez bien au delà de ce que j'avais présumé.

Ce qui contribua au succès de madame de Kérouall, c'est que sans effort, et dans l'abandon d'une grâce nonchalante, elle restait, faisant les honneurs de chez elle, flottante, touchant terre à peine et présidant d'un peu loin, souriante, discrète. Son insouciance même, l'absence visible de toute inquiétude, de tout ambitieux dessein, lui laissait une fierté candide, l'inconscience orgueilleuse du lis dont le roi Salomon dans sa gloire n'égalait pas l'éclat. En un soir d'Opéra, Daltroff avait d'abord présenté ses collègues de l'ambassade. A ceux-ci se joignirent d'autres jeunes gens; presque toute la fleur d'élégance de ce soir *select* demanda à saluer dans sa loge cette nouvelle venue dont la beauté étonnait.

Puis, le prince avait conduit chez Louise madame Garinn, la grande cantatrice russe, célèbre dans toute l'Europe, et dont les liens avec un jeune prétendant se révélaient par un cercle d'or rivé à son bras magnifique. Il vint d'autres artistes lyriques, un ténor en renom, et même une diva d'opérette. Un quatuor jouait deux fois par semaine. Tous ces divertissements attirèrent vite un public de choix.

Il fut dès l'abord très varié.

D'ailleurs un salon ne se compose pas méthodiquement, à la façon d'une arche de Noé. C'est un groupement capricieux, mystérieux, qui se forme et se développe selon le terrain et l'atmosphère.

Un jour, Daltroff annonça qu'il jugeait le moment venu d'introduire quelques littérateurs .

— N'allez pas croire, ajouta-t-il, que je les ai gardés pour la fin, les considérant comme les plus exquis. Ils sont simplement plus présomptueux et plus fats que les autres, et j'ai voulu leur montrer un salon déjà constitué.

Et ainsi deux romanciers en vogue furent amenés successivement chez madame de Kérouall. Tous deux, et chacun à sa façon, furent d'une parfaite suffisance.

Dans la voiture qui les portait, Pierre Duparc avait dit à Daltroff :

— J'ai pour habitude de me mettre dès l'abord en règle avec les maîtresses de maisons. Cela laisse ensuite une grande aisance, on a payé son écot dès l'entrée.

Jules de Vaisnes vint quelques jours plus tard. Un seul trait, leur immense contentement de soi, était commun à ces deux auteurs. Mais si chez l'un il se trahissait en joie robuste, en gaieté éclatante, il était chez l'autre grave, profond, ému, transcendant. Beaucoup de femmes préféraient celui-ci comme plus poétique et plus voisin d'elles, mais telles autres, dans le secret de leur cœur, inclinaient vers le premier, qui avait de la bonne humeur et une ardeur aimable, qui n'était pas trompeuse.

Parmi la foule accourue, il se glissa jusqu'à des

savants ingénus, effarés, gauches, éblouis plus qu'il ne convenait à des hommes qui pèsent et soupèsent les mondes, et recherchent les lois mystérieuses qui en dirigent la marche.

Mais ce à quoi le prince avait donné tous ses soins, et qu'il jugeait comme le plus délicat, c'étaient les dames. Les femmes de lettres avaient été préférées moins pour leur génie que pour leur goût et leurs bonnes façons.

Madame de Montalte, femme divorcée d'un magistrat de province, fort belle, poète à ses heures, vivait dans une irrégularité décente. Mademoiselle Des Michels, jeune fille émancipée, habitant dans sa famille, écrivait dans les petites revues et les feuilles légères. Très spirituelle et piquante, mais à éviter si l'on craint les ennuis, se disait-on, dans les coins, en manière d'avis. Puis une Anglaise, voyageuse, indépendante, voyant tous les mondes, et à laquelle on ne savait pas d'aventure. Quelques autres encore.

Une seule plut beaucoup à Louise. Très jolie, de famille pauvre, venue seule à Paris, elle faisait de la sculpture. Elle s'appelait Angèle Dubosc. Son professeur, l'illustre Simier, lui ayant témoigné beaucoup d'intérêt, on insinuait qu'elle s'était donnée à lui, mais les apparences étaient sauves. Cependant, c'était en sa compagnie qu'elle se rendait chez madame de Kérouall.

Un certain nombre d'actrices douées de talent, d'esprit ou d'agréments personnels, fréquentèrent aussi le salon.

Car Daltroff mettait beaucoup de coquetterie et quelque malice à composer cet ensemble, s'amusant dans les milieux mondains à taquiner les dames salonnières sur cette concurrence dont elles s'étaient d'ailleurs assez outragées.

Aux soirs où l'on était peu nombreux, la conversation restait générale; d'autres fois, on se dispersait en groupes qui, de la serre trop encombrée, refluaient jusque dans les salons. Souvent errants, s'égarant comme des balles perdues, les propos à certains jours se haussaient jusqu'à devenir une sorte de tournoi, où les combattants étalaient leur vaillance, leurs belles armes, échangeaient des paroles vives, casquées, emplumées. Et l'idée n'était souvent, comme jadis la dame de beauté, que prétexte à brillants assauts.

Cependant le sujet qui plaisait entre tous et surgissait naturellement aux jours où l'assemblée était belle, qui, vieux comme le monde, est jeune éternellement, celui où chacun retrouvait ses moments les plus chers, les plus charmants, c'était tout de même l'amour.

Non que personne dévoilât jamais sa pensée véritable ou découvrît le fond de son cœur, avec les amertumes, les joies, les illusions qu'il gardait; mais les paradoxes et les boutades avaient leur attrait, rappelant à chacun les instants où fugitivement il fut poète, il fut héros, il fut dieu.

Au cours de ces réceptions, il s'en trouva une sensationnelle et qui marqua dans les annales du salon. Ce soir-là, à mesure que s'introduisaient les arrivants,

on leur faisait part de la nouvelle, du grand honneur échu, et ils prenaient place, recueillis, déférents.

Le plus célèbre, le plus glorieux des écrivains et des savants que compta alors la France était attendu. Le comte Kowieski, qui le rencontrait chez une Altesse étrangère, l'avait invité à venir entendre madame Garinn, la cantatrice russe. Et, quoique aimant peu la musique, il avait accepté, par l'effet de sa politesse qui était extrême.

Il entra, massif, large, souriant, ne voyant rien, mais malgré tout émouvant, majestueux, auguste, à cause de tout ce que sa gaucherie et sa distraction impliquaient de rêves, de soucis supérieurs aux choses, aux apparences de choses qu'il traversait.

Les hommes s'étaient levés, et, dans ce remous, il marchait inconscient, bienveillant, au hasard.

Madame de Kérouall lui fut présentée d'abord, et ensuite ceux qu'il ne connaissait pas encore. Sa courtoisie était grande avec tous, mais aux dames il témoignait une déférence si profonde qu'elles en demeuraient surprises et un peu troublées.

Ses hommages d'ailleurs étaient impersonnels, allaient à la femme, symbole de grâce, qu'il confondait peut-être encore avec cette Vierge couronnée d'étoiles et Reine de pureté, qui avait reçu au temps de sa pieuse adolescence ses premières et chastes adorations.

Le calme s'étant rétabli, la grande artiste se fit entendre. Puis la musique cessa, chacun désirant écouter l'homme si illustre venu ce soir-là.

On l'interrogea d'abord sur la Palestine, et sur ce qui, dans la mosquée d'Omar, subsistait encore du temple fameux de Jérusalem.

Mais ces questions n'excitèrent que peu d'intérêt, malgré l'intervention d'un jeune professeur arabisant.

Alors, dans l'attention languissante, la personne la plus audacieuse de la société, mademoiselle Des Michels, vint se poser, avec l'effronterie d'un moineau parisien, au beau milieu des groupes et dit :

— Cher et vénéré maître, j'ai été émerveillée comme tant d'autres des paroles admirables que vous avez adressées à cette Pallas Athéné qui sous son front étroit renfermait toute l'âme, toute la pensée, toute la vertu antiques. Mais à cet Éros, dont l'image sans doute était partout, dont une copie de l'œuvre perdue de Praxitèle nous montre les formes sveltes, le visage mutin et l'arc bandé, que diriez-vous, maître, vous dont le génie s'applique à résoudre les problèmes que les temps modernes ont suscités à la conscience humaine ? Que diriez-vous à ce Cupidon héllénique, et croyez-vous que son front aussi ne soit plus assez large ?

Un petit frisson passa sur l'assistance.

Les femmes songèrent :

« Elle a un toupet d'enfer. »

Et les hommes, extrêmement amusés, souriaient discrètement.

Le maître regarda avec indulgence cette jeune fille qu'il distinguait pour la première fois. Puis, d'une voix lente, onctueuse, en se reprenant il dit :

— Oui, sans doute, oui, les sentiments amoureux ont atteint une puissance que l'antiquité ne connut pas. Le christianisme a ouvert des sources nouvelles de tendresse, de passion. Il a apporté l'idée noble et touchante du sacrifice, il a entouré l'amour de ces scrupules, de ces tentations, de tous ces troubles ravissants qui font les délices du péché. Mais ce péché, peut-être l'a-t-il créé. Ce fut sa force et aussi sa faute. Le monde ancien n'éprouva rien de semblable, il fut plus simple, plus ingénu; cela lui valut une vigueur, une harmonie, un goût supérieurs. Enfin, de toute façon, toutes les époques sont belles où vous montrez, mesdames, les dons charmants de grâce, de douceur, de pudeur qui brillent en vous. Et, quel que soit le Dieu qui vous en a ornées, je l'en remercie.

Un murmure d'approbation courut ; puis quelques remarques furent échangées à voix basse.

L'Anglaise s'avança, pour supplier le maître de lui accorder un des boutons de nacre qui fermaient ses manchettes.

— Moi, en fait d'amour, dit un critique, je n'ai jamais connu que la prostitution.

— C'est, mon cher, que vous ne fréquentez que les gargotes, riposta dédaigneusement Pierre Duparc. Il est vrai, ajouta-t-il avec fatuité, que tout le monde ne s'entend pas à trouver les fins endroits.

Jules de Vaisnes, à quelques pas, silencieux, laissait paraître un mépris haut de cent coudées. On voulut savoir son avis.

— C'est inutile, vous ne pouvez même pas me

comprendre : l'amour est une chose mystérieuse, ineffable, pleine de nuit et d'angoisse, mais d'où l'âme s'élance radieuse vers la lumière.

— Dites tout de suite que c'est un tunnel de chemin de fer, fit le critique en ricanant.

Madame de Montalte, qui était poète, se rapprocha :

— L'amour, opinait-elle, est un mirage enchanteur; souvent, quand on l'atteint, les ombrages et les sources fraîches ont disparu.

Et la petite Des Michels ajouta :

— Tout le mal vient de ce que l'on prendra au sérieux ce qui ne l'est pas. C'est une idée chrétienne, comme l'indiquait si justement et si éloquemment le maître, il y a quelques instants.

Le passage du maître illustre classa définitivement le salon de madame de Kérouall, et Daltroff, qui en était notoirement l'organisateur, se voyait assailli dans les salons mondains de questions insidieuses. On se demandait surtout de quel œil madame de Sauvignac devait considérer l'intimité de son jeune amant avec une personne de vertu forcément peu farouche.

Et le comte Kowieski, taciturne, rêveur, promenant son humeur mélancolique parmi ce luxe qu'il dispensait, que devenait-il dans tout ce bruit mené autour de lui? Enfin il était fait aux épreuves : la comtesse sa femme l'y avait préparé.

Cette invasion, sans doute, lui donnait parfois un léger vertige, il lui arrivait de regretter son château de Podolie et il se promettait d'y retourner. D'ail-

leurs, dans ce tourbillon, Louise lui gardait la même bonne grâce, la même douceur attentive.

Un jour, une visiteuse assez inattendue se présenta chez madame de Kérouall. Le désir de voir la collection de livres en fut le prétexte. Depuis, Louise s'était appliquée à composer sa bibliothèque. Avec du zèle, d'heureux conseils et d'assez sérieuses dépenses, elle avait pu réunir, sous leurs belles reliures anciennes, des éditions rares et recherchées. Elle venait notamment d'acheter quelques exemplaires des conteurs du XVIIIe siècle, enrichis de dessins originaux, et ayant appartenu à un amateur notoire récemment décédé.

Daltroff avait dit à Louise :

— Madame Cointel serait désireuse d'être reçue chez vous, étant, elle aussi, bibliophile. Cela vous plaît-il? D'ordinaire elle ne va nulle part, et je n'avais pas tenté de vous l'amener.

Louise ne crut pas devoir refuser.

Alice Cointel vint. Elle se montra charmante, avec tout juste assez de réserve pour donner à sa grâce plus de distinction. Elle invita madame de Kérouall ajoutant qu'elle-même ne voyait personne, qu'elle l'accueillerait au milieu de ses livres, ses meilleurs amis.

Le lendemain, le prince parut de bonne heure chez Louise. Dès l'abord elle remarqua qu'il n'avait pas son visage habituel, ces façons souriantes qui le rendaient si aimable. Il attendit qu'ils fussent seuls, puis, d'un ton dont il ne cherchait pas à adoucir l'amertume :

— Pourquoi m'avez-vous caché, fit-il, que Lenoël vous avait aimée éperdument?

Elle pensa : c'est Alice Cointel qui a parlé. Quoique émue péniblement, elle répondit sans trouble :

— Excusez-moi, c'est un souvenir qui me reste très pénible. Et tout est fini, bien fini. Nous nous rencontrons encore et nous causons comme de vieux amis, les pieds sur les chenets, dans une grande égalité d'âme. Peut-être le verrez-vous ici un jour ou l'autre. Je l'ai invité, mais ses occupations lui laissent peu de loisir.

Daltroff continuait à regarder Louise avec tristesse et ressentiment.

— J'étais alors aux Indes, autrement je serais au courant comme les autres. Vous êtes d'ailleurs une étrange personne, et je m'aperçois que je ne vous connais pas du tout, que votre vie m'échappe entièrement. Espérant vous distraire et vous enlever aux tentations dangereuses que crée l'ennui, j'ai tâché de vous entourer, de vous intéresser à ces amusements de l'esprit, factices sans doute, mais qui suffisent à occuper bien des femmes de conscience droite et de cœur chancelant. Et maintenant je crains d'avoir été un grand sot. Car tous ces hommes qui viennent ici, légers, ardents, sans scrupules, que vous disent-ils, et que leur répondez-vous?

— Mon ami, je vais être avec vous d'une entière sincérité. Il est certain que presque tous ceux qui fréquentent ma maison se sont jetés à mes pieds en me jurant qu'ils m'adoraient. Les uns ont choisi les heures matinales où la serre était vide encore, d'autres se sont

contenu jusqu'à ce que le dernier écho des pas mourût dans le vestibule, mais tous m'ont assuré avec monotonie qu'ils m'aimaient à en mourir. Cependant ils vivent encore, je les recevrai sans doute ce soir ou demain, et je n'en conçois aucun dépit. Il m'est venu aussi beaucoup de lettres. Hélas ! elles étaient toutes ridicules, quoique signées souvent de noms célèbres dans la littérature ou les arts. Quand j'étais toute jeune, et petite demoiselle de modes, on m'écrivait déjà. Mais au moins on m'offrait des choses sensées et pratiques, des cadeaux, de l'argent. Cela avait le sens commun. Aujourd'hui ces messieurs me proposent d'être à eux pour l'honneur, pour l'orgueil qu'ils supposent que j'en tirerais; pour le plaisir aussi, naturellement.

Secouée d'un frisson de dégoût, Louise se renversa dans un fauteuil. Au-dessus d'elle s'élançaient les hautes tiges d'un bananier; un soleil précoce se jouait parmi le feuillage, et, sous l'énervement d'un jour tiède et déjà printanier, froissée par tant de choses qui réveillaient en elle des douleurs profondes, le visage caché dans ses mains, elle fondit en larmes. Daltroff très doucement vint lui baiser la main et lui demander pardon.

A partir d'avril, le salon de madame de Kérouall, après avoir jeté son éclat tout l'hiver, commença à pâlir un peu. Au soir, les longues files de voitures dont le quartier s'émerveillait et que madame Toussard, quand elle passait par là, regardait avec surprise, ne s'alignaient plus majestueusement. Mais les dîners ne cessèrent pas. Élégants et restreints, ils groupaient autour de

quelque Altesse de passage, la fleur des artistes et des gens de lettres.

Lorsqu'elle ne sortait pas, Louise se réfugiait sous ses marronniers et y réunissait quelques intimes. Elle attirait volontiers Angèle Dubosc, cette jeune artiste d'âme délicate, de visage pathétique et fier avec qui elle se découvrait des affinités. La liaison même que l'on prêtait à cette jeune fille avec son maître Simier, rappelait à Louise, par la différence des âges, et le respect exalté que le maître inspirait à son élève, sa propre aventure avec Jacques Lenoël.

Vers le même temps, elle reçut plusieurs fois madame Block, chez qui elle s'était rendue d'abord. Le temps aux doigts cruels avait épargné l'ancienne modiste, lui conservant, avec la noblesse de la démarche, ses beaux yeux sombres et le charme mélancolique de son sourire. Les trois femmes se retrouvaient parfois sous les ombrages du jardin.

D'origine et de destinées très diverses, elles présentaient entre elles une harmonie secrète, aptes toutes trois aux mêmes joies, aux mêmes douleurs, ayant chacune à son tour tendu vers la vie des bras tremblants, avides de bonheur. Tandis qu'elles causaient, l'air autour d'elles semblait se charger de leurs rêves, de leurs regrets, pétales de fleurs arrachés, jetés au vent, ou pieusement recueillis dans les feuillets du cœur, comme en un livre. Souvent, au cours de ces entretiens, madame Block laissait deviner l'amertume de son expérience, et Louise se rappelait ce que lui avait dit jadis Félicité :

— Elle est une romanesque comme toi, et je t'assure qu'elle a bien souffert.

Louise s'en alla dans les premiers jours de mai à Port-Saint-Pierre auprès de sa mère. Elle avait formé le projet de lui faire quitter la petite maison du bord de l'eau, morne et désolée depuis la mort de Jean Kérouall, et d'où l'on entendait la vieille barque de pêche amarrée à l'estacade frapper contre les piliers aux jours de grande marée. A mi-chemin du Haut-Saint-Pierre, une jolie propriété était à vendre, contenant des vignes et un petit bois. L'habitation, en manière de chartreuse, avait un air ancien et plaisant, et du perron on voyait la rivière glisser sinueuse au travers des campagnes. L'achat en eut lieu et madame Kérouall s'y installa. Son activité, son goût pour le bel ordre et pour les fleurs purent s'y exercer et s'y répandre. Louise considérait avec amitié cette demeure, se disant qu'elle y viendrait elle-même quelque jour, bientôt peut-être, et que sa vie s'achèverait au bord de ce fleuve dont tout enfant elle regardait fuir les eaux.

Elle rentra à Paris dans la clarté radieuse et le poudroiement d'or d'une fin de printemps. Déjà la brise balayait les fleurs blanches et roses de ses marronniers, en dispersait la magnifique floraison. Elle trouva le comte Kowieski agité et fébrile. Smith l'avait conduit chez un célèbre spécialiste qui lui conseillait une cure d'air, tout un traitement par les douches et le massage, et ensuite un grand repos.

Smith pensait qu'il serait bien de partir sans retard, et, après le séjour dans la station allemande indiquée,

de se rendre en Podolie, où la paix profonde achèverait sans doute de remettre le comte de son ébranlement nerveux. Louise ne fit aucune objection ; elle n'en faisait d'ailleurs jamais, ne se sentant aucune raison de rien préférer. Cependant elle s'était composée un petit cercle d'intimes, dont la société lui était devenue assez douce. En ces derniers jours, elle les convia fréquemment. Daltroff manquait : il était chez madame de Sauvignac, dans un château du Blaisois.

Louise alla prendre congé d'Éliane. Elle lui gardait de l'attachement, se rappelant qu'elle avait été à Paris sa première amie, mais la naïveté de madame Poncelet et le cynisme de son mari la mettaient parfois à l'épreuve.

Elle trouva un Poncelet retour d'Amérique et nouvelle manière. Il rapportait de là-bas les allures brusques, insolentes, que l'on attribue chez nous aux milliardaires d'outre-mer, et qu'il croyait aptes, en France, à frapper les esprits et à rehausser son prestige.

Éliane annonça que le baptême aurait lieu dans peu de jours, mais Louise s'excusa, disant qu'elle quittait Paris et qu'elle enverrait ses petits présents.

Lorsqu'elle se retira, Poncelet fit quelques pas avec elle, et ne manqua pas de se montrer digne de lui-même.

— Vous m'avez toujours traité avec indifférence, dit-il, et j'en ai souffert plus que vous ne pensez. En Amérique, où les belles femmes abondent, je puis vous assurer que je n'ai pas rencontré une seule cruelle. A votre retour à Paris, je vous inviterai à venir voir

mes collections. Je les ai réunies à deux pas d'ici, dans un amour de *cottage*.

Louise se fâcha à peine. Elle en avait entendu bien d'autres.

Sa dernière visite fut pour Lenoël. Malgré sa promesse, il n'avait paru chez elle ni pendant les brillantes réceptions dans la serre, ni plus tard sous l'abri des marronniers.

— Je viens, lui dit-elle, de lire l'histoire d'Héloïse et d'Abeilard. Elle est belle et mélancolique et sans doute, suis-je plus heureuse que l'abbesse du Paraclet, puisqu'il m'est toujours permis d'approcher mon maître et de l'entendre.

— Louise, répondit-il, Héloïse était retirée dans un couvent; nul ne la voyait, elle ne respirait pas comme vous l'air du siècle, chargé de tentations.

— Mon couvent est en moi, dit-elle, il est muré, il est silencieux, il n'y passe que les ombres de mes joies disparues.

XXXVII

Le magasin de librairie d'Alexandre, situé au centre de Paris, brillait d'un vif éclat, autant par les feux qu'il jetait dans la rue nocturne, que par le rayonnement intellectuel dont il était le foyer, puisque en cette

boutique de six mètres carrés se débitaient et se consacraient les succès littéraires contemporains. Trois ou quatre personnes causaient devant l'étroit comptoir, lorsque, par la porte qu'ouvrit un valet de pied, madame de Kérouall entra. La brume pâle et glacée d'un soir de novembre pénétra derrière elle tandis que l'on entendait les chevaux arrêtés secouer leurs chaînettes d'acier.

Enveloppée de fourrures et coiffée d'une toque de zibeline, la nouvelle venue jeta dans la boutique l'odeur fine d'un gros bouquet de violettes qu'elle tenait à la main. Fairy, qui suivait, poussa un léger jappement.

Madame de Kérouall produisit l'émoi coutumier. Comme si la lumière émanait d'elle, le visage des hommes s'éclaira soudain, révélant selon la nature de chacun, le désir âpre ou léger, qui naissait en lui.

Elle salua avec gentillesse et s'informa de la santé de M. Alexandre. Elle venait seulement d'arriver, et comptait sur lui pour le mettre au courant des nouveautés.

— On se sent tout démodé après une longue absence, ajouta-t-elle.

Alexandre, très flatté, montrait un vif empressement. Il alla prendre, sur les piles dressées, deux volumes.

— Voici, dit-il, le dernier roman de Duparc et voici celui de de Vaisnes, *les Dragées de la Duchesse* et *Inutiles Transports*. Ils ont tous deux un grand succès. Il y a aussi quelques œuvres de femmes : les voulez-vous ?

— Oh! non, objecta Louise, ces dames ne pensent jamais qu'à se mettre en scène; et on les connaît de reste.

Puis, subitement, Alexandre baissa la voix, et, présentant un troisième volume :

— Et voici, l'œuvre d'un débutant que je vous recommande. Je crois qu'il fera parler de lui.

Et, se penchant par-dessus le comptoir, il glissa, presque à l'oreille :

— C'est ce jeune homme qui est là, au fond, et qui vous contemple dans une muette extase.

Alexandre était volontiers familier.

Louise, dans un rapide coup d'œil, entrevit deux prunelles si sombres qu'elles semblaient deux abîmes où la lumière plongeait sans remonter. Le visage pâle, encadré d'une barbe et d'abondants cheveux noirs, avait cet air mélancolique qui passait pour fatal au temps du romantisme. D'ailleurs, cette première impression devait se dissiper lorsque ensuite elle connut le jeune écrivain.

Sur la couverture elle lut : *Vent du large*, par Jean Delaistre.

Quand elle se retira, chacun, dans le salut qu'on lui rendit, s'efforça de mettre toute la grâce dont il disposait ; seul Jean Delaistre s'inclina très discrètement.

— Elle est d'une beauté surprenante, remarqua en soupirant M. Estier, le directeur du Crédit Maritime.

— Qui est-ce ? demanda avidement un jeune élève de l'École d'Athènes, auteur d'une thèse sur les frontons d'Olympie.

— Vous l'ignorez ? fit Alexandre, feignant la surprise, c'est madame de Kérouall, la maîtresse du comte Kowieski.

Remontée dans son coupé, Louise se disait : « Me voici à Paris, je m'y sens vivre d'une autre vie, plus intense que n'importe où. Ailleurs les choses me bercent, ici elles entrent en moi comme des aiguillons. » Elle songeait aussi avec un peu d'ennui et de fatigue à tous ces liens que l'absence avait rompus, et qu'il faudrait renouer comme les petites mailles d'une fine dentelle.

Cependant elle aurait quelque joie à retrouver Daltroff et aussi Angèle Dubosc.

Le prince avait promis de la rejoindre le soir même, à l'Opéra. Quand il entra, plusieurs visiteurs, outre le comte, se pressaient dans la loge autour de la jeune femme.

— J'arrive à peine, fit-il, et je suis déjà assourdi de louanges sur votre beauté.

Elle avait quitté son deuil, elle portait une robe de vieux brocart, brodée et passementée d'argent, copiée sur un portrait, par Nattier, de la duchesse de Châteauroux.

Vaguement son regard erra sur ces spectateurs, dont l'entr'acte venait de disperser les rangs. Dans les groupes on la lorgnait curieusement. Entre ce comte bizarre et falot et ce jeune prince attaché ailleurs, sans doute semblait-elle à tous une conquête facile. Et, sous l'audace de tous ces yeux braqués, elle souffrait comme sous un soleil cuisant.

Tout à coup, et sans raison nouvelle, elle éprouvait

jusqu'à l'écœurement et jusqu'à la honte la fausseté de sa situation. Elle se dit qu'elle ne se montrerait désormais nulle part, qu'elle ne franchirait plus la clôture de son jardin. L'idée de s'en retourner, le long de sa rivière, la hantait de plus en plus. Rentrée chez elle, dans la lueur rosée de sa chambre, il lui vint quelque apaisement. Mais elle sentit qu'elle ne pourrait fermer l'œil. Accoudée dans son lit, elle se mit à lire.

Elle feuilleta d'abord le livre de Duparc. Il était dans la manière brillante et légère de l'auteur, d'un style qui passait pour mousseux, très français et même apéritif. Elle le posa, le réservant pour une autre fois. De Vaisnes, qu'elle prit ensuite, avait, selon sa coutume, ce mystère de gravité qui était tout son génie et l'enveloppait tel un nuage auguste qui finissait parfois en pluie. Sans qu'il eût la vertu de lui procurer le sommeil, elle jugea que ce roman ne la distrairait pas. Elle ouvrit le troisième : *Vent du large.* Tout de suite elle compris que celui-là n'était pas factice comme les autres. Il vivait, une âme s'en échappait. Et, comme presque toutes les œuvres de début, c'était une autobiographie.

En même temps, elle se rappelait cette pâle figure, un instant apparue sous la lumière crue de la boutique, figure tragique sans doute, mais qui ne laissait pas deviner la sensibilité aiguë, amère que révélaient ces pages. Puissantes, touffues et pleines de rêves, Louise y découvrait ses propres visions, les pays radieux qui luisaient jadis dans l'or des soleils cou-

chants. Mais, loin des songes dont l'attrait mortel l'enivrait, la réalité âpre et morne rivait le héros à une tâche médiocre, lui mesurant un horizon borné, lui versant les heures grises comme la cendre du sablier. Il se mourait d'ennui et de désirs ; telle, dans une crique étroite, une barque aux voiles pendantes, qui espère le vent du large.

Après plusieurs aventures toujours décevantes, il allait enfin saisir un bout d'aile, le pli du manteau irisé de sa chimère : son espoir s'évanouissait une dernière fois. Des pages déchirantes de tristesse suivaient.

La lueur du matin s'insinua à travers les rideaux abaissés : Louise avait lu toute la nuit. Elle éteignit sa lampe et s'endormit.

Lorsqu'elle s'éveilla, elle eut l'impression confuse d'une émotion qu'elle venait de ressentir. Puis, se souvenant de sa lecture, elle s'émerveilla à nouveau du son pathétique que rendait cette âme.

Elle pensa à se faire amener Jean Delaistre, et en dit un mot à Daltroff, mais celui-ci ne le connaissait pas même de nom.

Quelques jours après, Angèle reparut, charmante et toujours heureuse. Quant aux visiteurs, qui déjà affluaient, on leur répondait que madame de Kérouall ne reprenait pas encore ses réceptions. De plus en plus, le dégoût du monde la gagnait. Le prince s'étant montré surpris de cette subite misanthropie, Louise s'en expliqua avec lui.

— Surtout, dit-elle, n'y cherchez rien de mystérieux. J'ai eu, l'an dernier, un salon très brillant : j'en connais

maintenant la gloire et la vanité. Je sais ce que valent tous ces empressements et quelle sincérité ils comportent.

— Vous vous croyez sans illusion, ma chère amie, reprit-il, mais vous êtes terriblement romanesque; vous l'êtes d'essence comme vous êtes blanche, blonde et d'une rare beauté. Songez-y, la solitude ne vaut rien à cette sorte de tempérament.

— Eh bien, soit, dit Louise, je les verrai, je les recevrai tous, mais laissez-moi en paix jusqu'à la fin de l'année.

Un soir, comme elle rentrait, on lui remit un paquet en forme de livre. L'ayant ouvert, une carte s'en échappa. Elle lut : « Jean Delaistre ». C'était un exemplaire sur Chine de *Vent du large.* La feuille de garde portait une dédicace : « A madame de Kérouall, dont la vue vient d'enchanter ma vie. »

Elle se dit : « Je suis entrée dans cette pensée où grondent des orages et brillent des coins de ciel. »

Le lendemain, elle confia ses remerciements à Alexandre en le priant de les faire parvenir, car la carte de Jean Delaistre ne donnait pas d'adresse.

En ce mois de décembre, elle fut en proie à une humeur si noire que sa vie ne lui semblait plus qu'une lueur tremblante perdue dans un abîme de nuit. Elle pensa que son amie Angèle Dubosc dissiperait un peu cette morne langueur, et, lorsque la jeune fille pouvait se dérober à son travail, elle l'attirait et la gardait parfois une partie de la journée.

Un après-midi, elles se rendirent ensemble à une

de ces expositions où les œuvres qui redoutent la cohue des Salons printaniers sont présentées au public avec une élégante discrétion. Angèle y avait envoyé son premier travail important : *La jeune fille à la sauterelle.* Quand elles arrivèrent, on venait d'allumer. L'éclairage tombait en lueur égale sur les objets.

— Nous aurons un effet de gaz ! dit Angèle, un peu contrariée.

Quelques personnes, répandues dans la salle, clair-semées et silencieuses, avaient l'air d'ombres vagues.

Louise marchait, selon sa coutume, distraitement se dirigeant vers l'œuvre de son amie. Pourquoi et par quelle attirance ses yeux, posés sur la statue, s'égarèrent-ils au fond de la salle où rien ne l'intéressait ? Quelles ondes mystérieuses venaient de la frapper et de l'avertir ? Elle vit Jean Delaistre qui la regardait. Si habituée à fixer l'attention, pourquoi fut-elle cette fois étrangement troublée ? Peut-être était-ce à cause de ce qu'elle savait déjà de cette âme, dont l'ardeur coulait par ces prunelles sombres.

De très loin, comme s'il n'osait approcher, il la salua. Ce fut elle qui alla vers lui.

— Monsieur, quoique nous ne nous connaissions pas encore, votre livre vaut une présentation. Il m'a beaucoup émue, vous avez un grand talent.

— Madame, mon livre est une pauvre chose. Je suis un casseur de pierres, qui de temps en temps fait jaillir une étincelle. Mais, puisque je lui dois d'être remarqué et approuvé par vous, j'en tire désormais une gloire infinie.

De près, en lui parlant, elle ne lui trouvait plus cet aspect fatal et romantique qui l'avait frappée à leur première rencontre. Il avait la voix mordante et un joli sourire qui le rajeunissait. Louise lui donnait de vingt-sept à vingt-huit ans, son âge à elle.

Tous trois firent quelques pas en causant. Delaistre était venu à cette exposition, car il envoyait quelquefois des notes à des revues. Il dit combien la sculpture le touchait, le seul des beaux-arts qui ne soit pas en décadence chez nous. La France a une lignée magnifique de statuaires. Il examina avec attention et intérêt le travail d'Angèle Dubosc, le loua avec goût et intelligence.

— C'est une chose charmante, dit-il, s'adressant à la jeune fille; — elle a le don de naïveté qui est sans doute le plus rare, étant le plus inimitable. D'ailleurs votre maître, mademoiselle, est un admirable artiste. J'ai eu l'honneur de faire sa connaissance, l'an dernier.

Lentement ils se mirent à longer la cimaise. Une suite d'aquarelles représentaient des Venises de pourpre, d'or et de carmin sur des flots de saphir.

Louise se récria :

— Venise, dit-elle, est fine, irisée d'une splendeur pâle et mourante. Elle est parée somptueusement de dorures ternies, et de pierreries éteintes, et non de verroteries, comme voudrait le faire croire ce malheureux artiste.

— Je n'ai jamais vu Venise, fit Jean Delaistre, — ni l'Italie, ni rien : toute ma vie j'ai langui dans des horizons bornés.

Louise fut surprise de l'accent amer qu'avait soudain sa voix.

Puis se reprenant :

— Pourtant j'ai séjourné sur la Côte d'Azur, dans un temps où j'étais très malade. L'éclat et la fête perpétuelle des flots bleus me faisaient mal, offensaient ma tristesse. Mais lorsque, à l'horizon, glissait et fuyait la coque sombre des navires, une grande nostalgie me prenait. Dans les lointains vermeils, des villes blanches frémissaient et des îles, comme des fleurs immenses, flottaient sur les eaux. Pardonnez-moi, madame, — ajouta-t-il avec une grâce mélancolique, — je suis un songe creux et un pauvre homme.

Ils venaient d'atteindre l'entrée et Louise pour prendre congé lui tendait la main quand, d'un ton suppliant et brusque à la fois :

— Attendez une minute encore, afin que votre image se fixe en moi tout à fait. Depuis cette rencontre chez Alexandre, je tâchais sans cesse de vous réaliser dans ma pensée, mais votre beauté déroutante m'échappait, se dissipait.

Étonnée, elle restait muette, lorsque Delaistre, s'inclinant profondément, ouvrit la porte et disparut.

— Il est étrange, dit Angèle à son amie, dans la voiture qui les emportait, et certes son âpreté douloureuse n'est pas d'une âme commune. Cependant quelque chose en lui m'inquiéterait, si je devais m'attacher à lui. Son œil, qu'il posait si passionnément sur vous, est avide et dévorant, aucune lumière ne s'en échappe et l'ardeur qui le consume me paraît sombre et dessé-

chante. Je vous parle en sculpteur, soucieux de démêler le sens des figures.

— Je veux, dit Louise, que vous lisiez son livre : il s'y révèle tout entier. Allons le chercher chez Alexandre.

Elles entrèrent dans la boutique.

— Donnez-moi *Vent du large*, dit madame de Kérouall. La vente marche-t-elle ?

— Si elle marche ! répondit le libraire, c'est-à-dire qu'elle file vingt nœuds à l'heure.

Et il se mit à rire de son à-propos.

— On me le demande sans cesse. C'est un succès rare pour une œuvre de début. Je l'avais prédit, je ne me trompe jamais. Vous êtes d'ailleurs presque sa marraine. Votre exemplaire, en édition originale, que je vous réserve toujours, est, sans doute, le premier qui soit sorti d'ici. Et il n'y eut oncques plus belle marraine, même parmi les fées.

Alexandre était volontiers galant.

Tandis que Louise ramenait Angèle boulevard Saint-Germain, où la jeune fille logeait en un modeste appartement qu'égayait un balcon garni de fleurs, il fut question d'un projet auquel on désirait intéresser madame de Kérouall.

L'atelier Simier avait obtenu du professeur la permission de donner une fête, le soir de Noël. On y viendrait costumé, ou du moins en habit de fantaisie. Mais le « clou » serait une crèche, composée d'après quelque tableau de maître, avec une adoration des Mages. On comptait sur Louise pour y figurer et aussi pour y

aider par son goût et ses conseils. La chose devait être gardée très secrète.

— A l'atelier, dit Angèle, c'est devenu une vraie folie. Tout le monde arrive les poches et les cartons bourrés de dessins et de gravures. On dévalise les magasins de piété et de photographie. Mais on est divisé et la lutte est violente, les uns tenant pour les Flamands, les autres préférant les Italiens. Moi, je suis Italienne, mais nous sommes en minorité

— Pourquoi, dit Louise, vouloir copier exactement un tableau ? Il me semble qu'une crèche disposée à la façon de celles que l'on voit à Naples serait d'une fantaisie bien plus libre et plus amusante et aurait l'air de quelque merveilleux jouet de Noël. J'ai rapporté de là-bas des quantités de poupées délicieusement habillées et dont vous pourrez vous inspirer.

— Votre idée est géniale! s'écria Angèle. Dès demain, je la soumettrai au comité. Car nous sommes en comité et nous votons. Elle aura l'avantage aussi de satisfaire plus de gens. Vous n'imaginez pas les compétitions. Chacun veut être roi mage et méprise d'être berger.

La crèche napolitaine, après une vive discussion, fut adoptée, à la condition que, pour le groupement général, on s'inspirerait d'un des nombreux chefs-d'œuvre que Rubens a consacrés à ce sujet.

Les préparatfis de cette fête donnèrent aux deux amies des occasions répétées de se réunir. On consulta aussi Daltroff qui, fréquentant le plus grand monde, avait souvent pris part à des tableaux vivants.

Un matin, Angèle parut, tenant un numéro de la *Revue Grise*.

— Regardez cet article, dit-elle à Louise, il est vraiment gentil pour moi.

Louise y jeta les yeux, il était signé Jean Delaistre. Elle lut :

« La statue qu'a envoyée mademoiselle Angèle Dubosc est d'une candeur aimable, d'une élégance précise et fine qu'on ne saurait trop louer. Je suis heureux de saluer à son aurore ce jeune talent. Nous autres critiques, nous sommes les muezzins qui guettent du haut des minarets. Et nous avons notre joie lorsque le jour qui se lève est rose et plein de promesses. »

— C'est charmant, n'est-ce pas? dit Angèle. Ce jeune homme a beaucoup de grâce. Peut-être l'avais-je jugé trop sévèrement.

XXXVIII

La crèche napolitaine qui devait être le clou de la fête donnée par l'atelier Simier avait coûté des veilles et exigé des prodiges d'activité ingénieuse, pour atteindre à l'éclat où elle apparut en cette nuit du vingt-cinq décembre.

Contre un haut rocher planté d'arbres, recouvert de mousses et de fleurs et creusé de grottes, la cabane divine était accrochée. Le parti italien aurait désiré des colonnes de marbre, un trône, des draperies de pourpre, mais l'école flamande l'emporta. Un toit de chaume abritait la pauvre masure construite de plâtre et de bois grossier, et l'étoile de Bethléem s'allumait sur la demeure vers laquelle s'acheminaient les humbles et les puissants de la terre. Une ronde d'anges aux ailes et aux robes éclatantes voltigeaient alentour. Ces anges, ainsi que le bœuf et l'âne qui avançaient par-dessus le râtelier leurs têtes attendries, avaient été modelés et peints par les élèves de l'atelier. Des cassettes, des vases précieux, des tapis, de riches étoffes, répandus à terre, figuraient les présents magnifiques que les rois apportaient du fond de l'Orient. Tout auprès se rangeaient les dons des bergers et des paysans, paniers garnis de fruits, volailles, jambons, fromages.

Des lumières habilement disposées parmi les rochers devaient éclairer le groupe central, tandis que l'étoile jetterait d'en haut un feu bleuâtre et céleste.

Les invitations portaient minuit, mais dès onze heures et demie ceux qui faisaient partie de la crèche arrivèrent un à un.

Le père Bochard, qui posait les vieillards, avait été choisi pour faire saint Joseph, à cause de la candeur qu'exprimait son visage, et la Vierge était la Sonino, cette admirable cantatrice italienne, au type si noble, mais plus voisin de Murillo ou du Titien que de Raphaël. Les rois mages étalaient une grande splendeur, due

au concours obligeant d'un marchand d'antiquités du quai, qui avait prêté des chasubles, des dalmatiques et des devants d'autel. Et pour Balthazar, on avait eu la chance de rencontrer un vrai et beau mulâtre, élève de l'école des Beaux-Arts. Louise et son amie Angèle représentaient deux anges, pieusement penchés sur l'enfant divin. Elles avaient copié l'arrangement de ces jolies figures en terre cuite ou en bois, suspendues à Naples chez les marchands de curiosités. Enveloppées de soie légère et de gaze, drapées d'écharpes aux nuances fugitives d'arc-en-ciel, elles rayonnaient, l'une bleue et l'autre rose, «couleur du temps» et couleur d'aurore. Avec de grandes ailes irisées, fixées à leurs épaules, et leurs longs cheveux flottants, ont les eût dites échappées d'un ballet céleste de quelque délicieux primitif italien. Les bergers, les hommes et les femmes de campagne, se rangèrent à la place assignée à chacun d'eux.

Enfin, vers minuit et demi, les portes de la première salle, où M. Simier avait reçu les invités, s'étant ouvertes, la crèche se montra, dans sa bizarrerie charmante, sous le jeu des lumières et des ombres savamment disposées. Des cris enthousiastes montèrent en salves jusqu'au vitrage de l'atelier, se prolongèrent en applaudissements. Le silence revenu, des harpes, musique attitrée des sphères célestes, se firent entendre. Puis l'âne d'abord et le bœuf ensuite prirent la parole et s'exprimèrent en langage rythmé. Ces vers, d'un jeune poète, étaient d'un tour soigné et d'un pessimisme

recherché. Ils avaient, peut-être, le tort d'attribuer au bœuf et à son compagnon des paroles d'amère expérience que Schopenhauer et Nietzsche ne devaient formuler que bien plus tard.

Ces vers, d'ailleurs, n'altérèrent pas la joie générale, ce qui fut pour eux une manière d'échec.

On les loua discrètement, après quoi chacun quitta sa pose. Et de cette œuvre, que depuis un mois on édifiait avec tant d'ardeur, il ne subsista plus, au bout de quelques instants, qu'un rocher abandonné. Un remous se fit. Pour permettre d'éclairer l'atelier resté obscur, tous se réfugiaient dans la pièce voisine. On se retrouvait, on se saluait. Quelques-uns se débarrassaient des parties trop encombrantes de leurs ajustements. De ce nombre étaient les deux anges, gênés par leurs grandes ailes. Au passage, des plaisanteries faciles leur parvenaient.

— Ces deux anges sont pour faire damner le monde.

— Voici deux anges en grève qui déposent leurs ailes ; on les embaucherait volontiers.

Toute liberté ayant été laissée dans le choix des costumes, la fantaisie et le goût de charge des artistes s'était donné carrière. Parmi l'amusant bariolage, des folies plus extravagantes que les autres forçaient l'attention. Il y eut quelques entrées sensationnelles. Celle des facultés et académies fut bien accueillie. D'antiques bustes tout effrités, où nichaient des oiseaux et pendaient d'énormes toiles d'araignée, s'avancèrent au pas sautillant de leurs gaines. Un appariteur, armé d'un immense plumeau, marchait à

côté, les époussetant. La jeunesse des écoles suivait.

Louise, dans cette foule bigarrée et mouvante, se sentit d'abord comme perdue, mais peu à peu quelques-uns de ses habitués se signalèrent à elle sous leurs déguisements.

Lorsqu'on rentra dans l'atelier, transformé en salle de bal, la cabane désaffectée abritait l'orchestre.

— Madame, moi, j'ai gardé mon visage accoutumé, mais sans doute l'avez-vous oublié.

Madame de Kérouall se retourna. C'était bien Jean Delaistre qui lui parlait : elle avait reconnu sa voix. Il portait une veste et un béret de velours qui semblaient copiés sur une estampe de Gavarni.

— Je vais vous dire mon costume, madame, vous ne le devineriez pas : je suis l'étranger vêtu de noir de la ballade de Musset. J'ai toujours aimé ce triste compagnon, et souvent je l'aperçois à mon côté.

Il lui offrit son bras qu'elle accepta.

— Mais ce soir, il n'y a plus que vous au monde. Auprès de vous, je subis cette loi d'attraction qui gouverne l'univers. Comme un fétu, comme une vile planète, je suis entraîné invinciblement.

Ils s'assirent contre un rocher, et les danseurs, dans la fougue d'une première valse, venaient briser sur eux leurs élans impétueux.

— Allons plus loin, fit-il.

Ils se réfugièrent dans l'embrasure d'une fenêtre.

— Depuis que je vous ai rencontrée, votre image

est en moi sans cesse vivante et torturante. Elle est ma joie et mon supplice. Je suis en proie à ces visions qui hantaient les solitaires, dont ils se défendaient par les jeûnes et les macérations. Je n'habite pas la Thébaïde, mais vous avez tout flétri autour de moi, et vous vous dressez claire, lumineuse, unique, dans le désert de ma vie.

— Monsieur Delaistre, répondit Louise, j'ai de l'estime pour vous, et, comme nous sommes au bal, et plus ou moins déguisés, j'écoute vos folies sans me fâcher. Je sais que les littérateurs ont parfois un langage coloré et hyperbolique. Mais si vous voulez que nous restions amis, vous vous exprimerez avec moins d'emphase et même avec simplicité.

Il la regardait, n'écoutant qu'à peine ses paroles. Tout à coup il dit, se levant :

— Voulez-vous que nous dansions ?

D'ordinaire elle ne dansait pas. Mais cette fois elle accepta, soit qu'elle craignît, par son refus, de manquer de bonne grâce, ou d'attacher au désir de Delaistre trop d'importance, soit enfin que déjà elle fût sans défense contre un sentiment dont la violence ne se cachait pas.

Ils partirent, silhouette sombre et silhouette radieuse, étroitement unis dans l'enlacement de la valse. Lorsque enfin ils s'arrêtèrent, qu'elle sentit se relâcher l'étreinte dont il l'avait serrée, elle le vit mortellement pâle et prêt à défaillir.

— Qu'avez-vous ? interrogea-t-elle, anxieuse.

— Ce n'est rien, fit-il.

Mais sa voix était haletante et il s'appuyait au mur, comme si ses forces allaient l'abandonner.

Ils s'en allèrent dans la pièce d'entrée, où la chaleur était moins forte. Peu à peu il se remettait.

— Il faut bien vous l'avouer, dit-il, je suis un malade. Je ne puis supporter ni fatigue, ni vive émotion. J'ai habité plus d'un an tout en haut d'une montagne pour tâcher de reconquérir la santé, la force. Je vais mieux maintenant, mais je devrais passer l'hiver dans le Midi et je ne le fais pas.

Il se tut un instant, puis il reprit :

— Me sera-t-il permis, madame, de vous rendre visite? Oh! ne me refusez pas. Je vous ai déplu par mes paroles indiscrètes; mais, s'il le faut, je saurai me taire. Être auprès de vous, c'est encore un immense bonheur.

— Monsieur, dit Louise, promettez-moi d'abord de vous soigner et même de partir pour le Midi, s'il est besoin. Et, si vous êtes sage, je vous recevrai. A partir du 2 janvier, je serai chez moi tous les soirs de cinq à sept, excepté le jeudi et le dimanche.

— Je connais bien votre maison, continua-t-il, plusieurs fois déjà, je me suis arrêté sous vos fenêtres, mais devant cette demeure féerique, je vous ai sentie si loin de moi...

— Oh! fit Louise en souriant, vous exagérez. Elle est agréable et bien située, mais d'une construction banale qu'il serait injuste d'attribuer à une fée. A l'intérieur, mon architecte a corrigé un peu la lourdeur triste du style Napoléon III. J'ai une petite bibliothèque que j'aurai plaisir à vous montrer. J'attends,

pour l'y placer, l'exemplaire sur Chine de *Vent du large*, qui est chez le relieur. On a beau les harceler, les relieurs ne rapportent jamais les livres.

A ce moment, retentirent les éclats d'une gaieté bruyante. On se pressait autour des quadrilles des petits métiers de Paris. Louise et Jean Delaistre approchèrent. Dans ce milieu, composé d'étudiants, de jeunes artistes, de jeunes médecins, d'avocats, madame de Kérouall, ignorée de la plupart, apparaissait une créature fulgurante, inabordable. Mais, dès qu'elle dansa, quelques-uns s'enhardirent, formèrent le rêve de tenir un instant cette beauté entre leurs bras. Ils l'abordèrent, timides, les uns se faisant présenter, d'autres risquant leur prière d'un air gauche, ému, avide, Louise fut si touchée de leurs façons de pauvres, qu'elle n'en refusa pas un seul.

— Vous allez danser avec tout le monde, dit Delaistre nerveusement, et moi, que vais-je devenir ?

— Vous vous reposerez, fit-elle. Et ensuite, quand commencera le cotillon, vous serez mon cavalier et nous le causerons. Voulez-vous ?

— Merci, vous êtes bonne.

Depuis cet instant, l'ange sans ailes vola de l'un à l'autre, au gré de tous. Jalousement, violemment, les convoitises s'agitaient autour du pauvre ange qui demandait grâce. Et, tandis qu'elle tournait en rondes éperdues, ces deux yeux sombres d'abîme ne la quittaient pas.

Durant un arrêt, il vint à elle. Il avait l'air irrité et malheureux.

— Je souffre trop, fit-il, je me retire. Il m'est insupportable de vous voir ainsi aux mains de tous. J'irai chez vous, un jour, si j'en ai le courage.

Il ajouta avec colère :

— Vous êtes sans doute ici jusqu'au matin?

Elle répondit :

— J'ai promis à Angèle de ne pas lui fausser compagnie. Sans cela, croyez bien que j'ai épuisé les amusements de cette soirée.

Il fixa sur elle son regard noir et sans fond.

— Je m'en vais, parce que, si je restais un instant de plus, comme un sauvage, je vous emporterais jusqu'à la forêt prochaine et ce serait un grand scandale.

Elle ne dit rien, se sentit traversée d'un frisson.

Quand il ne fut plus là, elle songea tout à coup que cette fête était absurde, que toutes ces silhouettes qui miroitaient confusément n'avaient pas plus de réalité que des poussières flottant au soleil.

Elle n'était pas venue avec la pensée de rencontrer Jean Delaistre, elle le connaissait à peine. Pourquoi les paroles qu'il lui adressait avaient-elles cet accent singulier et poignant dont elle était remuée profondément? D'autres, tant d'autres, lui avaient exprimé en un langage passionné l'amour qu'elle leur inspirait ! Et même la fréquence de ces déclarations les lui rendait insipides et fastidieuses. Ce qui l'étonnait cette fois, c'était le sens nouveau que prenaient les

mots, la puissance qui coulait en eux comme une lave brûlante.

Les danses venaient d'être interrompues, et maintenant l'on apprêtait les tables du souper. Dans ce court répit, chacun, oubliant ses grelots et ses oripeaux, reprenait peu à peu son visage ordinaire.

Mais les nappes parées de guirlandes, les vins, les pièces froides savamment présentées, eurent tôt fait de ranimer la gaieté. Selon les sympathies ou le hasard, on se groupait, on prenait place aux tables qui étaient de six à dix couverts. Louise se trouva assise à celle du maître Simier avec la Sonino, Angèle, l'acteur Joquelin, le peintre Blondel, le docteur Isnard.

De toutes ces tables si voisines, les propos s'entrecroisaient, renvoyés comme en une bataille de fleurs. Et la joie restait légère, fine et mousseuse. Tous avaient le sentiment qu'un joli plaisir d'art avait présidé à cette fête, et qu'il fallait lui garder son caractère délicat.

Après un toast ému au maître, quelques jeunes gens entonnèrent des noëls bourguignons. Des chansons comiques suivirent. Puis un jeune stagiaire sollicita l'indulgence et trempant ses lèvres dans une coupe de champagne, il dit :

— Je veux porter un toast étrange,
Audacieux,
Et boire à la santé d'un ange,
Même de deux.

Pour calmer l'amère tristesse
De leur départ,
Qu'ils nous disent si leur adresse
Est quelque part
Et si, vers les champs de lumière
Étant montés,
Ils ont gardé un pied-à-terre
De nos côtés.

A la suite d'une dernière libation où l'on effeuilla des rosesdans les verres, en évoquant le plaisir et l'amour, les tables furent enlevées et l'on prit place pour le cotillon.

Personne n'avait osé inviter Louise, de sorte qu'elle échut au plus humble, au plus timide, au plus jeune, au seul qui n'avait pas de danseuse.

A ce moment, d'ailleurs, elle ne voyait plus très clair; le sommeil et la fatigue jetaient sur elle un voile pailleté d'étincelles. Elle pensa que son cavalier ne s'enhardirait pas à lui parler et qu'elle aurait du moins l'avantage de se reposer. Mais c'en fut trop pour cet ingénu; son bonheur l'étourdissait. Il trébuchait, déchirait la robe, heurtait les pieds de celle qu'il aurait voulu adorer à genoux. Elle finit par s'attendrir et, comme il était prêt à pleurer, elle le consola.

Vers cinq heures du matin, sous la nuit brumeuse où tremblaient les becs de gaz, on se dispersa.

Au soir de ce même jour de Noël, les deux amies étaient réunies devant une petite table à thé dans la bibliothèque de Louise. Très lasses, les yeux mi-clos et pleins de feux follets, la tête bourdonnant encore

de l'écho des musiques et des grelots, elles causaient languissamment de cette fête où, avec un succès presque égal, elles avaient vu leur beauté reflétée dans le regard des hommes. Une somnolence, une entière confiance mettaient leur douceur autour d'elles.

— Il faut que je vous raconte un incident qui s'est passé cette nuit, — fit tout à coup Angèle, rompant le silence. — Un personnage masqué, et qui parut suspect, s'étant introduit, on décida qu'un de nous se tiendrait à la porte pour identifier les arrivants. On se relayait et ce fut mon tour. Deux dominos se présentèrent, et, comme ils refusaient de soulever leurs capuchons, je menaçai d'appeler monsieur Simier. Ils se découvrirent enfin : c'était Leblanc, le graveur à l'eau-forte, et Silveira. Je déclarai à ce dernier qu'il n'entrerait pas, que je ferais plutôt une esclandre. Il est parti et Leblanc, qui était invité, s'excusa, m'assurant que l'autre lui avait forcé la main. Sachant sa conduite à votre égard, vous pensez que je n'ai pas hésité. D'ailleurs monsieur Simier ne peut pas le souffrir, et depuis cette histoire de chantage où il a essayé de compromettre la petite Bartlett, une milliardaire de quinze ans, personne ne veut plus fréquenter Silveira. Qu'est devenue, ajouta-t-elle, cette fameuse nymphe à laquelle il eut l'infamie de donner vos traits ? J'espère n'être pas indiscrète en vous posant cette question.

— Le comte Kowieski a eu la délicatesse, expliqua Louise, de ne pas même la faire déballer. Elle est là-bas en Pologne, dans une caisse. Plus tard, bien

plus tard, il en fera don au musée de Komenetz, où elle figurera parmi les aurochs, les rennes et les ours empaillés.

Lorsque Angèle quitta son amie, une fine neige tombait, l'hiver se répandait dans les avenues blanches et désertes.

— Comme il fait froid! se dirent-elles en frissonnant.

Le lendemain, au matin, la neige, glacée pendant la nuit, était dure et brillante, et le vent soufflait.

— Madame, il gèle, annonça Magda, en entrant.

Fairy acquiesça d'un léger jappement.

Magda apportait une lettre avec le déjeuner, et Louise reconnut l'écriture de Jean Delaistre. La lettre était lourde et doublement timbrée. Pour l'ouvrir, elle attendit d'être seule. Elle lut :

« Madame, je vous écris parce qu'il me serait impossible de faire autre chose. Hier au soir, en sortant de ce bal, j'ai erré longtemps. J'espérais calmer ma folie et ma fièvre. J'ai marché le long du fleuve croyant que j'y jetterais mes désirs, mes angoisses, et qu'il les emporterait, dans ses ondes rapides. Mais, parmi les reflets tremblants de l'eau, votre image toujours se reformait, reparaissait. Sur les flots pleins de lueurs et de feux, vos grandes ailes scintillaient et je voyais la moire bleue de votre robe et la douceur poignante de votre regard. Je rentrais enfin, épuisé, et ce matin je me sens repris de mon mal. J'en guérirai, j'en veux guérir, pour aller chez vous le 2 janvier, comme vous me l'avez permis. Maintenant ma vie si sombre a son

étoile de Bethléem. Mon Dieu! que vous étiez radieusement belle dans cette lumière azurée qui coulait sur vous! Je n'y puis songer sans tressaillir et sans pleurer.

» Madame, lorsque je vous rendrai visite, sans doute, un cercle nombreux vous entourera. Et je ne pourrai vous parler. Le puis-je aujourd'hui ?

Et il lui racontait toute sa vie, son enfance déjà troublée, rêveuse, mélancolique, dans l'opulente maison de son père, grand industriel du Nord. Puis ce père mourant tout jeune, en pleine activité, laissant une veuve et trois mineurs, les intérêts périclitant aux mains d'hommes de loi, la fortune réduite peu à peu à un mince avoir, et la mère s'éteignant, jeune aussi, dans l'anémie et les regrets. Alors, lui, l'aîné, le soutien désormais, se fiant en l'avenir, renonçait pour marier ses sœurs à sa modeste part d'héritage. Mais la maladie était venue, le tenant une année entière entre les murs pâles d'un sanatorium.

Depuis il tâchait de reprendre courage. Il occupait une humble fonction, étant un des rouages minuscules et innombrables de la chose publique.

« Je n'ai jamais compté jusqu'ici, disait-il, me consacrer à la littérature. Le livre qui a eu la fortune de tomber sous vos yeux est le premier de moi qui ait été publié. Mais quant à écrire, je crois bien que je l'ai fait de tout temps. »

Il racontait son existence pauvre, aride, cachée, puis s'excusait d'en avoir trop dit.

« Sachez seulement, ajoutait-il en manière de conclusion, que, pour la première fois, j'ai été par

vous ravi hors de moi-même. Jusqu'alors je n'avais aimé, désiré, appelé que des rêves. Vous êtes tout, vous pouvez tout pour moi. Je me recommande à vous humblement, éperdument.

» JEAN DELAISTRE. »

Quand elle eut fini de lire, elle aperçut, à travers les vitres, la neige qui tombait en légers flocons, que le vent roulait en spirales, et elle songea avec douleur à ce malade qui avait besoin d'air doux, de tiédeur, de soleil.

XXXIX

Le salon de madame de Kérouall s'était rouvert. Les files de voitures s'allongeaient à nouveau dans l'avenue, au soir. Et l'on se retrouvait, vieilli d'une demi-année, mais gardant les mêmes illusions, les mêmes espoirs, plus tendus peut-être, plus âpres ou plus lassés.

On recevait en passant l'accueil muet des objets assemblés en bel ordre, présentant au visiteur, souvent distrait ou hâtif, les grâces nobles et charmantes d'autrefois.

L'affluence bientôt égala celle de l'année précédente. Si quelques vides s'étaient faits, de nouveaux empressements surgissaient chaque jour. Le salon, qui d'a-

bord n'avait été que brillant, devenait respectable. Le ton parfait de la maîtresse de maison, l'importance sociale de quelques-uns des habitués, le luxe répandu à profusion, le classaient à part, et lui donnaient un rang indéterminé, mais enviable. Les situations se mesurent sur des équivalences qui établissent une sorte de parité, et si les gens arrivés et célèbres n'amenaient pas encore leurs femmes chez madame de Kérouall, de jeunes ménages, appartenant au monde des lettres et des arts, se faisaient journellement présenter à elle. On continuait à y entendre de bonne musique ; le comte Kowieski s'y montrait plus rarement, ses médecins lui défendant désormais toute fatigue. Il n'avait plus les tristesses brusques, les humeurs sombres que Louise lui avait connues jadis, mais il ne sortait guère d'une rêverie douce où il se complaisait.

— Vous devriez monter une comédie de salon, dit un jour Daltroff, cela amuserait tout le monde.

— Mon cher ami, vous avez le diable au corps ! répondit gaiement madame de Kérouall. D'ailleurs je n'y mets pas d'obstacle, pourvu que vous vous chargiez de tout.

Le 2 janvier, Jean Delaistre n'avait pas paru. En envoyant quelques fleurs, il avait exprimé son regret d'être trop souffrant encore pour sortir. « J'attends un rayon de soleil, disait-il ; mon médecin est inflexible. »

Pour le remercier, Louise, ignorant toujours son adresse, fut obligée d'avoir recours à Alexandre. Afin de la savoir plus vite, elle alla la lui demander.

— Je corresponds avec monsieur Delaistre, à l'Hôtel de Normandie, rue de Seine, fit le libraire, mais je crois bien qu'il n'y demeure pas. Les jeunes gens ont souvent un peu de mystère dans leur existence.

Et Alexandre sourit.

Louise fut agacée. Elle pensa que, peut-être, par fierté, Delaistre cachait son logement trop modeste et elle ne s'associa pas au sourire d'Alexandre. Le jour même, elle envoyait un mot à l'Hôtel de Normandie.

« Je m'afflige de vous savoir encore malade, écrivait-elle, mais il fait heureusement bien moins froid, ce soir. A l'instant j'ai ouvert la fenêtre, et j'ai respiré une brise tiède. Je l'ai saluée comme si elle apportait votre guérison. »

Et désormais, tous les matins, lorsque entrait Magda, elle l'accueillait en demandant si le temps était plus doux.

Cependant l'intérêt qu'elle portait à cet ami si récent lui semblait à elle-même incompréhensible. Certes son étrangeté l'avait émue, et, quand il lui avait dit de sa voix ardente et basse des choses dont le sens précis ne différait guère de ce qu'on lui disait sans cesse, elles la pénétraient d'une bien autre force. Pourtant l'idée de le revoir, de l'écouter à nouveau, lui inspirait autant de crainte que de désir. Elle devinait en lui un tumulte, une fougue sèche et brûlante, qui l'effrayaient.

Quel contraste entre cette âme troublée et la belle âme sereine et puissante de Lenoël auprès de qui, dans l'abandon d'elle-même, elle avait connu la joie parfaite, et la paix délicieuse !

Sans nouvelles de Jean Delaistre, et formant pour lui des vœux sincères, elle en arrivait à souhaiter qu'il partît pour le Midi et ne revint pas chez elle.

Cependant lorsque, dans son salon, le soir, elle entendait la porte s'ouvrir, pour laisser entrer un nouveau visiteur, elle éprouvait à chaque fois un léger tressaillement.

Le 10 janvier, l'assistance était assez nombreuse, Daltroff ayant réuni les éléments de sa troupe future pour s'entendre au sujet de la comédie. Autour de madame de Kérouall, sous les bananiers, étaient réunis madame Garinn, Angèle, le maître Simier, le romancier de Vaisnes et le critique Montpallier. Plus loin des hommes se tenaient attentifs à la parole d'un journaliste en renom. Et, plus loin, encore des femmes et des jeunes gens s'éparpillaient au gré de leur fantaisie ou du hasard. Au travers des groupes malaisés à écarter, une forme se glissait. Elle le sentit : c'était Jean Delaistre. Très pâle avec ses yeux sombres, il semblait cet inconnu vêtu de noir dont il portait le costume au soir du bal. Il avançait sans embarras, cherchant la maîtresse de la maison.

Ce fut elle qui l'appela.

— Je suis heureuse de vous voir, j'espère que vous êtes tout à fait guéri ?

Il effleura des lèvres la main qu'elle lui offrait, puis il dit :

— Guéri, l'est-on jamais? Mais je vais mieux, j'ai pu venir.

Louise le retint auprès d'elle et le présenta à M. de Vaisnes.

— Monsieur est l'auteur de *Vent du large*, ajouta-t-elle en manière de commentaire.

L'écrivain à la mode posa sur son jeune confrère ce regard hautain et maussade que l'on jette dans une foule sur le malappris qui vous a brusquement poussé. Puis il fit le geste de ne pas savoir de quoi on lui parlait.

Louise sourit très discrètement à Delaistre. Mais lui ne souriait pas, et même une détresse presque enfantine se peignait sur son visage. Il avait l'air d'un petit garçon égaré dans une foule en un jour de fête.

— Voulez-vous une tasse de thé? fit madame de Kérouall compatissante. Suivez-moi jusqu'au fond de la serre.

Et, plus bas :

— Pourquoi semblez-vous si malheureux?

— Madame, depuis près de trois semaines, je vis loin de vous, obsédé par votre image, et, depuis si longtemps, tout ce que je n'ai pu vous exprimer, toutes ces paroles, tous ces désirs sont en moi, m'étouffent, me font mourir. Madame, il vaut mieux que je vous quitte.

— Je vous en supplie, calmez-vous, dit-elle.

Mais elle-même était si troublée, que sa main tremblait tandis qu'elle versait le thé.

— Promettez-moi une chose, demanda-t-il. Laissez-moi arriver, un jour prochain, avant les autres, afin que je puisse être seul avec vous quelques instants.

Elle promit. Il le fallait bien.

Près d'eux, le prince Daltroff causait au milieu de deux femmes de théâtre et de plusieurs jeunes gens.

— Mon cher ami, dit Louise en l'appelant, je veux vous présenter monsieur Jean Delaistre, dont je vous ai fait lire le beau roman.

Le prince s'inclina très gracieusement.

— Monsieur, je suis heureux de vous dire combien j'ai aimé votre livre. C'est si rare, un livre qui soit de quelqu'un et non de n'importe qui, un livre qui ait le son d'une voix humaine !

Jean Delaistre supporta bien, sans fausse modestie, ce succès imprévu, acceptant avec simplicité les compliments qui maintenant s'élevaient de toutes parts.

Mademoiselle Des Michels, à qui l'on trouvait l'air de Colombine prête à tromper Arlequin et Pierrot, intervint.

— Si le « vent du large » voulait vous porter de mes côtés, monsieur, je reçois tous les dimanches dans mon atelier.

Il salua en remerciant, mais Duparc s'écria :

— Songez, mademoiselle, que les vents sont capricieux et que l'armée des Grecs attendit longtemps qu'ils devinssent favorables.

— Tout s'arrangerait sans doute, insinua Montpallier, si une jeune fille consentait comme jadis à se sacrifier.

Mademoiselle Des Michels comprit l'impertinence, et,

fixant des yeux le critique, qui était fort laid, elle reprit :

— Les femmes sont souvent courageuses; connaîtriez-vous, monsieur, la limite de leur courage?

On rit furtivement, la passe d'armes ayant de part et d'autre manqué de courtoisie.

Madame de Kérouall, tâchant de donner à la conversation un tour inoffensif, interrogea M. Leclaire, doux et spirituel savant, voulant apprendre de lui si quelque surprenante découverte se préparait.

— Madame, répondit-il, nous ne sommes encore qu'au seuil d'inconcevables mystères, car la nature, comme une femme, garde ses voiles et ses secrets qu'elle dispute obstinément. Il faut des siècles de labeur et de patience pour les pénétrer. De temps en temps, dans l'effort obscur, un nom jaillit victorieux. Mais lorsqu'on en saura davantage et que ces forces seront classées et soumises, le rôle des savants deviendra sans doute une chose formidable, et les laboratoires, des bureaux d'enregistrement à faire frémir.

— Mais ce sera horrible ! s'écria-t-on.

Et Duparc insista :

— Oui, mesdames et messieurs, tout sera roulé en bobines et d'immenses projecteurs répandront une lumière égale et implacable jusqu'au fond des forêts, des grottes les plus sombres, des consciences les plus ténébreuses. L'air entier sera un immense récepteur tout vibrant de paroles, et des fils ingénieux montreront à distance ce qu'il y aurait tant d'avantage à ne pas voir. La nature violée, domptée, asservie, se

vengera cruellement. Jouissons donc de la vie tant qu'elle nous garde encore le charme des bosquets mystérieux et des rez-de-chaussée obscurs.

Cette boutade fut approuvée, les dames s'y associant discrètement.

On commençait à se retirer. Jean Delaistre, qui, assis auprès de madame de Kérouall, n'avait plus dit un mot, se leva :

— Quel jour pourrai-je venir? questionna-t-il.

Elle lui désigna le samedi, le jour le plus lointain de la semaine, à quatre heures et demie.

De plus en plus, avec ses airs de loup affamé, il lui faisait peur et il lui faisait pitié. Dans ses yeux de fièvre, s'allumait un tel désir d'elle, une telle soif avide et douloureuse, qu'elle n'y pouvait songer sans émoi Et lorsqu'un pauvre sourire venait éclairer un instant son visage souffrant, elle aurait voulu qu'il gardât cette lueur de joie qui lui donnait tant de charme. Mais, bien plus que de lui, et sans se l'avouer, elle avait peur d'elle-même. Si calme jusqu'ici dans l'isolement et la détresse de son cœur, tout à coup une vie nouvelle inquiète, ardente, l'agitait.

Elle se leva, vit dans les salons vides maintenant, tous ces sièges délaissés, rangés encore selon le caprice qui les avait rapprochés, conservant l'âme flottante et jusqu'au mouvement de ceux qui les avaient occupés.

Elle sortit, remonta dans sa chambre, et, soulevant le rideau de la fenêtre, regarda au loin, dans le ciel embrumé, le grand halo que faisait Paris. Elle songea à

toutes ces flammes qui formaient cette lueur immense, puis à ces feux profonds dénoncés par Leclaire, et qui labourent les flancs de la terre. Elle se dit que le monde est un brasier où nous nous consumons. Et nous-mêmes, comme des mondes infimes, nous sommes traversés des mêmes ondes dévorantes. Elle ferma les yeux, tâcha d'évoquer des horizons de silence et de fraîcheur. Et, pensant à sa rivière bordée de saules et de peupliers, elle eut la nostalgie de l'eau où frémissent les reflets des arbres, et aussi d'un coin de berge ombragé d'acacias en boules où elle aurait voulu s'endormir.

Le lendemain, Daltroff lui parla des projets de comédie qui devenaient sérieux. On avait décidé de jouer *le Chandelier* de Musset. La petite Des Michels serait un Fortunio délicieux, et madame de Montalte acceptait d'être Jacqueline, puisque madame de Kérouall s'était refusée à jouer. Et, sans doute, je serai moi-même Clavaroche. Alice Cointel a promis de nous mettre en scène.

— Vous êtes bien fin et bien charmant, dit Louise, pour représenter ce fanfaron.

— Où serait le talent, reprit-il, si on figurait toujours son propre personnage ? D'ailleurs je sais à l'occasion me vanter et faire le bravache tout comme un autre. Pensez-vous que la diplomatie m'ait émondé au point de me rendre à jamais impeccable ?

» Autre chose, encore ; nous aurons, peut-être, avec celle-ci une autre pièce. Elle est d'un débutant, auquel

je crois des dons très rares. Elle contient un rôle muet que l'on voudrait vous offrir.

— Pour cela, mon ami, vous savez ma répugnance, dit madame de Kérouall.

— Nous en reparlerons, fit Daltroff. A propos, votre nouvel ami Delaistre m'est apparu en songe cette nuit. Il montait un cheval noir, et galopait dans une forêt où la lune jetait des lueurs fantastiques. Sur le devant de la selle était couchée une femme vêtue de blanc, les cheveux épars; elle était très belle et vous ressemblait. Il courait d'une telle allure qu'à peine le vent pouvait le suivre. Mais tout à coup lui, sa monture et son fardeau allèrent s'abîmer contre un arbre. De frayeur, je me réveillai.

— Y a-t-il une moralité à votre histoire? fit Louise un peu piquée, ou me l'avez-vous racontée pour sa seule beauté?

— Il y a, repartit Daltroff, que monsieur Jean Delaistre, dont j'estime d'ailleurs beaucoup le talent, rappelle tellement le cavalier fatal et ravisseur des ballades romantiques que je vous conseille de vous méfier de lui... Vous savez, ajouta-t-il d'un ton légèrement ému, que je suis votre ami véritable.

Et le samedi vint qui devait ramener Jean Delaistre. Elle avait réfléchi, et les paroles de Daltroff ne sortaient pas de sa pensée. Elle se gardait aussi d'oublier ce qu'elle devait à cet homme doux, confiant, d'esprit faible, qui ne lui demandait presque plus que de lui sourire et de l'accompagner dans ses voyages et ses séjours lointains.

Elle attendait son visiteur dans le salon d'entrée. Dès qu'il parut, elle fut rassurée. Il était moins pâle, semblait heureux et maître de lui, et ses yeux n'avaient pas leur fixité étrange, se plaisaient à errer sur les objets qui l'entouraient. Il admira les tapisseries magnifiques et aussi les terres cuites de Clodion.

— Dans la foule qui vous environne, dit-il, on ne voit plus rien, à peine vous-même.

Puis il parla du goût qu'il avait pour les objets d'art, dont le toucher même lui était voluptueux.

— C'est encore une des cruautés de ma vie, je la passe dans un bureau de ministère parmi des bustes de présidents successifs.

— Je suis heureuse de vous trouver tout à fait guéri, dit Louise.

— Oh! fit-il, je n'ai jamais que des sursis, je suis bien obligé de m'en contenter. D'ailleurs je ne me soucie pas de remplir jusqu'aux ombres mélancoliques de la vieillesse le morne parcours. Je suis un passionné, un joueur, et je veux risquer toute ma chance sur quelques coups de dés.

— Avec votre talent, objecta madame de Kérouall, et vos forces revenues, toutes les joies, toutes les gloires vous sont réservées, et vos propos sont déraisonnables.

— Madame, je hais la raison. Inflexible, cruelle et pédante, elle prêche le renoncement sans rien promettre en revanche. C'est la plus détestable des dupeuses. Je la hais et je la brave. J'ai tou-

jours désiré l'impossible, me complaisant aux rêves les plus fous. J'ai été tour à tour pirate et fakir, j'ai conduit à travers les jungles des hordes asservies, j'ai langui dans les molles délices d'un harem et j'ai possédé, au bruit des jets d'eau s'égouttant dans des vasques de marbre, des femmes admirables et stupides. J'ai sillonné les mers en jonque, en caïque, en pirogue, ravissant des filles couleurs d'or, ceintes de guirlandes de fleurs, ou des négresses vêtues de perles en verre, mais maintenant je ne veux plus qu'une chose, une seule au monde, et vous la savez.

Il se tut. Son regard avait repris sa fixité et son visage se contractait douloureusement.

— Monsieur, reprit Louise gravement, j'espérais que vous aviez oublié ces folies. Je ne vous ai pas caché, dès l'abord, la sympathie que vous m'inspiriez. N'exigez pas davantage. Vous le savez, je ne suis pas libre. Dans l'irrégularité de ma vie, je suis tenue par les liens puissants de la reconnaissance, par le souvenir d'une bonté qui n'a jamais failli envers moi. Des circonstances, anciennes déjà, et très cruelles, m'ont fait connaître le comte Kowieski et m'ont créé une destinée que je ne recherchais pas et dont souvent je souffre amèrement. Si un jour je m'y soustrais, ce sera pour disparaître tout à fait, pour rentrer dans une obscurité dont, au milieu de l'éclat et du bruit, je sens de plus en plus le besoin. Quant au trouble que j'ai jeté en vous, il sera, sans doute, passager, et ce rêve ira rejoindre les autres, les

caïques, les filles en or, et nous resterons tout de même bons amis.

Tandis qu'il l'écoutait, une pâleur de cire s'étendait sur son visage qui s'effaçait, s'éteignait. Seule sur ses cheveux noirs, abondants et soyeux, la lumière se jouait encore.

— Madame, dit-il, vous me parlez avec une prudence et une sécheresse de cœur que j'admirerais plus encore si je les croyais sincères. Mais elles ne le sont pas. Vous êtes une créature humaine, soumise à toutes les peines que comporte cette condition, et votre parfaite beauté ne vous met à l'abri d'aucune souffrance. Quand vous me laissez deviner la misère et le vide de votre existence, je vous comprends de reste. Madame, je suis pauvre, presque inconnu, de faible santé, mais tout ce que j'ai en moi de volonté, d'ardeur désespérée, sera tendu à vous conquérir. J'en mourrai peut-être, que m'importe ! puisque ma vie même n'est plus distincte du désir que j'ai de vous. J'ai pu souhaiter un instant les choses que vous raillez, mais je sens bien maintenant que vous posséder passe toutes les gloires, toutes les fortunes, toutes les joies. Vous me parlez de folie, madame : vous ne vous trompez pas, je suis fou, et même j'ai vendu mon âme. Vous voyez donc qu'il faut me craindre. Vous pouvez me chasser, je rôderai autour de votre demeure, et partout, de nuit et de jour, je serai là, comme le voleur, épiant.

Louise écoutait tremblante, et les paroles de Daltroff lui revenaient, prophétiques. Cet ouragan prédit,

elle le sentait en elle, autour d'elle, et déjà le cavalier sombre était là, menaçant. Un instant, ils furent muets tous deux. Enfin elle se leva, dit :

— Allons dans la serre; les visites vont arriver.

Elle pensait ainsi rompre le sortilège.

De sa niche de jonc doré, au milieu des verdures, Fairy bondit sur elle. Puis, avançant, la petite chienne se mit à flairer Delaistre avec méfiance.

— Voyez, dit madame de Kérouall, vous êtes suspect à Fairy.

Un coup de sonnette retentit et, entourée de nouveaux venus, elle s'aperçut plus tard seulement que Delaistre n'était plus là.

Le soir, en dînant avec le comte Kowieski, elle s'excusa de ne pouvoir l'accompagner au théâtre et, réfugiée enfin dans la solitude de sa chambre, elle s'abandonna à un tel désespoir que jamais, depuis l'époque où Jacques Lenoël l'avait quittée, elle n'en avait connu de semblable. Elle songeait à cet ami resté si cher, elle aurait voulu lui parler d'elle-même discrètement, puiser auprès de lui un peu de calme et de force. Mais il était parti, appelé auprès de madame Lenoël, souffrante dans un séjour lointain. Et Daltroff, Daltroff était charmant et dévoué et l'avait avertie. Il avait été le premier même à prévoir, à redouter le danger. Mais son âme modérée, nonchalante, gracieuse, ne soupçonnait pas les troubles profonds, les vrais déchirements.

Le lendemain, les répétitions commencèrent. Elle

y assista, gardant sa sérénité ne laissant voir qu'un peu de lassitude.

Le lundi, Jean Delaistre reparut. Elle l'évita, lui adressant à peine la parole. Il revint plusieurs fois, obstiné, tendu, l'œil fixe et méchant, et ne causant avec personne.

Un vendredi soir, à l'Opéra, dès qu'elle fut assise dans sa loge, elle sentit presque, avant de le voir, ce regard pesant, qui la faisait tressaillir jusqu'au fond d'elle-même, coulait en elle un mal délicieux dont elle aurait voulu mourir.

Un instant, furtivement, en tenant les paupières baissées elle l'aperçut. De loin, dans la pénombre de l'orchestre, il était fier et calme, avec cet air de bravoure élégante que l'Italie de la Renaissance donnait à ses Persée et à ses saint Georges.

Le lendemain, il se présenta chez madame de Kérouall.

— J'étais à l'Opéra hier, lui dit-il à voix basse, et j'ai souffert, tous les supplices de l'enfer. Je me suis cru l'âme de Satan.

Madame de Kérouall avait réservé deux jours de la semaine, le jeudi et le dimanche, où elle ne recevait pas. Un dimanche, elle sortit pour se rendre chez madame Block, avenue du Bois-de-Boulogne.

Dans cet intérieur discret, tamisé, où tout était amorti et éteint, comme pour ménager la fatigue des yeux et de l'âme, elle espérait trouver un peu d'apaisement. Elle causa longtemps avec sa vieille amie. Mais la sagesse de madame Block n'était pas

pour consoler. Elle était faite de résignation, et les regrets y tintaient mélancoliques comme les sonneries du soir.

Venue à pied de chez elle, par l'avenue Victor-Hugo, Louise pensait rentrer en fiacre ; mais, en sortant à la porte, sur le trottoir désert, elle aperçut Jean Delaistre.

— Je vous avais suivie, dit-il; je vous attendais, tous les jeudis et tous les dimanches, je vous guettais : Mais vous étiez toujours sortie dans votre voiture.

Elle ne dit rien, sentit ses jambes se dérober.

Alors d'un ton humble et très doux :

— Prenez mon bras, et permettez-moi de faire quelques pas avec vous.

Elle ne se défendit pas, et s'appuyant sur lui, s'en alla au long des grilles de la contre-allée. Autour d'elle tout s'effaçait, semblait dans la brume du soir une voie lactée, pailletée de lueurs. Elle se laissait entraîner, inerte, passive. A la porte Dauphine, pourtant, elle s'arrêta, dit :

— Où allons-nous?

— A deux pas, soyez sans crainte.

Dans le Bois noir d'encre, invisible, immense, sinistre, un café flamboyait. Ils approchèrent, s'assirent sur un banc posé de côté dans l'ombre.

Alors, la saisissant, l'entourant de ses bras, il lui mit sur les lèvres un baiser, qu'éperdument elle lui rendit.

Un bruit les émut, les sépara. Égarés, ils restaient côte à côte, leurs âmes élancées hors d'eux.

Ils se levèrent et Jean, ouvrant la porte du café,

demanda pour une dame un peu souffrante du thé et du feu.

On les fit monter dans un cabinet au premier étage. Sous le gaz qu'on alluma, la petite salle, close depuis la fin de l'été, montra ses meubles entassés recouverts de toiles. Le garçon s'empressa à faire de la place, débarrassa la banquette de velours chargée de linge, apporta des bûches. Le thé serait prêt d'ici un moment.

Louise et Jean graves, pensifs, ne disaient rien, et tandis que s'accomplissaient ces choses vulgaires, ils sentaient venir les instants dont les roues brûlantes couraient vers eux.

Puis, sur le divan sordide, affaissé par de longs outrages, muets, sombres, violents, ils se mêlèrent...

. . . .

XL

Un soleil encore pâle se répandait parmi les rayons de la bibliothèque où Louise attendait Daltroff et M. d'Esparvettes, l'auteur de cette saynète qui devait compléter le programme du spectacle que l'on préparait.

Quoiqu'elle semblât toujours la même, au dedans elle était dès lors une personne nouvelle. Depuis deux jours, depuis que sur ce divan elle s'était donnée

dans une folie de passion, une créature inconnue vivait en elle. Et ses membres brisés et sa chair et ses lèvres, et tout son être se tendaient en un immense désir de lui.

Plongée dans une stupeur ardente, elle craignait seulement qu'on ne vît son trouble.

Il n'avait pu venir la veille, pris par un malaise subit, mais aujourd'hui il serait là, bientôt.

Elle ne savait comment elle l'accueillerait sans se trahir. Et certes, pour qu'elle contînt l'emportement de sa joie, il fallait que pesât sur elle l'héritage de contrainte et de scrupules transmis au long des siècles sans nombre.

Daltroff entra, accompagné d'un jeune homme dont le visage imberbe, ingénu, presque féminin, marquait dix-sept à dix-huit ans. Et, comme madame de Kérouall marquait sa surprise :

— Oui, dit Daltroff, je sais bien, il a l'air d'un enfant, mais d'abord il a vingt-trois ans, ce qui est déjà un âge, et puis c'est peut-être aussi un enfant sublime.

M. d'Esparvettes, blond, timide, baissait les yeux, avec l'air modeste d'une jeune personne très bien élevée.

— Il est à ce moment, continua Daltroff, que je comparerai aux heures matinales du printemps, avant que les bruits du jour en aient encore troublé le délicieux silence. Il écoute en lui des voix fraîches qui chantent dans la paix de l'aube. C'est un concert dont je suis heureux de vous offrir la primeur.

» Il s'agit d'un dialogue à la façon des *Nuits* de Musset, continua le prince, mais, au lieu d'une seule muse, il y en a plusieurs, chacune apportant à son tour ses promesses. C'est une tentation si vous voulez, mais très moderne et renouvelée. Et ce sera charmant à mettre en scène. La dernière venue, la tentatrice suprême, celle pour laquelle le poète se perdra, ne promettra rien, ne dira rien; ce serait vous.

— Oh ! moi, fit Louise, c'est une autre affaire.

Mais elle se défendit à peine : tout au monde, sauf son amour, était pour elle devenu indifférent.

Le jeune d'Esparvettes se mit à lire. Sa voix grêle avait l'air de moduler des airs de flûte, et le contraste était singulier entre l'audace de sa pensée et le frêle organe qui l'exprimait. Très pur de forme et de rythme, son langage, d'une harmonie soutenue, s'envolait parfois en ironies légères, ailées, comme une ronde de lutins aux grâces moqueuses.

La lecture dura trois quarts d'heure.

— Qu'en dites-vous ? demanda Daltroff.

Louise, rappelant ses esprits errants déclara que c'était exquis. Et M. d'Esparvettes, ayant réuni avec soin ces feuillets qui, peut-être, contenaient un chef-d'œuvre, se retira avec le prince.

Elle les laissa partir sous le charme de son sourire, qui ne lui avait jamais été d'un tel secours.

Puis elle retomba dans son attente fiévreuse. Sa vie désormais n'était plus qu'une longue nuit pleine d'angoisse et traversée d'éclairs.

De celui qui l'occupait tout entière, que savait-elle? Si peu, qu'il aurait pu disparaître sans qu'elle eût le moyen de le rechercher.

Elle se souvint de nouveau d'un autre temps, d'un autre amour dont elle conservait l'orgueil malgré son cruel dénouement. Dans sa plénitude riante et son doux enchantement, jamais il ne lui avait causé ces douleurs cuisantes qui maintenant la déchiraient.

De la fenêtre, elle regardait au loin, dans l'avenue, les figures naître, se préciser, puis passer et s'évanouir. Elle suivait le trot des voitures dont aucune encore ne s'était ralentie. Elle se mit à les compter, se disant : « Ce sera la centième. » Elle comptait machinalement, et sentait le battement précipité de son cœur. A la deux centième, elle se découragea, ne compta plus... . Et soudain ce fut lui.

Le ciel devint clair, elle fut inondée d'une paix divine.

Elle avait donné l'ordre qu'on le fît monter dans la bibliothèque. Allant l'un vers l'autre, ils se prirent la main, abîmés et perdus dans une joie qui tremblait autour d'eux ainsi qu'une lueur d'étoile. Puis, s'étant assis sur un divan, ils prolongèrent ce silence où ils sentaient leurs âmes se résoudre et se disperser comme les parfums s'exhalant de deux cassolettes.

Enfin il dit :

— C'est demain, n'est-ce pas ? Après, ce serait trop loin, je ne vivrais pas jusque-là.

Elle promit.

Il ouvrit un carnet, indiqua une adresse inscrite. C'était dans le quartier des Ternes, à l'entresol.

Mais elle, songeant à la modicité de fortune de son ami, observa qu'elle se serait bien rendue chez lui.

— Chez moi, fit-il, c'est impossible, j'occupe une chambre à l'Hôtel de Normandie. Tout l'hôtel se connaît.

Elle pensa alors, mais sans y accorder plus d'attention, à ce qu'avait insinué Alexandre.

Lorsqu'il fut parti, additionnant les heures qui les séparaient encore, elle trouva qu'il y en avait vingt-deux.

Mornes et brûlantes, elles s'écoulèrent, et quand ce fut le matin, elle suivit immobile les minutes qui fuyaient, craignant que toute action pût en ralentir le cours. Au moment de s'en aller, tandis qu'elle mettait son chapeau et nouait sa voilette, elle gardait la crainte de quelque accident invraisemblable qui pût l'arrêter en route.

Avant qu'elle ne sonnât, la porte s'entr'ouvrit. Puis elle ne vit plus rien, emportée au delà de la vie, de la mémoire, éparse et confondue, et sentant bruire et couler en elle toutes les sources de joie, répandues comme les ruisseaux sur la terre altérée.

La nuit était venue tout à fait, les flammes du foyer jetaient dans la chambre des clartés tremblantes. Sous ces lueurs incertaines, il la contemplait, disant :

— Tu es belle, toute la beauté du monde est en toi, tu fais pâlir tous les rêves.

Alors, glissant hors des draps, elle alluma les flambeaux placés sur la cheminée, et, dans l'orgueil de cette beauté tant vantée et l'humilité ardente de son amour, sous la double lumière qui la teignait d'or et de rose, elle se dressa toute nue. Superbe et chaste dans sa sveltesse de Diane antique et la souple élégance de ses formes parfaites, elle était moderne cependant par sa grâce abandonnée et pathétique. Et, se sachant un présent rare et incomparable, elle se plaisait à s'offrir, telle une esclave, au caprice d'un maître.

Il eut un cri, la saisit à nouveau, s'unit à elle dans un emportement où sa vie même semblait tressaillir et se répandre. Et, quand il s'échappa de ses bras, il était livide et pâmé.

Alarmée, elle lui dit :

— Il ne faut pas m'aimer avec cette folie.

Mais il répondit :

— Qu'importe tout le reste?

Elle se mit à le caresser comme pour le bercer et l'endormir, posa sa bouche légère sur les yeux sombres qui l'avaient tant troublée. Et, dans l'odeur des violettes dont il avait paré la chambre, ils goûtèrent enfin la douceur apaisée de leur amour.

Désormais Louise connut deux existences, l'une mystérieuse, secrète, pleine d'obscures délices, l'autre qui n'était plus qu'une apparence. Mais parfois toutes deux se mêlaient. Lorsque, le soir, dans son salon encombré de visiteurs, il tardait à venir, elle avait peine à cacher sa détresse. Des terreurs l'assaillaient : elle se disait que l'ombre d'où il sortait

s'était refermée sur lui, que sans doute elle ne le reverrait jamais plus. Car elle était prompte à se créer des chimères, ayant l'âme romanesque, ainsi que l'observait jadis Toussard et tout récemment le prince Daltroff.

Les répétitions du *Chandelier* se poursuivaient avec quelque irrégularité, chacun à son tour manquant à l'appel. En vain le prince avait-il annoncé que les retardataires seraient frappés d'une amende : on négligeait également d'acquitter celle-ci.

Quant aux jeudis et aux dimanches que Louise s'était d'avance réservés, elle les défendait comme la lionne défend ses petits. Ces jours-là, elle courait, ardente, ailée, vers ses joies furtives.

La pauvre chambre, avec sa tenture de papier peint et ses vieux meubles de reps marron, devenait un jardin enchanté, où leurs désirs, ainsi que des colombes pâmées, se cherchaient, se confondaient. Lorsqu'ils causaient, c'était de choses très proches. On eût dit que leur vie à tous deux avait commencé seulement au soir de leur rencontre, dans la boutique d'Alexandre..

— Ce fut une mode, lui avait-il raconté, chez les poètes du moyen âge italien, de se vouer à quelque dame de beauté, apparue en un jour prédestiné. Ensuite ils ne demandaient plus grand'chose, se bornaient à lui dédier beaucoup de vers. C'étaient de vrais gens de lettres. Moi, toutes les feuilles que j'ai noircies, j'en ferais volontiers un feu de joie pour chauffer la chambre où nous nous aimons.

Parfois elle aurait désiré qu'il lui parlât de sa vie passée, mais il n'ajoutait rien à ce qu'il avait écrit en un jour de confidence. Il restait à l'écart, ne fréquentant presque personne. Il donna pour raison sa santé précaire, sa médiocre fortune, sa méfiance du monde, qu'il sentait méchant. Quant aux femmes, il en parlait avec hâte et négligence, affirmant qu'aucune jusque-là, n'avait approché de son rêve.

Lui-même ne faisait à Louise aucune question, s'abîmait en elle, oubliant tout. Inconscients de la vie dont le flot battait autour d'eux, ils n'étaient plus dans le temps ni dans l'espace, et, restés si mystérieux l'un à l'autre, leur amour puisait dans ce mystère une ardeur inquiète et désespérée.

Une fois, comme elle était assise sur le divan il se coucha à ses pieds, posa la tête sur les genoux de Louise. Alors elle, dénouant ses longs cheveux, les répandit sur lui comme un voile. Il lui dit :

— Je voudrais m'endormir ainsi à jamais. Je crois être dans un bois percé de rayons d'or.

Et la pendule second Empire, surmontée de la Sapho de Pradier et décorée de chaînettes dans le style néo-grec, arrêtée depuis vingt ans peut-être, ne marquait plus la fuite des heures.

Sortant de cette ombre palpitante, Louise, retournait à son autre vie. Il s'agissait, chez elle, de faire les honneurs, d'assister aux répétitions, de ne rien laisser soupçonner.

Le *Chandelier* enfin était sorti du chaos. Maintenant on était exact, on travaillait. Madame Cointel

était venue trois fois, et très obligeamment, avait prodigué des conseils. La petite Des Michels fut trouvée charmante, et madame de Montalte convenable.

Quant à l'acte de M. d'Esparvettes, *les Tentatrices*, la distribution en était à peine faite et n'avait pas été facile. Il comportait cinq rôles de femmes, qui tous exigeaient de la grâce et de la diction.

Angèle Dubosc, dont la voix était sonore et bien posée, accepta de figurer la Gloire. On lui adjoignit trois professionnelles. Le cinquième rôle, celui de la Chimère, qui devait rester lointaine, ennuagée, muette, Louise l'avait d'abord refusé à Daltroff, qui la pressait de l'accepter, lorsqu'il lui dit :

— Vous ne sauriez me tromper, je vois bien qu'une pensée vous obsède.

Aussitôt elle avait cédé. Mais le soupçon de cet ami si clairvoyant la jetait dans un trouble cruel. Le mystère de sa vie lui devenait trop pesant. Dès lors, il lui fallait l'ivresse et l'oubli de tout, là-bas, entre ces bras violents refermés sur elle.

Ils firent le projet de déjeuner ensemble, un dimanche. Jean savait des coins discrets où ils ne seraient pas vus, car désormais elle était célèbre, épiée; tous les journalistes la connaissaient.

Ils se retrouvèrent auprès du Palais de Justice, parmi ces îlots qui, baignant dans le fleuve, portent les gloires antiques de Paris. En ce jour férié, la solitude était complète dans le noble paysage de pierre,

et, derrière le bleu léger du ciel, on sentait déjà tressaillir le printemps. La lumière éparse, heureuse, chantante, moirait la rivière de frissons. Ils allaient tous deux le long du quai, jeunes, charmants, elle coiffée de violettes qu'elle affectionnait pour ses toilettes de matin, lui élégant, fier et de fine silhouette. Dans une glace qui décorait la façade d'un marchand de vin, elle s'aperçut côte à côte avec lui. Jamais encore, affrontant ensemble la belle clarté, ils ne s'étaient risqués sous le regard du jour. Elle eut un émoi singulier d'ëtre ainsi, avec lui, mêlée à la vie. En un rêve rapide comme l'éclair, elle se vit l'entraînant, fuyant au loin, et disparaissant à jamais dans l'ombre d'une retraite enchantée.

Lui ne songeait à rien de semblable, soucieux seulement des minutes présentes où, comme sur un bûcher, il entassait, consumait toutes ses richesses.

Mais de leurs pensées dissemblables naissaient encore des voluptés merveilleuses.

Le déjeuner chez un traiteur dont le salon donnait sur un grand jardin dépouillé, où les buis et les fusains dessinaient des allées, eut la gentillesse d'une dînette. Tous deux n'avaient faim et soif que de baisers : leurs lèvres avides, leurs doigts se cherchaient, s'entremêlaient. Cet air matinal qui les enveloppait leur était comme un renouveau, une jeunesse fraîche et riante dans leur amour si jeune encore.

Plus tard ils prirent le bateau-mouche, redescendirent la rivière tout argentée. Ils étaient pleins d'une

allégresse qu'ils n'avaient pas connue, qu'ils ne devaient plus connaître jamais.

Au ponton de l'Alma, ils se séparèrent, s'en allèrent par des voies différentes, vers ce lieu secret, où leurs joies, retardées, frôlées, irritées par l'attente, s'étancheraient enfin aux sources vives.

Louise rentra chez elle à la nuit, égarée, inconsciente. Dans le salon, Daltroff l'attendait.

— Demain on répétera *les Tentatrices*, dit-il; je suis venu vous en prévenir aujourd'hui, afin que vous ayez le temps de convoquer tout le monde.

Puis, au moment de se retirer, plongeant dans les yeux de Louise son regard affectueux et inquiet. il vit que le bleu profond des prunelles était pâle et décoloré, tandis qu'une lueur vacillait au fond comme une flamme mourante.

Il lui prit la main.

— Louise, vous êtes fiévreuse et agitée. Qu'y a-t-il, dites-moi?

— Il n'y a rien, mon ami, rien, je vous assure.

XLI

La première répétition des *Tentatrices* devait avoir lieu à la fin de la journée. Dans l'après-midi, madame de Kérouall reçut une dépêche :

« Je ne puis venir chez vous ce soir : j'ai pris froid, j'ai la fièvre. Ne vous inquiétez pas : vous aurez des nouvelles régulièrement. »

Ne pas s'inquiéter ! Elle sentit sa tête se perdre, songea d'abord à courir à l'Hôtel de Normandie, puis elle n'osa, s'en fut au télégraphe d'où elle écrivit :

« Puis-je aller vous voir? Pleine d'angoisse, j'attends votre réponse. »

Elle rentra, calculant les heures, les minutes qu'il faudrait à cette réponse pour lui parvenir.

Et peu à peu arrivaient pour la répétition, ces jeunes femmes, de grâce et de beauté diverses, gardant peut-être chacune sous leur front limpide quelque souci profond que dérobait leur sourire. Mais aucune souffrance, pensait-elle, ne devait égaler la sienne.

« Régulièrement, » il avait mis « régulièrement ». Il croyait donc être malade longtemps, et la tenir à distance. Angèle, qui vint la dernière, avec qui Louise se sentait en telle confiance, fut surprise de la façon fébrile dont son amie lui serra la main. Louise aurait aimé répandre sa misère dans un autre cœur. Mais elle ne le pouvait guère en cet instant, et d'ailleurs à quoi bon ?

A travers le va-et-vient, et le bruit des paroles, et le rythme des vers que les interprètes s'essayaient à dire sur un ton de mélopée indiqué par M. d'Esparvettes, Louise, l'oreille tendue, guettait le bruit d'une porte s'ouvrant, et le pas d'un valet de pied apportant cette réponse, cette petite enveloppe bleue qu'elle attendait si impatiemment. Songeant que peut-être

il lui dirait de se rendre chez lui, elle cherchait déjà le prétexte qui lui permettrait de s'enfuir, d'expliquer à Daltroff qu'une chose grave l'appelait sur l'heure. Et ces gens en livrée, allant et venant pour les besoins de leur service, l'agitaient cruellement, en lui donnant sans cesse de faux espoirs.

Les vers, tantôt lus, tantôt récités, continuaient à monter, graves, légers, pleins de pensées.

Et M. d'Esparvettes, avec sa figure de vierge, se mouvait, calme et sûr, comme un jeune général d'armée au milieu des milices venues à son appel. A un moment, le prince interrompit, disant que tel endroit lui semblait un peu vif, mais les dames furent d'un avis contraire, et l'on passa outre.

Du fond de sa détresse, Louise entendait ces paroles qui la supplicíaient de leur élégance, mettaient autour d'elle, comme un appareil de martyre, leurs grâces subtiles et ingénieuses.

Enfin tout le monde partit en convenant de se retrouver le surlendemain.

Et Louise, tout le long de la nuit, berça son agonie au bruit des minutes qui coulaient.

Pour expliquer ce silence, elle invoquait d'innombrables raisons, qui tantôt la glaçaient d'effroi, tantôt la rassuraient un instant.

Et le temps passa. Le jour venait, qui peut-être dissiperait ses transes. Au matin, elle s'assoupit.

L'entrée de Magda la réveilla en sursaut. Alors sur le plateau elle vit cette réponse tant désirée. C'était une lettre. Fébrilement elle l'ouvrit. Tracée au crayon

en caractères hâtifs, elle était presque illisible. « Je vous adresse ces mots de mon lit, disait-il, car j'ai quitté l'hôtel. Trop souffrant, je suis réfugié chez une vieille parente qui veut bien me recueillir lorsqu'il me faut des soins. Mais, à mon cuisant regret, je ne puis vous y recevoir. Je vous en dirai les raisons, qui me désolent. On me défend d'écrire, de crainte de fatigue, on m'a ôté mon encrier. Je suis... » C'était tout, il n'avait pas pu achever.

Plus calme, Louise sentit une amertume profonde. Alors il se dérobait, il se confiait à une autre, dont il avait même caché l'existence. Comme si elle aussi n'aurait pas su le soigner, le veiller, trouver le moyen de se consacrer à lui!... Il lui envoyait furtivement ce misérable billet ! Et c'était tout ce qu'il avait pu pour adoucir le chagrin, l'inquiétude dont il devait savoir qu'elle se mourait,

Elle vécut alors des jours désolés. Les nouvelles brèves, confuses, qu'elle recevait ne la rassuraient pas. Au milieu de son salon, où les choses suivaient leur cours, de plus en plus elle devenait distraite et lointaine. Souvent le regard attristé de Daltroff se posait sur elle, mais il ne la questionnait plus.

Le Chandelier, répété à force, était archi-su, aurait pu passer tout de suite. *Les Tentatrices*, seules, retardaient la représentation, qu'on venait de fixer au 26 mars. Le rôle principal était confié finalement à un élève du Conservatoire.

M. d'Esparvettes, blond, timide et rose, avait l'âme

tyrannique et méticuleuse. Il dirigeait les répétitions avec la rigueur d'un despote et le souci taquin d'un poète. Et tous s'inclinaient, ce débutant ayant forcé l'admiration, et le succès de son œuvre ne faisant doute pour personne.

Madame de Kérouall, jusqu'ici, n'avait pas eu part aux répétitions. Elle devait apparaître seulement, tout à la fin, dans un nuage, vêtue de gaze argentée, cuirassée de diamants. Elle serait « la Chimère ».

Après deux semaines de cruelles angoisses, elle avait un soulagement. « Je vais mieux, lui écrivait-il beaucoup mieux, je suis sauvé. Car j'ai été malade, très gravement, je ne voulais pas vous l'avouer. Dans une huitaine, j'espère me traîner là-bas, vous retrouver. Je vous supplie de... »

La lettre encore était interrompue. Elle en eut une irritation, qu'adoucit la pensée que bientôt elle le reverrait, elle revivrait.

Cette semaine fut toute consacrée aux préparatifs de la soirée. Électriciens, tapissiers, décorateurs, envahissaient l'hôtel, montaient des charpentes, clouaient des draperies, troublaient le rêve profond des objets du passé assemblés là.

Ce fut à la veille même de la représentation que Jean manda enfin à Louise qu'il l'attendrait dans leur logis abandonné depuis tant de jours.

Vers deux heures, l'air secoué de rafales et de bise avait cette aigreur où flottent les derniers souffles de l'hiver. Et, songeant au malade qui allait venir, elle se désolait de l'inclémence du temps.

Hâtive, émue, traversée de joie, elle entra et soudain elle le vit si hâve, si maigre et changé, qu'elle eut peine à étouffer le cri de son effroi et de sa douleur.

Il s'était levé, marchait vers elle, et, dans l'étreinte, où ils s'abîmèrent, elle le sentait si faible qu'elle ne put contraindre ses larmes.

— Ce sont des larmes heureuses, dit-elle.

Et elle le fit asseoir à son côté.

Autour des yeux meurtris la peau avait pris une lueur nacrée et le visage du malade montrait cette douceur navrante qui est comme le brisement de l'être vaincu par la souffrance.

Il tendait les mains pour la saisir, s'assurer d'elle, mais son geste était incertain, et les paroles même ne sortaient qu'avec peine de sa gorge oppressée.

Enfin il put lui dire :

— Louise, je croyais ne jamais connaître cet instant, je ne demandais plus à la vie que de me l'accorder. A présent, on veut m'envoyer dans le Midi tout de suite. Mais à quoi bon, si je dois mourir loin de toi ? J'aime mieux rester ici, dans une maison de santé, où tu pourras venir quelquefois. J'ai été atrocement malheureux de cette claustration à laquelle m'avait contraint la parente chez laquelle j'habitais.

— Mon ami, il faut vous en aller, dit Louise ; je vous promets d'aller vous retrouver.

— Me retrouver ! s'écria-t-il, ce sera impossible.

— Je viendrai, n'en doutez pas. Mettez-vous en route ce soir : après-demain, je vous rejoindrai.

Il la regardait, incrédule, essayait un pauvre sourire, si douloureux sur ses traits dévastés.

— C'est vrai, vous viendriez?

— Où vous envoie-t-on? demanda-t-elle.

— A Menton. L'endroit est tranquille et la vie peu coûteuse. J'ai déjà traîné par là.

Sans plus rien se dire, ils restèrent enlacés, goûtant la douceur désolée d'être si proches l'un de l'autre et craignant d'évoquer dans cette chambre d'amour le souvenir si récent de leurs joies ardentes.

Enfin il observa :

— Il faut que je rentre, mon médecin doit passer chez moi tout à l'heure. Louise, comment te quitter?

Il l'avait reprise dans ses bras et de toutes ses forces haletantes la serrait contre lui.

— J'ai peur de ne plus te revoir, de mourir là-bas tout seul.

Ferme dans son infini chagrin, elle sut le rassurer.

Et ils se séparèrent.

Louise était décidée : au lendemain de cette malheureuse soirée, elle partirait. Elle donnerait pour prétexte la santé de sa mère. Ensuite? elle ne savait plus. Perdue d'angoisse, elle pensait que rien n'importait, sauf ce malade dont il allait falloir, défendre la vie désespérément. Mais, pour l'instant elle dut se rendre chez son couturier, essayer ce costume de la Chimère où, drapée de gaze d'argent, elle serait à peine distincte des nuages. Seule la cuirasse, ruisselante de diamants, jetterait parmi ces vapeurs son dur éclat.

Au soir du 26 mars, dans les salons fleuris, d'un

goût parfait, et devant l'assemblée la plus brillante, *le Chandelier*, interprété à ravir, obtint un vif succès, et *les Tentatrices* un triomphe. M. d'Esparvettes, acclamé par la salle entière, vint remercier ses interprètes. Mais, le rideau à peine tombé, parmi ses nuages de carton, la Chimère, dont la merveilleuse beauté venait d'éblouir l'assistance, s'était évanouie.

On s'empressa autour d'elle, et, remise d'un malaise qu'on attribua à la fatigue causée par les préparatifs de la fête, elle vint pâle encore, mais souriante, recevoir les compliments charmés de ses invités.

XLII

Sur la route de Menton à Garavan, devant la mer et le ciel qui rayonnaient, dans le parfum des roses et des citronniers et l'enchantement de la saison d'avril, Jean Delaistre se mourait.

Au long de la côte et de la colline, sous les pins sombres et les clairs oliviers, c'étaient des jardins d'amour où les fleurs éclataient en grappes et en buissons, et, dans un berceau d'orangers, dont le léger treillis laissait voir le bleu profond des flots, enveloppé de couvertures, Jean, étendu sur une chaise longue, regardait au loin.

Sur son visage émacié, aux tons d'ivoire, se creu-

sait l'abîme de ses yeux, et sa faiblesse et sa misère étaient plus douloureuses encore dans l'éclat du jour et la gloire du paysage.

Louise, à son côté, essayait de sourire. Venue, selon sa promesse, pour le rejoindre, elle l'avait trouvé presque délaissé dans une pauvre chambre d'une pension de famille, et, ayant loué aussitôt cette villa des Cèdres, elle s'y était installée avec lui.

Depuis lors, depuis près de trois semaines, espérant contre tout espoir, elle le disputait au terrible mal. Qu'il fût perdu, que cette âme si riche et ardente, fût prête, à rentrer dans le néant, elle n'y pouvait croire. Et lorsque, malgré tout, des terreurs se glissaient en elle, elle les chassait comme des ombres menteuses, ne voulant s'alarmer ni de ce corps étique qui d'avance avait l'air de se détruire, de se restituer aux éléments, ni des troubles et de la fièvre incessante qui le minaient.

Les médecins, qu'elle questionnait avidement, lui opposaient des réponses vagues et ces formules dont on calme les angoisses que l'on devine poignantes.

Le docteur, qui venait chaque jour, correct et soigneux, auscultait, ne disait rien, parlait du temps qui était si beau et favorable.

Et le grand médecin, appelé plusieurs fois en consultation, n'avait pas changé le traitement : les pointes de feu, la viande crue, les inhalations de goudron. Il avait fallu renoncer à la suralimentation : l'estomac du malade ne la supportait plus. Le jour, il reposait assez calme, ne se plaignant guère que d'étouffements

qui devenaient sans cesse plus pénibles, mais la nuit il délirait, et Louise et la sœur qui le veillaient avaient peine à le contenir, lorsque des visions l'assaillaient et qu'il peuplait la chambre de fantômes. Vers l'aube, la gorge brûlante et le corps trempé de sueur, il s'assoupissait, dormait un peu.

A son réveil, apercevant Louise penchée sur lui, il retrouvait quelque joie.

— Il me semble vous voir au soir de la Crèche, lui dit-il un matin, avec vos grandes ailes; vous étiez penchée ainsi sur l'Enfant Jésus, et d'en haut l'étoile coulait sur vous sa lueur bleue. J'ai bien souffert, ce soir-là, lorsque tous s'approchaient de vous, respiraient votre beauté. Maintenant je vous ai à moi seul. Quelle pitié !

Parfois il reprenait courage. Dès qu'il se sentirait plus fort, ils s'embarqueraient tous les deux, s'en iraient vers ces pays dont jadis il avait la hantise. Et, perdus, oubliés à jamais dans quelque île heureuse, il pourrrait vivre de longs jours sous ces doux climats. Elle songea qu'elle avait formé un souhait tout pareil, un jour qu'ils marchaient côte à côte, le long de la Seine.

Il aimait, durant les heures qu'il passait sous le berceau de feuillage, à suivre le mouvement du port qui s'allongeait à l'est, encombré de bateaux. Il les regardait s'en aller, vers d'autres rives, chargés de leurs cargaisons embaumées, fruits, violettes et fleurs d'orange.

— Nous partirons aussi quelque jour, disait-il, et

nous irons si loin que nous ne reconnaîtrons plus les cieux et que la nuit les étoiles nous feront un dais nouveau. Mais voudras-tu quitter ta vie brillante, t'enfuir et disparaître avec moi? Comme une déesse, tu es accoutumée à l'encens et aux adorations.

— Et vous, mon ami, n'abandonnerez-vous pas cette gloire qui venait si vite ? Ce matin encore, votre éditeur annonçait un nouveau tirage de *Vent du large.*

— Ma gloire, je la jette aux dieux propices, dit-il en souriant. C'est une offrande légère et je ne sais s'ils l'agréeront.

Ces moments étaient les meilleurs, ceux où ils s'enchantaient de rêves paradisiaques. Mais il y en avait d'autres où la réalité montrait sa face effrayante.

Lorsqu'il n'était pas la proie des fantômes, Jean ne manquait ni de résignation ni de force d'âme.

— Je m'en irai d'une âme apaisée, dit-il à Louise. Tu m'as fait monter aux sources de toute joie. Penché sur tes yeux, j'ai vu luire et trembler la douceur profonde du ciel, et ton corps a été le jardin de délices où je me mourais de volupté. Quand je ne serai plus, et quoi qu'il arrive, garde-moi un souvenir indulgent. Je t'ai entraînée dans mon malheur, mais tu te consoleras. Longtemps encore tu continueras à charmer les hommes. Pense quelquefois au pauvre étranger vêtu de noir, pour qui tu fus bonne.

Ces paroles emplissaient Louise d'une tristesse

indicible et qu'elle devait cacher. Après cet emportement d'amour qui l'avait poussée vers lui, elle éprouvait maintenant une tendresse, une pitié presque maternelles. Elle aurait voulu le prendre dans ses bras, le bercer comme un enfant, endormir son mal sous des caresses.

Ce mal continuait ses ravages implacables. A la dernière consultation, le visage sérieux des médecins lui avait mis la mort dans l'âme. L'un d'eux avait demandé s'il y avait eu des cas de phtisie parmi les membres de la famille. Louise ne savait pas.

De plus en plus, elle sentait faiblir sur le sien le bras de son ami, lorsqu'il s'en venait vers ce berceau où il s'attardait volontiers jusqu'aux approches du soir. Elle regardait, reposée sur l'oreiller, cette figure presque diaphane, et que la souffrance rendait si touchante, et songeant que, sous cette lumière radieuse et dans la douceur de ce printemps fleuri, sombre, éclatant, cette jeune vie allait peut-être s'éteindre, une folie la prenait.

En un de ces moments, elle conçut une idée singulière et désespérée. Si elle appelait Lenoël, dont elle savait la bonté et la générosité d'âme ? N'avait-il pas, par sa science et ses soins, prolongé la vie de madame Lenoël, que tout d'abord on croyait perdue? Mais, s'étant informée à Paris, Louise apprit que le docteur, rentré pour peu de jours, était reparti. On ne l'attendait pas avant un mois.

Jean était très soucieux de donner aux siens des nouvelles, et, presque chaque jour, il adressait quelques

mots au crayon à cette parente qui dernièrement l'avait recueilli et qui portait le même nom que lui. Il écrivait aussi à ses sœurs, mariées dans le Nord de la France, leur pays d'origine.

— Je ne les vois pas souvent, dit-il; leur milieu m'est peu sympathique et nous pensons très différemment. Mais nous sommes heureux de nous retrouver lorsqu'elles séjournent à Paris. Hélas! la plus jeune est déjà touchée par la fatale maladie.

Alors Louise le questionna.

— Une hérédité terrible pèse sur nous, notre père a été enlevé par la phtisie à quarante-deux ans; lui-même en possédait déjà le germe en naissant

Quarante-deux ans, et Jean n'en avait que vingt-huit ! Si elle pouvait le garder quinze ans encore, elle aurait le temps elle-même de disparaître.

A côté d'eux, dans la villa voisine, une petite fille aussi s'en allait de consomption. Ses parents, retenus par de lointaines fonctions, la vice-royauté des Indes, l'avaient envoyée en Europe, trop tard pour conjurer un mal contracté sous les climats brûlants.

Agée de sept ans, lady Mary Villiers, fille du comte de Fenwick, se mourait au milieu de ses *nurses* et de ses poupées. Tout le long du jour, au son d'une musique d'orgue, elle les faisait danser sur la table du jardin. Devant l'immense horizon, où fuyaient le ciel et la mer, la petite lady, qui ne devait jamais connaître d'autres fêtes, donnait des bals de poupées, et les airs de valses s'égrenaient, se dispersaient dans le murmure des flots.

A travers la haie qui les séparait, Louise et Jean entendaient cette voix d'enfant et cette musique d'une mélancolie poignante.

— Si je regagne assez de force, disait Jean, j'écrirai l'histoire de cette petite fille, victime de l'expansion formidable de la puissance britannique. La nature inconsciente et implacable écrase les faibles, et la société, issue d'elle, se comporte de même. Je voudrais, en une fiction, montrer quelques-uns de ceux que cette nature, ouvrière incertaine et sans merci, créa pour les détruire aussitôt. Les heureux, les triomphants qui ont eu le temps de tout exprimer, d'user parfois jusqu'à l'impatience l'attention du monde, qu'ont-ils besoin de biographes? Je tâcherai de me pencher sur ces âmes inconnues, indéchiffrées, qui ne livrèrent pas leur secret, et je dédierai ce livre aux tombes où ces précoces victimes reposent dans leur mystère.

Et Louise pensait :

« Pour ce que la vie donne de joie, je ne puis plaindre cette enfant de n'en pas dépasser le seuil. »

Presque au début de son séjour à Menton, ne pouvant supporter de le tromper, elle avait dans une lettre tout avoué à Daltroff.

« Je le savais, ma pauvre Louise, avait répondu le prince. A plusieurs reprises, j'ai vainement tenté de vous avertir et de vous sauver. Et maintenant encore ma sollicitude vous suit, mon affection vous reste. » Il ajoutait : « Kowieski croit toujours à la maladie de votre mère. Il vous regrette, mais je le vois heureusement assez calme. Il se rendra sans doute

vers la fin du mois en Allemagne. Louise, si vous revenez, je vous recevrai comme l'enfant prodigue. »

Pendant quelques jours, Jean alla mieux, respira plus aisément. Il jouissait de l'air chargé de parfums, de toute cette beauté éparse, si riche, éclatante et voilée.

Il dit à Louise :

— Je crois, j'espère qu'une fois encore j'aurai un sursis.

Un matin, il souhaita se promener en voiture, un instant seulement, au plus chaud de la journée, le long de cette côte qu'il n'apercevait qu'à travers le rideau des feuillages. On tâcha de le dissuader, mais il insistait avec une obstination d'enfant et de malade, prétendant qu'on voulait le priver de la seule chose qu'il désirât.

On partit sous une lumière de feu qui faisait tressaillir le ciel, la terre et l'eau. Dans le lointain, la mer bleue s'argentait, comme pâlie sous l'ardeur du jour. Au faîte de la colline où s'étageait Menton, au-dessus des villas et des jardins, montaient les cyprès et luisaient les marbres sous lesquels reposaient les morts. Et, dans ce séjour où luttaient tant de vies précaires, la vue était cruelle et menaçante de ce cimetière dressant tout en haut sur le ciel, sa couronne funèbre.

Louise, tandis qu'ils longeaient la côte, craignait que Jean n'y portât les yeux. Mais il regardait au loin, se grisant d'espace, rêvant au jour prochain où il pourrait s'embarquer.

On allait lentement, presque au pas. Au bout de trois quarts d'heure, elle dit au cocher de s'en revenir.

Quelques nuages paraissaient à l'horizon, une brise égère s'était levée. Jean, à demi étendu sous d'épaisses couvertures, goûtait, une dernière fois, la douceur de vivre.

Un vent âpre souffla tout à coup, soulevant la poussière ; l'orage, si prompt en ces régions, accourait.

Louise voulut hâter le retour, mais la course plus rapide coupait la respiration du malade : on s'en retourna lentement sous la pluie qui commençait.

Toute la nuit, Jean délira, poursuivi de fantômes qui étaient tour à tour de feu ou de glace. Dans la journée, une nouvelle consultation eut lieu. Elle réunit les praticiens les plus notoires de la côte. Ils se rencontrèrent au chevet de ce mourant comme à un spectacle journalier, et tout de suite ils eurent cet air morne et distrait, ce détachement de gens affairés devant une tâche trop vaine.

Louise ayant parlé de l'imprudence commise la veille, de cette promenade qui avait été si fatale, un des médecins dit :

— C'est fâcheux, mais cela n'a pu modifier que légèrement l'état général.

Puis ils se retirèrent avec une politesse qui semblait déjà funèbre.

Alors elle comprit que tout était perdu.

Désormais, dans son lent supplice, une seule pensée la soutint, lui donna quelque courage : elle ne lui survivrait pas. Et on les enterrerait tous deux, en haut de la

colline, dans ce cimetière dont elle avait senti l'appel au jour de leur promenade.

Jean ne quittait plus le lit. Un voile semblait descendre sur lui, obscurcissant cette intelligence si claire jadis et si aiguë. Sa voix aussi, plus indistincte, avait peine à sortir de sa gorge.

Il se trouvait bien des soins de la sœur, qui était dévouée et adroite; mais, une fois, il guetta sa sortie, et, faisant signe à Louise de s'approcher :

— Je ne sais dans quel égarement ou quelle inconscience je puis tomber, mais je t'en supplie, Louise, qu'aucun prêtre n'entre ici : je veux mourir dans l'amour de mon péché.

Avec ses forces déclinantes, on eût dit que ses hallucinations avaient cessé d'être effrayantes. Plusieurs fois il crut être auprès d'elle dans leur logis des Ternes, et, un jour, il se figura qu'elle dansait avec lui et qu'elle avait gardé ses grandes ailes dont elle le frôlait. Parfois aussi il ne la reconnaissait pas et lui donnait un nom qu'elle ne pouvait comprendre.

Un soir, il l'appela, quoiqu'elle fût toute proche. Il semblait calme, presque joyeux.

— Louise, fit-il, nous voguons, je sens les flots qui me soulèvent et je suis heureux. Au loin apparaissent des pays merveilleux pleins de fleurs singulières, et des palais de marbre resplendissants. Les vois-tu, ma bien-aimée ?

Ce furent ses dernières paroles. Durant la nuit, des cris rauques, presque involontaires, firent se lever en sursaut Louise et la sœur qui veillaient. Jean

à demi soulevé dans son lit, était inondé de sang, secoué de convulsions. Le flot qui, échappé de la bouche, coulait au long des draps, les glaça d'épouvante.

Le médecin, appelé en toute hâte, vint une heure après. L'hémorragie avait cessé.

Mais les premières lueurs du jour qui naissait montrèrent sur le visage de Jean la pâleur livide de la mort déjà répandue. La respiration était devenue haletante, l'agonie commençait.

Elle dura près de trois heures sans que le malade reprît connaissance.

Dans l'éclat radieux du matin, vers dix heures, son souffle se fit plus faible, expira tout à coup.

La sœur s'était mise à genoux, murmurait une prière en se signant.

Alors Louise poussa un grand cri et se trouva mal.

Lorsqu'elle sortit de son long évanouissement, que lui revint, avec la lucidité, la conscience de son malheur, elle vit les servantes occupées à dresser une chapelle ardente. Elles apportaient des brassées de fleurs et de feuillage qu'elles disposaient autour du défunt dont le beau visage, vêtu de douceur et de paix, dormait de l'éternel sommeil. .

Sur la table, on avait placé, à côté d'un crucifix de bois, des branches de buis qui trempaient dans l'eau bénite.

Les heures coulèrent au milieu de l'affreux silence, de l'allégresse du jour resplendissant. Déjà le soleil déclinait, ne jetait plus ses rayons obliques que sur

le lit et parmi les fleurs qui brillaient fraîches et candides auprès du cadavre.

Louise restait là, inerte et glacée, et, décidée à mourir, se reposait.

Soudain, entre elle et le mort, une ombre se dressa : une femme venait d'entrer. Elle était grande, et sa forme sombre et sa longue robe emplissaient la chambre : on eût dit quelque génie funèbre venu là pour pleurer.

Elle alla jusqu'au bord du lit, et, tombant à genoux, saisit une des mains et la couvrit de larmes. Puis, s'étant relevée, elle posa les lèvres sur le front de Jean.

Alors, se retournant, elle dit :

— Pardonnez-moi, j'ai voulu le voir une fois encore.

Devant cette intrusion si étrange, Louise, restait muette de surprise.

— Madame, ajouta l'inconnue, je sens combien ma présence chez vous en ce moment est singulière. excusez-moi, Jean Delaistre était mon ami, il l'était depuis longtemps.

Elle se tut comme abîmée dans la désolation de ses souvenirs. Puis elle reprit :

— Il ne m'a quittée que pour se rendre ici avec vous.

Des sanglots presque convulsifs la secouèrent quelques instants :

— Lors de sa dernière maladie, les lettres fréquentes qu'il vous écrivait m'apprirent votre nom. Mais, bien avant, j'avais deviné qu'il n'était plus à moi entiè-

rement, qu'une passion nouvelle le possédait. Je n'ai rien laissé voir : je le savais perdu, je me suis résignée à tout. Je lui ai accordé cette joie, la dernière, de partir avec vous. Il a toujours ignoré que j'avais pénétré son secret, il s'est efforcé jusqu'à la fin de me le cacher. Mais depuis quelques jours il ne m'écrivait plus : alors, redoutant tout, je me suis mise en route.

» Madame, ajouta-t-elle d'une voix qui semblait monter d'un abîme de douleur, notre sort à toutes deux est si cruel, et la destinée de celui qui n'est plus fut si désolante, qu'il faut lui pardonner, comme je lui pardonne moi-même. Sentant sa vie si courte, il a tenté d'y mettre tout à la fois.

Accablée, elle s'abîma dans le fauteuil que Louise lui avait offert.

Après un silence elle dit encore :

— Je vous remercie de ne pas me repousser, car ma venue est pour vous une souffrance nouvelle.

Sa voix brisée disait le long calvaire, l'épuisant chagrin, qu'elle avait traversés.

Comme pour se justifier, elle continua :

— Il y a près de sept ans que nous nous aimions. Nous nous étions rencontrés tout jeunes, là-bas en province. Restée veuve, je l'ai suivi à Paris. J'ai rompu avec tous les miens, avec sa propre famille. Nous avions réuni nos minces ressources et nous vivions ensemble. Ayant de la voix, je chantais quelquefois dans les concerts, cela nous aidait un peu. Peut-être le nom de Marcelle Cordier, qui est mon nom de

jeune fille et que j'avais repris, a-t-il pu tomber sous vos yeux ?

Regardant enfin celle dont l'apparition déchirait à jamais toutes les illusions que Louise avait tissues autour de son amour, elle n'éprouva contre cette femme aucune haine. Plus âgée que Jean de quelques années, ses traits gardaient, sous la douleur et la fatigue, de la grâce et de la beauté.

— Madame, dit Louise, je vous plains autant que je me plains moi-même.

Touchée par cette sympathie qui se montrait, l'autre se remit à parler de lui.

— Sans doute, vous aviez su apprécier cette belle intelligence si riche, si variée et brillante. C'est moi qui l'avais poussé à publier ce livre qui a eu tant de succès. J'ai en main des choses admirables de lui, des notes, des souvenirs. On pourra les imprimer un jour, si je trouve jamais le courage de les classer.

» Et maintenant rien n'est plus de lui que cette dépouille !

Reprise de sanglots, elle se tenait auprès du mort et lui caressait les cheveux.

— Je vais, fit-elle ensuite, avertir sa famille. Sans doute quelqu'un d'eux viendra le chercher pour qu'il aille reposer dans le caveau où sont les siens.

Alors Louise se dit que de ce mort elle ne gardait rien, ni son corps emporté au loin, ni ses pensées posthumes. Soudain elle se sentait aussi étrangère à lui que si elle ne l'eût jamais connu.

La nuit, d'où il était sorti pour venir à elle, le reprenait tout entier.

La sœur, qui s'était absentée, rentra, se remit en prière, et, en face d'elle, l'amie ancienne, surgie de l'ombre, la tête retombée sur l'oreiller, exhalait doucement sa plainte profonde. Sans bruit, Louise se glissa dehors, prit dans sa chambre des vêtements et sortit.

Le soleil couchant criblait les arbres du jardin, teignait d'or les cailloux, et, à travers la haie, l'orgue de la petite lady Mary Villiers coulait dans la splendeur du soir sa grêle musique.

Louise franchit la grille, la route fuyait au loin sous la poussière lumineuse. Elle arrêta une voiture, se fit conduire au cimetière. Tout à coup elle désirait errer dans ces allées où elle avait souhaité reposer à jamais à côté de celui qui lui avait tant menti.

Peut-être était-ce son souvenir, ce souvenir désormais trouble et terni, qu'elle allait tenter d'ensevelir là-haut.

Elle ne lui en voulait plus : la misère de sa conduite lui inspirait plus de pitié que de colère. Mais, devant cet écroulement où sa douleur perdait toute beauté, toute fierté, elle restait anéantie.

Et, voyant le soleil descendre glorieusement au milieu d'un grand halo de pourpre, elle s'étonnait qu'il fallût tant d'apparat, une pompe si majestueuse, pour éclairer tant de tristesses.

Dans le cimetière, les ombres des cyprès s'allongeaient démesurées, formaient à terre un autre bois sous lequel reposaient les morts. Elle entra dans les avenues,

Sur les stèles de marbre ou de pierre des noms de tous pays se lisaient, rendaient cet endroit semblable à quelque carrefour, à une hôtellerie funèbre ouverte sur le monde. Et ce lieu y perdait un peu du recueillement qui enveloppe les nécropoles où les âmes défuntes, si elles venaient hanter la nuit, pourraient s'entretenir et se comprendre.

Alors Louise pensa à ce caveau lointain où il dormirait avec les siens. Elle y déposa son pardon tout entier, songeant que, dans le sombre tumulte et l'ardeur désespérée où il s'était débattu, la passion de ce mort pour elle n'avait pas été un mensonge.

Elle resta longtemps assise sur une tombe tandis que le jour s'éteignait. Les cyprès maintenant montaient tout noirs, sur un fond d'or pâle, et la fraîcheur et l'ombre descendaient avec le soir sur le champ de repos.

Louise sentit qu'en elle aussi une grande paix entrait, qui était, comme celle de la mort, sans douceur et sans joie.

XLIII

La brise du soir flottait sur la vaste plaine où la Garonne passait lente et claire au milieu des prés, parmi les bouquets de saules et d'aubiers et les rideaux

de peupliers teintés à peine d'une verdure pâle. Sur une terrasse, dominant la rivière et dans le calme du paysage, Louise et M. Toussard causaient.

— Les folies ont un temps, dit-il, et ce dénouement est bien au delà de ce qu'on pouvait espérer.

Depuis plus de cinq ans qu'ils ne s'étaient vus, M. Toussard avait peu changé. Il conservait sa vive physionomie, son œil pétillant et narquois, et ressemblait à un Silène affiné, spirituel et rangé.

Quant à Louise, quoique toujours belle, elle avait perdu son air de déesse, cette allure distante et fière qui la faisait un peu surnaturelle.

— Mon bon ami, répondit-elle, je sais bien que monsieur de Leuze me fait beaucoup d'honneur en désirant m'épouser, mais que voulez-vous? je suis trop lasse pour recommencer encore.

Après ce drame de Menton qui l'avait accablée et désenchantée à jamais, elle vivait depuis dix mois dans ce coin du Haut-Saint-Pierre auprès de sa mère. Elle n'avait pas trouvé le courage de rentrer à Paris, de reprendre sa vie ancienne, et elle avait chargé Daltroff d'expliquer au comte Kowieski qu'elle ne reviendrait que plus tard, dans longtemps, de lu faire prendre patience en attendant qu'il l'oubliât. Elle avait eu la joie d'apprendre qu'il restait calme, et qu'il était en Podolie, où Smith avait fait venir sa fille cadette, charmante et excellente musicienne. Le vertueux Smith jugeait, sans doute, que les bons principes et la lecture de la Bible mettraient cette

jeune personne à l'abri de toute tentation et de tout soupçon. D'ailleurs le pauvre comte n'était plus guère redoutable.

Lentement Louise était gagnée par ce repos répandu au loin sur la plaine qui, en ce début d'avril, gardait encore une pâleur d'aube.

Mais, depuis quelques mois, son voisin, le comte de Leuze, s'était insinué dans sa solitude. Il se présenta d'abord sous des prétextes de mitoyenneté, le petit domaine des Kérouall se trouvant en bordure de Château-Gorsac. Ses visites devinrent fréquentes, puis constantes, et, un beau jour, sans qu'elle s'y attendît, il lui avait demandé de lui accorder sa main.

Pour que ce gentilhomme, le premier de la région par la naissance et la fortune, conçût un pareil dessein, il fallait des circonstances assez particulières, et un état d'esprit qui lui était propre.

Quoique la vie de Louise, depuis des années, lui échappât entièrement en ses détails, il est certain qu'il était trop avisé pour s'en tenir à la légende adoptée à Port-Saint-Pierre et d'après laquelle la jeune femme, à l'exemple de sa tante Félicité, avait fait fortune dans le commerce. Mais le comte de Leuze était de ces cyniques élégants que l'opinion et les préjugés n'inquiètent guère. Au cours de sa vie, avec une grâce nonchalante et une réelle douceur d'âme, il n'avait suivi que la pente de son désir, renonçant à la politique dès qu'elle fut devenue une lutte violente et âpre.

Sa légèreté prudente, et qui ne l'entraînait jamais

trop loin, lui avait permis de jouir des choses avec mesure et délicatesse. Il ne s'était pas marié, au temps où la jeunesse lui offrait des tentations sans cesse renouvelées, et maintenant, dans sa maturité encore florissante, aucune des veuves ou des jeunes filles de tout âge qui lui étaient abondamment offertes ne lui avait paru digne d'attention.

Il s'était créé à Château-Gorsac des occupations qui l'intéressaient, faisait non sans talent des travaux sur l'histoire du Languedoc, et, de temps en temps, quittant sa retraite, s'aventurait en quelque équipée qui parfois l'entraînait au loin.

Le retour de Louise, dont depuis l'enfance il avait vu éclore et s'épanouir la beauté, ne fut pas sans l'émouvoir. Mais dès qu'il l'eut approchée, sa rare élégance, sa distinction, cette grâce qui en avait charmés bien d'autres, l'enchantèrent. Il tenta d'abord quelques assauts galants, qu'elle considéra d'une telle hauteur qu'il devint respectueux. Et alors, entraîné par un goût dont il n'essaya pas de combattre la vivacité, il poussa l'obstination jusqu'à la demander en mariage.

Louise, avec déférence et modestie déclina cette offre, qui cependant était pour elle une chose inespérée, presque inouïe.

Non que le comte de Leuze lui déplût, loin de là. Elle lui trouvait de belles et aimables façons, un grand air joint à une simplicité véritable. Même il lui restait un peu de ce prestige dont tout enfant elle le parait, lorsque, dans ses beaux équipages, il

traversait Port-Saint-Pierre sous les yeux éblouis des jeunes filles de l'endroit. Elle se rappelait aussi ce bal à Château-Gorsac, qui avait précédé de si peu son départ pour Paris, et ce rendez-vous qu'il lui avait donné dans un pavillon de son parc.

Et ce souvenir même ne la fâchait pas.

Non, elle ne voulait pas se marier, parce qu'elle avait connu trop d'épreuves.

La vie pourrait fuir maintenant ; elle ne la redoutait pas, car rien ne lui serait plus enlevé. Toutes ses joies, tous ses rêves étaient bien morts à jamais. Il lui semblait les voir endormis sous de hauts cyprès pareils à ceux qui montaient là-bas dans le cimetière de Menton.

Le soir, au soleil couchant, elle regardait encore l'amoncellement des nuages qui, teints de brillantes couleurs figuraient des îles radieuses vers lesquelles jadis l'emportaient ses désirs innocents.

Elle les connaissait maintenant, ces séjours enchantés où l'on aborde, les voiles gonflées d'espoir : elle savait le mensonge de leur beauté et de leurs promesses.

Elle savait surtout comment on en revient.

Et, enfermée dans ses regrets, nourrissant contre la vie une amère rancune, elle ne voulait plus se laisser convaincre.

Cependant madame Kérouall, surprise autant par l'inconcevable proposition de M. de Leuze que par la réponse qu'y opposait sa fille, avait averti Félicité, dont elle pensait que l'influence serait grande. Elle-

même, douce et timide, n'osait se risquer à conseiller cette Louise qu'elle considérait avec admiration et un peu d'effroi.

Et ainsi monsieur et madame Toussard étaient venus.

Sur la terrasse où ils étaient réunis, Louise et son vieil ami continuaient à s'entretenir.

— Louise, dit-il avec une émotion qui ne lui était pas habituelle, il y a maintenant près de dix ans, je vis entrer chez moi une petite fille. Elle était timide, douce et jolie, trop jolie même pour son repos et celui des siens. Je me mis à l'aimer beaucoup, et cette amitié n'a guère été pour moi qu'une source de chagrins.

» Ce que j'en dis n'est pas pour vous attendrir, car ce n'est pas à moi, c'est à vous-même que je veux vous intéresser. Cette enfant, je fis tout pour la rendre raisonnable, pour la guérir de ce penchant romanesque dont je prévoyais pour elle le danger. Vous ne devez pas l'avoir oublié Louise, non plus que mon total insuccès.

» Vous vous disiez : « Ce pauvre monsieur Toussard, » il est vieux, rabâcheur et bien ennuyeux, il ne com- » prend plus rien à la jeunesse ni à la poésie. Y a-t-il » jamais rien compris? » Et vous me laissiez parler, m'opposant pour toute réponse la grâce incomparable de votre sourire.

» Depuis lors, je vous ai suivie de loin avec angoisse, avec douleur. Et je devine, et je sais que vous avez souffert beaucoup.

» Car la vie, ma pauvre enfant, n'est pas une aventure

filée dans un joli décor, un clair de lune, une romance soupirée sous un balcon; elle se continue, pleine de heurts et de chocs, et malheur à celui qui ne sait lui donner une base solide!

» Et voici qu'après tant de traverses auxquelles je ne veux plus songer, une occasion inespérée, imméritée presque, s'offre à vous de refaire cette vie plusieurs fois brisée. Et vous refusez, prétendant vous consacrer désormais à la méditation.

» Louise, vous n'êtes plus une enfant comme jadis ; le temps, les épreuves auraient dû vous enseigner quelque sagesse, mais je vois que vous êtes toujours la même. Vous jugez que votre existence est désormais achevée et vous ne vous apercevez pas qu'il y reste place pour toutes les folies. Car, de ce côté, je sais, hélas! de quoi vous êtes capable. Loin d'être finie, votre vie doit commencer enfin dans la raison, dans la dignité, dans une sérénité heureuse. Elle doit être une chose modérée, équilibrée, et non un drame fulgurant où l'on passe de l'extase au désespoir.

» La recherche du comte de Leuze, si honorable pour vous et si flatteuse, vous la repoussez parce que votre imagination n'est pas touchée, et que cet homme de si nobles et parfaites façons n'a pas fait vibrer la guitare qui est en vous. Et Dieu sait pour qui elle vibrerait quelque jour! Louise, je ne veux pas vous blesser, je veux vous sauver, simplement. Je vous sais droite et honnête et je suis certain que, lorsque vous porterez le nom de ce gentilhomme, vous le porterez dignement.

Louise l'avait écouté, remuée profondément par

cet accent sincère, par l'intérêt si affectueux qu'elle comprenait qu'il lui gardait toujours.

Et un grand attendrissement la gagnait. De tout son cœur elle souhaitait ne pas affliger ce vieil ami qui mettait tant de zèle à la convaincre.

— Croyez-moi, dit-elle; je ne désire rien au monde autant que vous satisfaire. Mais vous avez tort de penser que je suis toujours romanesque. Je suis guérie, bien guérie, je vous assure. Et même je me sens si morte que je ne pourrais faire qu'une bien triste fiancée. Mettez-moi à l'épreuve; passez ainsi que ma tante quelque temps avec moi; vous verrez à quel point je dis vrai.

» Et plus tard, à mon tour, j'irai vous trouver à Paris. Nous recommencerons nos belles courses d'autrefois et vous serez bon pour moi comme jadis.

— Louise, dit-il, je ne suis ni un vaniteux, ni un sot, ni un homme tyrannique et méchant, mais je ne recevrai que la comtesse de Leuze. Si vous me faites le profond chagrin de vous obstiner dans votre refus, je ne vous reverrai de ma vie.

La nuit était venue, ils montèrent les marches du perron, entrèrent au salon, où le feu brillait dans la cheminée de pierre.

Un léger aboiement les accueillit : Félicité avait, ce matin même, ramené Fairy à sa maîtresse.

Depuis plusieurs mois, Fairy était chez madame Toussard, à Paris, apportée un jour par Smith ainsi que beaucoup d'autres choses. La petite boule en soie flocon-

neuse avait manifesté, en revoyant sa maîtresse, une joie immodérée et dont la violence avait secoué son corps minime sous sa toison dorée. Et Louise avait accueilli avec amitié cette petite épave de tant de naufrages.

Le lendemain, Félicité prit sa nièce à part et lui remit une lettre de William Smith.

« Mademoiselle Louise, — écrivait le secrétaire du comte Kowieski, — vous m'avez surpris cruellement, car jamais je n'aurais cru que vous auriez eu une conduite aussi incorrecte. Le comte, j'espère, ignorera toujours la vérité, mais moi-même suis profondément mortifié. »

Puis suivait une liste de tous les objets appartenant à Louise et qu'il avait remis à madame Toussard. Les deux pastels du docteur Lenoël y figuraient.

— Il avait apporté aussi, dit Félicité, tous tes bijoux, sauf ceux de famille qu'il me dit avoir retirés. Mais, sur l'avis de monsieur Toussard, je les ai refusés. Il a dû les déposer à ton nom dans une banque.

— Je lui répondrai, dit Louise, car je ne veux rien garder, naturellement.

— Quelle singulière chose que la vie! ajouta madame Toussard. Quand, il y a près de dix ans, je t'ai emmenée à Paris, c'était en partie pour te soustraire aux poursuites du comte de Leuze. Tu t'en souviens, n'est-ce pas?

— Elle est singulière, sans doute, fit Louise, mais elle est surtout triste, infiniment.

Lorsque, après un séjour d'une semaine, monsieur et madame Toussard firent leurs adieux, il n'avait plus été question de ce qui les avait amenés. M. de Leuze,

venu deux fois pour rendre visite, s'était montré charmant et cordial.

En se séparant de Louise, Toussard très affectueusement lui avait dit :

— Vous savez à quel prix est l'amitié de votre vieil oncle.

Et Louise n'avait pas répondu.

Un peu plus de deux mois après, elle épousait le comte de Leuze. Le mariage eut lieu à Paris, où l'on jugea qu'il se ferait plus discrètement. Les témoins de la mariée furent Toussard et le prince Daltroff.

XLIV

Ils s'en venaient tous deux à travers les vignes qui, en ces premiers jours d'octobre, offraient à la vendange prochaine leurs fruits en grappes lourdes et ambrées.

Ils allaient lentement le long du chemin étroit, et Louise, légère, souriante dans sa robe blanche, s'appuyait au bras du docteur Lenoël.

L'air les noyait dans cette douceur d'automne, et, sous la lueur dorée du jour finissant, la plaine abondante, riche, heureuse, fuyait au loin.

— Mon ami, dit-elle, je veux vous mener jusqu'à un grand arbre très vieux, d'où l'on va voir le soleil se

coucher sur la vallée : c'est notre plus émouvant et d'ailleurs notre seul spectacle.

Mariée depuis quatre mois, la comtesse de Leuze avait invité le docteur Lenoël à Château-Gorsac, et il avait accepté d'y passer une partie de ses vacances.

— Que votre pays est beau, dit-il, majestueux et aimable! Il fut jadis l'apanage magnifique de cette Éléonore d'Aquitaine dont le mariage causa la guerre de Cent Ans. Et l'on dirait qu'il garde son antique fierté, son âme et son génie qu'enferment ses larges horizons. Voici à nos pieds cette rivière auprès de laquelle vous avez grandi. Elle aussi est souveraine et ses méandres et ses courbes ont une grâce hautaine et quasiment royale. Et cette nature sied bien, Louise, à votre beauté.

» Il faudra me montrer cette maisonnette du bord de l'eau, avec son balcon, où vous alliez vous asseoir.

— Je vous la montrerai, dit Louise; mais, vous savez, depuis deux ans, elle ne nous appartient plus.

Suivant l'allée sinueuse, ils atteignirent le grand chêne autour duquel régnait un banc circulaire où ils s'assirent.

Dans le ciel en feu, les nuages semblaient des continents de pourpre, nageant dans la transparence d'une eau vert pâle. Et sur la terre, peu à peu, de grandes ombres violettes descendaient.

— Louise, dit Lenoël d'une voix émue, combien je suis heureux d'être délivré enfin de mon long

souci, et de vous voir ici, reine charmante de cette belle vallée !

» Ah ! ma pauvre enfant, je ne vous ai jamais montré toutes mes angoisses. Je vous ai aimée, je vous aime toujours, et j'ai tout redouté, vous sachant si généreuse et si imprudente.

» Maintenant mes craintes sont finies à jamais : monsieur de Leuze, qui m'a fait un si parfait accueil, est un galant homme, un esprit orné et plein de grâce.

— C'est vrai, fit Louise, et j'ai tout le bonheur qu'il m'est encore possible d'avoir. Et ce n'est pas sa faute sans doute si, lorsque je l'ai épousé, des choses étaient mortes en moi qui ne peuvent plus renaître.

Puis, lui montrant les nuages qui s'étaient brisés, formaient de longs îlots de corail, aux fins promontoires d'azur :

— Quand j'étais petite fille, je lisais ma bonne aventure dans le ciel, j'imaginais que la vie me conduirait vers ces parages merveilleux.

» A présent, je n'évoque plus que des ombres et des souvenirs. Mon ami, laissez-moi vous dire ici, en face de ce grand horizon qui donne de la solennité aux paroles : « Vous avez été toute la joie, la douceur parfaite de ma vie. Le reste n'est que tristesse et ténèbres.
» Seules les heures passées auprès de vous montent
» claires, radieuses, dans ma mémoire. Je vous en bénis
» encore et toujours, mon grand ami. »

Une lueur d'or coulait dans le ciel. Le paysage

s'éteignait et la brume, comme un voile, s'étendait sur la plaine.

Tous deux s'étaient levés.

Alors, gravement, il l'attira à lui et sur son front il posa les lèvres.

FIN

